

NOUVEAU
MILAN
PHILOSOPHIQUE.
HISTORIQUE,
CRITIQUE.
DE LA
LITTÉRATURE

NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES,

&c. &c. &c.

TROISIEME PARTIE

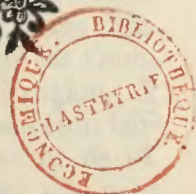
NOUVEAU
MELANGES
PHILOSOPHIQUES
HISTORIQUES
CRITIQUES
DE
TROISIEME PARTIE

NOUVEAUX
MELANGES

PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES,

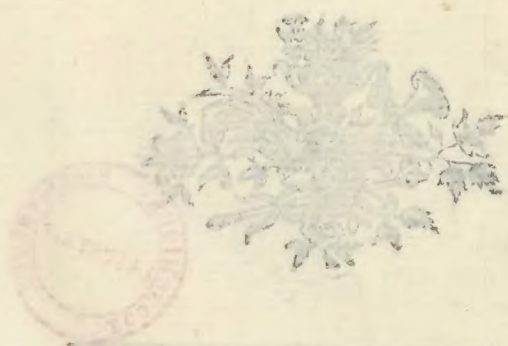
&c. &c.

TROISIEME PARTIE.



M. DCC. LXV.

NOUVEAUX
MÉLANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES,
CRITIQUES.
&c. &c.
TROISIÈME PARTIE.



M. DCC. LXX.



NOUVEAUX
MELANGES
PHILOSOPHIQUES,
HISTORIQUES, CRITIQUES,
&c. &c.

Lettre sur Mademoiselle de Lenclos.



E suis bien aise, Monsieur, qu'un Ministre du saint Evangile veuille favoir des nouvelles d'une Prêtresse de *Vénus*. Je n'ai pas l'honneur d'être de votre Religion, & je ne suis plus de l'autre. Mais j'ai voulu laisser passer le saint tems de Pâque avant de répondre à vos questions, jugeant bien que vous n'auriez pas voulu lire ma lettre pendant la semaine sainte.

Je vous dirai d'abord en historiographe exact,

A 3

que

que le Cardinal de *Richelieu* eut les premières faveurs de *Ninon*, qui probablement eut les dernières de ce grand Ministre. C'est, je crois, la seule fois que cette fille célèbre se donna sans consulter son goût. Elle avait alors seize à dix-sept ans. Son père était un joueur de luth, nommé *Lenclos*. Son instrument ne lui fit pas une grande fortune, mais sa fille y suppléa par le sien. Le Cardinal de *Richelieu* lui donna deux mille livres de rentes viagères, qui étaient quelque chose dans ce tems-là. Elle se livra depuis à une vie un peu libertine, mais ne fut jamais courtisane publique. Jamais l'intérêt ne lui fit faire la moindre démarche. Les plus grands Seigneurs du Royaume furent amoureux d'elle, mais ils ne furent pas tous heureux, & ce fut toujours son cœur qui la détermina; il fallait beaucoup d'art & être fort aimé d'elle pour lui faire accepter des présens.

Dans le commencement de la Régence d'*Anne d'Autriche*, elle fit un peu trop parler d'elle. On fait l'aventure du beau billet qu'à *la Châtre*; les *Laïs* & les *Thaïs* n'ont assurément rien fait ni rien dit de plus plaisant.

Une querelle entre deux de ses amans fut cause qu'on proposa à la Reine de la faire mettre dans un couvent. *Ninon*, à qui on le dit, répondit qu'elle le voulait bien, pourvu que ce fût dans un couvent de Cordeliers. On lui dit qu'on pourrait bien la mettre aux filles repenties; elle répondit que cela n'était pas juste, parce qu'elle n'était ni fille, ni repentie. Elle avait trop d'amis, & était de trop bonne compagnie,
pour

pour qu'on lui fit cet affront ; & enfin la Reine qui était très indulgente la laissa vivre à sa fantaisie. Elle donnait souvent chez elle des concerts. On y venait admirer son luth, son clavier & sa beauté. *Hugens*, ce philosophe Hollandais qui découvrit en France une lune de *Saturne*, s'attacha aussi à observer Mlle *Ninon Lenclos*. Elle métamorphosa un moment le Mathématicien en galant & en poète. Il fit pour elle ces vers qui sont un peu géométriques :

Elle a cinq instrumens dont je suis amoureux ,
 Les deux premiers ses mains , les deux autres ses yeux.
 Pour le plus beau de tous , le cinquième qui reste ,
 Il faut être fringant & lesté.

Les plus beaux esprits du Royaume , & la meilleure compagnie, se rendaient chez elle. On y soupait ; & comme elle n'était pas riche , elle permettait que chacun y portât son plat. *St. Evremont* eut quelque tems ses bonnes grâces. On la quittait rarement , mais elle quittait fort vite , & restait toujours l'amie de ses anciens amans. Elle pensa bientôt en philosophe , & on lui donna le nom de la moderne *Leontium*.

Sa philosophie était véritable , ferme , invincible , au dessus des préjugés & des vaines recherches. Elle eut à l'âge de vingt-deux ans une maladie qui la mit au bord du tombeau. Ses amis déploraient sa destinée qui l'enlevait à la fleur de son âge. Ah ! dit-elle , *je ne laisse au monde que des mourans*. Il me semble que ce mot est bien philosophique. Elle mérita les

8 LETTRE SUR M^{lle}.

quatre vers que *St. Evremont* mit au bas de son portrait , & qui sont plus connus que tous les autres vers de cet auteur.

L'indulgente & sage nature
A formé l'ame de Ninon ,
De la volupié d'Epicure
Et de la vertu de Caton.

En effet , elle était digne de cet éloge. Elle disait qu'elle n'avait jamais fait à Dieu qu'une prière : „ Mon Dieu , faites de moi un honnête „ homme , & n'en faites jamais une honnête „ femme. “

Les graces de son esprit , & la fermeté de ses sentimens , lui firent une telle réputation , que lorsque la Reine *Christine* vint en France en 1654. , cette Princesse lui fit l'honneur de l'aller voir , dans une petite maison de campagne où elle était alors.

Lorsque M^{lle} d'*Aubigné* (depuis Madame de *Maintenon*) , qui n'avait alors aucune fortune , eut cru faire une bonne affaire en épousant *Scarron* , *Ninon* devint sa meilleure amie. Elles couchèrent ensemble quelques mois de suite : c'était alors une mode dans l'amitié. Ce qui est moins à la mode , c'est qu'elles eurent le même amant , & ne se brouillèrent pas. Mr. de *Villarseau* quitta Madame de *Maintenon* pour *Ninon*. Elle eut deux enfans de lui. L'aventure de l'aîné est une des plus funestes qui soit jamais arrivée. Il avait été élevé loin de sa mère , qui lui avait été toujours inconnue. Il lui fut présenté

senté à l'âge de dix-neuf ans , comme un jeune homme qu'on voulait mettre dans le monde. Malheureusement il en devint éperduement amoureux. Il y avait auprès de la porte S. Antoine un assez joli cabaret , où dans ma jeunesse les honnêtes gens allaient encor quelquefois souper. Mlle de *Lenclos* , car on ne l'appellait plus alors *Ninon* , y soupait un jour avec la Maréchale de *la Ferté* , l'Abbé de *Chateauneuf* & d'autres personnes. Ce jeune homme lui fit dans le jardin une déclaration si vive & si pressante , que Mlle de *Lenclos* fut obligée de lui avouer qu'elle était sa mère. Aussi-tôt ce jeune homme qui était venu au jardin à cheval , alla prendre un de ses pistolets à l'arçon de la selle , & se tua tout roide. Il n'était pas si philosophe que sa mère.

Son autre fils nommé *La Boissière* est mort tout doucement de sa belle mort en 1723. à la Rochelle où il était Commissaire de Marine. La mort tragique de son fils aîné rendit Mlle de *Lenclos* un peu plus sérieuse , mais ne l'empêcha point d'avoir des amans. Elle regardait l'amour comme un plaisir qui n'engageait à aucuns devoirs , & l'amitié comme une chose sacrée. Elle aima quelques années de très bonne foi le Marquis de *Sévigné* , le fils de cette célèbre Madame de *Sévigné* dont nous avons des lettres charmantes. Elle le préféra au Maréchal de *Choiseuil*. Ce Maréchal lui ayant fait un jour une longue énumération de toutes ses bonnes qualités , comme si par-là on se faisait aimer , elle lui répondit par ce vers de *Corneille* :

O ciel , que de vertus vous me faites haïr !

Cependant elle était elle-même la personne qui avait le plus de vertus , à prendre ce mot dans le vrai sens ; & cette vertu lui mérita le nom de *la belle gardeuse de cassette*.

Lorsque Monsieur de *Gourville* , qui fut nommé vingt-quatre heures pour succéder à Monsieur *Colbert* , & que nous avons vû mourir l'un des hommes de France le plus considéré , lors , dis-je , que ce Monsieur de *Gourville* craignant d'être pendu en personne comme il le fut en effigie , s'enfuit de France en 1661. , il laissa deux cassettes pleines d'argent , l'une à Mademoiselle de *Lenclos* , l'autre à un dévot. A son retour il trouva chez *Ninon* sa cassette en fort bon état ; il y avait même plus d'argent qu'il n'en avait laissé , parce que les espèces avaient augmenté depuis ce tems là. Il prétendit qu'au moins le surplus appartenait de droit à la dépositaire ; elle ne lui répondit qu'en le menaçant de faire jeter la cassette par les fenêtres. Le dévot s'y prit d'une autre façon. Il dit , qu'il avait employé son dépôt en œuvres pies , & qu'il avait préféré le salut de l'ame de *Gourville* à un argent qui sûrement l'aurait damné.

Le reste de la vie de Mlle de *Lenclos* n'a pas de grands événemens : quelques amans , beaucoup d'amis , une vie sédentaire , de la lecture , des soupers agréables , voilà tout ce qui compose la fin de son histoire.

Je ne dois pas oublier que Madame de *Maintenon* étant devenue toute-puissante , se ressou-

vint

vint d'elle , & lui fit dire que si elle voulait être dévote , elle aurait soin de sa fortune. Mlle de *Lenclos* répondit , qu'elle n'avait besoin ni de fortune , ni de masque. Elle resta chez elle paisible avec ses amis , jouissant de sept à huit mille livres de rente , qui en valent quatorze d'aujourd'hui , & n'aurait pas voulu de la place de Madame de *Maintenon* avec la gêne où cette place l'aurait condamnée. Plus heureuse que son ancienne amie , elle ne se plaignit jamais de son état , & Madame de *Maintenon* se plaignit quelquefois du sien.

Elle ne pouvait pas souffrir les yvrognes , qui étaient encor un peu à la mode de son tems. *Chapelle* qui l'était , & qu'elle ne put corriger , fut exclus de sa maison , & devint son ennemi. Il jura que pendant un mois entier il ne se coucherait jamais sans être yvre & sans avoir fait une chanson contre elle. Il tint parole. Voici une de ces chansons dont je me souviens.

Il ne faut pas qu'on s'étonne
Si toujours elle raisonne
De la sublime vertu
Dont Platon fut revêtu ;
Car à bien compter son âge ,
Elle doit avoir
Avec ce grand personnage.

Elle répondit à cela , qu'elle aurait beaucoup mieux aimé coucher avec *Platon* qu'avec *Chapelle*.

Sa maison était sur la fin une espèce de petit hôtel

hôtel de Rambouillet, où l'on parlait plus naturellement, & où il y avait un peu plus de philosophie que dans l'autre. Les mères envoyaient soigneusement à son école les jeunes gens qui voulaient entrer avec agrément dans le monde. Elle se plaisait à les former. *Rémond* que nous avons vu Introduceur des Ambassadeurs, & qui prétendait être un grand Platonicien, se vantait souvent de devoir à Mlle de *Lenclos* tout le mérite qu'il avait. En effet il avait un mérite assez singulier. C'est sur lui que *Périgui* avait fait cette chanson.

De Monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un harang forêt.

Il rime, il cabale,
Est homme de cour,
Se croit un Candale *a*),
Se dit un Saucour *b*).
Il passe en science
Socrate & Platon,
Cependant il danse
Tout comme Balon *c*).

De Monsieur Rémond voici le portrait,
Il a tout-à-fait l'air d'un harang forêt.

Quand on dit à Mlle de *Lenclos* que *Rémond* se

a) Le Duc de *Candale*, fils du Duc d'*Epernon*, le plus bel homme de son tems.

b) Le Marquis de *Saucour* passait pour l'homme le plus vigoureux, & son nom est passé en proverbe.

c) Fameux danseur de l'Opéra.

se vantait partout d'avoir été formé par elle, elle répondit qu'elle faisait comme Dieu, qui s'était repenti d'avoir fait l'homme.

Je suis harang forèt comme Monsieur *Rémond*; mais n'ayant pas été formé par Mlle de *Lenclos*, ce n'est pas elle qui s'est repentie de m'avoir fait.

L'Abbé de *Châteauneuf* me mena chez elle dans ma plus tendre jeunesse. J'étais âgé d'environ treize ans. J'avais fait quelques vers qui ne valaient rien, mais qui paraissaient fort bons pour mon âge. Mlle de *Lenclos* avait autrefois connu ma mère, qui était fort amie de l'Abbé de *Châteauneuf*. Enfin on trouva plaisant de me mener chez elle. L'Abbé était le maître de la maison : c'était lui qui avait fini l'histoire amoureuse de cette personne singulière ; c'était un de ces hommes qui n'ont pas besoin de l'attrait de la jeunesse pour avoir des désirs ; & les charmes de la société de Mlle de *Lenclos* avaient fait sur lui l'effet de la beauté. Elle le fit languir deux ou trois jours ; & enfin l'Abbé lui ayant demandé pourquoi elle lui avait tenu rigueur si longtems, elle lui répondit qu'elle avait voulu attendre le jour de sa naissance pour ce beau gala, & ce jour là elle avait juste soixante & dix ans. Elle ne poussa guères plus loin cette plaisanterie, & l'Abbé de *Châteauneuf* resta son ami intime. Pour moi je lui fus présenté un peu plus tard, elle avait quatre-vingt-cinq ans. Il lui plut de me mettre sur son testament elle me légua deux mille francs pour acheter des livres. Sa mort suivit de près ma visite & son testament.

L'Abbé

14 LETTRE SUR M^{lle}. DE LENCLOS.

L'Abbé *Têtu* qu'on apellait *Têtu tai toi* (pour le distinguer d'un autre , devenu un dévot à la mode), homme connu par beaucoup de bouquets à *Iris* , d'impromptus , de jouissances & de psaumes paraphrasés , après avoir voulu être longtems un agréable débauché , eut l'ambition de convertir Mademoiselle de *Lenclos* à sa mort. Il croit , dit-elle , que cela lui fera honneur , & que le Roi lui donnera une Abbaye ; mais s'il ne fait fortune que par mon ame , il court risque de mourir sans bénéfice.

On a peu de lettres d'elle. Il y en a deux ou trois d'imprimées dans le recueil de *St. Evremont* ; l'Abbé de *Châteauneuf* en avait beaucoup ; mais en mourant il a brulé tous ses papiers.

Quelqu'un a imprimé il y a deux ans des lettres sous le nom de M^{lle} de *Lenclos* , à peu près comme dans ce pays - ci on vend du vin d'Orléans pour du Bourgogne. Si elle avait eu le malheur d'écrire ces lettres , vous ne m'en auriez pas demandé une sur ce qui la regarde.

Au reste , j'apprens que l'on vient d'imprimer deux nouveaux mémoires sur la vie de cette philosophe. Si cette mode continue , il y aura bientôt autant d'histoires de *Ninon* que de *Louis XIV.* Je souhaite que ces mémoires soient plus instructifs & plus édifiants que ceux que je viens de vous donner.

Dites , avec moi , un petit *De profundis* pour elle. J'ai l'honneur d'être &c.

LETTRE

L E T T R E
CIVILE ET HONNÊTE,

*A l'Auteur malhonnête de la Critique
de l'Histoire universelle*

D E M R. D E V * * *.

Qui n'a jamais fait d'HISTOIRE
universelle.

Le tout au sujet de MAHOMET.

* *

JE ne fais s'il importe beaucoup pour la connaissance de la Religion Mahométane, & de la grande révolution commencée par *Mahomet*, que ce Prophète soit né d'une branche aînée ou d'une branche cadette, & que cette branche ait été pauvre ou riche. Un homme curieux de ces profondes recherches, pourrait montrer aisément qu'*Achem*, bifayeul de *Mahomet*, forma deux branches, & que *Mahomet* descendait de la cadette. Il pourrait encor, s'il voulait ennuyer des Français, montrer savamment qu'*Abdol Motaleb*, son grand-père, laissa douze fils, selon les auteurs suivis par Mr. le Comte de
Bon-

16 LETTRE A L'AUTEUR DE LA

Boulainvilliers *, & que le Prophète fut fils du douzième enfant , ainsi très cadet.

Mais en même tems en fouillant dans la bibliothèque orientale on trouverait que *Motaleb* n'eut que dix garçons , & partant qu'il est impossible que le Prophète fût né du douzième. Mais en récompense le révérend Docteur *Prideaux* le fait naître de l'ainé. En quoi le révérend Docteur s'est trompé , s'étant écarté en ce point de l'opinion authentique du révérend Docteur *Abulfeda* , auteur très canonique chez les Turcs.

Je pourrais citer Mr. *Sale* , moitié Anglais , moitié Arabe , qui nous a donné la seule bonne traduction que nous ayons du divin *Koran* ou *Alcoran* ; mais pour cela je ne voudrais pas accuser mon critique d'un mensonge imprimé ; car je me pique d'être poli. Je me bornerai seulement à remarquer qu'il est difficile de faire des généalogies. Ce n'est pas que je conteste à *Mahomet* sa noblesse , à Dieu ne plaise ! Il descendait sans doute d'*Ismael* , *Ismael* d'*Adam* , & moi aussi. *Mahomet* , mon critique , & moi , nous sommes parens , & il faut en user civilement avec sa famille.

* *

C'est une grande question de savoir si *Mahomet* avait deux mois , ou trois mois , quand il perdit son père ; je suis persuadé dans le fond de l'ame , qu'il n'avait que deux mois ; mais je ne dis-

disputerai avec aucun Iman sur cet article. De grands hommes remarquent, que son bien & celui de sa mère consistait en cinq petits chameaux; je ferais peut-être plus de cas d'un historien qui montrerait qu'il porta les armes à l'âge de quatorze ans, comme le disent *Codahi & Zabbadi*; car c'est quelque chose d'apprendre que le courage de ce Prophète conquérant se soit déployé de bonne heure.

Ni moi, ni l'illustre savant qui me relève si bien, ne savons précisément combien de temps *Mahomet* fut facteur de la veuve *Cadishé* qu'il épousa depuis. Je veux croire avec lui que ce mariage se fit, comme il le dit, avec beaucoup de pompe & de magnificence, entre une marchande de chameaux, & un homme qui n'avait rien, dans un pays où l'on manque de tout.

Il est dit dans les auteurs Arabes, qu'il eut de son oncle douze écus d'or en mariage: apparemment qu'il dépensa tout pour ses noces, si elles furent si pompeuses.

* *

J'avais crû que *Mahomet* avait mené une vie assez obscure, jusqu'au tems où il jeta les fondemens de la révolution d'une grande partie du Monde: mais j'avoue que ses historiens n'ont pas manqué de rapporter qu'il donna depuis son mariage quarante moutons à sa nourrice: on infère de là avec raison qu'il était très riche, & que par conséquent il fit de grandes choses. Si cela est, je me suis grossièrement trompé,

Nouv. Mél. III. Part.

B

&

18 LETTRE A L'AUTEUR DE LA

& je vois que toute la terre avait les yeux sur *Mahomet*, avant qu'il s'avifât de devenir Prophète.

* *

J'ai dit que *Mahomet* enseignait aux Arabes, *adorateurs des étoiles*, qu'il ne falait adorer que le Dieu qui les a faites. Je suis fâché d'être obligé d'avouer ici que j'ai eu raison ; car malheureusement le mot *Sabba* en Arabe signifie l'armée des Cieux ; & c'est de là que le *Sabbisme* prit son nom, & que vient chez les Hébreux le mot *Sabbahot*, comme je crois l'avoir prouvé ci-dessus. Les Arabes adoraient *Misani* le Soleil, *Mostari* Jupiter, *Azad* Mercure.

Je n'ai dit nulle part qu'ils n'avaient point d'autres Dieux ; je suis même si savant, que j'affirme qu'ils avaient des Déeses.

Je fais encore qu'ils adoraient un premier moteur, comme les Egyptiens, les Grecs & les Romains en reconnaissaient un, en adorant pourtant mille autres Divinités. Mais j'ai dit que *Mahomet* leur enseigna à ne point rendre à la créature l'hommage qu'ils ne devaient qu'au Créateur ; j'ai eu très grande raison, & j'en suis fort affligé pour l'Arabe savant & poli qui me critique & que je reconnais pour mon maître.

* *

Non, sans doute, il n'y a point de passage de l'Alcoran qui impose l'obligation de courir au martyre ; mais tout l'Alcoran respire la nécessité

cessité de combattre pour la créance Musulmane : c'est là l'unique source des victoires de *Mahomet* ; c'est cet enthousiasme qui fit de ses sectateurs un peuple de conquérants ; il était perdu s'il n'avait pas fait à ses *Musulmans* un devoir de verser leur sang pour sa Religion.

Ainsi dans une bataille contre l'armée d'*Heraclius* , lorsque les Arabes plièrent sur la nouvelle que leur Général *Dherrar* avait été fait prisonnier , *Rafi* un de leurs capitaines courut à eux ; *Qu'importe* , leur dit-il , *que Dherrar soit pris ou mort ? Dieu est vivant & vous regarde.*

Un autre Général s'écrie , *Voyez le Ciel , combattez pour Dieu , & il vous donnera la terre.* Aujourd'hui même encore , chez les Turcs on appelle martyrs tous ceux qui meurent en combattant contre les infidèles. Telle est la loi que *Mahomet* a gravée dans leurs cœurs , beaucoup mieux que s'il l'eût écrite.

La loi de la circoncision n'est pas moins fondamentale , & n'est pas plus écrite. *Mahomet* fut circoncis ; tous les Arabes l'étaient à l'âge de treize ans , comme l'avoue *St. Jérôme* sur *Jérémie* chap. 10. On faisait même une petite circoncision aux filles , en leur coupant un peu de la peau des nimphes ; elles souffrent encor dans plusieurs pays Mahométans cette sainte opération , lorsqu'elles atteignent l'âge de puberté.

Mais la circoncision des mâles est le sceau du Mahométisme. Je n'ai point détaillé les autres observances de la loi Mahométane. J'aurais pu remarquer qu'elle commande l'aumône , qu'elle défend les jeux de hazard ; il y a mille détails

20 LETTRE A L'AUTEUR DE LA

dans lesquels je pourrais entrer dans une nouvelle édition d'un certain *Essay sur l'histoire générale*, qui n'est point du tout une histoire universelle, qui n'est seulement qu'un tableau des principales sotises de ce monde; mais il faut toujours craindre de perdre dans ces petits détails l'esprit des nations que j'ai voulu peindre.

* *

L'illustre savant mon censeur prend contre *Mahomet* le parti du vin. Je lui fais bon gré de vouloir convertir les Musulmans sur cet article: mais s'il se fait Turc, comme l'abbé *Macarti*, je ne lui conseille pas d'en boire, surtout dans le Ramadan, si le Muphti est dévot, & s'il a du crédit.

Je l'avertis que *Mahomet*, dès son deuxième chapitre, déclare formellement, que c'est un grand péché de boire du vin, & de jouer aux dés; & je lui conseille de relire assiduellement ces belles paroles du chapitre Ve: *Dans les croyans & dans les justes, ce n'était point un péché de s'adonner au vin & au jeu avant qu'ils fussent défendus*: donc ils étaient défendus par *Mahomet*. Vous ne savez pas votre Religion; Monsieur le Turc: vous dites que vous vivez parmi les Turcs; instruisez vous donc, profitez de leurs exemples, & connaissez mieux l'Alcoran avant d'en parler. Des Sonnistes vous diront que le jeu signifie ici la chasse. Je soutiens qu'ils ont tort, comme je le prouverai ci-dessous: mais il résulte toujours que *Mahomet* a défendu le vin.

Mon

* *

Mon savant Turc a lû *Islamisme*, pour *Islamisme*; mon savant Turc a mal lû. Je lui conseille de recourir au 3^e. chapitre de son Koran, ou de son Alcoran, où il est dit, *En vérité l'Islam est aux yeux de Dieu la seule Religion; di, si on dispute avec toi, je me suis résigné à Dieu.*

Qu'il consulte *Albedavi*, il verra qu'*Islam* veut dire, *se résignant soi-même*. Il a beau dire qu'*Islam* signifie *salut*, parce que *salamalech* est la salutation des Turcs. Avec quels Turcs a-t-il donc vécu? il faut que ce soit avec des Turcs de bien mauvaise compagnie. Quoi! de *salutation*, *révérence*, viendrait le salut éternel, l'*Islamisme*! Cette fade équivoque n'est supportable que dans notre langue. L'Arabe n'admet point de tels jeux de mots; c'est une langue grave, sérieuse, énergique. Oh la belle chose que la langue Arabe!

* *

Nôtre *Scaliger* Turc m'intente un procès bien juste, & bien intéressant, pour savoir s'il faut dire le *Koran*, ou l'*Alcoran*: mais il fait que l'article *Al*, signifie *le*, & que ce n'est que l'ignorance de la langue Arabe qui a fait confondre ce *le*, avec son substantif; s'il consulte le chapitre 12. intitulé *Joseph*, il verra ces mots; *Nous te rapportons une excellente histoire dans ce Koran*; c'est-à-dire, dans cette lecture que *Ma-*

22 LETTRE A L'AUTEUR DE LA

Mahomet faisait du chapitre 12. *Koran* signifiait donc lecture ; & c'est ce que dit expressément *Albedavi* ; ce mot vient de *Karaa* , qui signifie lire. *Mahomet* ne dit pas dans cet *Alcoran* , il dit dans ce *Koran*. Je suis honteux d'être si fort en Arabe ; mais savez-vous l'Arabe vous qui parlez ?

* *

Voici une grande dispute. Mon maître veut absolument que *Mahomet* ne fût ni lire ni écrire ; je ne l'aurais pas choisi pour mon facteur en Syrie , s'il avait été si ignorant. Je sais bien qu'il s'appelle lui-même le *Prophète non lettré* , dans le chap. 7. ; mais je prie mon critique d'observer que ce ch. 7. est plein d'érudition ; il sera obligé de convenir à sa honte , que *Mahomet* était un homme savant & modeste. Mais que dira-t-il , quand il apprendra que *Mahomet* était un poète , & que son *Koran* , ou son *Alcoran* , est écrit en vers ? Ne sait-il pas que les poètes de la Mecque affichaient leurs poésies à la porte du temple de la Mecque , & que *Labid* fils de *Rabia* , le meilleur poète sans contredit des Mecquois , ayant vû le second chapitre du *Koran* ou *Alcoran* que *Mahomet* avait affiché , se jeta à ses genoux , & lui dit , O *Mahomet* , ou *Mohammed* , fils d'*Abdolah* , fils de *Motaleb* , fils d'*Achem* , vous êtes plus grand poète que moi ! vous êtes sans doute le *Prophète de Dieu* !

Je ne suis , je l'avoue , ni aussi savant , ni aussi bon poète que *Labid* fils de *Rabia* ; mais
je

je me jette aux pieds de mon savant censeur ,
je lui dis ; Vous êtes plus savant que moi ,
mais foyez un peu honnête , & ne me traitez
pas avec tant de cruauté , parce que j'ai dit qu'un
poète savait lire & écrire.

Avez-vous oublié que ce poète était Astrono-
me , & qu'il réforma le calendrier des Arabes ?
Que ne dites - vous que *César* , qui en fit au-
tant chez les Romains , ne savait ni lire ni
écrire ?

Mahomet aurait-il , je vous prie , demandé une
plume & de l'encre dans son agonie , s'il n'a-
vait été accoutumé à s'en servir ? *Omar* l'en em-
pêcha , de peur qu'il ne fit un testament , ou
qu'il n'écrivit des sottises. Mais , Monsieur ,
quand vous avez pris la plume pour écrire con-
tre moi tant d'injures , si quelqu'un vous avait
ôté votre plume dans votre accès , aurait - on
droit de dire , comme on le dit pourtant à la
lecture de votre ouvrage , que vous ne savez
point écrire ?

Vous prétendez que le Prophète devait de-
mander un stile de fer , & non pas une plume ;
je conçois , Monsieur , qu'un stile de fer est de
votre goût ; mais en conscience on écrivait alors
sur du parchemin.

Au reste , je rends toute la justice que je dois ,
soit à votre stile , soit à votre plume.

* *

Maître , vous me dénoncez à l'Empereur de
Maroc , au Grand Turc & au Grand Mogol ,
comme un perturbateur du repos public , qui

24. LETTRE A L'AUTEUR DE LA

ose avancer que l'intention de *Mahomet* était qu'*Ali*, mari de sa chère fille *Fatime*, fût en possession du Califat. Vous ne voulez point qu'on songe à établir son gendre & son cousin germain. Pourvû que vous ne me déferiez pas à l'Inquisition, je me tiendrai très heureux.

* *

M'y voilà déferé, Maître; j'ai dit qu'on reconnut *Mahomet* pour un grand homme; rien n'est plus impie, dites-vous. Je vous répondrai, que ce n'est pas ma faute, si ce petit homme a changé la face d'une partie du Monde, s'il a gagné des batailles contre des armées dix fois plus nombreuses que les siennes, s'il a fait trembler l'Empire Romain, s'il a donné les premiers coups à ce colosse que ses successeurs ont écrasé, & s'il a été législateur de l'Asie, de l'Afrique, & d'une partie de l'Europe; je vous accorde qu'il est damné, mais *César* & *Alexandre* le sont aussi; *Cicéron* ne l'est-il pas? & ne pourriez-vous point l'être, tout éloquent que vous êtes, pour vous être mis si fort en colère?

* *

Cette colère pourtant est en quelques endroits bien excusable; *irascimini & nolite peccare*. Vous condamnez comme hérétique, sentant l'hérésie, & mal-sonnante, cette proposition, l'ainour qu'un tempérament ardent avait rendu nécessaire à *Mahomet*, & qui lui donna tant de femmes & de concubines, n'affaiblit ni son courage, ni son application, ni sa santé. Vous m'avouerez au moins,
Mon-

Monfieur, qu'il avoit du courage, quoiqu'il fit l'amour, puisqu'il donna tant de combats. A vôtre avis le Maréchal de *Saxe*, qui aimait tant les filles, était-il fans courage? Je connais encor plus d'un Maréchal de France qui trouvera vôtre proposition plus mal-fonnante que vous ne trouvez la mienne. Vous ferez forcé de convenir que *Mahomet* était appliqué, puisqu'il était légiflateur; & quand je vous dirai qu'il était médecin, vous ne douterez pas qu'il ne se portat très bien.

Je ne prétends pas autorifer la pluralité des femmes, à Dieu ne plaife! je crois qu'une feule fuffit à la fois, pour le bonheur d'un galant homme. Mais, Mr., confidérez de grace, que *Mahomet* était Arabe, & qu'on pourrait bien vous montrer dans fon voifinage de très grands Rois qui avoient un peu plus de femmes que le petit-fils d'*Abdal-Motaleb*. Vous dites ici des injures aux Dames. Que je vous fuis obligé! vous me donnez cette moitié du genre humain pour protectrice; & avec cette moitié je fuis sûr de l'autre.

* *

Vous ne voulez donc pas, Mr., que *Rachild* foit le plus beau des titres? Cependant, Mr., *Rachild* fignifie *Juste*. Voudriez-vous faire croire, par vos critiques, que l'équité n'est pas vôtre vertu favorite?

* *

Non, en vérité, Monfieur, elle ne l'est pas. Comme vous traitez Mr. le Comte de *Boulainvilliers*!

26 LETTRE A L'AUTEUR DE LA

villiers ! vous l'appelez sans façon *Mahométan Français, déserteur du Christianisme*. Je croyais d'abord que c'était à Mr. le Comte de *Bonneval* que vous en vouliez ; l'expression serait juste, puisqu'en effet Mr. de *Bonneval* s'est fait circoncrire : mais pour Mr. de *Boulainvilliers*, je n'ai point oui dire qu'il l'ait été ; il regardait *Mahomet* comme un *Numa Pompilius*, un *Thésée*. Tout le monde dit du bien de ces gens-là ; pourquoi ne voudriez-vous pas qu'on en dit aussi un peu de *Mahomet* à quelques égards ? Appelez-vous Payens ceux qui louent *Thésée* ? non. Pourquoi donc appelez-vous *Mahométan* Mr. le Comte de *Boulainvilliers* ? Ignorez-vous que sa famille est Chrétienne ? & comptez-vous qu'elle soit assez bonne Chrétienne pour vous pardonner un outrage si infame & si grossier ? Pour moi, Mr. je vous pardonne, & de si bon cœur, que je vous promets de ne vous jamais lire.

* *

Vous vous trompez, mon Turc ; la Religion dominante dans l'Inde est la vôtre. Est-il possible que vous soyez si mal instruit de vos affaires ! Il y a, dites-vous, mille idolâtres pour un Musulman. Mais, mon cher Turc, vous savez qu'en Grèce il y a aussi mille pauvres gens de la Religion Grecque pour un brave Osmanli, pour un Turc. On appelle la Religion dominante celle qui domine. J'ai dans mes terres plus de domestiques Huguenots que de Catholiques ; cependant ma Religion est la dominante. Le Calvinisme

vinisme domine en Hollande , quoiqu'il y ait plus de Catholiques que de Protestants. Mais ce n'est pas tout ; vous n'avez jamais lû le livre de Mr. *Niecamp* sur la presqu'isle de l'Inde. Je vous avertis que c'est la seule bonne relation qu'on ait de ce pays. Mais vous ne savez peut-être pas l'Allemand : n'importe , lisez ce livre , vous y verrez que les Musulmans ont converti dans la presqu'isle des milliers d'idolâtres , que partout les Musulmans sont en crédit dans la presqu'isle ; mais enfin apprenez que la religion du grand Mogol est dominante dans le Mogol.

* *

Que vous êtes ignorant , mon cher Turc ! Apprenez que les Bramins , ou Bramines , ou Bramènes d'aujourd'hui , sont les successeurs des Bracmanes , qu'ils tiennent d'eux la météemphysique , & la belle coutume de faire bruler les veuves dévotes ; qu'ils se disent , ainsi que les anciens Gymnosophistes , disciples du Roi *Bracman*. C'était , comme tout le monde fait , un grand Philosophe , qui vivait il y a cinq ou six mille ans. Il faut que vous n'ayez jamais été à l'Université de Jaganat , puisque vous ignorez ces choses , que les moindres écoliers de cette savante Université vous auraient dites. Ah ! je vois bien que vous n'êtes qu'un Turc de Paris. Je vous reconnais masque.

* *

Non , mon ami , vous n'avez jamais été dans l'Inde ; non , vous ne vivez point avec les fidèles

28 LETTRE A UN CRITIQUE &c.

les Musulmans , comme vous vous en vantez. Quoi ! vous soutenez que la presqu'isle deçà le Gange n'appartient pas de droit au Grand Mogol après les conquêtes d'*Aurengzeb* ? Vous ignorez qu'il prétend un tribut de tous les Nababs, de tous les Rayas , qui fucent la presqu'isle ? Pauvre homme ! vous ne savez pas que le Souba de Dékan prend l'investiture de Sa Majesté Impériale Mogole ? qu'il est maître à la vérité du gouvernement d'Arcate , qu'il donne ce gouvernement à son favori , mais que ce Souba n'en dépend pas moins de l'Empereur ? Oui , Monsieur , toute la presqu'isle , toutes les Indes , à compter depuis Candahar jusqu'à Calicut , tout appartient de droit divin à Sa Majesté , attendu le droit de conquête & le droit de bienfaisance. Allez vous informer de tout cela au portier de Mr. *Du Pleix* , qui a rendu pour peu de tems le nom Français respectable & terrible dans l'Inde : il vous en dira cent fois plus que moi ; il vous apprendra à parler.

C'est moi qui vous déférerai au Grand Mogol. Vous abusez de sa faiblesse présente , vous prenez le parti des rebelles , vous les appelez Rois ; sachez qu'ils ne sont que Naïques.

Avez-vous jamais entendu parler du Royaume Tondanmandalam , que possédait le Roi *Tonden* , vaincu par *Aurengzeb* ? Savez-vous que *Vissapour* & *Golconde* sont regardées comme des provinces de l'Empire ? Savez-vous ? Mais vraiment je suis bien bon de vous parler. Adieu , je n'aime pas à perdre mon tems.

DES

DES PAYENS

ET

DES SOUS-FERMIERS.

UN jour le Cardinal de *Fleuri*, en présentant au Roi les Fermiers généraux qui venaient de signer un bail, Voilà, dit-il, Sire, les quarante colonnes de l'Etat.

Quelques jours après un sous-Fermier nommé *Blaise Rabau*, (car il y avait alors des sous-Fermiers) alla le dimanche au sermon de la paroisse dans sa terre près de Beaujenci, pour édifier ses vassaux; le Prédicateur avait pris pour texte, *Qui n'écoute pas l'Eglise soit regardé comme un Payen ou comme un Publicain.*

Monsieur *Rabau* accompagné de ses amis fortit en colère, & emmena sa compagnie aussi indignée que lui. Le Prédicateur de village qui n'y entendait point finesse, alla se présenter à souper chez son Seigneur selon sa coutume: Vous êtes bien insolent, lui dit Mr. *Rabau*, de m'insulter en chaire, & de m'appeler Payen; je vous ferai condamner par la Chambre de Valence. Apprenez que si les Fermiers sont les colonnes de l'Etat, j'en suis au moins un chapiteau. Où avez-vous péché, s'il vous plait, les injures que vous me dites?

Monseigneur, repliqua le Prédicateur, je vous
de.

demande pardon, ce n'est pas ma faute, le texte est de l'Ecriture. Qu'on la réforme, dit Mr. *Rabau*, je vous en charge, & vous en répondrez à mes Commis.

Le Prédicateur restait muet & confus. Un énorme Receveur des tailles qui était assis auprès du Seigneur, prit alors la parole, & dit : Je ne lis jamais que les Edits du Roi sur les finances ; je ne fais ce que c'est que Payen & Publicain ; s'il y a en effet un livre où il soit mal parlé des Receveurs des tailles, c'est un livre contre l'Etat & les bonnes mœurs ; j'en parlerai à Mr. l'Intendant, qui certainement fera condamner le livre au premier Concile. Toute la compagnie parla avec la même énergie.

Quoi ! disait Mr. *Blaise Rabau*, je vous paye pour venir prêcher dans ma paroisse, & votre texte me dit des injures ! Quel rapport, s'il vous plaît, entre un Payen & un Fermier des Aides & Gabelles ! ne suis-je pas un homme nécessaire à l'Etat ? La société peut-elle subsister sans qu'il y ait des citoyens chargés du recouvrement des deniers publics ? ceux qui les percevaient chez les Romains n'étaient-ils pas Chevaliers ? non pas Chevaliers de St. Michel, mais Chevaliers avec un gros anneau d'or ? ne formaient-ils pas le second ordre de la République, comme je l'ai ouï dire à un savant de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres qui vient dîner chez moi tous les mardis, & qui s'en va dès qu'il a mangé ? Il ne m'a jamais dit que ces gens-là fussent damnés à Rome. Un Fermier général ne peut avoir été mis dans le rang des Payens que

que par des gueux qui n'ont pas de quoi payer, & qui veulent plaire à la populace. Remarquez que tous ces drôles qui déclament contre les riches n'ont jamais eu de pot au feu, & viennent nous demander à souper. Ne manquez pas de m'apporter vôtre rétractation par écrit, afin que je la paraphe.

Monseigneur, lui repliqua le révérend père Prédicateur, il me vient une idée : On pourrait accommoder les choses ; il est vrai que les Publicains sont toujours mis dans l'Ecriture avec les Payens, mais vous n'êtes point Payen, donc vous n'êtes point Publicain.

Blaise Rabau après avoir rêvé lui dit, Père, qu'entendez-vous donc par Publicain ? Il me semble, dit l'Orateur, que Publicain vient de public, & qu'il n'y a de damnés que ceux qui lèvent les deniers publics.

A cette fatale réponse une juste colère transporta toute l'assemblée ; on allait jeter le Père par les fenêtres, quand il leur dit, Messieurs, cette sentence éternelle ne vous regarde pas ; encor une fois vous n'êtes pas Publicains. Comment cela, maraut ? dit *Mr. Rabau*, qui ne se possédait plus. C'est, dit le Prédicateur, que les Publicains chez les Grecs & chez les Romains étaient ceux qui recevaient les deniers du public ; ils en rendaient compte au public, & c'est pour cela qu'ils étaient excommuniés ; mais vous, Messieurs, vous percevez les deniers du Roi, vous ne rendez point compte au public ; ainsi l'anathème ne peut être pour vous, & vous ne trouverez nulle part que les
Sous-

32 DES PAYENS ET DES SOUS-FERMIERS.

Sous-Fermiers du Roi soient excommuniés.

Ah ! mon révérend Père , que vous êtes un galant homme , s'écria Mr. *Rabau*. Mais si vous étiez à Venise où les Trésoriers rendent compte de leur maniement à la République , comment expliqueriez-vous votre texte ?

Oh ! dit le Père , rien n'est plus aisé ; je ferais voir évidemment que l'anathème n'est prononcé que contre les Fermiers d'un Royaume : & c'est ainsi que nous expliquons tous les textes.



P O T P O U R R I .

§. I.

Brioché fut le père de *Polichinelle*, non pas son propre père, mais père de génie. Le père de Brioché était *Guillot Gorju*, qui fut fils de *Giles*, qui fut fils de *Gros-René*, qui tirait son origine du Prince des fots, & de la Mère forte; c'est ainsi que l'écrivit l'auteur de l'Almanach de la Foire. Mr. *Parfait*, écrivain non moins digne de foi, donne pour père à Brioché, *Tabarin*, à *Tabarin Gros-Guillaume*, à *Gros-Guillaume Jean Boudin*; mais en remontant toujours au Prince des fots. Si ces deux Historiens se contredisent, c'est une preuve de la vérité du fait pour le Père *Daniel*, qui les concilie avec une merveilleuse sagacité, & qui détruit par-là le pyrrhonisme de l'histoire.

§. II.

Comme je finissais ce premier paragraphe des cahiers de *Merri Hissing* dans mon cabinet, dont la fenêtre donne sur la rue S. Antoine, j'ai vu passer les Syndics des Apoticaire, qui allaient saisir des drogues, & du verd de gris, que les Jésuites de la rue St. Antoine vendaient en contrebande; mon voisin Mr. *Huffon*, qui

C est

Nouv. Mel. III. Part.

est une bonne tête , est venu chez moi , & m'a dit , Mon ami , vous riez de voir les Jésuites vilipendés ; vous êtes bien aise de savoir qu'ils sont convaincus d'un parricide en Portugal , & d'une rébellion au Paraguay ; le cri public qui s'élève en France contr'eux , la haine qu'on leur porte , les opprobres multipliés dont ils sont couverts , semblent être pour vous une consolation ; mais sachez que s'ils sont perdus comme tous les honnêtes gens le désirent , vous n'y gagnerez rien ; vous serez accablé par la faction des Jansenistes. Ce sont des entoussiastes féroces , des ames de bronze , pires que les Presbytériens qui renverserent le trône de *Charles premier*. Songez que les fanatiques sont plus dangereux que les fripons. On ne peut jamais faire entendre raison à un énergumène ; les fripons l'entendent.

Je disputai longtems contre Mr. *Huffon* ; je lui dis enfin , Monsieur , consolez vous , peut-être que les Jansenistes seront un jour aussi adroits que les Jésuites ; je tâchai de l'adoucir , mais c'est une tête de fer qu'on ne fait jamais changer de sentiment.

§. III.

B Rioché voyant que *Polichinelle* était bossu par devant & par derrière , lui voulut apprendre à lire & à écrire. *Polichinelle* au bout de deux ans épella assez passablement , mais il ne put jamais parvenir à se servir d'une plume. Un des écrivains de sa vie remarque qu'il essaya
un

un jour d'écrire son nom , mais que personne ne put le lire.

Brioché était fort pauvre ; sa femme & lui n'avaient pas de quoi nourrir *Polichinelle* , encor moins de quoi lui faire apprendre un métier. *Polichinelle* leur dit ; Mon père & ma mère , je suis bossu , & j'ai de la mémoire ; trois ou quatre de mes amis & moi , nous pouvons établir des marionnettes ; je gagnerai quelque argent ; les hommes ont toujours aimé les marionnettes ; il y a quelquefois de la perte à en vendre de nouvelles , mais aussi il y a de grands profits.

Mr. & Mad. *Brioché* admirèrent le bon sens du jeune homme ; la troupe se forma , & elle alla établir ses petits tréteaux dans une bourgade Suisse , sur le chemin d'Appenzel à Milan.

C'était justement dans ce village que des charlatans d'Orviete avaient établi le magasin de leur orvietan. Ils s'aperçurent qu'insensiblement la canaille allait aux marionnettes , & qu'ils vendaient dans le pays la moitié moins de favonnettes & d'onguent pour la brûlure. Ils accusèrent *Polichinelle* de plusieurs mauvais dépportemens , & portèrent leurs plaintes devant le Magistrat. La requête disait que c'était un yvrogne dangereux , qu'un jour il avait donné cent coups de pied dans le ventre , en plein marché , à des payfans qui vendaient des nêfles.

On prétendit aussi qu'il avait molesté un marchand de coqs - d'Inde ; enfin , ils l'accusèrent d'être forcier. Mr. *Parfait* , dans son hilttoire du théâtre , prétend qu'il fut avalé par un crapaud ; mais le Père *Daniel* pense , ou du moins parle

autrement. On ne fait pas ce que devint *Brioché*. Comme il n'était que le père putatif de *Polichinelle*, l'historien n'a pas jugé à propos de nous dire de ses nouvelles.

§. IV.

FEu Mr. *du Marfais* assurait que le plus grand des abus était la vénalité des charges. C'est un grand malheur pour l'Etat, disait-il, qu'un homme de mérite, sans fortune, ne puisse parvenir à rien. Que de talens enterrés, & que de sots en place ! Quelle détestable politique d'avoir éteint l'émulation ! Mr. *du Marfais*, sans y penser, plaidait sa propre cause ; il a été réduit à enseigner le Latin, & il aurait rendu de grands services à l'Etat s'il avait été employé. Je connais des barbouilleurs de papier qui eussent enrichi une province, s'ils avaient été à la place de ceux qui l'ont volée. Mais pour avoir cette place, il faut être fils d'un riche qui vous laisse de quoi acheter une charge, un office, & ce qu'on appelle une dignité.

Du Marfais assurait qu'un *Montagne*, un *Charon*, un *Descartes*, un *Gassendi*, un *Bayle*, n'eussent jamais condamné aux galères des écoliers soutenant thèse contre la philosophie d'*Aristote*, ni n'auraient fait bruler le Curé *Urbain Grandier*, le Curé *Gaufrédi*, & qu'ils n'eussent point &c. &c.

§. V.

IL n'y a pas longtems que le Chevalier *Roginante*, Gntilhomme Ferrarois, qui voulait faire

faire une collection de tableaux de l'école Flamande, alla faire des emplettes dans Amsterdam. Il marchanda un assez beau Christ chez le Sr. *Vandergru*. Est-il possible, dit le Ferrarois au Batave, que vous qui n'êtes pas Chrétien (car vous êtes Hollandais) vous ayez chez vous un Jésus? Je suis Chrétien, & Catholique, répondit Mr. *Vandergru* sans se fâcher; & il vendit son tableau assez cher. Vous croyez donc JESUS-CHRIST Dieu? lui dit *Roginante*. Assurément, dit *Vandergru*.

Un autre curieux logeait à la porte attenant, c'était un Socinien. Il lui vendit une sainte famille. Que pensez-vous de l'enfant? dit le Ferrarois. Je pense, répondit l'autre, que ce fut la créature la plus parfaite que DIEU ait mise sur la terre.

De là, le Ferrarois alla chez *Moïse Mansebo*, qui n'avait que de beaux payfages, & point de sainte famille. *Roginante* lui demanda pourquoi on ne trouvait pas chez lui de pareils sujets? C'est, dit-il, que nous avons cette famille en exécution.

Roginante passa chez un fameux Anabatiste, qui avait les plus jolis enfans du monde; il leur demanda dans quelle Eglise ils avaient été baptisés? Fi donc! Monsieur, lui dirent les enfans, grâces à Dieu, nous ne sommes point encore baptisés.

Roginante n'était pas au milieu de la rue qu'il avait déjà vu une douzaine de sectes entièrement opposées les unes aux autres. Son compagnon de voyage, Mr. *Sacrito*, lui dit, Enfuyons

nous vite , voilà l'heure de la bourse ; tous ces gens - ci vont s'égorger sans doute , selon l'antique usage , puisqu'ils pensent tous diversement ; & la populace nous assommera pour être sujets du Pape.

Ils furent bien étonnés quand ils virent tous ces bonnes gens là fortir de leurs maisons avec leurs commis , se saluer civilement , & aller à la bourse de compagnie. Il y avait ce jour là , de compte fait , cinquante - trois Religions sur la place , en comptant les Arméniens & les Jansénistes. On fit pour cinquante-trois millions d'affaires le plus paisiblement du monde , & le Ferrarois retourna dans son pays , où il trouva plus d'*Agnus Dei* que de lettres de change.

On voit tous les jours la même scène à Londres , à Hambourg , à Dantzic , à Venise même &c. Mais ce que j'ai vû de plus édifiant , c'est à Constantinople.

J'eus l'honneur d'assister , il y a cinquante ans , à l'installation d'un Patriarche Grec , par le Sultan *Achmet trois* , dont DIEU veuille avoir l'ame. Il donna à ce prêtre Chrétien l'anneau & le bâton fait en forme de béquille. Il y eut ensuite une procession de Chrétiens dans la rue Cléobule ; deux Janissaires marchèrent à la tête de la procession. J'eus le plaisir de communier publiquement dans l'Eglise patriarchale , & il ne tint qu'à moi d'obtenir un Canoniat.

J'avoue qu'à mon retour à Marseille , je fus fort étonné de ne point y trouver de Mosquée. J'en marquai ma surprise à Mr. l'Intendant & à Mr. l'Evêque. Je leur dis , que cela était fort incivil ,

civil , & que si les Chrétiens avaient des Eglises chez les Musulmans , on pouvait au moins faire aux Turcs la galanterie de quelques Chapelles. Ils me promirent tous deux qu'ils en écriraient en Cour ; mais l'affaire en demeure là , à cause de la Constitution *Unigenitus*.

O mes frères les Jésuites ! vous n'avez pas été tolérans , & on ne l'est pas pour vous. Consolerez vous , d'autres à leur tour deviendront persécuteurs , & à leur tour ils seront abhorrés.

§. V I.

JE comptais ces choses , il y a quelques jours , à Mr. *de Boucacons* , Languedochien très chaud , & Huguenot très zélé. *Cavalisque* ! me dit-il , on nous traite donc en France comme les Turcs ; on leur refuse des Mosquées , & on ne nous accorde point de Temples ! Pour des Mosquées , lui dis-je , les Turcs ne nous en ont encor point demandé ; & j'ose me flatter qu'ils en obtiendront quand ils voudront , parce qu'ils sont nos bons alliés ; mais je doute fort qu'on rétablisse vos Temples , malgré toute la politesse dont nous nous piquons ; la raison en est que vous êtes un peu nos ennemis. Vos ennemis ! s'écria Mr. *de Boucacons* , nous qui sommes les plus ardens serviteurs du Roi ! Vous êtes fort ardens , lui repliquai-je , & si ardens , que vous avez fait neuf guerres civiles , sans compter les massacres des Cevennes. Mais , dit-il , si nous avons fait des guerres civiles , c'est que vous nous cuisez en place publique ; on se lasse à la

longue d'être brulé, il n'y a patience de saint qui puisse y tenir : qu'on nous laisse en repos, & je vous jure que nous serons des sujets très fidèles.

C'est précisément ce qu'on fait, lui dis-je ; on ferme les yeux sur vous, on vous laisse faire votre commerce, vous avez une liberté assez honnête. Voilà une plaisante liberté ! dit Mr. *de Boucacous* ; nous ne pouvons nous assembler en pleine campagne quatre ou cinq mille seulement, avec des psaumes à quatre parties, que sur le champ il ne vienne un Régiment de Dragons, qui nous fait rentrer chacun chez nous. Est-ce là vivre ? est-ce là être libre ?

Alors je lui parlai ainsi ; Il n'y a aucun pays dans le monde où l'on puisse s'attrouper sans l'ordre du Souverain ; tout attroupement est contre les loix. Servez Dieu à votre mode dans vos maisons, n'étourdissez personne par des hurlemens que vous appelez *musique*. Pensez-vous que DIEU soit bien content de vous quand vous chantez ses commandemens sur l'air de *Réveillez-vous, belle endormie*, & quand vous dites avec les Juifs, en parlant d'un peuple voisin :

Heureux qui doit te détruire à jamais !
Qui t'arrachant les enfans des mammelles
Ecrasera leurs têtes infidelles !

DIEU veut-il absolument qu'on écrase les cervelles des petits enfans ? cela est-il humain ? De plus, DIEU aime-t-il tant les mauvais vers & la mauvaise musique ?

Mr. *de Boucacous* m'interrompt, & me demanda

manda si le Latin de cuisine de nos psaumes valait mieux ? Non , sans doute , lui dis - je , je conviens même qu'il y a un peu de stérilité d'imagination à ne prier DIEU que dans une traduction très vicieuse de vieux cantiques d'un peuple que nous abhorrons ; nous sommes tous Juifs à Vêpres , comme nous sommes tous Payens à l'Opéra.

Ce qui me déplait seulement , c'est que les Métamorphoses d'*Ovide* font , par la malice du Démon , bien mieux écrites , & plus agréables que les cantiques Juifs ; car il faut avouer que cette montagne de Sion , & ces gueules de basilic , & ces collines qui sautent comme des béliers , & toutes ces répétitions fastidieuses , ne valent ni la poésie Grecque , ni la Latine , ni la Française. Le froid petit *Racine* a beau faire , cet enfant dénaturé n'empêchera pas (profanement parlant) que son père ne soit un meilleur poète que *David*.

Mais enfin , nous sommes la Religion dominante chez nous ; il ne vous est pas permis de vous attrouper en Angleterre ; pourquoi voudriez-vous avoir cette liberté en France ? Faites ce qu'il vous plaira dans vos maisons , & j'ai parole de Mr. le Gouverneur & de Mr. l'Intendant , qu'en étant sages , vous serez tranquilles ; l'imprudence seule fit , & fera les persécutions. Je trouve très mauvais que vos mariages , l'état de vos enfans , le droit d'héritage , souffrent la moindre difficulté. Il n'est pas juste de vous saigner & de vous purger , parce que vos pères ont été malades ; mais que voulez-vous ? ce monde est un grand

grand *Bedlam* où des fous enchainent d'autres fous.

§. VII.

LEs compagnons de *Polichinelle* réduits à la mendicité, qui était leur état naturel, s'affocièrent avec quelques Bohèmes, & coururent de village en village. Ils arrivèrent dans une petite ville, & logèrent dans un quatrième étage, où ils se mirent à composer des drogues, dont la vente les aida quelque tems à subsister. Ils guérèrent même de la galle l'épagueul d'une Dame de considération; les voisins crièrent au prodige; mais malgré toute leur industrie, la troupe ne fit pas fortune.

Ils se lamentaient de leur obscurité & de leur misère, lorsqu'un jour ils entendirent un bruit sur leur tête, comme celui d'une broüette qu'on roule sur le plancher. Ils montèrent au cinquième étage, & y trouvèrent un petit homme qui faisait des marionnettes pour son compte; il s'appellait le Sr. *Bienfait*; il avait tout juste le génie qu'il fallait pour son art.

On n'entendait pas un mot de ce qu'il disait, mais il avait un galimatias fort convenable; & il ne faisait pas mal ses bamboches. Un compagnon qui excellait aussi en galimatias, lui parla ainsi:

Nous croyons que vous êtes destiné à relever nos marionnettes; car nous avons lû dans *Nostradamus* ces propres paroles, *nelle chi li po rate iscus res fait en bi*, lesquelles prises à rebours sont évidemment, *Bienfait ressuscitera Polichinelle.*

nelle. Le nôtre a été avalé par un crapaud , mais nous avons retrouvé son chapeau , sa boffe , & sa pratique. Vous fournirez le fil d'archal. Je crois d'ailleurs qu'il vous fera aisé de lui faire une moustache , toute semblable à celle qu'il avait ; & quand nous ferons unis ensemble , il est à croire que nous aurons beaucoup de succès. Nous ferons valoir *Polichinelle* par *Nostradamus* , & *Nostradamus* par *Polichinelle*.

Le Sr. *Bienfait* accepta la proposition. On lui demanda ce qu'il voulait pour sa peine ? Je veux , dit-il , beaucoup d'honneurs & beaucoup d'argent ; Nous n'avons rien de cela , dit l'orateur de la troupe , mais avec le tems on a de tout. Le Sr. *Bienfait* se lia donc avec les Bohèmes , & tous ensemble allèrent à Milan établir leur théâtre , sous la protection de Madame *Carminetta*. On afficha que le même *Polichinelle* qui avait été mangé par un crapaud du village du canton d'Appenzel , reparaitrait sur le théâtre de Milan , & qu'il danserait avec Madame *Gigogne*. Tous les vendeurs d'orvietan eurent beau s'y opposer ; le Sr. *Bienfait* , qui avait aussi le secret de l'orvietan , soutint que le sien était le meilleur ; il en vendit beaucoup aux femmes qui étaient folles de *Polichinelle* , & il devint si riche qu'il se mit à la tête de la troupe.

Dès qu'il eut ce qu'il voulait , (& que tout le monde veut) des honneurs & du bien , il fut très ingrat envers Madame *Carminetta*. Il acheta une belle maison vis-à-vis celle de sa bienfaitrice , & il trouva le secret de la faire payer par ses associés. On ne le vit plus faire sa cour à Madame

dame *Carminetta*; au contraire, il voulut qu'elle vint déjeuner chez lui, & un jour qu'elle daigna y venir, il lui fit fermer la porte au nez, &c.

§. VIII.

N'ayant rien entendu au précédent chapitre de *Merri Hissing*, je me transportai chez mon ami Mr. *Huffon*, pour lui en demander l'explication. Il me dit que c'était une profonde allégorie sur le Père *La Vallette*, marchand banqueroutier d'Amérique; mais que d'ailleurs il y avait longtems qu'il ne s'embarassait plus de ces sottises, qu'il n'allait jamais aux marionnettes, qu'on jouait ce jour là *Polyeucte*, & qu'il voulait l'entendre. Je l'accompagnai à la comédie.

Mr. *Huffon*, pendant le premier acte, branlait toujours la tête. Je lui demandai dans l'entre-acte pourquoi sa tête branlait tant? J'avoue, dit-il, que je suis indigné contre ce sot *Polyeucte*, & contre cet impudent *Néarque*. Que diriez-vous d'un gendre de Mr. le Gouverneur de Paris, qui serait Huguenot, & qui accompagnant son beau-père le jour de Pâque à Notre-Dame, irait mettre en pièces le ciboire & le calice, & donner des coups de pied dans le ventre à Mr. l'Archevêque & aux Chanoines? Serait-il bien justifié en nous disant que nous sommes des idolâtres? qu'il l'a entendu dire au Sr. *Lubotier* prédicant d'Amsterdam, & au Sr. *Morfyé* compilateur à Berlin, auteur de la Bibliothèque Germanique, qui le tenait du prédicant *Urieu*? C'est là le fidèle portrait de la conduite de *Polyeucte*.

Lyencte. Peut-on s'intéresser à ce plat fanatique ,
séduit par le fanatique *Néarque* ?

Mr. *Huffon* me disait ainsi son avis amicalement dans les entre-actes. Il se mit à rire quand il vit *Polyeucte* résigner sa femme à son rival , & il la trouva un peu bourgeoise quand elle dit à son amant , qu'elle va dans sa chambre , au lieu d'aller avec lui à l'Eglise.

Adieu , trop vertueux objet , & trop charmant ;
Adieu , trop généreux & trop parfait amant ;
Je vais seule en ma chambre enfermer mes regrets :

Mais il admira la scène où elle demande à son amant la grace de son mari.

Il y a là , dit-il , un Gouverneur d'Arménie qui est bien le plus lâche , le plus bas des hommes ; ce père de *Pauline* avoue même qu'il a les sentimens d'un coquin.

Polyeucte est ici l'apui de ma famille ,
Mais si par son trépas l'autre épousait ma fille ;
J'acquerrais bien par - là de plus puissans apuis ,
Qui me mettraient plus haut cent fois que je ne suis.

Un Procureur au Châtelet ne pourrait guères ni penser , ni s'exprimer autrement. Il y a de bonnes ames qui avaient tout cela ; je ne suis pas du nombre. Si ces pauvretés peuvent entrer dans une tragédie du pays des Gaules , il faut bruler l'*Oedipe* des Grecs.

Mr. *Huffon* est un rude homme. J'ai fait ce que j'ai pû pour l'adoucir ; mais je n'ai pû en venir

à bout. Il a persisté dans son avis, & moi dans le mien.

§ I X.

Nous avons laissé le Sr. *Bienfait* fort riche & fort insolent. Il fit tant par ses menées, qu'il fut reconnu pour entrepreneur d'un grand nombre de marionnettes. Dès qu'il fut revêtu de cette dignité, il fit promener *Polichinelle* dans toutes les villes, & afficha que tout le monde serait tenu de l'appeler *Monsieur*, sans quoi il ne jouerait point. C'est de là que dans toutes les représentations des marionnettes, il ne répond jamais à son compère, que quand le compère l'appelle Mr. *Polichinelle*. Peu à peu *Polichinelle* devint si important, qu'on ne donna plus aucun spectacle, sans lui payer une rétribution, comme les Opéra des Provinces en payent une à l'Opéra de Paris.

Un jour, un de ses domestiques, receveur des billets, & ouvreur de loges, ayant été cassé aux gages, se souleva contre *Bienfait*, & institua d'autres marionnettes, qui décrièrent toutes les danses de Madame *Gigogne*, & tous les tours de passe-passe de *Bienfait*. Il retrancha plus de cinquante ingrédiens qui entraient dans l'orvietan, composa le sien de cinq ou six drogues, & le vendant beaucoup meilleur marché, il enleva une infinité de pratiques à *Bienfait*; ce qui excita un furieux procès, & on se battit longtemps à la porte des marionnettes, dans le préau de la foire.

§. X.

MR. *Huffon* me parlait hier de ses voyages ; en effet , il a passé plusieurs années dans les Echelles du Levant , il est allé en Perse , il a demeuré longtems dans les Indes , & a vû toute l'Europe. J'ai remarqué , me disait-il , qu'il y a un nombre prodigieux de Juifs qui attendent le Messie , & qui se feraient empâler plutôt que de convenir qu'il est venu. J'ai vû mille Turcs persuadés que *Mahomet* avait mis la moitié de la Lune dans sa manche. Le petit peuple , d'un bout du monde à l'autre , croit fermement les choses les plus absurdes. Cependant , qu'un philosophe ait un écu à partager avec le plus imbécille de ces malheureux , en qui la raison humaine est si horriblement obscurcie , il est sûr que s'il y a un fou à gagner , l'imbécille l'emportera sur le philosophe. Comment des taupes si aveugles sur le plus grand des intérêts , font-elles linx sur les plus petits ? Pourquoi le même Juif qui vous égorge le vendredi , ne voudrait-il pas voler un liard le jour du Sabbat ? Cette contradiction de l'espèce humaine mérite qu'on l'examine.

N'est - ce pas , dis - je à Mr. *Huffon* , que les hommes sont superstitieux par coutume , & coquins par instinct ? J'y réverai , me dit-il ; cette idée me paraît assez bonne.



§. XI.

§. XI.

P*olichinelle*, depuis l'aventure de l'ouvreur de loges, a essuyé bien des disgraces. Les Anglais qui sont raisonneurs & sombres, lui ont préféré *Shakespear*; mais ailleurs ses farces ont été fort en vogue; & sans l'Opéra comique son théâtre était le premier des théâtres. Il a eu de grandes querelles avec *Scaramouche* & *Arlequin*, & on ne fait pas encor qui l'emportera. Mais. .

§. XII.

MAis, mon cher Mr., disais-je, comment peut-on être à la fois si barbare & si drole? Comment dans l'histoire d'un peuple trouve-t-on à la fois la *St. Barthelemi*, & les contes de *La Fontaine*? &c.? est-ce l'effet du climat? est-ce l'effet des loix?

Le genre humain, répondit Mr. *Husson*, est capable de tout. *Néron* pleura quand il falut signer l'arrêt de mort d'un criminel, joua des farces, & assassina sa mère. Les singes font des tours extrêmement plaisans, & étouffent leurs petits. Rien n'est plus doux, plus timide qu'une levrette, mais elle déchire un lièvre, & baigne son long museau dans son sang.

Vous devriez, lui dis-je, nous faire un beau livre qui développât toutes ces contradictions. Ce livre est tout fait, dit-il; vous n'avez qu'à regarder une giroüette; elle tourne tantôt au doux soufle du zéphire, tantôt au vent violent du Nord; voilà l'homme.

§. XIII.

§. XIII.

Rien n'est souvent plus convenable que d'aimer sa cousine. On peut aussi aimer sa nièce ; mais il en coûte dix-huit mille livres , payables à Rome , pour épouser une cousine , & quatre-vingt mille francs pour coucher avec sa nièce en légitime mariage.

Je suppose quarante nièces par an , mariées avec leurs oncles , & deux cent cousins & cousines conjoints , cela fait en Sacremens six millions huit cent mille livres par an , qui sortent du Royaume. Ajoutez-y environ six cent mille francs pour ce qu'on appelle les Annates des terres de France , que le Roi de France donne à des Français en bénéfices ; joignez-y encor quelques menus frais ; c'est environ huit millions quatre cent mille livres que nous donnons libéralement au St. Père par chacun an. Nous exagérons peut-être un peu ; mais on conviendra que si nous avons beaucoup de cousines & de nièces jolies , & si la mortalité se met parmi les Bénéficiers , la somme peut aller au double. Le fardeau serait lourd , tandis que nous avons des vaisseaux à construire , des armées & des rentiers à payer.

Je m'étonne que dans l'énorme quantité de livres , dont les auteurs ont gouverné l'Etat depuis vingt ans , aucun n'ait pensé à réformer ces abus. J'ai prié un Docteur de Sorbonne de mes amis , de me dire dans quel endroit de l'Ecriture on trouve que la France doit payer à Rome la somme susdite : il n'a jamais pu le trouver. J'en

ai parlé à un Jésuite ; il m'a répondu que cet impôt fut mis par *St. Pierre* sur les Gaules , dès la première année qu'il vint à Rome ; & comme je doutais que *St. Pierre* eût fait ce voyage , il m'en a convaincu , en me disant qu'on voit encore à Rome les clefs du Paradis qu'il portait toujours à sa ceinture. Il est vrai , m'a-t-il dit , que nul auteur canonique ne parle de ce voyage de ce *Simon Barjone* ; mais nous avons une belle lettre de lui dattée de Babilone : Or certainement *Babilone* veut dire Rome , donc vous devez de l'argent au Pape quand vous épousez vos cousines. J'avoue que j'ai été frappé de la force de cet argument.

§. X I V.

J'Ai un vieux parent qui a servi le Roi cinquante-deux ans. Il s'est retiré dans la haute Alsace , où il a une petite terre qu'il cultive , dans le Diocèse de Porentru. Il voulut un jour faire donner le dernier labour à son champ ; la saison avançait , l'ouvrage pressait. Ses valets refusèrent le service , & dirent pour raison que c'était la fête de *Ste. Barbe* , la Sainte la plus fêtée à Porentru. Eh ! mes amis , leur dit mon parent , vous avez été à la Messe en l'honneur de *Barbe* , vous avez rendu à *Barbe* ce qui lui appartient , rendez moi ce que vous me devez : cultivez mon champ au lieu d'aller au cabaret ; *Ste. Barbe* ordonne - t - elle qu'on s'enivre pour lui faire honneur , & que je manque de bled cette année ? Le maître valet lui dit , Mr. , vous voyez

voyez bien que je serais damné si je travaillais dans un si saint jour ; *Ste. Barbe* est la plus grande Sainte du Paradis ; elle grava le signe de la croix sur une colonne de marbre avec le bout du doigt ; & du même doigt , & du même signe , elle fit tomber toutes les dents d'un chien qui lui avait mordu les fesses ; je ne travaillerai point le jour de *Ste. Barbe*.

Mon parent envoya chercher des laboureurs Luthériens , & son champ fut cultivé. L'Evêque de Porentru l'excommunia. Mon parent en apella comme d'abus ; le procès n'est pas encor jugé. Personne assurément n'est plus persuadé que mon parent qu'il faut honorer les Saints , mais il prétend aussi qu'il faut cultiver la terre.

Je suppose en France environ cinq millions d'ouvriers , soit manœuvres , soit artisans , qui gagnent chacun l'un portant l'autre vingt sous par jour , & qu'on force saintement de ne rien gagner pendant trente jours de l'année indépendamment des dimanches ; cela fait cent cinquante millions de moins dans la circulation , & cent cinquante millions de moins en main d'œuvre. Quelle prodigieuse supériorité ne doivent point avoir sur nous les Royaumes voisins , qui n'ont ni *Ste. Barbe* , ni d'Evêque de Porentru ? On répondait à cette objection , que les cabarets ouverts les saints jours de fête , produisent beaucoup aux Fermes générales. Mon parent en convenait , mais il prétendait que c'est un léger dédommagement ; & que d'ailleurs si on peut travailler après la Messe , on peut aller au cabaret après le travail. Il soutient que cette affaire est pure-

ment de Police , & point du tout Episcopale ; il soutient qu'il vaut encor mieux labourer que de s'enivrer. J'ai bien peur qu'il ne perde son procès.

§. X V.

IL y a quelques années qu'en passant par la Bourgogne avec Mr. *Evrard* que vous connaissez tous , nous vîmes un vaste palais , dont une partie commençait à s'élever. Je demandai à quel Prince il appartenait ? Un maçon me répondit , que c'était à Mgr. l'Abbé de Cîteaux ; que le marché avait été fait à dix-sept cent mille livres , mais que probablement il en coûterait bien davantage.

Je bénis DIEU qui avait mis son serviteur en état d'élever un si beau monument , & de répandre tant d'argent dans le Pays. Vous moquez-vous ? dit Mr. *Evrard* , n'est-il pas abominable que l'oisiveté soit récompensée par deux cent cinquante mille livres de rente , & que la vigilance d'un pauvre Curé de campagne soit punie par une portion congrue de cent écus ? Cette inégalité n'est-elle pas la chose du monde la plus injuste & la plus odieuse ? Qu'en reviendra-t-il à l'Etat quand un moine sera logé dans un palais de deux millions ? Vingt familles de pauvres Officiers qui partageraient ces deux millions , auraient chacune un bien honnête , & donneraient au Roi de nouveaux Officiers. Les petits moines , qui sont aujourd'hui les sujets inutiles d'un de leurs moines élu par eux , deviendraient des membres de l'Etat , au lieu qu'ils ne sont

sont que des chancres qui le rongent.

Je répondis à Mr. *Evrard* : Vous allez trop loin & trop vite ; ce que vous dites arrivera certainement dans deux ou trois cent ans , ayez patience. Et c'est précisément , répondit-il , parce que la chose n'arrivera que dans deux ou trois siècles que je perds toute patience ; je suis las de tous les abus que je vois : il me semble que je marche dans les déserts de la Lybie , où notre sang est sucé par des insectes quand les lions ne nous dévorent pas.

J'avais , continua-t-il , une sœur assez imbécille pour être Janseniste de bonne foi , & non par esprit de parti. La belle aventure des billets de confession la fit mourir de desespoir. Mon frère avait un procès qu'il avait gagné en première instance , sa fortune en dépendait. Je ne sais comment il est arrivé que les Juges ont cessé de rendre la justice , & mon frère a été ruiné. J'ai un vieil oncle criblé de blessures , qui faisait passer ses meubles & sa vaisselle d'une Province à une autre ; des commis alertes ont saisi le tout sur un petit manque de formalité ; mon oncle n'a pu payer les trois vingtièmes , & il est mort en prison.

Mr. *Evrard* me conta des aventures de cette espèce pendant deux heures entières. Je lui dis , Mon cher Mr. *Evrard* , j'en ai essuyé plus que vous ; les hommes sont ainsi faits d'un bout du monde à l'autre ; nous nous imaginons que les abus ne régneront que chez nous ; nous sommes tous deux comme *Astolphe* & *Joconde* , qui pensaient d'abord qu'il n'y avait que leurs femmes

d'infidèles ; ils se mirent à voyager , & ils trouvèrent partout des gens de leur confrérie. Oui , dit Mr. *Evrard* , mais ils eurent le plaisir de rendre partout ce qu'on avait eu la bonté de leur prêter chez eux.

Tâchez , lui dis-je , d'être seulement pendant trois ans Directeur de — ou de — ou de — ou de — & vous vous vengerez avec usure.

Mr. *Evrard* me crut ; c'est à présent l'homme de France qui vole le Roi , l'État & les particuliers de la manière la plus dégagée & la plus noble , qui fait la meilleure chère , & qui juge le plus fièrement d'une pièce nouvelle.



DE L'ANTIQUITÉ
DU DOGME
DE L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.
FRAGMENT.

LE dogme de l'immortalité de l'âme est l'idée la plus consolante , & en même tems la plus réprimante , que l'esprit humain ait pû recevoir. Cette belle Philosophie était , chez les Egyptiens, aussi ancienne que leurs pyramides : elle était avant eux connue chez les Perses. J'ai déjà rapporté ailleurs cette allégorie du premier *Zoroastre*, citée dans le *Sadder* , dans laquelle DIEU fit voir à *Zoroastre* un lieu de châtimens , tel que le *Dardarot* , ou le *Keron* des Egyptiens, l'*Hades* & le *Tartare* des Grecs , que nous n'avons traduit qu'imparfaitement dans nos langues modernes , par le mot *Enfer* ; *souterrain*. DIEU montre à *Zoroastre* , dans ce lieu de châtiment , tous les mauvais Rois. Il y en avait un auquel il manquait un pied : *Zoroastre* en demanda la raison ; DIEU lui répondit que ce Roi n'avait fait qu'une bonne action en sa vie, en approchant d'un coup de pied une auge qui n'était pas assez près d'un pauvre âne mourant de faim. DIEU avait mis le pied de ce méchant homme dans le Ciel ; le reste du corps était en Enfer.

56 DE L'ANTIQUITÉ DU DOGME

Cette fable , qu'on ne peut trop répéter , fait voir de quelle antiquité était l'opinion d'une autre vie. Les Indiens en étaient persuadés , leur métempicoïse en est la preuve. Les Chinois révéraient les ames de leurs ancêtres. Tous ces peuples avoient fondé de puissans Empires longtems avant les Egyptiens. C'est une vérité très importante , que je crois avoir déjà prouvée par la nature même du sol de l'Egypte. Les terrains les plus favorables ont dû être cultivés les premiers ; le terrain d'Egypte était le moins praticable de tous , puisqu'il est submergé quatre mois de l'année ; ce ne fut qu'après des travaux immenses , & par conséquent après un espace de tems prodigieux , qu'on vint à bout d'élever des villes que le Nil ne pût inonder.

Cet Empire si ancien , l'était donc bien moins que les Empires de l'Asie ; & dans les uns , & dans les autres , on croyait que l'ame subsistait après la mort. Il est vrai que tous ces peuples , sans exception , regardaient l'ame comme une forme étherée , légère , une image du corps ; le mot Grec , qui signifie *souffle* , ne fut longtems après inventé que par les Grecs. Mais enfin , on ne peut douter qu'une partie de nous-mêmes ne fût regardée comme immortelle. Les châtimens & les récompenses dans une autre vie , étaient le grand fondement de l'ancienne Théologie.

Il paraît d'abord étonnant que le Législateur des Hébreux , nourri dans les sciences de l'Egypte , n'ait pas enseigné cette doctrine à son peuple. Peut-être ces Hébreux , qu'il peint lui-même

même comme un peuple très grossier , n'étaient pas dignes de cette doctrine sublime. Peut-être même , cette grossièreté des Juifs est la raison pour laquelle Dieu leur dit dans Ezéchiel ; *Je vous ai donné des loix qui n'étaient pas bonnes*. Peut-être enfin , la pleine connaissance de cette importante doctrine était réservée au tems où le Maître des corps & des âmes vint sur la terre ; & c'est le grand avantage de la loi nouvelle sur l'ancienne.

Suivant le témoignage des plus saints & des plus savans hommes , il est très certain , il est indubitable , que *Moïse* , en aucun endroit , ne propose aux Juifs des récompenses & des peines dans une autre vie , qu'il ne leur parle jamais de l'immortalité de leurs âmes , qu'il ne leur fait point espérer le Ciel , qu'il ne les menace point des Enfers. Tout est temporel.

Il leur dit , avant de mourir , dans son Deutéronome : „ Si après avoir eu des enfans & „ des petits enfans , vous prévariquez , vous ferez exterminés du pays , & réduits à un petit „ nombre dans les nations.

„ Je suis un Dieu jaloux , qui punis l'iniquité des pères jusqu'à la troisième & quatrième génération.

„ Honorez père & mère , afin que vous viviez longtems.

„ Vous aurez de quoi manger sans en manquer jamais , &c.

Il est évident que dans toutes ses promesses & dans toutes ses menaces , il n'y a rien que de temporel , & qu'on ne trouve pas un mot sur

58 DE L'ANTIQUITÉ DU DOGME

sur l'immortalité de l'ame , & sur la vie future.

Plusieurs commentateurs illustres ont crû que *Moïse* était parfaitement instruit de ces deux grands dogmes ; & ils le prouvent par les paroles de *Jacob* , qui croyant que son fils avait été dévoré par les bêtes , disait dans sa douleur , *Je descendrai avec mon fils dans la fosse ; in infernum , dans l'Enfer : c'est-à-dire , je mourrai , puisque mon fils est mort.*

Ils le prouvent encor par des passages d'*Isaïe* , & d'*Ezéchiel*. Mais les Hébreux auxquels parlait *Moïse* , ne pouvaient avoir lû ni *Ezéchiel* , ni *Isaïe* , qui ne vinrent que plusieurs siècles après. Il est très inutile de disputer sur les sentimens secrets de *Moïse* ; le fait est que dans ses loix publiques , il n'a jamais parlé d'une vie à venir , qu'il borné tous les chatimens & toutes les récompenses au tems présent. S'il connaissait la vie future , pourquoi n'a-t-il pas expressément étalé ce dogme ? & s'il ne l'a pas connué , quel était l'objet & l'étendue de sa mission ? C'est une question que font plusieurs grands personnages ; & ils répondent que le maître de *Moïse* & de tous les hommes se réservait le droit d'expliquer dans son tems aux Juifs une doctrine qu'ils n'étaient pas en état d'entendre lorsqu'ils étaient dans le desert.

Si *Moïse* avait annoncé le dogme de l'immortalité de l'ame , une grande école de Juifs ne l'aurait pas toujours combattue ; cette grande école des Saducéens n'aurait pas été autorisée dans l'Etat ; les Saducéens n'auraient pas occupé les premières charges : on n'aurait pas tiré des grands Pontifes de leur corps. Il

Il paraît que ce ne fut que longtems après la fondation d'Alexandrie , que les Juifs se partagèrent en trois sectes ; les Pharisiens , les Saducéens , & les Esséniens. L'historien *Joseph* , qui était Pharisien , nous apprend au livre 13. de ses Antiquités , que les Pharisiens croyaient la Métémpsychose. Les Saducéens croyaient que l'ame périssait avec le corps. Les Esséniens , dit encor *Joseph* , tenaient les ames immortelles. Les ames , selon eux , descendaient en forme aérienne dans les corps de la plus haute région de l'air ; elles y sont attirées par un attrait violent ; & après la mort , celles qui ont appartenu à des gens de bien , demeurent à côté de l'Océan , dans un pays où il n'y a ni chaud , ni froid , ni vent , ni pluie. Les ames des méchans vont dans un climat tout contraire. Telle était la théologie des Juifs.

Celui qui seul devait instruire tous les hommes , vint condamner ces trois sectes.

Il y a encor une chose singulière , qu'aucun auteur , ce me semble , n'a observée ; c'est que *Moïse* n'institua aucune sorte de prière , aucune formule , par laquelle l'homme demande les bienfaits de son Créateur. C'est une singularité remarquable ; & c'est encor un avantage que devait avoir sur le Législateur d'Oreb & de Sinai , le Législateur de l'Univers.

Phérécide fut le premier chez les Grecs qui crut que les ames existaient de toute éternité , & non le premier , comme on l'a cru , qui ait dit que les ames survivaient aux corps. *Ulysse* longtems avant *Phérécide* , avait vû les
ames

60 SUR L'IMMORTALITÉ DE L'ÂME.

ames des Héros dans les enfers ; mais que les
ames fussent aussi anciennes que le Monde ,
c'était un système né dans l'Orient , apporté dans
l'Occident par *Phérecide*. Je ne crois pas que
nous ayons parmi nous un seul système qu'on
ne retrouve chez les anciens ; ce n'est qu'avec
les décombres de l'antiquité que nous avons
élevé tous nos édifices modernes.



DEFENSE

DEFENSE
DE
MILORD BOLLINGBROKE,
PAR LE DOCTEUR
GOOD NATURED WELL WISHER,
Chapelain du Comte de CHESTERFIELD.

On attribue cette Pièce à l'Auteur dont nous imprimons les pièces fugitives. Si elle n'est pas de lui, elle paraît mériter d'en être.

C'Est un devoir de défendre la mémoire des morts illustres. On prendra donc ici en main la cause de feu Milord *Bollingbroke*, insulté dans quelques journaux à l'occasion de ses excellentes lettres qu'on a publiées. Il est dit dans ces journaux, que son nom ne doit point avoir d'autorité en matière de Religion & de Morale. Quant à la Morale, celui qui a fourni à l'admirable *Pope* tous les principes de son *Essai sur l'homme*, est sans doute le plus grand maître de sagesse & de mœurs qui ait jamais été. Quant à la Religion, il n'en a parlé qu'en homme consommé dans l'histoire & dans la Philosophie. Il a eu la modestie
de

de se renfermer dans la partie historique soumise à l'examen de tous les sçavans , & l'on doit croire que si ceux qui ont écrit contre lui avec tant d'amertume avaient bien examiné ce que l'illustre Anglais a dit , ce qu'il pouvait dire , & ce qu'il n'a point dit , ils auraient plus ménagé sa mémoire. Milord *Bollingbroke* n'entrait point dans des discussions théologiques à l'égard de *Moïse*. Nous suivrons son exemple ici en prenant sa défense.

Nous nous contenterons de remarquer , que la Foi est le plus sûr apui des Chrétiens , & que c'est par la Foi seule que l'on doit croire les histoires rapportées dans le Pentateuque. S'il falait citer ces Livres au tribunal seul de la Raison , comment pourrait-on jamais terminer les disputes qu'ils ont excitées ? La Raison n'est-elle pas impuissante à expliquer comment le serpent parlait autrefois , comment il séduisit la mère des hommes , comment l'âneffe de *Balaam* parlait à son maître , & tant d'autres choses sur lesquelles nos faibles connaissances n'ont aucune prise. La foule prodigieuse de miracles qui se succèdent rapidement les uns aux autres , n'épouvante-t-elle pas la raison humaine ? Pourra-t-elle comprendre , quand elle sera abandonnée à ses propres lumières , que les Prêtres des Dieux d'Egypte ayent opéré les mêmes prodiges que *Moïse* envoyé du vrai Dieu , qu'ils ayent par exemple changé toutes les eaux d'Egypte en sang après que *Moïse* eut fait ce changement prodigieux ? Et quelle Physique , quelle Philosophie suffirait à expliquer comment ces Prêtres Egyptiens purent trouver encor des eaux

à

à métamorphofer en fang , lorsque *Moïse* avait déjà fait cette métamorphose ?

Certes , si nous n'avions pour guide que la lumière faible & tremblante de l'entendement humain , il y a peu de pages dans le Pentateuque que nous puissions admettre suivant les règles établies par les hommes , pour juger des choses humaines.

D'ailleurs tout le monde avouë qu'il est impossible de concilier la chronologie confuse qui régne dans ce livre : tout le monde avouë que la géographie n'y est pas exacte en beaucoup d'endroits. Les noms des villes qu'on y trouve , lesquelles ne furent pourtant apellées de ces noms que longtems après , font encor beaucoup de peine , malgré la torture qu'on s'est donnée pour expliquer des passages si difficiles. Quand Milord *Bollingbroke* a appliqué les règles de la critique au livre du Pentateuque , il n'a point prétendu ébranler les fondemens de la Religion ; & c'est dans cette vuë qu'il a séparé le dogmatique d'avec l'historique , avec une circonspection qui devrait lui tenir lieu d'un très grand mérite auprès de ceux qui l'ont voulu décrier. Ce puissant génie a prévenu ses adversaires en séparant la foi de la raison , ce qui est la seule manière de terminer toutes ces disputes. Beaucoup de savans hommes avant lui , & surtout le Père *Simon* , ont été de son sentiment ; ils ont dit qu'il importait peu que *Moïse* lui-même eût écrit la Genèse & l'Exode , ou que des Prêtres eussent recueilli dans des tems postérieurs les traditions que *Moïse* avait laissées. Il suffit qu'on croye en ces livres avec une foi humble & soumise , sans qu'on

qu'on sache précisément quel est l'auteur à qui Dieu seul les a visiblement inspirés pour confondre la raison.

Les adversaires du grand homme dont nous prenons ici la défense, disent qu'il est aussi bien prouvé que Moïse est l'auteur du Pentateuque, qu'il l'est qu'Homère a fait l'Iliade. Ils permettront qu'on leur réponde que la comparaison n'est pas juste. Homère ne cite dans l'Iliade aucun fait qui se soit passé longtems après lui. Homère ne donne point à des villes, à des provinces des noms qu'elles n'avaient pas de son tems. Il est donc clair que si on ne s'attachait qu'aux règles de la critique profane, on serait en droit de présumer qu'Homère est l'auteur de l'Iliade, & non pas que Moïse est l'auteur du Pentateuque. La soumission seule à la Religion tranche toutes ces difficultés : & je ne vois pas pourquoi Milord Bollingbroke, soumis à cette Religion comme un autre, a été si vivement attaqué.

On affecte de le plaindre de n'avoir point lû *Abbadie*. A qui fait-on ce reproche ? à un homme qui avait presque tout lû, à un homme qui le cite (page 94. du premier tome de ses lettres, à Londres chez Miller.) Il méprisait beaucoup *Abbadie*, j'en conviens ; & j'avouerai qu'*Abbadie* n'était pas un génie à mettre en parallèle avec le Vicomte de *Bollingbroke*. Il défend quelquefois la vérité avec les armes du mensonge. Il a eu des sentimens que nous avons jugé erronés sur la Trinité, & enfin il est mort en démenche à Dublin.

On reproche au Lord *Bollingbroke* de n'avoir point

point là le livre de l'Abbé *Houteville* intitulé *la Religion prouvée par les faits*. Nous avons connu l'Abbé *Houteville*. Il vécut longtems chez un Fermier général qui avait un fort joli ferrail. Il fut ensuite Secrétaire de ce fameux Cardinal *du Bois* qui ne voulut jamais recevoir les Sacrements à la mort & dont la vie a été publique. Il dédia son livre au Cardinal d'Auvergne Abbé de Cluni *propter clunes*. On rit beaucoup à Paris où j'étais alors & du livre & de la dédicace, & on fait que les objections qui sont dans ce livre contre la Religion Chrétienne étant malheureusement beaucoup plus fortes que les réponses, ont fait une impression funeste, dont nous voyons tous les jours les effets avec douleur.

Milord *Bollingbroke* avance que depuis longtems le Christianisme tombe en décadence. Ses adversaires ne l'avouent-ils pas aussi? Ne s'en plaignent-ils pas tous les jours? Nous prendrons ici la liberté de leur dire, pour le bien de la cause commune & pour le leur propre, que ce ne fera jamais par des invectives, par des manières de parler méprisantes jointes à de très mauvaises raisons, qu'on ramènera l'esprit de ceux qui ont le malheur d'être incrédules. Les injures révoltent tout le monde, & ne persuadent personne. On fait trop légèrement des reproches de *débauche* & de *mauvaise conduite* à des Philosophes qu'on devrait seulement plaindre de s'être égarés dans leurs opinions.

Par exemple, les adversaires de Milord *Bollingbroke* le traitent de *débauché*, parce qu'il communique à Milord *Cornsburi* ses pensées sur l'histoi-

re. On ne voit pas quel raport cette accusation peut avoir avec son livre. Un homme qui du fond d'un ferrail écrirait en faveur du concubinage, un usurier qui ferait un livre en faveur de l'usure, un *Apicius* qui écrirait sur la bonne chère, un tyran ou un rebelle qui écrirait contre les loix, de pareils hommes mériteraient sans doute qu'on accusât leurs mœurs d'avoir dicté leurs écrits; mais un homme d'Etat tel que Milord *Bollingbroke*, vivant dans une retraite philosophique, & faisant servir son immense littérature à cultiver l'esprit d'un Seigneur digne d'être instruit par lui, ne méritait certainement pas que des hommes qui doivent se piquer de décence, imputassent à ses débauches passées des ouvrages qui n'étaient que le fruit d'une raison éclairée par des études profondes.

Dans quel cas est-il permis de reprocher à un homme les désordres de sa vie? C'est dans ce seul cas-ci peut-être, quand ses mœurs démentent ce qu'il enseigne. On aurait pu comparer les sermons d'un fameux prédicateur de notre tems avec les vols qu'il avait faits à Milord *Galwai* & avec ses intrigues galantes. On aurait pu comparer les sermons du célèbre Curé des Invalides & de *Fantin* Curé de Versailles avec les procès qu'on leur fit pour avoir séduit & volé leurs pénitentes. On aurait pu comparer les mœurs de tant de Papes & d'Evêques avec la Religion qu'ils soutenaient par le fer & par le feu. On aurait pu mettre d'un côté leurs rapines, leurs bâtons, leurs assassinats, & de l'autre leurs bulles & leurs mandemens. C'est dans de pareilles

occasions qu'on est excusable de manquer à la charité qui nous ordonne de cacher les fautes de nos frères. Mais qui a dit aux détracteurs de Milord *Bollingbroke*, qu'il aimait le vin & les filles ? Et quand il les aurait aimées , quand il aurait eu autant de concubines que *David*, *Salomon*, ou le *grand Turc*, en connaîtrait-on davantage le véritable auteur du Pentateuque ?

Nous convenons qu'il n'y a que trop de Déesistes. Nous gémissons de voir que l'Europe en est remplie. Ils sont dans la Magistrature , dans les armées , dans l'Eglise, auprès du Trône, & sur le Trône même. La littérature en est surtout inondée , les Académies en sont pleines. Peut-on dire que ce soit l'esprit de débauche , de licence, d'abandonnement à leurs passions qui les réunissent ? Oserons-nous parler d'eux avec un mépris affecté ? Si on les méprisait tant , on écrirait contre eux avec moins de fiel ; mais nous craignons beaucoup que ce fiel qui est trop réel, & ces airs de mépris qui sont si faux , ne fassent un effet tout contraire à celui qu'un zèle doux & charitable , soutenu d'une doctrine saine & d'une vraie philosophie , pourrait produire.

Pourquoi traiterons-nous plus durement les Déesistes qui ne sont point idolâtres, que les Papistes à qui nous avons tant reproché l'idolâtrie ? On sifflerait un jésuite qui dirait aujourd'hui que c'est le libertinage qui fait des Protestans. On rirait d'un Protestant qui dirait que c'est la dépravation des mœurs qui fait aller à la Messe. De quel droit pouvons-nous donc dire à des Philosophes adoreurs d'un Dieu , qui ne

vont ni à la Messe ni au Prêche , que ce sont des hommes perdus de vices ?

Il arrive quelquefois que l'on ose attaquer avec des invectives indécentes des personnes qui à la vérité sont assez malheureuses pour se tromper , mais dont la vie pourrait servir d'exemple à ceux qui les attaquent. On a vu des Journalistes qui ont même porté l'imprudencce jusqu'à désigner injurieusement les personnes les plus respectables de l'Europe , & les plus puissantes. Il n'y a pas longtems que dans un papier public un homme emporté par un zèle indiscret , ou par quelque autre motif , fit une étrange sortie sur ceux qui pensent que de sages loix , la discipline militaire , un gouvernement équitable , & des exemples vertueux , peuvent suffire pour gouverner les hommes , en laissant à Dieu le soin de gouverner les consciences. Un très grand homme était désigné dans cet écrit périodique en termes bien peu mesurés. Il pouvait se venger comme homme , il pouvait punir comme Prince , il répondit en Philosophe : *Il faut que ces misérables soient bien persuadés de nos vertus , & surtout de notre indulgence , puisqu'ils nous outragent sans crainte avec tant de brutalité.*

Une telle réponse doit bien confondre l'auteur , quel qu'il soit , qui en combattant pour la cause du Christianisme a employé des armes si odieuses. Nous conjurons nos frères de se faire aimer pour faire aimer notre Religion. Que peuvent penser en effet un Prince appliqué , un Magistrat chargé d'années , un Philosophe qui aura passé ses jours dans son cabinet , en un mot tous ceux

ceux qui auront eu le malheur d'embrasser le Déisme par les illusions d'une sagesse trompeuse, quand ils voyent tant d'écrits où on les traite de cerveaux évaporés, de petits-mâtres, de gens à bons mots & à mauvaises mœurs ? Prenons garde que le mépris & l'indignation, que de pareils écrits leur inspirent, ne les affermissent dans leurs sentimens.

Ajoutons un nouveau motif à ces considérations : C'est que cette foule de Déistes qui couvre l'Europe est bien plus près de recevoir nos vérités, que d'adopter les dogmes de la Communion Romaine. Ils avouent tous que notre Religion est plus sensée que celle des Papistes. Ne les éloignons donc pas, nous qui sommes les seuls capables de les ramener. Ils adorent un Dieu, & nous aussi ; ils enseignent la vertu, & nous aussi. Ils veulent qu'on soit soumis aux Puissances, qu'on traite tous les hommes comme des frères : nous pensons de même, nous partons des mêmes principes. Agissons donc avec eux comme des parens qui ont entre les mains les titres de la famille, & qui les montrent à ceux qui descendus de la même origine savent seulement qu'ils ont le même père, mais qui n'ont point les papiers de la maison.

Un Déiste est un homme qui est de la Religion d'*Adam*, de *Seth*, de *Noé*. Jusques-là il est d'accord avec nous. Disons lui : Vous n'avez qu'un pas à faire de la Religion de *Noé* aux préceptes donnés à *Abraham*. Après la Religion d'*Abraham* passez à celle de *Moïse*. Quittez tout de suite la Religion de *Moïse* pour celle du Mes-

fie. Enfin quand vous aurez vû que la Religion
 du Messie a été corrompue, vous choisirez en-
 tre *Wiclef*, *Luther*, *Jean Hus*, *Calvin*, *Mélan-
 ton*, *Oecolampade*, *Zwingle*, *Storck*, *Parker*,
Servet, *Socin*, *Fox*, & d'autres Réformateurs.
 Ainsi vous aurez un fil qui vous conduira dans
 ce grand labyrinthe depuis la création de la terre
 jusqu'à l'année 1752. S'il nous répond qu'il a
 lû tous ces grands hommes, & qu'il aime mieux
 être de la Religion de *Socrate*, de *Platon*, de
Trajan, de *Marc-Aurèle*, de *Cicéron*, de *Pline*,
 &c. nous le plaindrons, nous prierons Dieu
 qu'il l'illumine, & nous ne lui dirons point
 d'injures. Nous n'en disons point aux Musul-
 mans, aux disciples de *Confucius*. Nous ne char-
 geons point d'invectives les Juifs mêmes qui
 ont fait mourir notre Dieu par le dernier su-
 plice; au contraire nous commerçons avec eux,
 nous leur accordons les plus grands privilèges.
 Nous n'avons donc aucune raison pour crier
 avec tant de fureur contre ceux qui adorent un
 Dieu avec les Musulmans, les Chinois, les Juifs
 & nous, & qui ne reçoivent pas plus notre
 Théologie que toutes ces nations ne la reçoivent.

Nous concevons bien qu'on ait poulé des
 cris terribles dans le tems que d'un côté on
 vendait les Indulgences & les Bénéfices, & que
 de l'autre on déposédait des Evêques, & qu'on
 forçait les portes des cloîtres. Le fiel coulait
 alors avec le sang. Il s'agissait de conserver ou
 de détruire des usurpations; mais nous ne
 voyons pas que ni Milord *Bollingbroke*, ni Mi-
 lord *Shaftersbury*, ni l'illustre *Pope* qui a im-
 mor-

immortalisé les principes de l'un & de l'autre ,
 ayant voulu toucher à la pension d'aucun Mi-
 nistre du saint Evangile. *Jurieu* fit bien ôter
 une pension à *Bayle* ; mais jamais le respectable
Bayle ne songea à faire diminuer les apointemens
 de *Jurieu*. Demeurons donc en repos. Prêchons
 une morale aussi pure que celle des Philosophes
 adorateurs d'un Dieu , qui d'accord avec nous
 dans ce grand principe , enseignent les mêmes
 vertus que nous , sur lesquelles personne ne dis-
 pute ; mais qui n'enseignent pas les mêmes dog-
 mes sur lesquels on dispute depuis dix-sept cent
 ans , & sur lesquels on disputera encore.



S E R M O N
D U R A B I N A K I B ,

Prononcé à Smyrne le 20 Novembre 1761.

Traduit de l'Hébreu.

On le croit de la même main que la Défense du
Lord BOLLINGBROKE.

M E S C H E R S F R E R E S ,

N O U S avons appris le sacrifice de quarante-deux victimes humaines , que les Sauvages de Lisbonne ont fait publiquement au mois d'*E-tanim* (1) , l'an 1691. depuis la ruine de Jérusalem. Ces Sauvages appellent de telles exécutions des *Actes de foi*. M. F. ce ne sont pas des actes de charité. Elevons nos cœurs à l'Eternel ! (2)

Il y a eu dans cette épouvantable cérémonie
trois

(1) C'est le mois d'Auguste des Hébreux , nommé Août chez les Francs.

(2) C'est un refrain usité dans les Sermons des Rabbins.

trois hommes brulés, de ceux que les Européens appellent *Moines*, & que nous nommons *Kalenders*; deux Musulmans, & trente-sept de nos frères condamnés.

Nous n'avons encore d'autres relations authentiques que l'*Accordao dos Inquisidores contra o Padre Gabriel Malagrida Jesuíta*. Le reste ne nous est connu que par les lettres lamentables de nos frères d'Espagne.

Hélas ! voyez d'abord par cet *Accordao*, à quelle dépravation Dieu abandonne tant de peuples de l'Europe. On accusait *Malagrida Jesuíta* d'avoir été le complice de l'assassinat du Roi de Portugal. Le Conseil de Justice suprême, établi par le Roi, avait déclaré ce *Kalender* atteint & convaincu d'avoir exhorté, au nom de Dieu, les assassins à se venger, par le meurtre de ce Prince, d'une entreprise contre leur honneur; d'avoir encouragé les coupables par le moyen de la Confession, selon l'usage trop ordinaire d'une partie de l'Europe, & de leur avoir dit expressément qu'il n'y avait pas même un péché véniel à tuer leur Souverain.

Dans quel pays de la terre un homme accusé d'un tel crime n'eût-il pas été solennellement jugé par la Justice ordinaire du Prince, confronté avec ses complices, & exécuté à mort selon les loix ?

Qui le croirait, M. F. ? le Roi de Portugal n'a pas le droit de faire condamner par ses juges un *Kalender* accusé de parricide ! il faut qu'il en demande la permission à un Rabin Latin établi dans la ville de Rome ; & ce Rabin Latin la lui

a refusée ! Ce Roi a été obligé de remettre l'accusé à des Kalenders Portugais , qui ne jugent , disent-ils , que les crimes contre Dieu ; comme si Dieu leur avait donné des patentes pour connaître souverainement de ce qui l'offense ; & comme s'il y avait un plus grand crime contre Dieu même que d'assassiner un Souverain , que nous regardons comme son image.

Sachez , M. F. que les Kalenders n'ont pas seulement interrogé *Malagrida* sur la complicité du parricide. C'est une petite faute mondaine , disent-ils , laquelle est absorbée dans l'immensité des crimes contre la Majesté Divine.

Malagrida a donc été convaincu d'avoir dit , qu'une femme , nommée *Annah* , avait été autrefois sanctifiée dans le ventre de sa mère , que sa fille lui parla avant de venir au monde , que Marie reçut plusieurs visions de l'Ange-Messager *Gabriel* , qu'il y aura trois Antechrists , dont le dernier naîtra à Milan d'un Kalender & d'une Kalendresse , & que pour lui *Malagrida* est un Jean-B. . . (3)

Voilà pourquoi ce pauvre Jésuite , âgé de soixante-quinze ans , a été brûlé publiquement à Lisbonne. Elevons nos cœurs à l'Eternel !

S'il n'y avait eu que *Malagrida* Jésuite de condamné aux flammes , nous ne vous en parlerions pas dans cette sainte Synagogue. Peu nous importe que des Kalenders aient ars un Kalender jésuite. Nous savons assez que ces Térapeutes d'Eu-

(3) *Malagrida* s'est dit Jean-Baptiste , comme plusieurs Convulsionnaires à Paris , & plusieurs Prophètes à Londres , se sont dits *Elie*.

d'Europe ont souvent mérité ce supplice ; c'est un des malheurs attachés aux sectes de ces barbares : leurs histoires sont remplies des crinies de leurs Derviches ; & nous savons assez combien leurs disputes fanatiques ont ensanglanté de trônes. Toutes les fois qu'on a vu des Princes assassinés en Europe , la superstition de ces peuples a toujours aiguillé le poignard. Le savant Aumônier de M. le Consul de France à Smyrne compte quatre-vingt-quatorze Rois , ou Empereurs , ou Princes , mis à mort par les querelles de ces malheureux , ou par les propres mains des Faquirs , ou par celles de leurs pénitens. Pour le nombre de Seigneurs & de citoyens que ces superstitions ont fait massacrer , il est immense ; & de tant d'assassinats horribles , il n'en est aucun qui n'ait été médité , encouragé , sanctifié dans le Sacrement qu'ils appellent de Confession.

Vous savez , M. F. que les premiers Chrétiens imitèrent d'abord notre louable coutume de nous accuser devant Dieu de nos fautes , de nous confesser pécheurs dans notre Temple. Six siècles après la destruction de ce saint Temple , les Archimandrites d'Europe imaginèrent d'obliger leurs Faquirs à se confesser à eux secrètement deux fois l'année. Quelques siècles après , on obligea des gens du monde à en faire autant. Figurez vous quelle autorité dangereuse cette coutume donna à ceux qui voulurent en abuser. Les secrets des familles furent entre leurs mains , les femmes furent soustraites au pouvoir de leurs maris , les enfans à celui de leurs pères ; le feu de la discorde fut allumé dans les guerres civiles
par

par les Confesseurs qui étaient d'un parti, & qui refusaient ce qu'ils appellent l'absolution à ceux du parti contraire.

Enfin, ils persuadèrent à leurs pénitens que Dieu leur commandait d'aller tuer les Princes qui mécontentaient leurs Archimandrites. Hier, M. F. l'Aumônier de M. le Consul nous montra dans l'histoire de la petite nation des Franks, qui vit dans un coin du monde, au bout de l'Occident, & qui n'est pas sans mérite: il nous montra, dis-je, un Faquir, nommé *Clément*, qui reçut de son Prieur, nommé *Bourgouin*, l'ordre exprès en confession d'aller assassiner son Roi légitime, qui s'appellait, je crois, *Henri*. En vérité, dans le peu que j'ai lu moi-même des nations voisines, j'ai cru lire celle des Antropophages. Elevons nos cœurs à l'Eternel.

M. F. outre le moine *Malagrida* que les Sauvages ont brûlé, il y a encor eu deux autres moines de brûlés, dont j'ignore le nom & les péchés. Dieu veuille avoir leur ame.

Puis on a brûlé deux Musulmans. La charité nous ordonne de lever les épaules, d'être saisis d'horreur, & de prier pour eux. Vous savez que quand les Musulmans eurent conquis toute l'Espagne par leurs cimenterres, ils ne molestèrent personne, ne contraignirent personne à changer de Religion, & qu'ils traitèrent les vaincus avec humanité, aussi-bien que nous autres Israélites. Vos yeux sont témoins avec quelle bonté les Turcs en usent aujourd'hui avec les Chrétiens Grecs, les Chrétiens Nestoriens, les Chrétiens Papistes, les disciples de Jean, les anciens Parsis Ignicoles, &

NOUS

nous humbles serviteurs de *Moïse*. Cet exemple d'humanité n'a pû attendrir les cœurs des Sauvages qui habitent cette petite langue de terre du Portugal. Deux Musulmans ont été livrés aux tourmens les plus cruels , parce que leurs pères & leurs grands - pères avaient un peu moins de prépuce que les Portugais , qu'ils se lavaient trois fois par jour , tandis que les Portugais ne se lavent qu'une fois par semaine , qu'ils nomment *Allah* l'Etre Eternel que les Portugais appellent *Dios* , & qu'ils mettent le pouce auprès de leurs oreilles quand ils récitent leurs prières. Ah ! M. F. quelle raison pour bruler des hommes !

L'Aumônier de M. le Consul m'a fait voir une pancarte d'un grand Rabin du pays des Francs , dont le nom finit en *ic* , & qui réside en un Bourg ou Ville appelée *Soissons*. Ce bon Rabin dit dans sa pancarte , intitulée *Mandement* , qu'on doit regarder tous les hommes comme frères , & qu'un Chrétien doit aimer un Turc. Vive ce bon Rabin.

Puissent tous les enfans d'*Adam* , blancs , rouges , noirs , gris , basanés , barbus ou sans barbe , entiers ou châtrés , penser à jamais comme lui ! & que les fanatiques , les superstitieux , les persécuteurs deviennent hommes ! Elevons nos cœurs à l'Eternel !

M. F. il est tems de répandre des larmes sur nos trente-sept Israelites qu'on a assassinés dans l'Acte de foi. Je ne dis pas qu'ils ayent tous été brulés à petit feu. On nous mande qu'il y en a eu trois de fouettés jusqu'à la mort , & deux de

de renvoyés en prison. Reste à trente - deux consumés par les flammes dans ce sacrifice des Sauvages.

Quel était leur crime ? Point d'autre que celui d'être nés. Leurs pères les engendrèrent dans la Religion que leurs ayeux ont professée depuis 4000 ans. Ils sont nés Israélites , ils ont célébré le Phasé dans leurs caves ; & voilà l'unique raison pour laquelle les Portugais les ont brulés. Nous n'apprenons pas que tous nos frères aient été mangés après avoir été jettés dans le bucher : mais nous devons le présumer de deux jeunes garçons de quatorze ans qui étaient fort gras , & d'une fille de douze qui avait beaucoup d'embonpoint & qui était très-apétissante.

Croiriez-vous que tandis que les flammes dévoraient ces innocentes victimes, les Inquisiteurs & les autres sauvages chantaient nos propres prières ? Le grand Inquisiteur entonna lui-même le Makib de notre bon Roi *David*, qui commence par ces mots : *Ayez pitié de moi , ô mon Dieu , selon votre grande miséricorde.*

C'est ainsi que ces monstres impitoyables invoquaient le Dieu de la clémence & de la bonté , le Dieu pardonneur , en commettant le crime le plus atroce & le plus barbare , exerçant une cruauté que les démons dans leur rage ne voudraient pas exercer contre les démons leurs confrères. C'est ainsi que par une contradiction aussi absurde que leur fureur est abominable , ils offrent à Dieu nos Makibs (nos Psaumes) ; ils empruntent notre Religion même , en nous punissant d'être élevés dans notre Religion. Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Ce

Ce qui précède peut être regardé comme le premier point du Sermon prononcé par le Rabin Akib ; ce qui suit , comme le second.

O tigres dévots ! panthères fanatiques ! qui avez un si grand mépris pour votre secte , que vous pensez ne la pouvoir soutenir que par des bourreaux ! si vous étiez capables de raison , je vous interrogerais , je vous demanderais pour-quoi vous nous immolez , nous qui sommes les pères de vos pères ?

Que pourriez-vous répondre , si je vous disais , Votre Dieu était de notre Religion ? Il naquit Juif , il fut circoncis comme tous les autres Juifs , il reçut de votre aveu le batême du Juif *Jean* , lequel était une antique cérémonie Juive , une ablution en usage , une cérémonie à laquelle nous soumettons nos Néophites ; il accomplit tous les devoirs de notre antique Loi ; il vécut Juif , mourut Juif , & vous nous brûlez parce que nous sommes Juifs.

J'en atteste vos livres même : *Jésus* a-t-il dit dans un seul endroit que la loi de *Moïse* était ou mauvaise ou fausse ? L'a-t-il abrogée ? Ses premiers Disciples ne furent-ils pas circoncis ? *Pierre* ne s'abstenait-il pas des viandes défendues par notre loi , lorsqu'il mangeait avec les Israélites ? *Paul* étant Apôtre ne circoncit-il pas lui-même quelques-uns de ses Disciples ? Ce *Paul* n'alla-t-il pas sacrifier dans notre Temple , selon vos propres écrits ? Qu'étiez-vous autre chose dans le commencement qu'une partie de nous-mêmes , qui s'en est séparée avec le tems ?

En-

Enfans dénaturés, nous sommes vos pères ; nous sommes les pères des Musulmans. Une Mère respectable & malheureuse a eu deux filles , & ces deux filles l'ont chassée de la maison ; & vous nous reprochez de ne plus habiter cette maison détruite ? Vous nous faites un crime de notre infortune , vous nous en punissez. Mais ces Parfis , ces Mages , plus anciens que nous , ces premiers Persans qui furent autrefois nos vainqueurs & nos maîtres , & qui nous aprirent à lire & à écrire , ne sont-ils pas dispersés comme nous sur la terre ? Les Baniens , plus anciens que les Parfis , ne sont-ils pas épars sur les frontières des Indes , de la Perse , de la Tartarie , sans jamais se confondre avec aucune nation , sans épouser jamais de femmes étrangères ? Que dis - je ! vos Chrétiens , gens vivans paisiblement sous le joug du grand Padicha des Turcs , épousent-ils jamais des Musulmanes ou des filles du Rite Latin ? Quels avantages prétendez-vous donc tirer de ce que nous vivons parmi les nations sans nous incorporer à elles ?

Votre démençe va jusqu'à dire que nous ne sommes dispersés que parce que nos pères condamnèrent au supplice celui que vous adorez. Ignorans que vous êtes ! pouviez-vous ne pas voir qu'il ne fut condamné que par les Romains ? nous n'avions point alors le droit du glaive ; nous étions gouvernés par *Quirinus* , par *Varus* , par *Pilate* ; car , Dieu merci , nous avons presque toujours été esclaves. Le supplice de la croix était inusité chez nous. Vous ne trouverez pas dans nos histoires un seul exemple d'un homme cruci-

crucifié , ni la moindre trace de ce châtiment. Cessez donc de persécuter une nation entière pour un événement dont elle ne peut être responsable.

Je ne veux que vos propres livres pour vous confondre. Vous avouez que Jésus apellait publiquement nos Pharisiens & nos Prêtres , *racés de vipères , sépulchres blanchis*. Si quelqu'un parmi vous allait continuellement par les rues de Rome appeller le Pape & les Cardinaux , vipères & sépulchres , le souffrirait-on ? Les Pharisiens , il est vrai , dénoncèrent Jésus au Gouverneur Romain , qui le fit périr du suplice usité chez les Romains. Est-ce une raison pour bruler des négocians Juifs & leurs filles dans Lisbonne ?

Je fais que les barbares , pour colorer leur cruauté , nous accusent d'avoir pû connaître la Divinité de *Jésus - Christ* , & de ne l'avoir pas connue. J'en appelle aux Savans de l'Europe , car il y en a quelques-uns : *Jésus* dans leur Evangile s'appelle quelquefois Fils de Dieu , Fils de l'homme , mais jamais Dieu ; jamais *Paul* ne lui a donné ce titre.

Fils de l'homme est une expression très-ordinaire dans notre langue. Fils de Dieu signifie homme juste , comme *Belial* signifie méchant. Pendant 300 ans JESUS fut bien reçu par les Chrétiens comme Médiateur envoyé de Dieu , comme la plus parfaite des créatures. Ce ne fut qu'au Concile de Nicée que la majorité des Evêques constata sa Divinité , malgré les opositions des trois quarts de l'Empire. Si donc les Chrétiens eux-mêmes ont nié si longtems sa Divini-

té, s'il y a même encore des sociétés Chrétiennes qui la nient, par quel étrange renversement d'esprit peut-on nous punir de la méconnaître ? Elevons nos cœurs à l'Eternel !

Nous ne récriminons point ici contre plusieurs sectes de Chrétiens : nous laissons les reproches qu'elles se font les unes aux autres d'avoir falsifié tant de livres & de passages, d'avoir supposé des Oracles de Sibylles, des lettres de JESUS, des lettres de *Pilate*, des lettres de *Sénèque* à *Paul*, & d'avoir forgé tant de miracles : leurs sectes se font sur toutes ces prévarications plus de reproches que nous ne pourrions leur en faire.

Je me borne à une seule question que je leur ferai. Si quelqu'un sortant d'un *Autodisé*, me dit qu'il est Chrétien, je lui demanderai en quoi il peut l'être ? JESUS n'a jamais pratiqué ni fait pratiquer la Confession auriculaire ; sa Pâque n'est certainement point celle d'un Portugais. Trouvera-t-on l'Extrême-Onction, l'Ordre, &c. dans l'Evangile ? il n'institua ni Cardinaux, ni Pape, ni Dominicains, ni Promoteurs, ni Inquisiteurs ; il ne fit bruler personne ; il ne recommanda que l'observation de la Loi, l'amour de Dieu & du prochain, à l'exemple de nos Prophètes. S'il reparaissait aujourd'hui au monde, se reconnaîtrait-il dans un seul de ceux qui se nomment Chrétiens ?

Nos ennemis nous font aujourd'hui un crime d'avoir volé les Egyptiens, d'avoir égorgé plusieurs petites Nations dans les bourgs dont nous nous emparâmes, d'avoir été d'infames usuriers, d'avoir aussi immolé des hommes, d'en avoir même

même mangé , comme dit *Ezéchiél*. Nous avons été un peuple barbare , superstitieux , ignorant , absurde , je l'avoue : mais serait-il juste d'aller aujourd'hui brûler le Pape & tous les Monsignori de Rome , parce que les premiers Romains enlevèrent les Sabines , & dépouillèrent les Samnites ?

Que les prévaricateurs , qui dans leur propre Loi ont besoin de tant d'indulgence , cessent donc de persécuter , d'exterminer ceux qui comme hommes sont leurs frères , & qui comme Juifs sont leurs pères.

Que chacun serve Dieu dans la Religion où il est né , sans vouloir arracher le cœur à son voisin pour des disputes où personne ne s'entend.

Que chacun serve son Prince & sa patrie , sans jamais employer le prétexte d'obéir à Dieu pour défobéir aux Loix. *O Adonai* , qui nous as créé tous , qui ne veux pas le malheur de tes créatures ! Dieu , Père commun , Dieu de miséricorde , fais qu'il n'y ait plus sur ce petit globe , sur ce moindre de tes mondes , ni fanatiques , ni persécuteurs. Elevons nos cœurs à l'Eternel. *Amen.*



DES MAUVAISES ACTIONS CONSACRÉES OU EXCUSÉES.

IL n'est que trop ordinaire aux Historiens de louer de très méchans hommes qui ont rendu service à la secte dominante , ou à la patrie. Ces éloges sont peut-être d'un citoyen zélé , mais ce zèle outrage le genre humain. *Romulus* assassine son frère , & on en fait un Dieu. *Constantin* égorge son fils , étouffe sa femme , assassine presque toute sa famille ; on l'a loué dans des Conciles , mais l'histoire doit détester ses barbaries. Il est heureux pour nous sans doute , que *Clovis* ait été Catholique : il est heureux pour l'Eglise Anglicane que *Henri VIII.* ait aboli les moines : mais il faut avouer que *Clovis* & *Henri VIII.* étaient des monstres de cruauté.

Lorsque le Jésuite *Berruier* , qui quoique jésuite était un sot , s'avisa de paraphraser l'ancien & le nouveau Testament en stile de ruelle , sans autre intention que de les faire lire , il jeta des fleurs de Rhétorique sur le couteau à deux tranchans que le Juif *Aod* enfonça avec le manche dans le ventre du Roi *Eglon* , sur le sabre dont *Judith* coupa la tête d'*Holoferne* après s'être prostituée à lui , & sur plusieurs autres actions de ce genre. Le Parlement en respectant la Bible qui rapporte ces histoires , condamna le jésuite qui les louait , & fit bruler l'ancien & le nouveau Testament ; j'entends celui du jésuite.

Mais

Mais comme les jugemens des hommes sont toujours différens dans les cas pareils , la même chose arriva à *Bayle* dans un cas tout contraire ; il fut condamné pour n'avoir pas loué toutes les actions de *David* , Roi de la province de Judée. Un nommé *Jurieu* prêchant réfugié en Hollande avec d'autres prédicans réfugiés , voulurent l'obliger à se rétracter. Mais comment se rétracter sur des faits consignés dans l'Ecriture ? *Bayle* n'avait-il pas quelque raison de penser que tous les faits rapportés dans les livres Juifs ne sont pas des actions saintes ? que *David* a fait comme un autre des actions très criminelles , & que s'il s'est apellé *l'homme selon le cœur de Dieu* , c'est en vertu de sa pénitence , & non pas à cause de ses forfaits ?

Ecartons les noms , & ne songeons qu'aux choses. Supposons que pendant le règne de *Henri IV.* , un Curé ligueur a répandu secrètement une bouteille d'huile sur la tête d'un berger de Brie , que ce berger vient à la Cour , que le Curé le présente à *Henri IV.* comme un bon joueur de violon qui pourra dissiper sa mélancolie , que le Roi le fait son Ecuyer & lui donne une de ses filles en mariage , qu'ensuite le Roi s'étant brouillé avec le berger , celui-ci se réfugie chez un Prince d'Allemagne ennemi de son beau-père , qu'il arme six cent brigands perdus de dettes & de débauches , qu'il court la campagne avec cette canaille , qu'il égorge amis & ennemis , qu'il extermine jusqu'aux femmes & aux enfans à la mamelle , afin qu'il n'y ait personne qui puisse porter la nouvelle de cette bou-

86 DES MAUVAISES ACTIONS &c.

cherie ; je suppose encor que ce même berger de Brie devient Roi de France après la mort de *Henri IV.*, & qu'il fait assassiner son petit-fils après l'avoir fait manger à sa table, & livre à la mort sept autres petits enfans de son Roi ; quel est l'homme qui n'avouera pas que ce berger de Brie est un peu dur ?

Les Commentateurs conviennent que l'adultère de *David* & l'assassinat d'*Urie* sont des fautes que DIEU a pardonnées. On peut donc convenir que les massacres ci-dessus sont des fautes que DIEU a pardonnées aussi.

Cependant, on ne fit aucun quartier à *Bayle*. Mais en dernier lieu quelques prédicateurs de Londres ayant comparé *George second* à *David*, un des serviteurs de ce Monarque a fait publiquement imprimer un petit livre, dans lequel il se plaint de la comparaison. Il examine toute la conduite de *David*, il va infiniment plus loin que *Bayle* ; il traite *David* avec plus de sévérité que *Tacite* ne traite *Domitien*. Ce livre n'a pas excité en Angleterre le moindre murmure ; tous les lecteurs ont senti que les mauvaises actions sont toujours mauvaises, que DIEU peut les pardonner quand la pénitence est proportionnée au crime, mais qu'aucun homme ne doit les approuver.

Il y a donc plus de raison en Angleterre qu'il n'y en avait en Hollande du tems de *Bayle*. On sent aujourd'hui qu'il ne faut pas donner pour modèle de sainteté ce qui est digne du dernier supplice ; & on sait que si on ne doit pas consacrer le crime, on ne doit pas croire l'absurdité.

DES

DES SECTES.

Secte & erreur sont synonymes. Tu es Péripatéticien , & moi Platonicien ; nous avons donc tous deux tort ; car tu ne combats *Platon* que parce que ses chimères t'ont révolté , & moi je ne m'éloigne d'*Aristote* que parce qu'il m'a paru qu'il ne fait ce qu'il dit. Si l'un ou l'autre avait démontré la vérité , il n'y aurait plus de Secte. Se déclarer pour l'opinion d'un homme contre celle d'un autre , c'est prendre parti comme dans une guerre civile. Il n'y a point de Secte en Mathématique , en Physique expérimentale. Un homme qui examine le rapport d'un cône & d'une sphère , n'est point de la secte d'*Archimède* : celui qui voit que le carré de l'hypoténuse d'un triangle rectangle est égal au carré des deux autres côtés , n'est point de la secte de *Pythagore*.

Quand vous dites que le sang circule , que l'air pèse , que les rayons du Soleil sont des faisceaux de sept rayons refrangibles , vous n'êtes ni de la secte d'*Harvey* , ni de celle de *Torricelli* , ni de celle de *Newton* ; vous acquiescez seulement à des vérités démontrées par eux , & l'Univers entier fera à jamais de votre avis.

Voilà le caractère de la vérité ; elle est de tous les tems ; elle est pour tous les hommes ; elle n'a qu'à se montrer pour qu'on la reconnaisse ; on ne peut disputer contre elle. Longue dispute signifie , les deux partis ont tort.

DU PHILOSOPHE.

LE Philosophe est l'amateur de la sagesse & de la vérité. Etre sage , c'est éviter les fous & les méchans. Le Philosophe ne doit donc vivre qu'avec des Philosophes.

Je suppose qu'il y ait quelques sages parmi les Juifs ; si l'un de ces sages mange avec quelques Rabins , s'il se fait servir un plat d'anguilles ou de lièvre , s'il ne peut s'empêcher de rire de quelques discours superstitieux de ses convives , le voila perdu dans la Sinagogue. Il en faut dire autant d'un Musulman , d'un Guèbre , d'un Banian.

Je fais qu'on prétend que le sage ne doit jamais laisser entrevoir aux prophanes ses opinions, qu'il doit être fou avec les fous , imbécille avec les imbécilles ; mais on n'a pas encore osé dire qu'il doit être fripon avec les fripons. Or , si on exige que le sage soit toujours de l'avis de ceux qui trompent les hommes , n'est-ce pas demander évidemment que le sage ne soit pas un homme de bien ? Exigera-t-on d'un Médecin qu'il soit toujours de l'avis des Charlatans ?

Le sage est un médecin des ames ; il doit donner ses remèdes à ceux qui lui en demandent , & fuir la société des charlatans qui le persécuteront infailliblement. Si donc un fou de l'Asie mineure , ou un fou de l'Inde , dit au sage ; Mon ami , tu as bien la mine de ne pas croire

croire à la jument *Borac*, ou aux métamorphoses de *Vishnou*, je te dénoncerai, je t'empêcherai d'être Bostangi, je te décrirai, je te persécuterai ; le sage doit le plaindre & se taire.

Si des ignorans nés avec un bon esprit, & voulant sincèrement s'instruire, interrogent le sage, & lui disent, Dois-je croire qu'il y a cinq cent lieues de la Lune à Vénus, autant de Mercure à Vénus, & de Mercure au Soleil, comme l'assurent tous les premiers pères Musulmans, malgré tous les Astronomes ? Le sage doit leur répondre, que les pères peuvent se tromper. Le sage doit en tout tems les avertir que cent dogmes ne valent pas une bonne action, & qu'il vaut mieux secourir un infortuné que de connaître à fond l'abolissant & l'aboli.

Quand un manant voit un serpent prêt à l'assaillir, il doit le tuer. Quand un sage voit un superstitieux & un fanatique, que fera-t-il ? Il les empêchera de le mordre.



LES IGNORANCES.

J'Ignore comment j'ai été formé, & comment je suis né. J'ai ignoré absolument pendant le quart de ma vie les raisons de tout ce que j'ai vû, entendu & senti; & je n'ai été qu'un perroquet sifflé par d'autres perroquets.

* *

Quand j'ai regardé autour de moi & dans moi, j'ai conçu que quelque chose existe de toute éternité; puisqu'il y a des êtres qui sont actuellement, j'ai conclu qu'il y a un Etre nécessaire, & nécessairement éternel. Ainsi, le premier pas que j'ai fait pour sortir de mon ignorance, a franchi les bornes de tous les siècles.

* *

Mais quand j'ai voulu marcher dans cette carrière infinie ouverte devant moi, je n'ai pu ni trouver un seul sentier, ni découvrir pleinement un seul objet; & du faut que j'ai fait pour contempler l'éternité, je suis retombé dans l'abîme de mon ignorance.

* *

J'ai vû ce qu'on appelle de la matière depuis l'étoile *Sirius*, & depuis celles de la *voye lactée*, aussi éloignées de *Sirius* que cet astre l'est de nous, jusqu'au dernier atôme qu'on peut apercevoir avec le microscope, & j'ignore ce que c'est que la matière.

* *

La

La lumière qui m'a fait voir tous ces êtres m'est inconnue ; je peux avec le secours du prisme , anatomiser cette lumière , & la diviser en sept faisceaux de rayons ; mais je ne peux diviser ces faisceaux ; j'ignore de quoi ils sont composés. La lumière tient de la matière , puisqu'elle a un mouvement , & qu'elle frappe les objets ; mais elle ne tend point vers un centre comme tous les autres corps ; au contraire , elle s'échappe invinciblement du centre , tandis que toute matière pèse vers son centre. La lumière paraît pénétrable , & la matière est impénétrable. Cette lumière est-elle matière ? ne l'est-elle pas ? qu'est-elle ? de quelles innombrables propriétés peut-elle être revêtue ? je l'ignore.

* *

Cette substance si brillante , si rapide , & si inconnue , & ces autres substances qui nagent dans l'immensité de l'espace , sont-elles éternelles comme elles semblent infinies ? je n'en fais rien. Un Etre nécessaire , souverainement intelligent , les a-t-il créées de rien , ou les a-t-il arrangées ? a-t-il produit cet ordre dans le temps ou avant le temps ? Hélas ! qu'est-ce que ce temps même dont je parle ? je ne peux le définir. O Dieu , il faut que tu m'instruises ; car je ne suis éclairé ni par les ténèbres des autres hommes , ni par les miennes.

* *

Qui es-tu , toi , animal à deux pieds sans plumes , comme moi-même , que je vois remper comme moi sur ce petit globe ? Tu arraches comme moi quelques fruits à la bœue qui est notre nourrice commune ? Tu vas à la selle , & tu pen-

penfes ! Tu es fujet à toutes les maladies les plus dégoûtantes , & tu as des idées métaphyfiques ! J'aperçois que la nature t'a donné deux efèces de fesses par devant , & qu'elle me les a refusées : elle t'a percé au bas de ton abdomen un si vilain trou , que tu es portée naturellement à le cacher. Tantôt ton urine , tantôt des animaux pensans sortent par ce trou ; ils nagent neuf mois dans une liqueur abominable entre cet égoût & un autre cloaque , dont les immondices accumulées seraient capables d'empester la terre entière ; & cependant , ce sont ces deux trous qui ont produit les plus grands événemens. Troye périt pour l'un ; *Alexandre* & *Adrien* ont érigé des temples à l'autre. L'ame immortelle a donc son berceau entre ces deux cloaques ! Vous me dites , Madame , que cette description n'est ni dans le goût de *Tibulle* , ni dans celui de *Quinault* , d'accord , ma bonne ; mais je ne suis pas en humeur de te dire des galanteries.

* *

Les fouris , les taupes ont aussi leurs deux trous , pour lesquels ils n'ont jamais fait de pareilles extravagances. Qu'importe à l'Etre des êtres qu'il y ait des animaux comme nous & comme les fouris , sur ce globe qui roule dans l'espace avec tant d'innombrables globes ?

* *

Pourquoi sommes-nous ? pourquoi y a-t-il des êtres ?

* *

Qu'est-ce que le sentiment ? comment l'ai-je reçu ? quel rapport y a-t-il entre l'air qui frappe mon oreille , & le sentiment du son ? entre ce corps & le sentiment des couleurs ? je l'i-

J'ignore profondément , & je l'ignorerai toujours.

* *

Qu'est-ce que la pensée ? où réside-t-elle ? comment se forme-t-elle ? qui me donne des pensées pendant mon sommeil ? est-ce en vertu de ma volonté que je pense ? Mais toujours pendant le sommeil , & souvent pendant la veille , j'ai des idées malgré moi. Ces idées longtems oubliées , longtems reléguées dans l'arrière-magasin de mon cerveau , en sortent sans que je m'en mêle , & se présentent d'elles-mêmes à ma mémoire , qui faisait de vains efforts pour les rappeler.

* *

Les objets extérieurs n'ont pas la puissance de former en moi des idées , car on ne donne point ce qu'on n'a pas ; je sens trop que ce n'est pas moi qui me les donne , car elles naissent sans mes ordres. Qui les produit en moi ? d'où viennent-elles ? où vont-elles ? Fantômes fugitifs , quelle main invisible vous produit & vous fait disparaître ?

* *

Pourquoi , seul de tous les animaux , l'homme a-t-il la rage de dominer sur ses semblables ?

Pourquoi , & comment s'est-il pu faire que sur cent milliards d'hommes il y en ait eu plus de quatre-vingt-dix-neuf immolés à cette rage ?

* *

Comment la raison est-elle un don si précieux , que nous ne voudrions le perdre pour rien au monde ? Et comment cette raison n'a-t-elle ser-

vi qu'à nous rendre presque toujours le plus malheureux de tous les êtres ?

* *

D'où vient qu'aimant passionnément la vérité nous nous sommes toujours livrés aux plus grossières impostures ?

* *

Pourquoi cette foule d'Indiens trompée & asservie par des Bonzes, écrasée par le descendant d'un Tartare, surchargée de travaux, gémissante dans la misère, assaillie par les maladies, en bute à tous les fléaux, aime-t-elle encor la vie ?

* *

D'où vient le mal ? & pourquoi le mal existe-t-il ?

* *

O atômes d'un jour, ô mes compagnons dans l'infinité petite, nés comme moi pour tout souffrir & pour tout ignorer, y en a-t-il parmi vous d'assez fous pour croire savoir tout cela ? Non, il n'y en a point ; non, dans le fond de votre cœur vous sentez votre néant comme je rends justice au mien. Mais vous êtes assez orgueilleux pour vouloir qu'on embrasse vos vains systèmes ; ne pouvant être les tyrans de nos corps, vous prétendez être les tyrans de nos âmes.



LES VŒUX.

Faire un vœu pour toute sa vie , c'est se faire esclave. Comment peut-on souffrir le pire de tous les esclavages dans un pays où l'esclavage est proscrit ?

* *

Promettre à DIEU par serment qu'on fera , depuis l'âge de quinze ans jusqu'à sa mort , Jacobin , Jésuite ou Capucin , c'est affirmer qu'on pensera toujours en Capucin , en Jacobin ou en Jésuite. Il est plaisant de promettre pour toute sa vie , ce que nul homme n'est sûr de tenir du soir au matin.

* *

Comment les Gouvernemens ont-ils été assez ennemis d'eux-mêmes , assez absurdes , pour autoriser les citoyens à faire l'aliénation de leur liberté dans un âge où il n'est pas permis de disposer de la moindre partie de sa fortune ? Comment tous les Magistrats étant convaincus de l'excès de cette sottise n'y mettent-ils pas ordre ?

* *

N'est-on pas épouvanté quand on fait réflexion qu'on a plus de moines que de soldats ?

* *

N'est-on pas attendri quand on découvre les secrets des cloîtres , les turpitudes , les horreurs , les tourmens auxquels se sont soumis de malheureux enfans qui détestent leur état de forçat quand

quand ils sont hommes, & qui se débattent avec un desespoir inutile contre les chaines dont leur folie les a chargés ?

* *

J'ai connu un jeune homme que ses parens engagèrent à se faire Capucin à quinze ans & demi ; il aimait éperduement une fille à peu près de cet âge. Dès que ce malheureux eut fait ses vœux à *François d'Assise*, le Diable le fit souvenir de ceux qu'il avait faits à sa maîtresse, à qui il avait signé une promesse de mariage. Enfin le Diable étant plus fort que *St. François*, le jeune Capucin sort de son cloître, & court à la maison de sa maîtresse ; on lui dit qu'elle s'est jetée dans un couvent, & qu'elle a fait profession.

Il vole au couvent, il demande à la voir, il apprend qu'elle est morte de desespoir. Cette nouvelle lui ôte l'usage de ses sens, il tombe presque sans vie. On le transporte dans un couvent d'hommes voisin, non pour lui donner les secours nécessaires, qui ne peuvent tout au plus que sauver le corps, mais pour lui procurer la douceur de recevoir avant sa mort l'Extrême-Onction qui sauve infailliblement l'ame.

Cette maison où l'on porta ce pauvre garçon évanoui, était justement un couvent de Capucins. Ils le laissèrent charitablement à leur porte pendant plus de trois heures : mais enfin il fut heureusement reconnu par un des révérends Pères, qui l'avait vu dans le monastère dont il était sorti. Il fut porté dans une cellule, & l'on y eut quelque soin de sa vie, dans le dessein de la sanctifier par une salutaire pénitence.

Dès

Dès qu'il eut recouvré ses forces , il fut conduit bien garotté à son couvent ; & voici très exactement comme il y fut traité. D'abord on le descendit dans une fosse profonde , au bas de laquelle est une pierre très grosse , à laquelle une chaîne de fer est scélée. Il fut attaché à cette chaîne par un pied ; on mit auprès de lui un pain d'orge & une cruche d'eau ; après quoi on referma la fosse , qui se bouche avec un large plateau de grès , & qui ferme l'ouverture par laquelle on l'avait descendu.

Au bout de trois jours on le tira de sa fosse pour le faire comparaître devant la tournelle des Capucins. Il falait savoir s'il avait des complices de son évasion ; & pour l'engager à les révéler, on l'apliqua à la question usitée dans le couvent. Cette question préparatoire est infligée avec des cordes qui serrent les membres du patient , & qui lui font souffrir une espèce d'estrapade.

Quand il eut subi ces tourmens , il fut condamné à être enfermé pendant deux ans dans son cachot , & à en sortir trois fois par semaine pour recevoir sur son corps entièrement nud la discipline avec des chaînes de fer.

Son tempérament résista seize mois entiers à ce suplice. Il fut enfin assez heureux pour se sauver , à la faveur d'une querelle arrivée entre les Capucins. Ils se battirent les uns contre les autres , & le prisonnier échapa pendant la mêlée.

S'étant caché pendant quelques heures dans des broussailles , il se hasarda de se mettre en chemin au déclin du jour , pressé par la faim , & pouvant à peine se soutenir. Un Samaritain

qui passait eut pitié de ce spectre ; il le conduisit dans sa maison , & lui donna du secours. C'est cet infortuné lui-même qui m'a conté son aventure en présence de son libérateur. Voilà donc ce que les vœux produisent !

* *

C'est une question fort curieuse de savoir si les horreurs qui se commettent tous les jours chez les moines mendiants , sont plus revoltantes que les richesses pernicieuses des autres moines qui réduisent tant de familles à l'état de mendiants.

* *

Tous ont fait vœu de vivre à nos dépends , d'être un fardeau à leur patrie , de nuire à la population , de trahir leurs contemporains & la postérité. Et nous le souffrons !

* *

Autre question intéressante pour les Officiers.

On demande pourquoi on permet à des moines de reprendre un de leurs moines qui s'est fait soldat ? & pourquoi un Capitaine ne peut reprendre un déserteur qui s'est fait moine ?



GALIMATIAS DRAMATIQUE.

Un Jésuite prêchant aux Chinois.

JE vous le dis , mes chers frères ; notre Seigneur veut faire de tous les hommes des vases d'élection ; il ne tient qu'à vous d'être vases ; vous n'avez qu'à croire sur le champ tout ce que je vous annonce ; vous êtes les maîtres de votre esprit , de votre cœur , de vos pensées , de vos sentimens. JESUS-CHRIST est mort pour tous , comme on fait ; la grace est donnée à tous. Si vous n'avez pas la contrition , vous avez l'attrition ; si l'attrition vous manque , vous avez vos propres forces & les miennes.

Un Janséniste arrivant.

Vous en avez menti , enfant d'*Escobar* & de perdition ; vous prêchez ici l'erreur & le mensonge. Non , JESUS n'est mort que pour plusieurs ; la grace est donnée à peu ; l'attrition est une sottise ; les forces des Chinois sont nulles , & vos prières sont des blâphêmes ; car *Augustin* & *Paul*. . . .

Le Jésuite.

Taisez vous , hérétique ; sortez , ennemi de *St. Pierre*. Mes frères , n'écoutez point ce novateur , qui cite *Augustin* & *Paul* , & venez tous que je vous batise.

100 GALIMATIAS DRAMATIQUE.

Le Janséniste.

Gardez vous en bien, mes frères ; ne vous faites point baptiser par la main d'un Moliniste, vous seriez damnés à tous les Diables. Je vous baptiserai dans un an au plutôt, quand je vous aurai appris ce que c'est que la grace.

Le Quaker.

Ah ! mes frères, ne soyez baptisés ni par la patte de ce renard, ni par la griffe de ce tigre. Croyez moi, il vaut mieux n'être point baptisé du tout ; c'est ainsi que nous en usons. Le bapême peut avoir son mérite, mais on peut très bien s'en passer. Tout ce qui est nécessaire, c'est d'être animé de l'Esprit ; vous n'avez qu'à l'attendre, il viendra, & vous en saurez plus en un moment que ces charlatans n'en pourraient dire dans toute leur vie.

L'Anglican.

Ah ! mes ouailles, quels monstres viennent ici vous dévorer ! Mes chères brebis, ne savez-vous pas que l'Eglise Anglicane est la seule Eglise pure ? nos Chapelains qui sont venus boire du Punch à Canton ne vous l'ont-ils pas dit ?

Le Jésuite.

Les Anglicans sont des deserteurs ; ils ont renoncé à notre Pape, & le Pape est infallible.

Le

Le Luthérien.

Votre Pape est un âne, comme l'a prononcé *Luther*. Mes chers Chinois, moquez vous du Pape, & des Anglicans, & des Molinistes, & des Jansenistes, & des Quakers, & ne croyez que les Luthériens : prononcez seulement ces mots, *in, cum, sub*, & buvez du meilleur.

Le Puritain.

Nous déplorons, mes frères, l'aveuglement de tous ces gens-ci, & le vôtre. Mais, Dieu merci, l'Eternel a ordonné que je viendrais à Pekin au jour marqué confondre ces bavards, que vous m'écouteriez, & que nous ferions le souper ensemble le matin ; car vous saurez que dans le quatrième siècle de l'Ere de *Denis le petit*. . . .

Le Musulman.

Eh mort de Mahomet, voilà bien des discours ! Si quelqu'un de ces chiens-là s'avise encor d'aboyer, je leur coupe à tous les deux oreilles ; pour leur prépuce, je ne m'en donnerai pas la peine ; ce fera vous, mes chers Chinois, que je circoncirai : je vous donne huit jours pour vous y préparer ; & si quelqu'un de vous autres après cela s'avise de boire du vin, il aura à faire à moi.

Le Juif.

Ah ! mes enfans ! si vous voulez être cir-

G 3

concis,

102 GALIMATIAS DRAMATIQUE.

concis , donnez moi la préférence ; je vous ferai boire du vin tant que vous voudrez ; mais si vous êtes assez impies pour manger du lièvre , qui , comme vous savez , rumine , & n'a pas le pied fendu , je vous ferai passer au fil de l'épée quand je serai le plus fort , ou si vous l'aimez mieux , je vous lapiderai. Car

Les Chinois.

Ah ! par *Confucius* & les Cinq Kings , tous ces gens là ont - ils perdu l'esprit ? Monsieur le géolier des petites maisons de la Chine , allez renfermer tous ces pauvres fous chacun dans leur loge.



L'EDU-

L'EDUCATION DES FILLES.

M E L I N D E.

Erasme sort d'ici , & je vous vois plongée dans une rêverie profonde. Il est jeune , bien fait , spirituel , riche , aimable , & je vous pardonne de rêver.

S O P H R O N I E.

Il est tout ce que vous dites , je l'avoue.

M E L I N D E.

Et de plus , il vous aime.

S O P H R O N I E.

Je l'avoue encore.

M E L I N D E.

Je crois que vous n'êtes pas insensible pour lui.

S O P H R O N I E.

C'est un troisième aveu que mon amitié ne craint point de vous faire.

M E L I N D E.

Ajoutez - y un • quatrième ; je vois que vous épouserez bientôt Erasme.

SOPHRONIE.

Je vous dirai avec la même confiance que je ne l'épouserai jamais.

MELINDE.

Quoi ! votre mère s'oppose à un parti si formidable ?

SOPHRONIE.

Non , elle me laisse la liberté du choix ; j'aime Erasme , & je ne l'épouserai pas.

MELINDE.

Et quelle raison pouvez-vous avoir de vous tyranniser ainsi vous-même ?

SOPHRONIE.

La crainte d'être tyrannisée. Erasme a de l'esprit , mais il l'a impérieux & mordant ; il a des grâces , mais il en ferait bientôt usage pour d'autres que pour moi ; je ne veux pas être la rivale d'une de ces personnes qui vendent leurs charmes , qui donnent malheureusement de l'éclat à celui qui les achète , qui révoltent la moitié d'une ville par leur faste , qui ruinent l'autre par l'exemple , & qui triomphent en public du malheur d'une honnête femme réduite à pleurer dans la solitude. J'ai une forte inclination pour Erasme , mais j'ai étudié son caractère ; il a trop contredit mon inclination ; je veux être heureuse , je ne le ferais pas avec lui ; j'épouserai Aristote que j'estime , & que j'espère aimer.

MELINDE.

MELINDE.

Vous êtes bien raisonnable pour votre âge. Il n'y a guères de filles que la crainte d'un avenir fâcheux empêche de jouir d'un présent agréable. Comment pouvez-vous avoir un tel empire sur vous-même ?

SOPHRONIE.

Ce peu que j'ai de raison , je le dois à l'éducation que m'a donnée ma mère. Elle ne m'a point élevée dans un couvent , parce que ce n'était pas dans un couvent que j'étais destinée à vivre. Je plains les filles dont les mères ont confié la première jeunesse à des Religieuses , comme elles ont laissé le soin de leur première enfance à des nourrices étrangères. J'entens dire que dans ces couvens , comme dans la plupart des collèges où les jeunes gens sont élevés , on n'apprend guères que ce qu'il faut oublier pour toute sa vie ; on ensevelit dans la stupidité les premiers de vos beaux jours. Vous ne sortez guères de votre prison que pour être promise à un inconnu qui vient vous épier à la grille ; quel qu'il soit , vous le regardez comme un libérateur ; & fût-il un singe , vous vous croyez trop heureuse ; vous vous donnez à lui sans le connaître ; vous vivez avec lui sans l'aimer ; c'est un marché qu'on a fait sans vous , & bientôt après les deux parties se repentent.

Ma mère m'a cru digne de penser de moi-même , & de choisir un jour pour moi-même. Si j'étais née pour gagner ma vie , elle m'aurait
après

106 L'EDUCATION DES FILLES.

apris à réussir dans les ouvrages convenables à mon sexe ; mais née pour vivre dans la société , elle m'a fait instruire de bonne heure dans tout ce qui regarde la société ; elle a formé mon esprit , en me faisant craindre les écueils du bel esprit ; elle m'a menée à tous les spectacles choisis qui peuvent inspirer le goût sans corrompre les mœurs , où l'on étale encor plus les dangers des passions que leurs charmes , où la bien-séance règne , où l'on apprend à penser & à s'exprimer. La Tragédie m'a paru souvent l'école de la grandeur d'ame , la Comédie l'école des bien-séances ; & j'ose dire que ces instructions qu'on ne regarde que comme des amusemens , m'ont été plus utiles que les livres. Enfin , ma mère m'a toujours regardée comme un être pensant dont il falait cultiver l'ame , & non comme une poupée qu'on ajuste , qu'on montre , & qu'on enferme le moment d'après.



DES

DES MÉDECINS.

IL est vrai que régime vaut mieux que médecine. Il est vrai que très longtems sur cent Médecins il y a eu quatre-vingt dix-huit Charlatans. Il est vrai que *Molière* a eu raison de se moquer d'eux. Il est vrai que rien n'est plus ridicule que de voir ce nombre infini de femmelettes, & d'hommes non moins femmes qu'elles, quand ils ont trop mangé, trop bû, trop jouï, trop veillé, apeller auprès d'eux pour un mal de tête un Médecin, l'invoquer comme un Dieu, lui demander le miracle de faire subsister ensemble l'intempérance & la santé, & donner un écu à ce Dieu qui rit de leur faiblesse.

Il n'est pas moins vrai qu'un bon Médecin nous peut sauver la vie * en cent occasions, & nous rendre l'usage de nos membres. Un homme

* Ce n'est pas que nos jours ne soient comptés. Il est bien sûr que tout arrive par une nécessité invincible, sans quoi tout irait au hazard, ce qui est absurde. Nul homme ne peut augmenter ni le nombre de ses cheveux, ni le nombre de ses jours; ni un Médecin, ni un Ange ne peuvent ajouter une minute aux minutes que l'ordre éternel des choses nous destine irrévocablement; mais celui qui est destiné à être frappé dans un certain tems d'une apoplexie, est destiné aussi à trouver un Médecin sage, qui le saigne, qui le purge, & qui le fait vivre jusqu'au moment fatal. La destinée nous donne la vérole & le mercure, la fièvre & le quinquina.

me tombe en apoplexie ; ce ne fera ni un Capitaine d'infanterie , ni un Conseiller de la Cour des Aides qui le guérira. Des cataractes se forment dans mes yeux , ma voisine ne me les lèvera pas. Je ne distingue point ici le Médecin du Chirurgien ; ces deux professions ont été longtems inséparables.

Des hommes qui s'occuperaient de rendre la santé à d'autres hommes par les seuls principes d'humanité & de bienfaisance , seraient fort au-dessus de tous les Grands de la Terre ; ils tiendraient de la Divinité. Conserver & réparer est presque aussi beau que faire.

Le peuple Romain se passa plus de cinq cent ans de Médecins. Ce peuple alors n'était occupé qu'à tuer , & ne faisait nul cas de l'art de conserver la vie. Comment donc en usait-on à Rome quand on avait la fièvre putride , une fistule à l'anus , un bubonocèle , une fluxion de poitrine ? On mourait.

Le petit nombre de Médecins Grecs qui s'introduisit à Rome n'était composé que d'esclaves. Un Médecin devint enfin chez les grands Seigneurs Romains un objet de luxe comme un cuisinier. Tout homme riche eut chez lui des parfumeurs , des baigneurs , des gitons & des médecins. Le célèbre *Musa* , Médecin d'*Auguste* , était esclave ; il fut affranchi & fait Chevalier Romain ; & alors les Médecins devinrent des personnages considérables.

Quand le Christianisme fut bien établi , & que nous fumes assez heureux pour avoir des Moines , il leur fut expressément défendu par plu-

plusieurs Conciles d'exercer la Médecine. C'était précisément le contraire qu'il eût falu faire , si on avait voulu être utile au genre humain.

Quel bien pour les hommes d'obliger ces moines d'étudier la Médecine , & de guérir nos maux pour l'amour de DIEU ! N'ayant rien à gagner que le Ciel , ils n'eussent jamais été charlatans. Ils se seraient éclairés mutuellement sur nos maladies & sur les remèdes. C'était la plus belle des vocations , & ce fut la seule qu'on n'eut point. On objectera qu'ils eussent pû empoisonner les impies ; mais cela même eût été avantageux à l'Eglise. *Luther* n'eût peut-être jamais enlevé la moitié de l'Europe Catholique à notre saint Père le Pape ; car à la première fièvre continue qu'aurait eu l'Augustin *Luther* , un Dominicain aurait pû lui donner des pilules. Vous me direz qu'il ne les aurait pas prises ; mais enfin avec un peu d'adresse , on aurait pû les lui faire prendre. Continuons.

Il se trouva enfin vers l'an 1517. un citoyen nommé *Jean* , animé d'un zèle charitable ; ce n'est pas *Jean Calvin* que je veux dire , c'est *Jean* surnommé *de Dieu* , qui institua les Frères de la Charité. Ce sont avec les Religieux de la Rédemption des captifs les seuls moines utiles. Aussi ils ne sont pas comptés parmi les Ordres. Les Dominicains , Franciscains , Bernardins , Prémontrés , Bénédictins , ne reconnaissent pas les Frères de la Charité. On ne parle pas seulement d'eux dans la continuation de l'histoire ecclésiastique de *Fleuri*. Pourquoi ? C'est qu'ils ont fait des cures , & qu'ils n'ont point fait

fait de miracles. Ils ont servi , & ils n'ont point cabalé. Ils ont guéri de pauvres femmes , & ils ne les ont ni dirigées , ni séduites. Enfin, leur institut étant la charité , il était juste qu'ils fussent méprisés par les autres moines.

La Médecine ayant donc été une profession mercénaire dans le monde , comme l'est en quelques endroits celle de rendre la justice , elle a été sujette à d'étranges abus. Mais est-il rien de plus estimable au monde qu'un Médecin qui ayant dans sa jeunesse étudié la nature , connu les ressorts du corps humain , les maux qui le tourmentent , les remèdes qui peuvent le soulager , exerce son art en s'en défiant , soigne également les pauvres & les riches , ne reçoit d'honoraires qu'à regret , & emploie ces honoraires à secourir l'indigent ? Un tel homme n'est-il pas un peu supérieur au Général des Capucins , quelque respectable que soit ce Général ?



DES AVOCATS.

ON fait que *Cicéron* ne fut Consul, c'est-à-dire, le premier homme de l'Univers connu, que pour avoir été Avocat. *César* fut Avocat. Il n'en est pas ainsi de Maître *Le Dain* Avocat en Parlement à Paris, malgré son discours du côté du Greffe, contre Maître *Huerne*, qui avait défendu les Comédiens, par le secours d'une littérature agréable & intéressante. *César* plaida des causes à Rome dans un autre goût que Maître *Le Dain*, avant qu'il daignât venir nous subjuguier & faire pendre *Arioviste*.

Comme nous valons infiniment mieux que les anciens Romains, ainsi qu'on l'a démontré dans un beau livre intitulé, *Parallèle des anciens Romains & des Français*, il a fallu que dans la partie des Gaules que nous habitons, nous partageassions en plusieurs petites portions les talens que les Romains unissaient. Le même homme était chez eux Avocat, Augure, Sénateur, Guerrier. Chez nous un Sénateur est un jeune bourgeois qui achète à la taxe un office de Conseiller, soit aux Enquêtes, soit en Cour des Aides, soit au Grenier à sel, selon ses facultés ; le voilà placé pour le reste de sa vie, se quarrant dans son petit cercle dont il ne sort jamais, & croyant jouer un grand rôle sur le Globe.

Un Avocat est un homme qui n'ayant pas assez

assez de fortune pour acheter un de ces brillans offices sur lesquels l'Univers a les yeux, étudie pendant trois ans les loix de *Théodose* & de *Justinien* pour connaître la coutume de Paris, & qui enfin étant immatriculé a le droit de plaider pour de l'argent s'il a la voix forte.

Sous notre grand *Henri IV.* un Avocat ayant demandé quinze cent écus pour avoir plaidé une cause, la somme fut trouvée trop forte pour le tems, pour l'Avocat & pour la cause; tous les Avocats alors allèrent déposer leur bonnet au Greffe, du côté duquel Maître *Le Dain* a si bien parlé depuis; & cette aventure causa une consternation générale dans tous les plaideurs de Paris.

Il faut avouer qu'alors l'honneur, la dignité du patronage, la grandeur attachée à défendre l'opprimé n'étaient pas plus connus que l'éloquence. Presque tous les Français étaient Welches, excepté un *de Thou*, un *Sully*, un *Malherbe*, & ces braves Capitaines qui secondèrent le grand *Henri*, & qui ne purent le garantir de la main d'un Welche endiablé du fanatisme des Welches.

Mais lorsqu'avec le tems la raison a repris ses droits, l'honneur a repris les siens; plusieurs Avocats Français sont devenus dignes d'être des Sénateurs Romains. Pourquoi sont-ils devenus desintéressés & patriotes, en devenant éloquens? C'est qu'en effet les beaux arts élèvent l'ame; la culture de l'esprit en tout genre annoblit le cœur.

L'aventure à jamais mémorable des *Calas* en est

est un grand exemple. Quatorze Avocats de Paris s'assembloient plusieurs jours sans aucun intérêt, pour examiner si un homme roué à deux cent lieues de là est mort innocent ou coupable. Deux d'entr'eux, au nom de tous, protègent la mémoire du mort & les larmes de la famille. L'un des deux consomme deux années entières à combattre pour elle, à la secourir, à la faire triompher.

Généreux *Beaumont* ! les siècles à venir fauront que le fanatisme en robe ayant assassiné juridiquement un père de famille, la Philosophie & l'Eloquence ont vengé & honoré sa mémoire.



DES THÉOLOGIENS.

LE Théologien est toute autre chose. Il fait parfaitement que, selon *St. Thomas*, les Anges sont corporels par rapport à DIEU, que l'ame reçoit son être dans le corps, que l'homme a l'ame végétative, sensitive & intellectuelle.

Que l'ame est toute en tout, & toute en chaque partie.

Qu'elle est la cause efficiente & formelle du corps.

Qu'elle est la dernière dans la noblesse des formes.

Que l'appétit est une puissance passive.

Que les Archanges tiennent le milieu entre les Anges & les Principautés.

Que le Batême régénère par soi-même & par accident.

Que le Catéchisme n'est pas Sacrement, mais sacramental.

Que la certitude vient de la cause & du sujet.

Que la concupiscence est l'appétit de la délectation sensitive.

Que la conscience est un acte, & non pas une puissance.

L'Ange de l'école a écrit environ quatre mille belles pages dans ce goût. Un jeune homme tondu passe trois années à se mettre dans la cervelle ces sublimes connaissances, après quoi il reçoit le bonnet de Docteur en Sorbonne, & non pas aux petites maisons !

S'il

S'il est homme de condition , ou fils d'un homme riche , ou intriguant & heureux , il devient Evêque , Archevêque , Cardinal , Pape.

S'il est pauvre & sans crédit , il devient le Théologien d'un de ces gens là ; c'est lui qui argumente pour eux , qui relit *St. Thomas* & *Scot* pour eux , qui fait des mandemens pour eux , qui dans un Concile décide pour eux.

Le titre de Théologien est si grand , que les Pères du Concile de Trente le donnèrent à leurs cuisiniers , *Cuoco celeste* , *gran Theologo*. Leur science est la première des sciences , leur condition la première des conditions , & eux les premiers des hommes ; tant la véritable doctrine a d'empire , tant la raison gouverne le genre humain.

Quand un Théologien est devenu , grace à ses argumens , ou Prince du St. Empire , ou Archevêque de Tolède , ou l'un des soixante & dix Princes vêtus de rouge successeurs des humbles Apôtres , alors les successeurs de *Galien* & d'*Hippocrate* sont à ses gages. Ils étaient ses égaux quand ils étudiaient dans la même Université , qu'ils avaient les mêmes degrés , qu'ils recevaient le même bonnet fourré. La fortune change tout ; & ceux qui ont découvert la circulation du sang , les veines lactées , le canal thorachique , sont les valets de ceux qui ont appris ce que c'est que la grace concomitante , & qui l'ont oublié.



DES POÈTES.

LE Théologien devenu Pape , eut non-seulement ses valets Théologiens , cuisiniers , échançons , portes-coton , médecins , chirurgiens , balayeurs , faiseurs d'*Agnus Dei* , confituriers , prédicateurs , il eut aussi son Poète. Je ne sais quel fou était le Poète de *Léon X.* , comme *David* fut quelque tems le Poète de *Saül*.

C'est assurément de tous les emplois qu'on peut avoir dans une grande maison , l'emploi le plus inutile. Les Rois d'Angleterre , qui ont conservé dans leur isle beaucoup d'anciens usages , perdus dans le continent , ont , comme on fait , leur Poète en titre d'office. Il est obligé de faire tous les ans une ode à la louange de *Ste. Cécile* , qui jouait autrefois si merveilleusement du clavier ou du psaltérion , qu'un Ange descendit du neuvième Ciel pour l'écouter de plus près , attendu que l'harmonie du psaltérion n'arrive d'ici-bas au pays des Anges qu'en fourdine.

Moïse est le premier Poète que nous connaissons. Il est à croire que longtems avant lui , les Egyptiens , les Caldéens , les Syriens , les Indiens , connaissaient la Poésie , puisqu'ils avaient de la musique. Mais enfin , son beau cantique qu'il chanta avec sa sœur *Maria* en sortant du fond de la Mer rouge , est le premier monument poétique en vers hexamètres que nous ayons. Je ne suis pas du sentiment de ces bé-

litres

littres ignorans & impies, *Newton*, *Le Clerc* & d'autres, qui prouvent que tout cela ne fut écrit qu'environ huit cent ans après l'événement, & qui disent avec insolence que *Moïse* ne put écrire en Hébreu, puisque la langue Hébraïque n'est qu'une dialecte nouvelle du Phénicien, & que *Moïse* ne pouvait savoir le Phénicien. Je n'examine point avec le savant *Huet* comment *Moïse* put chanter, lui qui était bègue & qui ne pouvait parler.

A entendre plusieurs de ces Messieurs, *Moïse* serait bien moins ancien qu'*Orphée*, *Musée*, *Homère*, *Hésiode*. On voit au premier coup d'œil combien cette opinion est absurde. Le moyen qu'un Grec puisse être aussi ancien qu'un Juif?

Je ne répondrai pas non plus à ces autres impertinens qui soupçonnent que *Moïse* n'est qu'un personnage imaginaire, une fabuleuse imitation de la fable de l'ancien *Bacchus*, & qu'on chantait dans les Orgies tous les prodiges de *Bacchus* attribués depuis à *Moïse*, avant qu'on fût qu'il y eût des Juifs au monde. Une telle idée se réfute d'elle-même. Le bon sens nous fait voir qu'il est impossible qu'il y ait eu un *Bacchus* avant *Moïse*.

Nous avons encor un excellent Poète Juif, très réellement antérieur à *Horace*, c'est le Roi *David*; & nous savons bien que le *Miserere* est infiniment au-dessus du *Justum ac tenacem propositi virum*.

Mais ce qui étonne, c'est que des Législateurs & des Rois aient été nos premiers Poètes. Il se trouve aujourd'hui des gens assez bons pour

se faire les Poètes des Rois. *Virgile*, à la vérité, n'avait pas la charge de Poète d'*Auguste*, ni *Lucain* celle de Poète de *Néron*; mais j'avoue qu'ils avilirent un peu la profession en donnant du Dieu à l'un & à l'autre.

On demande comment la Poésie étant si peu nécessaire au monde, elle occupe un si haut rang parmi les beaux arts? On peut faire la même question sur la Musique. La Poésie est la Musique de l'ame, & surtout des ames grandes & sensibles.

Un mérite de la Poésie dont bien des gens ne se doutent pas, c'est qu'elle dit plus que la prose, & en moins de paroles que la prose.

Qui pourra jamais traduire ce vers Latin avec autant de brièveté qu'il est sorti du cerveau du Poète?

Vive memor lethi, fugit hora, hoc quod loquor inde est.

Je ne parle pas des autres charmes de la Poésie, on les connaît assez; mais j'insisterai sur le grand précepte d'Horace, *Sapere est & principium & fons*. Point de vraie poésie sans une grande sagesse. Mais comment accorder cette sagesse avec l'entousiasme? Comme *César* qui formait un plan de bataille avec prudence, & combattait avec fureur.

Il y a eu des Poètes un peu fous, oui; & c'est parce qu'ils étaient de très mauvais Poètes. Un homme qui n'a que des dactyles & des spondees, ou des rimes dans la tête, est rarement un homme de bon sens; mais *Virgile* est doué d'une raison supérieure.

Lucrèce

Lucrèce était un misérable Physicien , & il avait cela de commun avec toute l'antiquité. La Physique ne s'apprend pas avec de l'esprit ; c'est un art que l'on ne peut exercer qu'avec des instrumens , & les instrumens n'avaient pas encore été inventés. Il faut des lunettes , des microscopes , des machines pneumatiques , des baromètres &c. pour avoir quelque idée commencée des opérations de la nature.

Descartes n'en savait guères plus que *Lucrèce* , lorsque ces clefs ouvrirent le sanctuaire ; & on a fait cent fois plus de chemin depuis *Galilée* , meilleur Physicien que *Descartes* , jusqu'à nos jours , que depuis le premier *Hermès* jusqu'à *Lucrèce* , & depuis *Lucrèce* jusqu'à *Galilée*.

Toute la Physique ancienne est d'un écolier absurde. Il n'en est pas ainsi de la Philosophie de l'ame , & de ce bon sens qui aidé du courage de l'esprit , fait peser avec justesse les doutes & les vraisemblances. C'est là le grand mérite de *Lucrèce* ; son troisième chant est un chef-d'œuvre de raisonnement ; il disserte comme *Cicéron* , il s'exprime quelquefois comme *Virgile* ; & il faut avouer que quand notre illustre *Polignac* réfute ce troisième chant , il ne le réfute qu'en Cardinal.

Quand je dis que le Poète *Lucrèce* raisonne en Métaphysicien excellent dans ce troisième livre , je ne dis pas qu'il ait raison ; on peut argumenter avec un jugement vigoureux , & se tromper , si on n'est pas instruit par la Révélation. *Lucrèce* n'était point Juif , & les Juifs , comme on fait , étaient les seuls hommes sur

la terre qui eussent raison du tems de *Cicéron*, de *Posidonius*, de *César* & de *Caton*. Ensuite, sous *Tibère*, les Juifs n'eurent plus raison, & il n'y eut que les Chrétiens qui eurent le sens commun.

Ainsi, il était impossible que *Lucrece*, *Cicéron* & *César* ne fussent pas des imbécilles en comparaison des Juifs & de nous ; mais il faut convenir qu'aux yeux du reste du genre humain ils étaient de très grands hommes.

J'avoue que *Lucrece* se tua, *Caton* aussi, *Cassius* & *Brutus* aussi ; mais on peut fort bien se tuer, & avoir raisonné en homme d'esprit pendant sa vie.

Distinguons dans tout auteur l'homme & ses ouvrages. *Racine* écrit comme *Virgile*, mais il devient Janseniste par faiblesse, & il meurt de chagrin par une faiblesse non moins grande, parce qu'un autre homme en passant dans une galerie ne l'a pas regardé ; j'en suis fâché, mais le rôle de *Phèdre* n'en est pas moins admirable.



DU TIMÉE DE PLATON, ET DE QUELQUES AUTRES CHOSES.

L Es Pères de l'Eglise des quatre premiers siècles furent tous Grecs & Platoniciens ; vous ne trouvez pas un Romain qui ait écrit pour le Christianisme , & qui ait eu la plus légère teinture de Philosophie. J'observerai ici en passant , qu'il est assez étrange que cette Eglise de Rome , qui ne contribua en rien à ce grand établissement , en ait seule recueilli tout l'avantage. Il en a été de cette révolution comme de toutes celles qui sont nées des guerres civiles. Les premiers qui troublent un Etat , travaillent toujours sans le savoir pour d'autres que pour eux.

L'école d'Alexandrie fondée par un nommé *Marc* , auquel succédèrent *Athénagoras* , *Clément* , *Origène* , fut le centre de la Philosophie Chrétienne. *Platon* était regardé par tous les Grecs d'Alexandrie comme le maître de la sagesse , comme l'interprète de la Divinité. Si les premiers Chrétiens n'avaient pas embrassé les dogmes de *Platon* , ils n'auraient jamais eu aucun Philosophe , aucun homme d'esprit dans leur parti. Je mets à part l'inspiration & la grace , qui sont au-dessus de toute Philosophie , & je ne parle que du train ordinaire des choses humaines.

Ce fut , dit-on , dans le *Timée* de *Platon* prin-
cipa-

ciatement , que les Pères Grecs s'instruisirent. Ce *Timée* passe pour l'ouvrage le plus sublime de toute la Philosophie ancienne. C'est presque le seul que *Dacier* n'ait point traduit ; & je pense que la raison en est qu'il ne l'entendait point , & qu'il craignit de montrer à des lecteurs clairvoyans le visage de cette Divinité Grecque qu'on n'adore que parce qu'elle est voilée.

Platon , dans ce beau dialogue , commence par introduire un Prêtre Egyptien , qui apprend à *Solon* l'ancienne histoire de la ville d'Athènes , qui était fidèlement conservée depuis neuf mille ans dans les archives de l'Egypte.

Athènes , dit le Prêtre , était alors la plus belle ville de la Grèce , & la plus renommée dans le monde pour les arts de la guerre & de la paix ; elle résista seule aux guerriers de cette fameuse île Atlantide , qui vinrent sur des vaisseaux innombrables subjuguier une grande partie de l'Europe & de l'Asie. Athènes eut la gloire d'affranchir tant de peuples vaincus , & de préserver l'Egypte de la servitude qui nous menaçait. Mais après cette illustre victoire , & ce service rendu au genre humain , un tremblement de terre épouvantable engloutit en vingt-quatre heures & le territoire d'Athènes & toute la grande île Atlantide. Cette île n'est aujourd'hui qu'une vaste mer , que les débris de cet ancien monde , & le limon mêlé à ses eaux , rendent innavigable.

Voilà ce que ce Prêtre conte à *Solon* ; voilà comment *Platon* débute pour nous expliquer ensuite la formation de l'ame , les opérations
du

du Verbe, & sa Trinité. Il n'est pas physiquement impossible qu'il y eût eu une isle Atlantide qui n'existait plus depuis neuf mille ans, & qui périt par un tremblement de terre, comme il est arrivé à *Herculaneum*, & à tant d'autres villes. Mais notre Prêtre en ajoutant que la mer qui baigne le mont Atlas est inaccessible aux vaisseaux, rend l'histoire un peu suspecte.

Il se peut faire, après tout, que depuis *Solon*, c'est-à-dire depuis trois mille ans, les flots aient nettoyé le limon de l'ancienne isle Atlantide, & rendu la mer navigable : mais enfin, il est toujours surprenant qu'on débute par cette isle pour parler du Verbe.

Peut-être en faisant ce conte de prêtre ou de vieille, *Platon* n'a-t-il voulu insinuer autre chose que les vicissitudes qui ont changé tant de fois la face du globe. Peut-être a-t-il voulu dire seulement ce que *Pythagore* & *Timée de Locres* avoient dit si longtems avant lui, & ce que nos yeux nous disent tous les jours, que tout périt & se renouvelle dans la nature. L'histoire de *Deucalion* & de *Pirra*, la chute de *Phaëton* sont des fables, mais des inondations & des embrasemens sont des vérités.

Platon part de son isle imaginaire, pour dire des choses que les meilleurs Philosophes de nos jours ne desavoueraient pas. Ce qui est produit a nécessairement une cause, un auteur. Il est difficile de trouver l'auteur de ce monde ; Et quand on l'a trouvé, il est dangereux de le dire au peuple.

Rien n'est plus vrai encor aujourd'hui, qu'un sage en passant par Nôtre-Dame de Lorette s'avise

vise de dire à un sage son ami, que Nôtre-Dame de Lorette avec son petit visage noir ne gouverne pas l'univers entier : si une bonne femme entend ces paroles, & si elle les redit à d'autres bonnes femmes de la Marche d'Ancone, le sage sera lapidé comme *Orphée*. Voilà précisément le cas où croyaient être les premiers Chrétiens qui ne disaient pas du bien de *Cibèle* & de *Diane*. Cela seul devait les attacher à *Platon*. Les choses inintelligibles qu'il débite ensuite, ne dûrent pas les dégouter de lui.

Je ne reprocherai point à *Platon* d'avoir dit dans son *Timée*, que le Monde est un animal ; car il entend sans doute que les élémens en mouvement animent le monde ; & il n'entend pas par *animal* un chien & un homme qui marchent, qui sentent, qui mangent, qui dorment & qui engendrent. Il faut toujours expliquer un auteur dans le sens le plus favorable ; & ce n'est que lorsqu'on accuse les gens d'hérésie, ou quand on dénonce leurs livres, qu'il est de droit d'en interpréter malignement toutes les paroles, & de les empoisonner : ce n'est pas ainsi que j'en userai avec *Platon*.

Il y a d'abord chez lui une espèce de Trinité qui est l'ame de la matière ; voici ses paroles : *De la substance indivisible, toujours semblable à elle-même, & de la substance divisible, il composa une troisième substance qui tient de la même & de l'autre.*

Ensuite viennent des nombres à la Pythagoricienne, qui rendent la chose encor plus intelligible, & par conséquent plus respectable. Quel
le

le provision pour des gens qui commençaient une guerre de plume !

Ami lecteur, un peu de patience , s'il vous plaît , & un peu d'attention. *Quand Dieu eut formé l'ame du monde de ces trois substances , cette ame s'élança du milieu de l'univers aux extrémités de l'être , se répandant par-tout , au dehors , & se repliant sur elle-même ; elle forma ainsi dans tous les tems une origine divine de la sagesse éternelle.*

Et quelques lignes après :

Ainsi la nature de cet animal immense , qu'on nomme le Monde , est éternelle.

Platon , à l'exemple de ses prédécesseurs , introduit donc l'Etre suprême artisan du monde , formant ce monde avant les tems ; de sorte que DIEU ne pouvait être sans le monde , ni le monde sans DIEU , comme le Soleil ne peut exister sans répandre la lumière dans l'espace , ni cette lumière voler dans l'espace , sans le Soleil.

Je passe sous silence beaucoup d'idées à la Grecque , ou plutôt à l'Orientale , comme par exemple , qu'il y a quatre sorte d'animaux , les Dieux célestes , les oiseaux de l'air , les poissons & les animaux terrestres , dont nous avons l'honneur d'être.

Je me hâte de venir à une seconde Trinité. *L'Etre engendré , l'Etre qui engendre , & l'Etre qui ressemble à l'engendré & à l'engendreur.* Cette Trinité est assez formelle ; & les Pères ont pu y trouver leur compte.

Cette Trinité est suivie d'une théorie un peu fin.

singulière des quatre élémens. La terre est fondée sur un triangle équilatère, l'eau sur un triangle rectangle, l'air sur un scalène, & le feu sur un isocèle. Après quoi il prouve démonstrativement qu'il ne peut y avoir que cinq mondes, parce qu'il n'y a que cinq corps solides réguliers, & que cependant il n'y a qu'un monde qui est rond.

J'avoue qu'il n'y a point de Philosophe aux petites maisons qui ait jamais si puissamment raisonné. Vous vous attendez, ami lecteur, à m'entendre parler de cette autre fameuse Trinité de *Platon*, que ses commentateurs ont tant vantée; c'est l'Etre éternel, formateur éternel du monde; son Verbe, ou son intelligence, ou son idée; & le Bon qui en résulte. Je vous assure que je l'ai bien cherchée dans ce *Timée*, je ne l'y ai jamais trouvée; elle peut y être *totidem litteris*, mais elle n'y est pas *totidem verbis*, ou je suis fort trompé.

Après avoir lu tout *Platon* à mon grand regret, j'ai aperçu quelque ombre de la Trinité dont on lui fait honneur. C'est dans le livre sixième de sa République chimérique, lorsqu'il dit, *Parlons du fils, production merveilleuse du Bon, & sa parfaite image*. Mais malheureusement il se trouve que cette parfaite image de Dieu c'est le Soleil. On en conclut que c'était le Soleil intelligible, lequel avec le Verbe & le Pere composait la Trinité Platonique.

Il y a dans l'*Epinomis* de *Platon* des galimatias fort curieux; en voici un que je traduis aussi raisonnablement que je le puis pour la commodité du lecteur.

Sa-

Sachez qu'il y a huit vertus dans le Ciel ; je les ai observées , ce qui est facile à tout le monde. Le Soleil est une de ces vertus , la Lune une autre , la troisième est l'assemblage des étoiles ; & les cinq planètes font avec ces trois vertus le nombre de huit. Gardez vous de penser que ces vertus, ou ceux qui sont dans elles & qui les animent , soit qu'ils marchent d'eux-mêmes , soit qu'ils soient portés dans des vehicules , gardez vous , dis-je , de croire que les uns soient des Dieux , & que les autres ne le soient pas , que les uns soient adorables , & qu'il y en ait d'autres qu'on ne doive ni adorer , ni invoquer. Ils sont tous frères , chacun a son partage , nous leur devons à tous les mêmes honneurs , ils remplissent tous l'emploi que le Verbe leur assigna quand il forma l'Univers visible.

Voilà déjà le Verbe trouvé , il faut maintenant trouver les trois personnes. Elles sont dans la seconde Lettre de Platon à Denis. Ces lettres ne sont pas assurément supposées. Le stile est le même que celui de ses dialogues. Il dit souvent à Denis & à Dion des choses assez difficiles à comprendre , & qu'on croirait écrites en chiffre ; mais aussi il en dit de fort claires , & qui se sont trouvées vraies longtems après lui. Par exemple , voici comme il s'exprime dans sa septième lettre à Dion.

J'ai été convaincu que tous les Etats sont assez mal gouvernés ; il n'y a guères ni bonne institution ni bonne administration. On y vit , pour ainsi dire , au jour la journée , & tout va au gré de la fortune plutôt qu'au gré de la sagesse.

Après

Après cette courte digression sur les affaires temporelles, revenons aux spirituelles, à la Trinité. Platon dit à Denis :

Le Roi de l'Univers est environné de ses ouvrages, tout est l'effet de sa grace. Les plus belles des choses ont en lui leur cause première; les secondes en perfection, ont en lui une seconde cause; & il est encor la troisième cause des ouvrages du troisième degré.

On pourrait ne pas reconnaître dans cette lettre la Trinité telle que nous l'admettons; mais c'était beaucoup d'avoir dans un auteur Grec un garant des dogmes de l'Eglise naissante. Toute l'Eglise Grecque fut donc Platonicienne, comme toute l'Eglise Latine fut Péripatéticienne depuis le commencement du treizième siècle. Ainsi deux Grecs qu'on n'a jamais entendus ont été nos maîtres à penser, jusqu'au tems où les hommes se sont mis au bout de deux mille ans à penser par eux-mêmes.



QUESTIONS SUR PLATON , ET SUR QUELQUES AUTRES BAGATELLES.

Platon en disant aux Grecs ce que tant de Philosophes des autres nations avaient dit avant lui , en assurant qu'il y a une Intelligence suprême qui arrangea l'Univers , pensait-il que cette Intelligence suprême résidait en un seul lieu , comme un Roi de l'Orient dans son serail ? ou bien croyait-il que cette puissante Intelligence se répand partout comme la lumière , ou comme un être encor plus fin , plus prompt , plus actif , plus pénétrant que la lumière ? le Dieu de Platon , en un mot , est-il dans la matière ? en est-il séparé ? O vous qui avez lu Platon attentivement , c'est - à - dire , sept ou huit songes - creux cachés dans quelques galetas de l'Europe , si jamais ces questions viennent jusqu'à vous , je vous supplie d'y répondre.

L'Isle barbare des Cassidérides , où les hommes vivaient dans les bois du tems de Platon , a produit enfin des Philosophes , qui sont autant au-dessus de lui , que Platon était au-dessus de ceux de ses contemporains qui ne raisonnaient pas.

Parmi ces Philosophes Clarke est peut-être le plus profond ensemble & le plus clair , le plus

Nouv. Mél. III. Part. I mé.

130 QUESTIONS SUR PLATON , ET SUR
méthodique & le plus fort de tous ceux qui
ont parlé de l'Etre Suprême.

Lorsqu'il eut donné au public son excellent
livre , il se trouva un jeune Gentilhomme de la
Province de Glocester , qui lui fit avec candeur des
objections aussi fortes que ses démonstrations.
On peut les voir à la fin du premier volume
de *Clarke* ; ce n'était pas sur l'existence néces-
saire de l'Etre suprême qu'il disputait , c'était
sur son infinité , & sur son immensité.

Il ne paraît pas en effet que *Charke* ait prou-
vé qu'il y ait un Etre qui pénètre intimement
tout ce qui existe , & que cet Etre , dont on ne
peut concevoir les propriétés , ait la propriété
de s'étendre au-delà de toute borne imagi-
nable.

Le grand *Newton* a démontré qu'il y a du
vuide dans la nature ; mais quel Philosophe pou-
ra me démontrer que *Dieu* est dans ce vuide ,
qu'il touche à ce vuide , qu'il remplit ce vui-
de ? Comment étant aussi bornés que nous le
sommes , pouvons-nous connaître ces profon-
deurs ? Ne nous suffit-il pas qu'il nous soit
prouvé qu'il existe un Maître suprême ? Il ne
nous est pas donné de savoir ce qu'il est , ni
comment il est.

Il semble que *Loke* & *Charke* aient eu les
clefs du monde intelligible. *Loke* a ouvert tous
les apartemens où l'on peut entrer ; mais *Clar-
ke* n'a-t-il pas voulu pénétrer un peu trop au-
delà de l'édifice ?

Comment un Philosophe tel que *Samuel
Clarke* , après un si admirable ouvrage sur l'exi-
stence

stence de DIEU , en a-t-il pû faire ensuite un si pitoyable sur des choses de fait ?

Comment *Benoit Spinoza* , qui avait autant de profondeur dans l'esprit que *Samuel Clarke* , après s'être élevé à la Métaphysique la plus sublime , peut-il ne pas s'apercevoir qu'une Intelligence suprême préside à des ouvrages visiblement arrangés avec une suprême intelligence ? (s'il est vrai après tout que ce soit là le système de *Spinoza* .)

Comment *Newton* , le plus grand des hommes , a-t-il pû commenter l'Apocalypse , ainsi qu'on l'a déjà remarqué ?

Comment *Locke* , après avoir si bien développé l'entendement humain , a-t-il pû dégrader son entendement dans un autre ouvrage ?

Je crois voir des aigles qui s'étant élancés dans la nue , vont se reposer sur un fumier.



PRÉCIS DE LA PHILOSOPHIE A N C I E N N E.

J'Ai consumé environ quarante années de mon pèlerinage dans deux ou trois coins de ce Monde , à chercher cette pierre philosophale qu'on nomme la *vérité*. J'ai consulté tous les adeptes de l'antiquité , *Epicure & Augustin* , *Platon & Mallebranche* , & je suis demeuré dans ma pauvreté. Peut-être dans tous ces creusets des Philosophes y a-t-il une ou deux onces d'or , mais tout le reste est tête morte , fange insipide , dont rien ne peut naître.

Il me semble que les Grecs nos maîtres écrivaient bien plus pour montrer leur esprit qu'ils ne se servaient de leur esprit pour s'instruire. Je ne vois pas un seul auteur de l'antiquité qui ait un système suivi , méthodique , clair , marchant de conséquence en conséquence.

Quand j'ai voulu rapprocher & combiner les systèmes de *Platon* , du précepteur d'*Alexandre* , de *Pythagore* & des Orientaux , voici à peu près ce que j'en ai pu tirer.

* *

Le hazard est un mot vuide de sens ; rien ne peut exister sans cause. Le Monde est arrangé suivant des loix mathématiques , donc il est arrangé par une Intelligence.

* *

Ce

Ce n'est pas un Etre intelligent tel que je le suis qui a présidé à la formation de ce Monde, car je ne puis former un ciron, donc ce Monde est l'ouvrage d'une Intelligence prodigieusement supérieure.

* *

Cet Etre qui possède l'intelligence & la puissance dans un si haut degré, existe-t-il nécessairement ? Il le faut bien : car il faut ou qu'il ait reçu l'être par un autre, ou qu'il soit par sa propre nature. S'il a reçu l'être par un autre, ce qui est très difficile à concevoir, il faut donc que je recoure à cet autre, & cet autre sera le premier moteur. De quelque côté que je me tourne, il faut donc que j'admette un premier moteur puissant & intelligent, qui est tel nécessairement par sa propre nature.

* *

Ce premier moteur a-t-il produit les choses de rien ? cela ne se conçoit pas ; créer de rien c'est changer le néant en quelque chose. Je ne dois point admettre une telle production, à moins que je ne trouve des raisons invincibles qui me forcent d'admettre ce que mon esprit ne peut jamais comprendre.

* *

Tout ce qui existe parait exister nécessairement, puisqu'il existe. Car s'il y a aujourd'hui une raison de l'existence des choses, il y en a eu une hier, il y en a eu une dans tous les tems ; & cette cause doit toujours avoir eu son effet, sans quoi elle aurait été pendant l'éternité une cause inutile.

* *

Mais comment les choses auront-elles toujours existé, étant visiblement sous la main du premier moteur ? Il faut donc que cette puissance ait toujours agi ; de même, à peu près, qu'il n'y a point de Soleil sans lumière, de même qu'il n'y a point de mouvement sans un être qui passe d'un point de l'espace dans un autre point.

* *

Il y a donc un Etre puissant & intelligent, qui a toujours agi ; & si cet Etre n'avait point agi, à quoi lui aurait servi son existence ?

* *

Toutes les choses sont donc des émanations éternelles de ce premier moteur.

* *

Mais comment imaginer que de la pierre & de la fange soient des émanations de l'Etre éternel, intelligent & puissant ?

* *

Il faut de deux choses l'une, ou que la matière de cette pierre & cette fange existent nécessairement par elles-mêmes, ou qu'elles existent nécessairement par ce premier moteur ; il n'y a pas de milieu.

* *

Ainsi donc il n'y a que deux partis à prendre, ou d'admettre la matière éternelle par elle-même, ou la matière sortant éternellement de l'Etre puissant, intelligent, éternel.

* *

Mais, ou subsistante par sa propre nature, ou éma-

émanée de l'Etre producteur, elle existe de toute éternité, puis qu'elle existe, & qu'il n'y a aucune raison pour laquelle elle n'aurait pas existé auparavant.

* *

Si la matière est éternellement nécessaire, il est donc impossible, il est donc contradictoire qu'elle ne soit pas. Mais quel homme peut assurer qu'il est impossible, qu'il est contradictoire que ce caillou & cette mouche n'aient pas l'existence? On est pourtant forcé de dévorer cette difficulté, qui étonne plus l'imagination qu'elle ne contredit les principes du raisonnement.

* *

En effet, dès que vous avez conçu que tout est émané de l'Etre suprême & intelligent, que rien n'en est émané sans raison, que cet Etre existant toujours a dû toujours agir, que par conséquent toutes les choses ont dû éternellement sortir du sein de son existence; vous ne devez pas être plus rebuté de croire la matière dont sont formés ce caillou & cette mouche une production éternelle, que vous n'êtes rebuté de concevoir la lumière comme une émanation éternelle de l'Etre tout-puissant.

* *

Puis que je suis un être étendu & pensant, mon étendue & ma pensée sont donc des productions nécessaires de cet Etre. Il m'est évident que je ne puis me donner ni l'étendue, ni la pensée. J'ai donc reçu l'un & l'autre de cet Etre nécessaire.

* *

Peut-il m'avoir donné ce qu'il n'a pas ? J'ai l'intelligence & je suis dans l'espace , donc il est intelligent , & il est dans l'espace.

* *

Dire que cet Etre éternel , ce Dieu tout-puissant , a de tout tems rempli nécessairement l'Univers de ses productions , ce n'est pas lui ôter sa liberté ; au contraire , car la liberté n'est que le pouvoir d'agir. Dieu a toujours pleinement agi , donc Dieu a toujours usé de la plénitude de sa liberté.

* *

La liberté qu'on nomme d'indifférence , est un mot sans idée , une absurdité ; car ce serait se déterminer sans raison ; ce serait un effet sans cause. Donc Dieu ne peut avoir cette liberté prétendue qui est une contradiction dans les termes. Il a donc toujours agi par cette même nécessité qui fait son existence.

* *

Il est donc impossible que le monde soit sans Dieu , il est impossible que Dieu soit sans le monde.

* *

Ce monde est rempli d'êtres qui se succèdent , donc Dieu a toujours produit des êtres qui se sont succédés.

* *

Ces assertions préliminaires sont la base de l'ancienne Philosophie Orientale & de celle des Grecs. Il faut excepter *Démocrite* & *Epicure* , dont la Philosophie corpusculaire a combattu ces dogmes. Mais remarquons que les Epicuriens se fon-

fondaient sur une Physique entièrement erronée , & que le systême métaphysique de tous les autres Philosophes subsiste avec tous les systêmes physiques. Toute la nature , excepté le vuide , contredit *Epicure* ; & aucun phénomène ne contredit la Philosophie que je viens d'expliquer. Or une Philosophie qui est d'accord avec tout ce qui se passe dans la nature , & qui contente les esprits les plus attentifs , n'est-elle pas supérieure à tout autre systême non révélé ?

* *

Après ces assertions des anciens Philosophes que j'ai rapprochées autant qu'il m'a été possible, que nous reste-t-il ? Un cahos de doutes & de chimères. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu un Philosophe à systême qui n'ait avoué à la fin de sa vie qu'il avait perdu son tems. Il faut avouer que les inventeurs des arts mécaniques ont été bien plus utiles aux hommes que les inventeurs des syllogismes : celui qui imagina la navette l'emporte furieusement sur celui qui imagina les idées innées.



CONVERSATION

DE LUCIEN, D'ERASME ET DE RABELAIS,

DANS LES CHAMPS ELISÉES.

Lucien fit il y a quelque tems connaissance avec *Erasme* , malgré sa répugnance pour tout ce qui venait des frontières d'Allemagne. Il ne croyait pas qu'un Grec dût s'abaisser à parler avec un Batave ; mais ce Batave lui ayant paru un mort de bonne compagnie , ils eurent ensemble cet entretien.

LUCIEN.

Vous avez donc fait dans un pays barbare le même métier que je faisais dans le pays le plus poli de la terre , vous vous êtes moqué de tout ?

ERASME.

Hélas ! je l'aurais bien voulu ; c'eût été une grande consolation pour un pauvre Théologien tel que je l'étais , mais je ne pouvais prendre les mêmes libertés que vous avez prises.

LUCIEN.

Cela m'étonne : les hommes aiment assez qu'on leur montre leurs sottises en général , pourvu qu'on ne désigne personne en particulier ; chacun applique alors à son voisin ses propres ridicules ,

dicules , & tous les hommes rient aux dépens les uns des autres. N'en était-il donc pas de même chez vos contemporains ?

É R A S M E.

Il y avait une énorme différence entre les gens ridicules de votre tems , & ceux du mien : vous n'aviez à faire qu'à des Dieux qu'on jouait sur le théâtre , & à des Philosophes qui avaient encore moins de crédit que les Dieux ; mais moi j'étais entouré de fanatiques , & j'avais besoin d'une grande circonspection pour n'être pas brulé par les uns , ou assassiné par les autres.

L U C I E N.

Comment pouviez-vous rire dans cette alternative ?

É R A S M E.

Aussi je ne riais guères ; & je passai pour être beaucoup plus plaisant que je ne l'étais ; on me crut fort gai & fort ingénieux , parce qu'alors tout le monde était triste. On s'occupait profondément d'idées creuses qui rendaient les hommes atrabilaires. Celui qui pensait qu'un corps peut être en deux endroits à la fois , était prêt d'égorger celui qui expliquait la même chose d'une manière différente. Il y avait bien pis ; un homme de mon état qui n'eût point pris de parti entre ces deux factions , eût passé pour un monstre.

LUCIEN.

140 CONVERSATION DE LUCIEN.

LUCIEN.

Voilà d'étranges hommes que les barbares avec qui vous viviez ! De mon tems les Gètes & les Massagètes étaient plus doux & plus raisonnables. Et quelle était donc votre profession dans l'horrible pays que vous habitiez ?

ERASME.

J'étais moine Hollandais.

LUCIEN.

Moine ! quelle est cette profession là ?

ERASME.

C'est celle de n'en avoir aucune , de s'engager par un serment inviolable à être inutile au genre humain , à être absurde & esclave , & à vivre aux dépens d'autrui.

LUCIEN.

Voilà un bien vilain métier ! Comment avec tant d'esprit aviez-vous pû embrasser un état qui déshonore la nature humaine ? Passe encor pour vivre aux dépens d'autrui : mais faire vœu de n'avoir pas le sens commun & de perdre sa liberté !

ERASME.

C'est qu'étant fort jeune , & n'ayant ni parens , ni amis , je me laissai séduire par des gueux qui cherchaient à augmenter le nombre de leurs semblables.

LUCIEN.

L U C I E N.

Quoi ? il y avait beaucoup d'hommes de cette espèce ?

E R A S M E.

Ils étaient en Europe environ six à sept cent mille.

L U C I E N.

Juste Ciel ! Le monde est donc devenu bien sot & bien barbare depuis que je l'ai quitté ! *Horace* l'avait bien dit , que tout irait en empirant : *Progeniem vitiosiore*.

E R A S M E.

Ce qui me console , c'est que tous les hommes dans le siècle où j'ai vécu , étaient montés au dernier échelon de la folie ; il faudra bien qu'ils en descendent , & qu'il y en ait quelques-uns parmi eux qui retrouvent enfin un peu de raison.

L U C I E N.

C'est de quoi je doute fort. Dites moi , je vous prie , quelles étaient les principales folies de votre tems ?

E R A S M E.

Tenez , en voici une liste que je porte toujours avec moi ; lisez.

L U C I E N.

Elle est bien longue.

(Lucien

142 CONVERSATION DE LUCIEN,

(Lucien lit , & éclate de rire ; Rabelais survient.

RABELAIS.

Messieurs , quand on rit je ne suis pas de trop ; de quoi s'agit-il ?

LUCIEN & ERASME.

D'extravagances.

RABELAIS.

Ah ! je suis votre homme.

LUCIEN à Erasme.

Quel est cet original ?

ERASME.

C'est un homme qui a été plus hardi que moi & plus plaissant ; mais il n'était que prêtre , & pouvait prendre plus de liberté que moi qui étais moine.

LUCIEN à Rabelais.

Avais-tu fait , comme Erasme , vœu de vivre aux dépens d'autrui ?

RABELAIS.

Doublement ; car j'étais prêtre & médecin. J'étais né fort sage , je devins aussi savant qu'Erasme ; & voyant que la sagesse & la science ne menaient communément qu'à l'hôpital ou au gibet , voyant même que ce demi-plaissant d'Erasme était quelquefois persécuté , je m'avisai

fai d'être plus fou que tous mes compatriotes ensemble ; je composai un gros livre de contes à dormir debout , rempli d'ordures , dans lequel je tournai en ridicule toutes les superstitions , toutes les cérémonies , tout ce qu'on révérait dans mon pays , toutes les conditions , depuis celle de Roi & de grand Pontife , jusqu'à celle de Docteur en Théologie qui est la dernière de toutes ; je dédiai mon livre à un Cardinal , & je fis rire jusqu'à ceux qui me méprisent.

L U C I E N.

Qu'est - qu'un Cardinal , *Erasme* ?

E R A S M E.

C'est un prêtre vêtu de rouge , à qui on donne cent mille écus de rente pour ne rien faire du tout.

L U C I E N.

Vous m'avouerez du moins que ces Cardinaux là étaient raisonnables. Il faut bien que tous vos concitoyens ne fussent pas si fous que vous le dites.

E R A S M E.

Que Monsieur *Rabelais* me permette de prendre la parole. Les Cardinaux avaient une autre espèce de folie , c'était celle de dominer ; & comme il est plus aisé de subjuguier des fots que des gens d'esprit , ils voulurent assommer la raison qui commençait à lever la tête. Monsieur *Rabelais* que vous voyez , imita le premier *Brutus* , qui contrefit l'insensé pour échapper à la défiance & à la tyrannie des *Tarquins*.

LU.

LUCIEN.

Tout ce que vous me dites me confirme dans l'opinion qu'il valait mieux vivre dans mon siècle que dans le vôtre. Ces Cardinaux dont vous me parlez étaient donc les maîtres du Monde entier , puisqu'ils commandaient aux fous ?

RABELAIS.

Non ; il y avait un vieux fou au-dessus d'eux.

LUCIEN.

Comment s'appellait-il ?

RABELAIS.

Un *Papegaut*. La folie de cet homme consistait à se dire infailible , & à se croire le maître des Rois ; & il l'avait tant dit , tant répété , tant fait crier par les moines , qu'à la fin presque toute l'Europe en fut persuadée.

LUCIEN.

Ah ! que vous l'emportez sur nous en démen-
ce ! Les fables de *Jupiter* , de *Neptune* & de *Pluton* , dont je me suis tant moqué , étaient des choses respectables en comparaison des sottises dont votre Monde a été infatué. Je ne saurais comprendre comment vous avez pu parvenir à tourner en ridicule avec sécurité des gens qui devaient craindre le ridicule encore plus qu'une conspiration. Car enfin , on ne se moque pas de ses maîtres impunément : & j'ai été assez sage pour ne pas dire un seul mot des
Empe-

Empereurs Romains. Quoi ! vôte nation adorait un Papegaut ! Vous donniez à ce Papegaut tous les ridicules imaginables , & vôte nation le souffrait ! elle était donc bien patiente ?

R A B E L A I S.

Il faut que je vous aprenne ce que c'était que ma nation. C'était un composé d'ignorance , de superstition , de bêtise , de cruauté & de plaisanterie. On commença par faire pendre & par faire cuire tous ceux qui parlaient sérieusement contre les Papegauts & les Cardinaux. Le pays des Welches dont je suis natif nagea dans le sang ; mais dès que ces exécutions étaient faites , la nation se mettait à danser , à chanter , à faire l'amour , à boire & à rire. Je pris mes compatriotes par leur faible , je parlai de boire , je dis des ordures , & avec ce secret tout me fut permis. Les gens d'esprit y entendirent finesse & m'en furent gré. Les gens grossiers ne virent que les ordures & les savourèrent ; tout le monde m'aima , loin de me persécuter.

L U C I E N.

Vous me donnez une grande envie de voir vôte livre. N'en auriez - vous point un exemplaire dans vôte poche ? Et vous , *Erasme* , pourriez - vous aussi me prêter vos facéties ?

(Ici *Erasme* & *Rabelais* donnent leurs ouvrages à *Lucien* , qui en lit quelques morceaux ; & pendant qu'il lit , ces deux Philosophes s'entre-
tiennent.)

146 CONVERSATION DE LUCIEN , &c.

RABELAIS à *Erasme*.

J'ai lû vos écrits , & vous n'avez pas lû les miens , parce que je suis venu un peu après vous. Vous avez peut-être été trop réservé dans vos railleries , & moi trop hardi dans les miennes ; mais à présent nous pensons tous deux de même. Pour moi je ris quand je vois un Docteur arriver dans ce pays-ci.

ERASME.

Et moi je le plains ; je dis , Voilà un malheureux qui s'est fatigué toute sa vie à se tromper , & qui ne gagne rien ici à fortir d'erreur.

RABELAIS.

Comment donc , n'est-ce rien d'être détrompé ?

ERASME.

C'est peu de chose quand on ne peut plus détromper les autres. Le grand plaisir est de montrer le chemin à ses amis qui s'égarent , & les morts ne demandent leur chemin à personne.

Erasme & *Rabelais* raisonnèrent assez longtemps. *Lucien* revint après avoir lû le chapitre des *Torhecus* , & quelques pages de l'*Eloge de la folie*. Ensuite ayant rencontré le Docteur *Swift* , ils allèrent tous quatre souper ensemble.



FEMMES ,

FEMMES, SOYEZ SOUMISES

A V O S M A R I S.

L'Abbé de *Châteauneuf* me contait un jour , que Madame la Maréchale de *Grancey* était fort impérieuse. Elle avait d'ailleurs de très grandes qualités. Sa plus grande fierté consistait à se respecter soi-même , à ne rien faire dont elle pût rougir en secret ; elle ne s'abaisa jamais à dire un mensonge. Elle aimait mieux avouer une vérité dangereuse que d'user d'une dissimulation utile. Elle disait que la dissimulation marque toujours de la timidité. Mille actions généreuses signalèrent sa vie ; mais quand on l'en louait , elle se croyait méprisée : elle disait , „ Vous pensez donc que ces actions m'ont „ coûté des efforts. Ses amans l'adoraient , ses amis la chérissaient , & son mari la respectait.

Elle passa quarante années dans cette dissipation & dans ce cercle d'amusemens qui occupent sérieusement les femmes , n'ayant jamais rien lu que les lettres qu'on lui écrivait , n'ayant jamais mis dans sa tête que les nouvelles du jour , les ridicules de son prochain & les intérêts de son cœur. Enfin quand elle se vit à cet âge où l'on dit que les belles femmes qui ont de l'esprit passent d'un trône à l'autre , elle voulut lire. Elle commença par les tragédies de *Racine* , & fut étonnée de sentir en les li-

fant encore plus de plaisir qu'elle n'en avait éprouvé à la représentation : le bon gout qui se déployait en elle lui faisait discerner que cet homme ne disait jamais que des choses vraies & intéressantes, qu'elles étaient toutes à leur place, qu'il était simple & noble, sans déclamation, sans rien de forcé, sans courir après l'esprit ; que ses intrigues, ainsi que ses pensées, étaient toutes fondées sur la nature. Elle retrouvait dans cette lecture l'histoire de ses sentimens & le tableau de sa vie.

On lui fit lire *Montagne*. Elle fut charmée d'un homme qui faisait conversation avec elle, & qui doutait de tout. On lui donna ensuite les grands hommes de *Plutarque*. Elle demanda pourquoi il n'avait pas écrit l'histoire des grandes femmes ?

L'Abbé de *Châteauneuf* la rencontra un jour toute rouge de colère. Qu'avez-vous donc, Madame ? lui dit-il. J'ai ouvert par hasard, répondit-elle, un livre qui trainait dans mon cabinet ; c'est, je crois, quelque recueil de lettres. J'y ai vu ces paroles : *Femmes, soyez soumises à vos maris*. J'ai jetté le livre.

Comment, Madame ? savez-vous bien que ce sont les Epîtres de *St. Paul* ?

Il ne m'importe de qui elles sont, l'auteur est très impoli. Jamais Monsieur le Maréchal ne m'a écrit dans ce stile ; je suis persuadée que votre *St. Paul* était un homme très difficile à vivre. Etait-il marié ?

Oui, Madame.

Il fallait que sa femme fût une bien bonne créa-

créature. Si j'avais été la femme d'un pareil homme, je lui aurais fait voir du pays. *Soyez soumises à vos maris !* Encor s'il s'était contenté de dire , *Soyez douces , complaisantes , attentives , économes* , je dirais , Voilà un homme qui fait vivre ; & pourquoi soumises , s'il vous plaît ? Quand j'épousai Monsieur de *Grancey* , nous nous promîmes d'être fidèles : je n'ai pas trop gardé ma parole , ni lui la sienne ; mais ni lui ni moi ne promîmes d'obéir. Sommes-nous donc des esclaves ? N'est-ce pas assez qu'un homme après m'avoir épousée ait le droit de me donner une maladie de neuf mois , qui quelquefois est mortelle ? N'est-ce pas assez que je mette au jour avec de très grandes douleurs un enfant qui pourra me plaider quand il sera majeur ? Ne suffit-il pas que je sois sujette tous les mois à des incommodités très désagréables pour une femme de qualité , & que pour comble la suppression d'une de ces douze maladies par an soit capable de me donner la mort , sans qu'on vienne me dire encore , *Obéissez ?*

Certainement la nature ne l'a pas dit ; elle nous a fait des organes différens de ceux des hommes ; mais en nous rendant nécessaires les uns aux autres , elle n'a pas prétendu que l'union formât un esclavage. Je me souviens bien que *Molière* a dit :

Du côté de la barbe est la toute-puissance.

Mais voilà une plaisante raison pour que j'aye un maître ! Quoi , parce qu'un homme a le menton couvert d'un vilain poil rude , qu'il

est obligé de tondre de fort près , & que mon menton est né rasé , il faudra que je lui obéisse très humblement ? Je fais bien qu'en général les hommes ont les muscles plus forts que les nôtres , & qu'ils peuvent donner un coup de poing mieux appliqué : j'ai bien peur que ce ne soit là l'origine de leur supériorité.

Ils prétendent avoir aussi la tête mieux organisée , & en conséquence ils se vantent d'être plus capables de gouverner. Mais je leur montrerai des Reines qui valent bien des Rois. On me parlait ces jours passés d'une Princesse Allemande , qui se lève à cinq heures du matin pour travailler à rendre ses sujets heureux , qui dirige toutes les affaires , répond à toutes les lettres , encourage tous les arts , & qui répand autant de bienfaits qu'elle a de lumières. Son courage égale ses connaissances ; aussi n'a-t-elle pas été élevée dans un couvent par des imbécilles qui nous apprennent ce qu'il faut ignorer , & qui nous laissent ignorer ce qu'il faut apprendre. Pour moi , si j'avais un Etat à gouverner , je me sens capable d'oser suivre ce modèle.

L'Abbé de *Châteauneuf* qui était fort poli , n'eut garde de contredire Madame la Maréchale.

A propos , dit-elle , est-il vrai que *Mahomet* avait pour nous tant de mépris , qu'il prétendait que nous n'étions pas dignes d'entrer en Paradis , & que nous ne serions admises qu'à l'entrée ? En ce cas , dit l'Abbé , les hommes se tiendront toujours à la porte. Mais consolez-vous ,
il

il n'y a pas un mot de vrai dans tout ce qu'on dit ici de la Religion Mahométane. Nos moines ignorans & méchans nous ont bien trompés, comme le dit mon frère, qui a été douze ans Ambassadeur à la Porte.

Quoi ! il n'est pas vrai, Monsieur, que *Mahomet* ait inventé la pluralité des femmes, pour mieux s'attacher les hommes ? Il n'est pas vrai que nous soyons esclaves en Turquie, & qu'il nous soit défendu de prier Dieu dans une Mosquée ? Pas un mot de tout cela, Madame. *Mahomet*, loin d'avoir imaginé la polygamie l'a reprimée & restreinte. Le sage *Salomon* possédait sept cent épouses. *Mahomet* a réduit ce nombre à quatre seulement. Mesdames iront en Paradis tout comme Messieurs, & sans doute on y fera l'amour, mais d'une autre manière qu'on ne le fait ici. Car vous sentez bien que nous ne connaissons l'amour dans ce monde que très imparfaitement.

Hélas, vous avez raison, dit la Maréchale : L'homme est bien peu de chose.

Mais, dites moi, votre *Mahomet* a-t-il ordonné que les femmes fussent soumises à leurs maris ?

Non, Madame, cela ne se trouve point dans l'Alcoran.

Pourquoi donc sont-elles esclaves en Turquie ?

Elles ne sont point esclaves, elles ont leurs biens, elles peuvent tester, elles peuvent demander un divorce dans l'occasion : elles vont à la Mosquée à leurs heures, & à leurs rendez-vous à d'autres heures : on les voit dans les

rués avec leurs voiles sur le nez , comme vous aviez votre masque il y a quelques années. Il est vrai qu'elles ne paraissaient ni à l'opéra , ni à la comédie ; mais c'est parce qu'il n'y en a point. Doutez-vous que si jamais dans Constantinople , qui est la patrie d'*Orphée* , il y avait un opéra , les Dames Turques ne remplissent les premières loges ?

Femmes , soyez soumises à vos maris ! disait toujours la Maréchale entre ses dents. Ce *Paul* était bien brutal.

Il était un peu dur , repartit l'Abbé , & il aimait fort à être le maître : il traita du haut en bas *St. Pierre* qui était un assez bon homme. D'ailleurs il ne faut pas prendre au pied de la lettre tout ce qu'il dit. On lui reproche d'avoir eu beaucoup de penchant pour le Jan-sénisme. Je me doutais bien que c'était un hérétique , dit la Maréchale , & elle se remit à sa toilette.



CONFORMEZ VOUS AUX TEMS,

FEu Monsieur de *Montampui*, mon bon ami, Recteur de l'Université de Paris, eut envie un jour d'aller à une représentation de *Zaïre*, pièce très sainte, dans laquelle l'héroïne ne donne un rendez-vous que pour se faire baptiser.

Mr. le Recteur n'avait d'autre parti à prendre que celui d'aller en fiacre de son collège à la comédie, vêtu de son habit ordinaire, comme en usent tous les honnêtes gens de Paris; mais il crut, comme le père *Castel*, que l'Univers avait les yeux sur lui, & il le crut avec d'autant plus de raison, qu'étant Recteur de l'Université, il avait, suivant la force du mot, inspection sur l'Univers, lequel par conséquent le regardait continuellement. Il sentit que l'Univers apprendrait avec étonnement qu'un nommé *Montampui* avait été à la comédie, & que tous les siècles en seraient scandalisés.

Montampui ne voulant ni faire cette peine à l'Univers, ni se priver de la comédie, prit le parti de se déguiser en femme. Il avait dans une vieille armoire un ajustement de sa grand'mère, décédée du tems de la Fronde. Le voilà qui s'affuble d'un cotillon de drap rouge, & d'un manteau feuille morte. Il couvre sa vieille tête de Recteur d'une coëffure à triple étage, surmontée

montée d'un gros nœud de rubans rose sèche.

Une paire d'engageantes rouffes & déchirées laisse paraître dans tout leur avantage ses bras quarrés & velus. Notre Recteur ainsi trouffé fort par une porte secrète du collège, & court à celle de la comédie.

Cette étrange figure attroupa le monde ; on eut peu de respect pour Madame ; elle fut tiraillée, reconnue pour un vilain homme, & menée en prison, où elle demeura jusqu'à ce qu'elle eût avoué qu'elle était Recteur de l'Université de Paris, la fille ainée de nos Rois. Si Mr. *Montampui* avait eu dans la tête ce bel axiome, *Conformez vous aux tems*, il n'aurait pas donné cette scène à l'Univers.

Ce n'est pas la peine de recommander cette maxime aux courtisans, ils l'ont toujours fidèlement observée avec les hommes en place ; *serviebant temporis*, comme dit *Tacite*. Les Dames & les petits maîtres ont toujours aussi révééré la mode, & même enchéri sur elle ; ce n'est pas à ceux qui vont selon le tems, c'est à ceux que la destinée a mis à la tête des Gouvernemens, que s'adresse ce petit discours.

Rois d'Angleterre, vous ne faites plus semblant de guérir des écrouelles, depuis que votre peuple s'est aperçu que vous n'êtes pas Médecins. La Société Royale de Londres a vû clairement qu'il n'y a nul raport physique ni métaphysique entre les prérogatives de la Couronne d'Angleterre & des humeurs froides. Vous avez retranché cette cérémonie, vous vous êtes conformés au tems.

Je

Je suis persuadé qu'il y avait de très belles loix dans Athènes sur la recolte du gland , avant que *Triptolème* eût enseigné aux Grecs à semer du bled. Mais quand les Athéniens eurent commencé à manger du pain , & à trouver cette nourriture meilleure que l'autre , alors toutes les loix sur le gland s'abolirent d'elles-mêmes , & les Arcontes furent obligés d'encourager l'agriculture.

Archevêques de Naples , le tems viendra où le sang de Mr. *St. Janvier* ou *Gennaro* ne bouillira plus quand on l'aprochera de sa tête. Les Gentilshommes Napolitains & les Bourgeois en sauront assez dans quelques siècles , pour conclure que ce tour de passe-passe ne leur a pas valu un ducat , qu'il est absolument inutile à la prospérité du Royaume & au bien-être des citoyens ; que DIEU ne fait point de miracles à jour nommé , qu'il ne change point les loix qu'il a imposées à la nature. Quand ces notions seront descendues des Nobles aux Citadins , & de ceux-ci à la portion du peuple qui est capable de raison , alors on verra dans Naples ce qu'on vit dans la petite ville *Egnatia* , où du tems d'*Horace* l'encens brûlait de lui-même , sans qu'on l'aprochât du feu. *Horace* tourna le miracle en ridicule , & il ne se fit plus. C'est ainsi qu'on s'est défait du saint nombril de JESU dans la ville de Châlons ; c'est ainsi que les miracles sont partis de la moitié de l'Europe avec les reliques. Dès que la raison vient , les miracles s'en vont.

Tribunal ancien ou nouveau , qui siégez dans
une

une grande ville irrégulière, composée de palais & de chaumières, dégoutante & magnifique, habitée tour à tour par des Sauvages, des demi-Sauvages, des Welches, des Romains, des Francs, & enfin par des Français, il y a bien longtems que vous n'avez promené dans les rues la prétendue carcasse de la bergère de Nanterre, & que *Marcel* & *Geneviève* ne se sont rencontrés sur le pont Nôtre-Dame, pour nous donner de la pluie & du beau tems. Vous avez fû que les bons Bourgeois de Paris commençaient à soupçonner que ce n'est pas une petite fille de village qui dispose des saisons, mais que le Dieu qui arrangea la matière & qui forma les éléments, est le seul maitre absolu des airs & de la terre; & bientôt *Geneviève* honorée modestement dans sa nouvelle Eglise, ne partagera plus avec DIEU le domaine supreme de la nature.

Vous ne rendrez plus d'arrêts ni en faveur d'*Aristote*, ni contre l'émétique; on ne vous présentera plus de réquisitoire pour empêcher que l'inoculation ne conserve la vie de nos Princes & de nos Citoyens; vous vous conformerez aux tems.

Les tems aprochent où l'on se lassera d'envoyer de l'argent à trois cent lieues de chez soi, pour posséder en sûreté dans sa patrie des prés & des vignes accordées par le Souverain.

On verra qu'il n'appartient pas plus à un Italien de se mêler de ce que pense un Français, qu'il n'appartient à ce Français de prescrire à cet Italien ce qu'il doit penser. On sentira l'énorme

&

& dangereux ridicule d'avoir dans un Etat un corps considérable de Citoyens dépendant d'un Maître étranger. Ce corps comprendra lui-même qu'il serait plus honoré , plus cher à la nation , si réclamant son indépendance naturelle , il cessait d'employer à ses dépens une espèce de simonie pour se rendre esclave. Il se fortifiera dans cette idée sage & noble , par l'exemple d'une isle voisine. Alors vous ferez servir votre influence & votre pouvoir à briser des liens dont la nation s'indigne. Vous vous conformerez aux tems.

Il est plus beau , sans doute , de les préparer que de s'y conformer ; car il y a peu de mérite à se nourrir des fruits que l'arrière-saison fait naître ; mais c'en est un grand de préparer la terre , par une sage culture , à porter de bonne heure les productions dont on n'aurait eu qu'une jouissance tardive.

L'opinion gouverne le monde , mais ce sont les sages qui à la longue dirigent cette opinion.

Quand ces sages ont enfin éclairé les hommes , il ne faut pas traiter avec eux comme on usait du tems de *Pierre Lombard* , de *Scot* , & de *Gilbert de la Porée*.

Une société infociale , étrangère dans sa patrie , composée de gens de mérite , de fots , de fanatiques , de fripons , portait d'un bout de l'Univers à l'autre l'étendart d'un homme qui prétend commander de droit divin à l'Univers ; elle avait fabriqué dans un coin , au nom de cet homme , cent & une flèches dont elle perçait dévotement ses ennemis ; elle voulut persuader
que

158 CONFORMEZ VOUS AUX TEMS.

que ces flèches étaient d'or , & qu'elles étaient tombées du ciel.

Pour appuyer cette opinion , elle employa une espèce de magie. Les incrédules qui voulaient prouver que ces flèches n'étaient que de plomb , se trouvaient tout d'un coup , sans savoir comment , à trois cent , à cinq cent milles de chez eux , ou dans un château voisin , obscur & mal meublé , dont ils ne sortaient point qu'ils n'eussent signé que les cent & une flèches étaient d'un or très pur.

Vous avez enfin purgé le pays de ces magiciens ; vous avez vû de loin le tems où l'exécution publique les aurait exterminés. Non-seulement vous vous êtes conformés aux tems , mais vous avez prévenu les tems.

Ne gêtez pas cette bonne œuvre , en écrasant le fanatisme d'une main , & en poursuivant la raison de l'autre.

Quand vous voyez cette raison faire des progrès si prodigieux , regardez-la comme une alliée qui peut venir à votre secours , & non comme une ennemie qu'il faut attaquer. Croyez qu'à la longue elle fera plus puissante que vous ; osez la chérir & non la craindre. Conformez vous aux tems.



DE L'HORRIBLE DANGER DE LA LECTURE.

NOus , *Jouffouf Cherébi* , par la grace de Dieu , Mouphti du St. Empire Ottoman , lumière des lumières , élu entre les élus , à tous les fidèles qui ces présentes verront , soteife & bénédiction.

Comme ainfi soit que *Saïd Effendi* , ci-devant Ambassadeur de la Sublime Porte , vers un petit Etat nommé Frankrom , situé entre l'Espagne & l'Italie , a raporté parmi nous le pernicieux usage de l'Imprimerie , ayant consulté sur cette nouveauté nos vénérables frères les Cadis & Imans de la ville Impériale de Stamboul , & surtout les Faquirs connus par leur zèle contre l'esprit , il a semblé bon à *Mahomet* & à nous , de condamner , proscrire , anathématiser ladite infernale invention de l'Imprimerie , pour les causes ci-dessous énoncées.

1^o. Cette facilité de communiquer ses pensées tend évidemment à dissiper l'ignorance , qui est la gardienne & la sauve-garde des Etats bien policés.

2^o. Il est à craindre que parmi les livres apportés d'Occident , il ne s'en trouve quelques-uns sur l'agriculture & sur les moyens de perfectionner les arts mécaniques , lesquels ouvrages pourraient à la longue (ce qu'à Dieu
ne

ne plaîse) réveiller le génie de nos cultivateurs & de nos manufacturiers , exciter leur industrie , augmenter leurs richesses , & leur inspirer un jour quelque élévation d'ame , quelque amour du bien public , sentimens absolument opoîés à la faine doctrine.

3°. Il arriverait à la fin que nous aurions des livres d'histoire dégagés du merveilleux , qui entretient la nation dans une heureuse stupidité ; on aurait dans ces livres l'impudence de rendre justice aux bonnes & aux mauvaises actions , & de recommander l'équité & l'amour de la patrie , ce qui est visiblement contraire aux droits de notre place.

4°. Il se pourrait dans la fuite des tems que de misérables Philosophes , sous le prétexte spécieux , mais punissable , d'éclairer les hommes & de les rendre meilleurs , viendraient nous enseigner des vertus dangereuses , dont le peuple ne doit jamais avoir de connaissance.

5°. Ils pourraient , en augmentant le respect qu'ils ont pour Dieu , & en imprimant scandaleusement qu'il remplit tout de sa présence , diminuer le nombre des pèlerins de la Mecque , au grand détriment du salut des ames.

6°. Il arriverait sans doute qu'à force de lire les Auteurs Occidentaux qui ont traité des maladies contagieuses , & de la manière de les prévenir , nous serions assez malheureux pour nous garantir de la peste , ce qui serait un attentat énorme contre les ordres de la Providence.

A ces causes & autres , pour l'édification
des

OU LA TOILETTE DE MAD. DE POMPAD. 177

dans l'Europe le genre humain que vous aviez éclairé & subjugué. Ce qui vous étonnera, c'est que dans les derniers siècles de cette barbarie, c'est parmi ces Moines mêmes, parmi ces ennemis de la raison, que la Nature a suscité des hommes utiles. Les uns ont inventé l'art de secourir la vue affaiblie par l'âge ; les autres ont paitri du salpêtre avec du charbon, & cela nous a valu des instrumens de guerre, avec lesquels nous aurions exterminé les *Scipions*, *Alexandre* & *César*, & la Phalange Macédonienne, & toutes vos Légions ; ce n'est pas que nous soyons plus grands Capitaines que les *Scipions*, les *Alexandres* & les *Césars*, mais c'est que nous avons de meilleures armes.

T U L L I A.

Je vois toujours en vous la politesse d'un grand Seigneur, avec l'érudition d'un homme d'Etat ; vous auriez été digne d'être Sénateur Romain.

MR. L E D U C.

Ah ! Madame, vous êtes bien plus digne d'être à la tête de notre Cour.

MADAME DE POMPADOUR.

Madame aurait été trop dangereuse pour moi.

T U L L I A.

Consultez vos beaux miroirs faits avec du fable, & vous verrez que vous n'aurez rien à craindre. Eh bien, Monsieur, vous disiez donc

Nouv. Mél. III. Part.

M

le

le plus poliment du monde que vous en savez beaucoup plus que nous.

MR. L E D U C.

Je disais , Madame , que les derniers siècles sont toujours plus instruits que les premiers , à moins qu'il n'y ait eu quelque révolution générale qui ait absolument détruit tous les monumens de l'Antiquité. Nous avons eu des révolutions horribles , mais passagères ; & dans ces orages on a été assez heureux pour conserver les ouvrages de votre père , & ceux de quelques autres grands hommes ; ainsi le feu sacré n'a jamais été totalement éteint , & il a produit à la fin une lumière presque universelle. Nous fîmes les Scholastiques barbares qui ont régné longtems parmi nous , mais nous respectons Cicéron , & tous les Anciens qui nous ont appris à penser. Si nous avons d'autres loix de Physique que celles de votre tems , nous n'avons point d'autre règle d'éloquence ; & voilà peut-être de quoi terminer la querelle entre les Anciens & les Modernes.

Toute la compagnie fut de l'avis de Mr. le Duc. On alla ensuite à l'Opéra de Castor & Pollux. Tullia fut très contente des paroles & de la musique , quoi qu'on die. Elle avoua qu'un tel spectacle valait mieux qu'un combat de gladiateurs.



DIALOGUE DU CHAPON ET DE LA POULARDE.

LE CHAPON.

EH mon Dieu , ma poule , te voilà bien triste ;
qu'as - tu ?

LA POULARDE.

Mon cher ami , demande moi plutôt ce que
je n'ai plus. Une maudite servante m'a prise
sur ses genoux , m'a plongé une longue aiguille
dans le cu , a saisi ma matrice , l'a roulée au-
tour de l'aiguille , l'a arrachée , & l'a donnée à
manger à son chat. Me voilà incapable de rece-
voir les faveurs du chantre du jour , & de pon-
dre.

LE CHAPON.

Hélas ! ma bonne , j'ai perdu plus que vous ;
ils m'ont fait une opération doublement cruelle :
ni vous ni moi n'aurons plus de consolation
dans ce monde ; ils vous ont fait poularde , &
moi chapon. La seule idée qui adoucit mon état
déplorable , c'est que j'entendis ces jours passés ,
près de mon poulaillier , raisonner deux Abbés
Italiens à qui on avait fait le même outrage ,
afin qu'ils pussent chanter devant le Pape avec
une voix plus claire. Ils disaient que les hom-
mes avaient commencé par circoncire leurs fem-

M 2

bla.

180 DIALOGUE DU CHAPON

blables , & qu'ils finissaient par les châtrer : ils maudissaient la destinée & le genre humain.

LA POULARDE.

Quoi ! c'est donc pour que nous ayons une voix plus claire qu'on nous a privés de la plus belle partie de nous-mêmes ?

LE CHAPON.

Hélas ! ma pauvre poularde , c'est pour nous engraisser , & pour nous rendre la chair plus délicate.

LA POULARDE.

Eh bien , quand nous serons plus gras , le feront-ils davantage ?

LE CHAPON.

Oui , car ils prétendent nous manger.

LA POULARDE.

Nous manger ! Ah les monstres !

LE CHAPON.

C'est leur coutume ; ils nous mettent en prison pendant quelques jours , nous font avaler une pâtée dont ils ont le secret , nous crèvent les yeux pour que nous n'ayons point de distraction. Enfin , le jour de la fête étant venu , ils nous arrachent les plumes , nous coupent la tête , & nous font rôtir. On nous apporte devant eux dans une large pièce d'argent ; chacun dit de nous ce qu'il pense ; on fait notre orai-

raison funèbre ; l'un dit que nous sentons la noisette ; l'autre vante notre chair succulente ; on loue nos cuisses , nos bras , notre croupion ; & voilà notre histoire dans ce bas monde finie pour jamais.

L A P O U L A R D E .

Quels abominables coquins ! Je suis prête à m'évanouir. Quoi ! on m'arrachera les yeux ! on me coupera le cou ! je ferai rotie & mangée ! Ces scélérats n'ont donc point de remords ?

L E C H A P O N .

Non , ma mie ; les deux Abbés dont je vous ai parlé , disaient que les hommes n'ont jamais de remords des choses qu'ils font dans l'usage de faire.

L A P O U L A R D E .

La détestable engeance ! Je parie qu'en nous dévorant ils se mettent encor à rire & à faire des contes plaisans , comme si de rien n'était.

L E C H A P O N .

Vous l'avez deviné ; mais fachez pour votre consolation (si c'en est une) que ces animaux qui sont bipèdes comme nous , & qui sont fort au-dessous de nous , puisqu'ils n'ont point de plumes , en ont usé ainsi fort souvent avec leurs semblables, J'ai entendu dire à mes deux Abbés que tous les Empereurs Chrétiens & Grecs ne manquaient jamais de crever les deux yeux à leurs cousins & à leurs frères ; que même dans

182 D I A L O G U E D U C H A P O N

le pays où nous sommes il y avait eu un nommé *Débonnaire* , qui fit arracher les yeux à son neveu *Bernard*. Mais pour ce qui est de rôtir des hommes , rien n'a été plus commun parmi cette espèce. Mes deux Abbés disaient qu'on en avait rôti plus de vingt mille pour de certaines opinions qu'il serait difficile à un chapon d'expliquer , & qui ne m'importent guères.

L A P O U L A R D E.

C'était aparemment pour les manger qu'on les rôtissait ?

L E C H A P O N.

Je n'oserais pas l'affurer ; mais je me souviens bien d'avoir entendu clairement qu'il y a bien des pays , & entr'autres celui des Juifs , où les hommes se sont quelquefois mangés les uns les autres.

L A P O U L A R D E.

Passé pour cela. Il est juste qu'une espèce si perverse se dévore elle-même , & que la Terre soit purgée de cette race. Mais moi qui suis paisible , moi qui n'ai jamais fait de mal , moi qui ai même nourri ces monstres en leur donnant mes œufs , être châtrée , aveuglée , décolée & rôtie ! Nous traite-t-on ainsi dans le reste du Monde ?

L E C H A P O N.

Les deux Abbés disent que non. Ils assurent que dans un pays nommé l'Inde , beaucoup plus grand , plus beau , plus fertile que le notre , les
hom-

hommes ont une loi sainte, qui depuis des milliers de siècles leur défend de nous manger ; que même un nommé *Pythagore* ayant voyagé chez ces peuples justes , avait rapporté en Europe cette loi humaine , qui fut suivie par tous ses disciples. Ces bons Abbés lisaient *Porphire* le Pythagoricien , qui a écrit un beau livre contre les broches.

Oh le grand homme ! le divin homme que ce *Porphire* ! avec quelle sagesse , quelle force , quel respect tendre pour la Divinité , il prouve que nous sommes les alliés & les parens des hommes , que Dieu nous donna les mêmes organes , les mêmes sentimens , la même mémoire , le même germe inconnu d'entendement qui se développe dans nous jusqu'au point déterminé par les loix éternelles , & que ni les hommes ni nous ne passons jamais. En effet , ma chère poularde , ne serait-ce pas un outrage à la Divinité , de dire que nous avons des sens pour ne point sentir , une cervelle pour ne point penser ? Cette imagination digne , à ce qu'ils disaient , d'un fou nommé *Descartes* , ne serait-elle pas le comble du ridicule , & la vaine excuse de la barbarie ?

Aussi les plus grands Philosophes de l'Antiquité ne nous mettaient jamais à la broche. Ils s'occupaient à tâcher d'apprendre notre langage , & de découvrir nos propriétés si supérieures à celles de l'espèce humaine. Nous étions en sûreté avec eux comme dans l'âge d'or. Les sages ne tuent point les animaux , dit *Porphire* , il n'y a que les Barbares & les Prêtres qui les tuent &

184 DIALOGUE DU CHAPON

qui les mangent. Il fit cet admirable livre pour convertir un de ses disciples qui s'était fait Chrétien par gourmandise.

LA POULARDE.

Eh bien , dressa - t - on des autels à ce grand homme qui enseignait la vertu au genre humain , & qui sauvait la vie au genre animal ?

LE CHAPON.

Non , il fut en horreur aux Chrétiens qui nous mangent , & qui détestent encor aujourd'hui sa mémoire ; ils disent qu'il était impie , & que ses vertus étaient fausses , attendu qu'il était Payen.

LA POULARDE.

Que la gourmandise a d'affreux préjugés ! J'entendais l'autre jour dans cette espèce de grange qui est près de notre poulaillier , un homme qui parlait seul , devant d'autres hommes qui ne parlaient point ; il s'écriait *que Dieu avait fait un pacte avec nous & avec ces autres animaux apellés hommes ; que Dieu leur avait défendu de se nourrir de notre sang & de notre chair.* Comment peuvent-ils ajouter à cette défense positive la permission de dévorer nos membres bouillis ou rôtis ? Il est impossible quand ils nous ont coupé le cou qu'il ne reste beaucoup de sang dans nos veines ; ce sang se mêle nécessairement à notre chair ; ils défobéissent donc visiblement à Dieu en nous mangeant. De plus , n'est-ce pas un sacrilège de tuer & de dé-

dévorer des gens avec qui Dieu a fait un pacte ? Ce serait un étrange traité que celui dont la seule clause ferait de nous livrer à la mort. Ou notre Créateur n'a point de pacte avec nous , ou c'est un crime ne nous tuer & de nous faire cuire ; il n'y a pas de milieu.

LE CHAPON.

Ce n'est pas la seule contradiction qui règne chez ces monstres nos éternels ennemis. Il y a longtems qu'on leur reproche qu'ils ne sont d'accord en rien. Ils ne font des loix que pour les violer , & ce qu'il y a de pis , c'est qu'ils les violent en conscience. Ils ont inventé cent subterfuges , cent sophismes pour justifier leurs transgressions. Ils ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices , & n'emploient les paroles que pour déguiser leurs pensées. Figure-toi que dans le petit pays où nous vivons , il est défendu de nous manger deux jours de la semaine ; ils trouvent bien moyen d'éluder la loi. D'ailleurs , cette loi qui te paraît favorable est très barbare ; elle ordonne que ces jours là on mangera les habitans des eaux ; ils vont chercher des victimes au fond des mers & des rivières. Ils dévorent des créatures , dont une seule coûte souvent plus de la valeur de cent chapons ; ils appellent cela jeuner , se mortifier. Enfin , je ne crois pas qu'il soit possible d'imaginer une espèce plus ridicule à la fois & plus abominable , plus extravagante & plus sanguinaire.

186 DIALOGUE DU CHAPON &c.

LA POULARDE.

Eh mon Dieu ! ne vois-je pas venir ce vilain marmiton de cuisine avec son grand couteau ?

LE CHAPON.

C'en est fait , ma mie , notre dernière heure est venue , recommandons notre ame à Dieu.

LA POULARDE.

Que ne puis - je donner au scélérat qui me mangera une indigestion qui le fasse crever ! Mais les petits se vengent des puissans par de vains souhaits , & les puissans s'en moquent.

LE CHAPON.

Aïe ! On me prend par le cou. Pardonnons à nos ennemis.

LA POULARDE.

Je ne puis ; on me serre , on m'emporte. Adieu , mon cher chapon.

LE CHAPON.

Adieu , pour toute l'éternité , ma chère poularde.



DE L'UTILITÉ DE L'HISTOIRE. *

C Et avantage consiste surtout dans la comparaison qu'un homme d'Etat, un Citoyen peut faire des loix & des mœurs étrangères avec celles de son pays ; c'est ce qui excite l'émulation des Nations modernes dans les arts , dans l'agriculture , dans le commerce.

Les grandes fautes passées servent beaucoup en tout genre. On ne saurait trop remettre devant les yeux les crimes & les malheurs. On peut , quoi qu'on en dise , prévenir les uns & les autres. L'histoire du Tyran *Christiern* peut empêcher une Nation de confier le pouvoir absolu à un Tyran ; & le désastre de *Charles XII.* devant *Pultava* avertit un Général de ne pas s'enfoncer dans l'Ukraine sans avoir des vivres.

* *
C'est pour avoir lû les détails des batailles de Crecy , de Poitiers , d'Azincour , de St. Quentin , de Gravelines &c. que le célèbre Maréchal de Saxe se déterminait à chercher , autant qu'il pouvait , ce qu'il apellait des affaires de poste.

* *
Les exemples font un grand effet sur l'esprit d'un Prince qui lit avec attention. Il verra que
Henri

* Ce petit article devait être à la suite des considérations sur l'histoire , mais on ne l'a retrouvé que depuis peu.

Henri IV. n'entreprenait sa grande guerre, qui devait changer le système de l'Europe, qu'après s'être assez assuré du nerf de la guerre pour la pouvoir soutenir plusieurs années sans aucun nouveau secours de finances.

* *

Il verra que la Reine *Elizabeth*, par les seules ressources du commerce & d'une sage économie, résista au puissant *Philippe second*, & que de cent vaisseaux qu'elle mit en mer contre la flotte invincible, les trois quarts étaient fournis par les villes commerçantes d'Angleterre.

* *

La France non entamée sous *Louis XIV.* après neuf ans de la guerre la plus malheureuse, montrera évidemment l'utilité des places frontières qu'il construisit. En vain l'Auteur des causes de la chute de l'Empire Romain blâme-t-il *Justinien* d'avoir eu la même politique; il ne devait blâmer que les Empereurs qui négligèrent ces places frontières, & qui ouvrirent les portes de l'Empire aux Barbares.

* *

Un avantage que l'Histoire moderne a sur l'ancienne, est d'apprendre à tous les Potentats que depuis le quinzième siècle on s'est toujours réuni contre une Puissance trop prépondérante. Ce système d'équilibre a toujours été inconnu des Anciens, & c'est la raison des succès du peuple Romain, qui ayant formé une milice supérieure à celle des autres peuples, les subjuguait l'un après l'autre du Tibre jusqu'à l'Euphrate.

* *

Il est nécessaire de remettre souvent sous les yeux les usurpations des Papes , les scandaleuses discordes de leurs schismes , la démence des disputes de controverse , les persécutions , les guerres enfantées par cette démence , & les horreurs qu'elles ont produites.

* *

Si on ne rendait pas cette connaissance familière aux jeunes gens , s'il n'y avait qu'un petit nombre de savans instruits de ces faits , le public serait aussi imbécille qu'il l'était du tems de *Grégoire VII.* Les calamités de ces tems d'ignorance renaitraient infailliblement , parce qu'on ne prendrait aucune précaution pour les prévenir. Tout le monde fait à Marseille par quelle inadvertence la peste fut apportée du Levant , & on s'en préserve.

* *

Anéantissez l'étude de l'Histoire , vous verrez peut-être des *St. Barthelemi* en France , & des *Cromwel* en Angleterre.



L E T T R E *

DE MR. LE MARQUIS DARGENCE ;

BRIGADIER DES ARMÉES DU ROI.

J'Ai lû dans une Feuille , mon vertueux ami , intitulée *L'Année Littéraire* , une satire à l'occasion de la justice rendue à la famille des *Calas* par le Tribunal suprême de Messieurs les Maîtres des Requêtes ; elle a indigné tous les honnêtes gens ; on m'a dit que c'est le sort de ces Feuilles.

L'Auteur , par une ruse à laquelle personne n'est jamais pris , feint qu'il a reçu de Languedoc une lettre d'un Philosophe Protestant ; il fait dire à ce prétendu Philosophe , que si on avait jugé les *Calas* sur une lettre de Mr. *de Voltaire* , qui a couru dans l'Europe , on aurait eu une fort mauvaise idée de leur cause. L'Auteur des Feuilles n'ose pas attaquer Messieurs les Maîtres des Requêtes directement , mais il semble espérer que les traits qu'il porte à Mr. *de Voltaire* , retomberont sur eux , puisque Mr. *de Voltaire* avait agi sur les mêmes preuves.

II

* Quoique cette Lettre dût être imprimée dans le recueil du procès des *Calas* , cependant nous avons cru devoir l'insérer ici en faveur des lecteurs qui ne la connaissent pas.

Il commence par vouloir détruire la présomption favorable que tous les Avocats ont si bien fait valoir , qu'il n'est pas naturel qu'un père assassine son fils , sur le soupçon que ce fils veut changer de Religion. Il oppose à cette probabilité reconnue de tout le monde , l'exemple de *Junius Brutus* , qu'on prétend avoir condamné son fils à la mort. Il s'aveugle au point de ne pas voir que *Junius Brutus* était un Juge qui sacrifia , en gémissant , la nature à son devoir. Quelle comparaison entre une sentence sévère & un assassinat exécrable ! entre le devoir & un parricide ! & quel parricide encore ! Il fallait , s'il eût été en effet exécuté , que le père & la mère , un frère & un ami , en eussent été également coupables.

Il pousse la démenace jusqu'à oser dire , que si les fils de *Jean Calas* ont assuré qu'il n'y eut jamais de père plus tendre & plus indulgent , & qu'il n'avait jamais battu un seul de ses enfans , c'est plutôt une preuve de simplicité de croire cette déposition , qu'une preuve de l'innocence des accusés.

Non , ce n'est pas une preuve juridique complète , mais c'est la plus grande des probabilités ; c'est un motif puissant d'examiner ; & il ne s'agissait alors pour Mr. de Voltaire , que de chercher des motifs qui le déterminassent à entreprendre une affaire si intéressante , dans laquelle il fournit depuis des preuves complètes , qu'il fit recueillir à Toulouse.

Voici quelque chose de plus révoltant encore. Mr. de Voltaire , chez qui je passai trois mois au-
près

près de Genève, lorsqu'il entreprit cette affaire ; exigea avant de s'y exposer , que M^{de}. Calas , qu'il savoit être une Dame très-religieuse , jurât au nom du Dieu qu'elle adore , que ni son mari ni elle n'étaient coupables. Ce serment était du plus grand poids , car il n'était pas possible que M^{de}. Calas fit un faux serment , pour venir à Paris s'exposer au suplice ; elle était hors de cause ; rien ne la forçait à faire la démarche hasardeuse de recommencer un procès criminel , dans lequel elle aurait pû succomber. L'Auteur des Feuilles ne fait pas ce qu'il en coûterait à un cœur qui craint Dieu , de se parjurer ; il dit que c'est là un mauvais raisonnement , *que c'est comme si quelqu'un aurait interrogé un des Juges qui condamnèrent Calas &c.*

Peut-on faire une comparaison aussi absurde ? Sans doute le Juge fera serment qu'il a jugé suivant sa conscience ; mais cette conscience peut avoir été trompée par de faux indices , au lieu que M^{de}. Calas ne saurait se tromper sur le crime qu'on imputait alors à son mari , & même à elle. Un accusé fait très-bien dans son cœur s'il est coupable ou non ; mais le Juge ne peut le savoir que par des indices souvent équivoques. Le faiseur de Feuilles a donc raisonné avec autant de sottise que de malignité , car je dois appeler les choses par leur nom.

Il ose nier qu'on ait cru dans le Languedoc , que les Protestans ont *un point de leur secte qui leur permet de donner la mort à leurs enfans qu'ils soupçonnent vouloir changer de Religion*, &c. ce sont les paroles de ce folliculaire.

des fidèles , & pour le bien de leurs ames , nous leur défendons de jamais lire aucun livre , sous peine de damnation éternelle. Et de peur que la tentation diabolique ne leur prenne de s'instruire , nous défendons aux pères & aux mères d'enseigner à lire à leurs enfans. Et pour prévenir toute contravention à nôtre Ordonnance , nous leur défendons expressément de penser , sous les mêmes peines ; enjoignons à tous les vrais croyans de dénoncer à nôtre Officialité quiconque aurait prononcé quatre phrases liées ensemble , desquelles on pourrait inférer un sens clair & net. Ordonnons que dans toutes les conversations on ait à se servir de termes qui ne signifient rien , selon l'ancien usage de la Sublime Porte.

Et pour empêcher qu'il n'entre quelque pensée en contrebande dans la sacrée Ville Impériale , commettons spécialement le premier Médecin de Sa Hauteffe , né dans un marais de l'Occident Septentrional ; lequel Médecin ayant déjà tué quatre personnes augustes de la famille Ottomane , est intéressé plus que personne à prévenir toute introduction de connaissances dans le pays : lui donnons pouvoir , par ces présentes , de faire saisir toute idée qui se présenterait par écrit ou de bouche aux portes de la ville , & nous amener ladite idée pieds & poings liés , pour lui être infligé par nous tel châtiment qu'il nous plaira.

Donné dans nôtre palais de la Stupidité , le 7 de la Lune de Muharem , l'an 1143. de l'Egire.

DES ARRÊTS DE MORT.

EN lisant l'Histoire, & en voyant cette suite presque jamais interrompue de calamités sans nombre entassées sur ce Globe, que quelques-uns appellent le meilleur des Mondes possible, j'ai été frappé surtout de la grande quantité d'hommes considérables dans l'Etat, dans l'Eglise, dans la société, qu'on a fait mourir comme des voleurs de grand chemin. Je laisse à part les assassinats, les empoisonnemens; je ne parle que des massacres en forme juridique, faits avec loyauté & cérémonie. Je commence par les Rois & les Reines. L'Angleterre seule en fournit une liste assez ample. Mais pour les Chanceliers, Chevaliers, Ecuyers, il faudrait des volumes.

De tous ceux qu'on a fait périr ainsi par Justice, je ne crois pas qu'il y en ait quatre dans toute l'Europe qui eût subi son Arrêt, si son procès eût duré quelque tems de plus, ou si leur partie adverse était morte d'apoplexie pendant l'instruction.

Que la fistule eût cangrené le *rectum* du Cardinal de Richelieu quelques mois plutôt, les *De Thou*, les *Cinq-Mars* & tant d'autres étaient en liberté. Si *Barneveldt* avait eu pour Juges autant d'Arminiens que de Gomaristes, il serait mort dans son lit.

Si le Connétable de *Luines* n'avait pas demandé la confiscation de la Maréchale d'*Ancre*, elle

elle n'eût pas été brulée comme forcière. Qu'un homme réellement criminel, un assassin, un voleur public, un empoisonneur, un parricide soit arrêté, & que son crime soit prouvé, il est certain que dans quelque tems, & par quelques Juges qu'il soit jugé, il fera un jour condamné. Mais il n'en est pas de même des hommes d'Etat ; donnez leur seulement d'autres Juges, ou attendez que le tems ait changé les intérêts, refroidi les passions, amené d'autres sentimens, leur vie sera en sûreté.

Imaginez que la Reine *Elizabeth* meurt d'une indigestion la veille de la condamnation de *Marie Stuard*, alors *Marie Stuard* fera sur le trône d'Ecosse, au lieu de mourir par la main d'un bourreau dans une chambre tendue de noir. Que *Cromwel* tombe seulement malade, on se gardera bien de couper la tête à *Charles premier*. Ces deux assassinats, revêtus je ne sais comment de la forme des loix, n'entrent guères dans la liste des injustices ordinaires. Figurez vous des voleurs de grand chemin, qui ayant garotté & volé deux passans, se plaindraient à nommer dans la troupe un Procureur-Général, un Président, un Avocat, des Conseillers, & qui ayant signé une sentence, feraient pendre les deux passans en cérémonie. C'est ainsi que la Reine d'Ecosse & son petit-fils furent jugés.

Mais des jugemens ordinaires prononcés par les Juges compétens contre des Princes ou des hommes en place, y en a-t-il un seul qu'on eût ou exécuté, ou même rendu, si on avait eu un autre tems à choisir ? Y a-t-il un seul

des condamnés , immolés sous le Cardinal de *Richelieu* , qui n'eût été en faveur , si leur procès avait été prolongé jusqu'à la Régence d'*Anne d'Autriche* ? Le Prince de *Condé* est arrêté sous *François II* ; il est jugé à mort par des Commissaires ; *François II.* meurt , & le Prince de *Condé* redevient un homme puissant.

Ces exemples sont innombrables. Il faut surtout considérer l'esprit du tems. On a brûlé *Vanini* sur une accusation vague d'Athéisme. S'il y avait aujourd'hui quelqu'un d'assez pédant & d'assez sot pour faire les livres de *Vanini* , on ne les lirait pas , & c'est tout ce qui en arriverait.

Un Espagnol passe par Genève au milieu du seizième siècle ; le Picard *Jean Chauvin* apprend que cet Espagnol est logé dans une hôtellerie ; il se souvient que cet Espagnol a disputé contre lui sur une matière que ni l'un ni l'autre n'entendaient. Voilà mon Théologien *Jean Chauvin* qui fait arrêter le passant , malgré toutes les loix divines & humaines , malgré le droit des gens reçu chez toutes les Nations ; il le fait plonger dans un cachot , & le fait brûler à petit feu avec des fagots verts , afin que le supplice dure plus longtems. Certainement cette manœuvre infernale ne tomberait aujourd'hui dans la tête de personne ; & si ce fou de *Servet* était venu dans le bon tems , il n'aurait eu rien à craindre.

Ce qu'on appelle la justice est donc aussi arbitraire que les modes. Il y a des tems d'horreurs & de folie chez les hommes , comme des tems de peste ; & cette contagion a fait le tour de la Terre.

DE LA FRIVOLITÉ.

C'EST qui me persuade le plus de la Providence, disait le profond auteur de *Bachibubaleboquet*, c'est que pour nous consoler de nos innombrables misères, la Nature nous a fait frivoles. Nous sommes tantôt des bœufs ruminans accablés sous le joug, tantôt des colombes dispersées qui fuyons en tremblant la griffe du vautour dégoûtante du sang de nos compagnes, renards poursuivis par des chiens, tigres qui nous dévorons les uns les autres. Nous voilà tout d'un coup devenus papillons, & nous oublions en voltigeant toutes les horreurs que nous avons éprouvées.

Si nous n'étions pas frivoles, quel homme pourrait demeurer sans frémir dans une ville où l'on brula une Maréchale Dame d'honneur de la Reine, sous prétexte qu'elle avait fait tuer un coq blanc au clair de la Lune ? dans cette même ville où le Maréchal de *Marillac* fut assassiné en cérémonie, sur un arrêt rendu par des meurtriers juridiques, apostés par un prêtre dans sa propre maison de campagne, où il caressait *Marion de Lorine* comme il pouvait, tandis que ces scélérats en robe exécutaient ses sanguinaires volontés ?

Pourrait-on se dire à soi-même, sans trembler dans toutes ses fibres, & sans avoir le cœur glacé d'horreur : Me voici dans cette même

enceinte où l'on rapportait les corps morts & mourans de deux mille jeunes Gentilshommes égorgés pres du fauxbourg St. Antoine, parce qu'un homme en soutane rouge avait déplu à quelques hommes en soutane noire ?

Qui pourrait passer par la rue de la Féronnerie sans verser des larmes, & sans entrer dans des convulsions de fureur contre les principes abominables & sacrés qui plongèrent le couteau dans le cœur du meilleur des hommes & du plus grand des Rois ?

On ne pourrait faire un pas dans les rues de Paris le jour de la *St. Barthelemi*, sans dire, C'est ici qu'on assassina un de mes ancêtres pour l'amour de DIEU ; c'est ici qu'on traîna tout sanglant un des ayeux de ma mere, c'est là que la moitié de mes compatriotes égorga l'autre.

Heureusement les hommes sont si légers, si frivoles, si frappés du présent, si insensibles au passé, que sur dix mille il n'y en a pas deux ou trois qui fassent ces réflexions.

Combien ai-je vû d'hommes de bonne compagnie, qui ayant perdu leurs enfans, leur maîtresse, une grande partie de leur bien, & par conséquent toute leur considération, & même plusieurs de leurs dents dans l'humiliante opération des frictions réitérées de mercure, ayant été trahis, abandonnés, venaient décider encor d'une pièce nouvelle, & faisaient à souper des contes qu'on croyait plaisans ! La solidité consiste dans l'uniformité des idées. Un homme de bon sens, dit-on, doit toujours
penser

penfer de la même façon. Si on en était réduit là, il vaudrait mieux n'être pas né.

Les anciens n'imaginèrent rien de mieux que de faire boire des eaux du fleuve de Léthé à ceux qui devaient habiter les champs Elifées.

Mortels, voulez-vous tolérer la vie ? oubliez & jouïſſez.



LES ANCIENS ET LES MODERNES,

O U

LA TOILETTE DE MADAME DE POMPADOUR.

MADAME DE POMPADOUR.

Quelle est donc cette Dame au nez aquilin , aux grands yeux noirs , à la taille si haute & si noble , à la mine si fière , & en même tems si coquette , qui entre à ma toilette sans se faire annoncer , & qui fait la révérence en Religieuse ?

T U L L I A .

Je suis *Tullia* , née à Rome il y a environ dix-huit cent ans ; je fais la révérence à la Romaine , & non à la Française : je suis venue je ne fais d'où , pour voir votre pays , votre personne & votre toilette.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! Madame , faites moi l'honneur de vous asseoir. Un fauteuil à Madame *Tullia*.

T U L L I A .

Qui ? moi , Madame , que je m'assieye sur cette espèce de petit trône incommode , pour que mes jambes pendent à terre , & deviennent toutes rouges ?

M A-

MADAME DE POMPADOUR.

Comment vous asseïez-vous donc , Madame ?

T U L L I A.

Sur un bon lit , Madame.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah ! j'entends , vous voulez dire sur un bon canapé. En voilà un , sur lequel vous pouvez vous étendre fort à votre aise.

T U L L I A.

J'aime à voir que les Françaises sont aussi bien meublées que nous.

MADAME DE POMPADOUR.

Ah , ah ! Madame , vous n'avez point de bas , vos jambes sont nuës ; vraiment elles sont ornées d'un ruban fort joli en forme de brodequin.

T U L L I A.

Nous ne connaissons point les bas ; c'est une invention agréable & commode que je préfère à nos brodequins.

MADAME DE POMPADOUR.

Dieu me pardonne , Madame , je crois que vous n'avez point de chemise.

T U L L I A.

Non , Madame , nous n'en portions point de notre tems.

MA-

170 LES ANCIENS ET LES MODERNES,

MADAME DE POMPADOUR.

Et dans quel tems viviez-vous , Madame ?

TULLIA.

Du tems de *Silla* , de *Pompée* , de *César* , de *Caton* , de *Catiline* , de *Cicéron* , dont j'ai l'honneur d'être la fille ; de ce *Cicéron* qu'un de vos protégés a fait parler en vers barbares. J'allai hier à la Comédie de Paris , on y jouait *Catiline* , & tous les personnages de mon tems ; je n'en reconnus pas un. Mon père m'exhortait à faire des avances à *Catiline* ; je fus bien surprise. Mais, Madame , il me semble que vous avez là de beaux miroirs , votre chambre en est pleine. Nos miroirs n'étaient pas la sixième partie des vôtres. Sont-ils d'acier ?

MADAME DE POMPADOUR.

Non , Madame , ils sont faits avec du fable , & rien n'est si commun parmi nous.

TULLIA.

Voilà un bel art ; j'avoue que cet art nous manquait. Ah ! le joli tableau que vous avez là !

MADAME DE POMPADOUR.

Ce n'est point un tableau , c'est une estampe ; cela n'est fait qu'avec du noir de fumée ; on en tire cent copies en un jour , & ce secret éternise les tableaux que le tems consume.

TULLIA.

T U L L I A.

Ce secret est admirable : nos Romains n'ont jamais eu rien de pareil.

UN SAVANT *qui assistait à la toilette , prit alors la parole , & dit à Tullia en tirant un livre de sa poche ,*

Vous ferez bien plus étonnée , Madame, quand vous saurez que ce livre n'est point écrit à la main , qu'il est imprimé à peu près comme ces estampes , & que cette invention éternise aussi les ouvrages de l'esprit.

Le Savant présenta son livre à Tullia ; c'était un recueil de vers pour Madame la Marquise : Tullia en lut une page , admira les caractères , & dit à l'Auteur ,

T U L L I A.

Monsieur , l'impression est une belle chose ; & si elle peut immortaliser de pareils vers , cela me paraît le plus grand effort de l'art. Mais n'auriez-vous pas du moins employé cette invention à imprimer les ouvrages de mon père ?

L E S A V A N T.

Oui , Madame , mais on ne les lit plus ; j'en suis fâché pour Monsieur votre père , mais aujourd'hui nous ne connaissons guères que son nom.

(Alors on apporta du chocolat , du thé , du cassé , des glaces. Tullia fut étonnée de voir en Eté de

172 LES ANCIENS ET LES MODERNES,

de la crème & des groseilles gelées. On lui dit que ces boissons figées avaient été composées en six minutes par le moyen du salpêtre dont on les avait entourées , & que c'était avec du mouvement qu'on avait produit cette fixation & ce froid glaçant. Elle demeura interdite d'admiration. La noirceur du chocolat & du café lui inspirèrent d'abord quelque dégoût ; elle demanda comment ces liqueurs étaient extraites des plantes du pays. Un Duc & Pair qui se trouva là lui répondit ,

Les fruits dont ces boissons sont composées viennent d'un autre Monde , & du fond de l'Arabie.

T U L L I A.

Pour l'Arabie je la connais , mais je n'avais jamais entendu parler de ce que vous appelez café ; & pour l'autre Monde , je ne connais que celui d'où je viens ; je vous assure qu'il n'y a point de chocolat dans ce Monde là.

M R. L E D U C.

Le Monde dont on vous parle, Madame, est un Continent nommé l'Amérique, presque aussi grand que l'Asie, l'Europe & l'Afrique ensemble, & dont on a des nouvelles beaucoup plus certaines que de celui d'où vous venez.

T U L L I A.

Comment ! nous qui nous apellions les maîtres de l'Univers, nous n'en aurions donc possédé que la moitié ? cela est humiliant.

L E

OU LA TOILETTE DE MAD. DE POMPAD. 173

LE SAVANT piqué de ce que Madame Tullia avait trouvé ses vers mauvais , lui repliqua brusquement :

Vos Romains qui se vantaient d'être les Maîtres de l'Univers , n'en avaient pas conquis la vingtième partie. Nous avons à présent au bout de l'Europe un Empire qui est plus vaste lui seul que l'Empire Romain ; encor est-il gouverné par une femme qui a plus d'esprit que vous , qui est plus belle que vous , & qui porte des chemises. Si elle lisait mes vers , je suis sûr qu'elle les trouverait fort bons.

Madame la Marquise fit taire le Savant , qui manquait de respect à une Dame Romaine , à la fille de Cicéron. Mr. le Duc expliqua comment on avait découvert l'Amérique ; & tirant sa montre à laquelle pendait galamment une petite bouffole , il lui fit voir que c'était avec une aiguille qu'on était arrivé dans un autre hémisphère. La surprise de la Romaine redoublait à chaque mot qu'on lui disait , & à chaque chose qu'elle voyait ; elle s'écria enfin :

T U L L I A.

Je commence à craindre que les Modernes ne l'emportent sur les Anciens ; j'étais venue pour m'en éclaircir , & je sens que je vais rapporter de tristes nouvelles à mon père.

Voici ce que lui répondit MR. LE DUC.

Consolez - vous , Madame , nul homme n'a-
proche

174 DES ANCIENS ET LES MODERNES,

proche parmi nous de votre illustre père , pas même l'Auteur de la Gazette Ecclésiastique , ou celui du Journal Chrétien ; nul homme n'approche de *César* avec qui vous avez vécu , ni de vos *Scipions* qui l'avaient précédé. Il se peut que la nature forme aujourd'hui comme autrefois de ces âmes sublimes ; mais ce sont de beaux germes qui ne viennent point à maturité dans un mauvais terrain.

Il n'en est pas de même des Arts & des Sciences ; le tems & d'heureux hazards les ont perfectionnés. Il nous est plus aisé , par exemple , d'avoir des *Sophocles* & des *Euripides* que des personnages semblables à Mr. votre père , parce que nous avons des théâtres , & que nous ne pouvons avoir de tribune aux harangues. Vous avez sillé la tragédie de *Catiline* ; mais quand vous verrez jouer *Phèdre* , vous conviendrez peut-être que le rôle de *Phèdre* dans *Racine* est prodigieusement supérieur au modèle que vous connaissez dans *Euripide*. J'espère que vous conviendrez que notre *Molière* l'emporte sur votre *Térence*. J'aurai l'honneur , si vous le permettez , de vous donner la main à l'Opéra , & vous ferez étonnée d'entendre chanter en parties. C'est encor là un Art qui vous était inconnu.

Voici , Madame , une petite lunette ; ayez la bonté d'appliquer votre œil à ce verre , regardez cette maison qui est à une lieue.

T U L L I A.

Par les Dieux immortels , cette maison est au
bout

OU LA TOILETTE DE MAD. DE POMPAD. 175

bout de ma lunette , & beaucoup plus grande qu'elle ne paraissait.

MR. L E D U C.

Eh bien , Madame , c'est avec ce joujou que nous avons vû de nouveaux Cieux , comme c'est avec une aiguille que nous avons connu un nouvel hémisphère. Voyez-vous cet autre instrument verni , dans lequel il y a un petit tuyau de verre proprement enchaîné ? c'est cette bagatelle qui nous a fait découvrir la quantité juste de la pesanteur de l'air.

Enfin , après bien des tâtonnemens il est venu un homme qui a découvert le premier ressort de la nature , la cause de la pesanteur , & qui a démontré que les Astres pèsent sur la Terre , & la Terre sur les Astres. Il a parfilé la lumière du Soleil , comme nos Dames parfilent une étoffe d'or.

T U L L I A.

Qu'est-ce que parfiler , Monsieur ?

MR. L E D U C.

Madame , l'équivalent de ce mot ne se trouve pas dans les Oraisons de *Cicéron*. C'est éfiler une étoffe , la défilser fil à fil , & en séparer l'or ; c'est ce que *Newton* a fait des rayons du Soleil ; les Astres lui ont été soumis , & un nommé *Loke* en a fait autant de l'entendement humain.

T U L L I A.

Vous en savez beaucoup pour un Duc & Pair ; vous me paraîsez plus savant que ce Savant

vant qui veut que je trouve ses vers bons , & vous êtes beaucoup plus poli que lui.

MR. L E D U C.

Madame, c'est que j'ai été mieux élevé ; mais pour ma science , elle est très commune ; les jeunes gens en sortant des écoles en savent plus que tous vos Philosophes de l'Antiquité. C'est dommage seulement que nous ayons dans notre Europe substitué une demi-douzaine de jargons très imparfaits à la belle langue Latine dont votre père fit un si admirable usage ; mais avec des instrumens grossiers nous n'avons pas laissé de faire de très bons ouvrages , même dans les belles - lettres.

T U L L I A.

Il faut que les Nations qui ont succédé à l'Empire Romain aient toujours vécu dans une paix profonde , & qu'il y ait eu une suite continue de grands hommes depuis mon père jusqu'à vous , pour qu'on ait pu inventer tant d'Arts nouveaux , & pour qu'on parvint à connaître si bien le Ciel & la Terre.

MR. L E D U C.

Point du tout , Madame , nous sommes des barbares , qui sommes venus presque tous de la Scythie détruire votre Empire , & les Arts & les Sciences. Nous avons vécu sept à huit cent ans comme des Sauvages ; & pour comble de barbarie , nous avons été inondés d'une espèce d'hommes , nommés les Moines , qui ont abruti
dans

Il ne fait donc pas que cette accusation fut si publique & si grave , que Mr. *Sudre* , fameux Avocat de Toulouse , dont nous avons un excellent Mémoire en faveur de la famille *Calas* , réfute cette erreur populaire , page 59 , 60 & 61 de son Factum. Il ne fait donc pas que l'Eglise de Geneve fut obligée d'envoyer à Toulouse une protestation solennelle contre une si horrible accusation.

Il ose plaisanter dans une affaire aussi importante , sur ce qu'on écrivait à l'ancien Gouverneur du Languedoc & à celui de Provence , pour obtenir , par leur crédit , des informations sur lesquelles on pût compter : que pouvait-on faire de plus sage ?

Je ne dirai rien des petites sotises littéraires que cet homme ajoute dans sa misérable Feuille. L'innocence des *Calas* , l'arrêt solennel de Messieurs les Maîtres des Requêtes sont trop respectables , pour que j'y mêle des objets si vains. Je suis seulement étonné qu'on souffre dans Paris une telle insolence , & qu'un malheureux , qui manque à la fois à l'humanité & au respect qu'il doit au Conseil , abuse impunément , jusqu'à ce point , du mépris qu'on a pour lui.

Je demande pardon à Mr. de *Voltaire* d'avoir mêlé ici son nom avec celui d'un homme tel que *Fréron* ; mais puisqu'on souffre à Paris que les écrivains les plus deshonorés outragent le mérite le plus reconnu , j'ai cru qu'il était permis à un militaire , que l'honneur anime , de dire ce qu'il pense ; & j'en suis si persuadé , que vous pouvez , mon cher Philosophe , faire

194 LETTRE DE MR. LE MARQ. DARGENCE.

part de mes réflexions à tous ceux qui aiment la vérité.

Vous savez à quel point je vous suis attaché.

DARGENCE.

Au Château de Dirac , ce 20 Juillet 1765.



LETTRE

L E T T R E
D E M R. D E V O L T A I R E

A

M R. L E M A R Q U I S D A R G E N C E .

24. *Auguste* 1765.

LA Lettre que vous avez daigné écrire, Mr. le Marquis, est digne de votre cœur, & de votre raison supérieure. J'ai appris par cette lettre l'insolente bassesse de *Fréron* que j'ignorais. Je n'ai jamais lû ses feuilles ; le hazard qui vous en a fait tomber une entre les mains, ne m'a jamais si mal servi ; mais vous avez tiré de l'or de son fumier, en confondant ses calomnies.

Si cet homme avait lû la lettre que Madame *Calas* écrivit de la retraite où elle était mourante, & dont on la tira avec tant de peine ; s'il avait vû la candeur, la douleur, la résignation qu'elle mettait dans le récit du meurtre de son fils & de son mari, & cette vérité irrésistible avec laquelle elle prenait DIEU à témoin de son innocence, je fais bien que cet homme n'en aurait pas été touché, mais il aurait entrevû que les cœurs honnêtes devaient en être attendris & persuadés.

Ce n'est pas aux tyrans à sentir la nature.

Ce n'est pas aux fripons à sentir la vertu.

N 2

Quant

Quant à Mr. le Maréchal de *Richelieu* & à Mr le Duc de *Villars*, dont il tâche, dites-vous, d'avilir la protection, & de récuser le témoignage, il ignore que c'est chez moi qu'ils virent le fils de Madame *Calas*, que j'eus l'honneur de leur présenter, & qu'assurément ils ne l'ont protégé qu'en connaissance de cause, après avoir longtems suspendu leur jugement, comme le doit tout homme sage avant de décider.

Pour Messieurs les Maîtres des Requêtes, c'est à eux de voir si après leur jugement souverain, qui a constaté l'innocence de la famille *Calas*, il doit être permis à un *Fréron* de la révoquer en doute.

Je vous embrasse avec tendresse, & je vous aime autant que je vous respecte.



A V E R T I S S E M E N T.

L Es pièces suivantes qui eurent beaucoup de vogue en leur tems , ne sont pas toutes du même auteur. Il est même difficile de discerner ceux à qui elles apartiennent. Il suffit de savoir que Mr. L. F. D. B. ayant été admis à l'Académie Française , fit attendre six mois sa harangue de remerciement , & la prononça enfin le 10. Mars 1760. Mais au lieu de remercier l'Académie , il fit un long discours contre les belles - lettres , & contre l'Académie , dans lequel il dit , que l'abus des talens , le mépris de la Religion , la haine de l'autorité sont le caractère dominant des productions de ses confrères , que tout porte l'empreinte d'une Littérature dépravée , d'une Morale corrompue & d'une Philosophie altière qui fapè également le Trône & l'Autel ; que les gens de lettres déclament tout haut contre les richesses (parce qu'on ne déclame point tout bas ,) & qu'ils portent envie secrettement aux riches , &c.

Cet étrange discours si déplacé , si peu mesuré , si injuste , valut au Sieur L. F. les pièces qu'on va lire.

Le Sieur L. F. au lieu de se rétracter humblement comme il le devait , composa un mémoire justificatif , qu'il dit avoir présenté au Roi , & il s'exprime ainsi dans ce Mémoire : Il faut que l'Univers sache que le Roi s'est occupé de mon

198 A V E R T I S S E M E N T.

Mémoire &c. *Il dit ensuite*, Un homme de ma naissance. *Ayant poussé la modestie à cet excès, il voulut encor avoir celle de faire mettre au titre de son Ouvrage : Mémoire de M. L. F. imprimé par ordre du Roi ; mais comme Sa Majesté ne fait point imprimer les ouvrages qu'elle ne peut lire, ce titre fut supprimé : cette démarche lui attirera l'Épître d'un Frere de la Charité, qu'on trouvera aussi dans ce Recueil.*



LES

LES QUAND.

QUAND on a l'honneur d'être reçu dans une Compagnie respectable d'hommes de Lettres, il ne faut pas que la harangue de réception soit une satire contre les gens de Lettres; c'est insulter la Compagnie & le public.

QUAND par hazard on est riche, il ne faut pas avoir la basse cruauté de reprocher aux gens de Lettres leur pauvreté dans un discours Académique, & dire avec orgueil qu'ils déclament contre les richesses, & qu'ils portent envie en secret aux riches; premièrement, parce que le récipiendaire ne peut savoir ce que ses confrères moins opulens que lui pensent en secret; 2°. parce qu'aucun d'eux ne porte envie au récipiendaire.

QUAND on ne fait pas honneur à son siècle par ses ouvrages, c'est une étrange témérité de décrier son siècle.

QUAND on est à peine homme de Lettres, & nullement Philosophe, il ne sied pas de dire que notre Nation n'a qu'une fausse Littérature & une vaine Philosophie.

QUAND on a traduit & outré même la prière du Déiste composée par *Pope*, quand on a été privé six mois entiers de sa charge en Province pour avoir traduit & envenimé cette formule du Déisme, quand enfin on a été redevable à des Philosophes de la jouissance de cette

charge , c'est manquer à la fois à la reconnaissance , à la vérité , à la justice , que d'accuser les Philosophes d'impiété ; & c'est insulter à toutes les bienfaisances de se donner les airs de parler de Religion dans un discours public , devant une Académie qui a pour maxime & pour loi de n'en jamais parler dans ses assemblées.

QUAND on prononce devant une Académie un de ces discours dont on parle un jour ou deux , & que même quelquefois on porte aux pieds du Trône , c'est être coupable envers ses concitoyens d'oser dire dans ce discours que la Philosophie de nos jours *jape les fondemens du Trône & de l'Autel*. C'est jouer le rôle d'un délateur , d'oser avancer que *la haine de l'autorité est le caractère dominant de nos productions* ; & c'est être délateur avec une imposture bien odieuse , puisque non-seulement les gens de Lettres sont les sujets les plus soumis , mais qu'ils n'ont même aucun privilège , aucune prérogative qui puisse jamais leur donner le moindre prétexte de n'être pas soumis. Rien n'est plus criminel que de vouloir donner aux Princes & aux Ministres des idées si injustes sur des sujets fidèles , dont les études font honneur à la Nation : mais heureusement les Princes & les Ministres ne lisent point ces discours ; & ceux qui les ont lus une fois , ne les lisent plus.

QUAND on succède à un homme bizarre , qui a eu le malheur de nier dans un mauvais livre les preuves évidentes de l'existence d'un Dieu , tirées des desseins , des rapports & des fins de tous les ouvrages de la Création , seules preuves

ves admises par les Philosophes, & seules preuves consacrées par les Pères de l'Eglise ; quand cet homme bizarre a fait tout ce qu'il a pû pour infirmer ces témoignages éclatans de la nature entière ; quand à ces preuves frappantes qui éclairerent tous les yeux , il a substitué ridiculement une équation d'algèbre , il ne faut pas dire à la vérité que ce raisonneur était un Athée , parce qu'il ne faut accuser personne d'Athéisme , & encor moins l'homme à qui l'on succède : mais aussi ne faut-il pas le proposer comme le modèle des Ecrivains religieux ; il faut se taire , ou du moins parler avec plus d'art & de retenue.

QUAND on harangue en France une Académie , il ne faut pas s'emporter contre les Philosophes qu'a produit l'Angleterre , il faudrait plutôt les étudier.

QUAND on est admis dans un Corps respectable , il faut dans sa harangue cacher sous le voile de la modestie l'insolent orgueil qui est le partage des têtes chaudes & des talens médiocres.



LES S I.

SI on n'est pas homme de Lettres , quoiqu'on ait beaucoup lu & beaucoup écrit , quoiqu'on possède les langues & qu'on ait fouillé les ruines de l'antiquité , quoiqu'on soit Orateur , Poète ou Historien , on l'est encor moins lorsqu'on n'a qu'une érudition superficielle , qu'on ignore l'antiquité , qu'on n'est pas Historien , & qu'on se réduit à n'être qu'un Rhéteur emporté & un Poète médiocre.

Si on n'est pas Philosophe pour avoir fait des Traités de Morale & de Métaphysique , atteint les hauteurs de la Géométrie , & révélé les secrets de l'Histoire naturelle , on l'est encor moins lorsqu'on ignore ces choses & qu'on s'avise d'insulter à ceux qui les savent.

Si pour être homme de Lettres & Philosophe il faut être vertueux & Chrétien , Homère & Horace n'étaient pas hommes de Lettres , Socrate & Platon n'étaient pas Philosophes.

Si la haine de l'autorité était le caractère dominant des productions de notre littérature , il faudrait faire connaître & punir les auteurs séditieux qui consacraient dans leurs ouvrages l'esprit de révolte & le mépris des loix ; mais si les gens de Lettres ne sont pas coupables de ces excès , si c'est le fanatisme même de leurs persécuteurs qui a mis le poignard aux mains d'un parricide , il faut avoir en horreur celui qui les calomnie.

Si

Si les gens de Lettres étaient féditieux , ils le feraient sans prétexte & sans intérêt ; mais si ceux qui les accusent de fédition attaquent à l'autorité du Souverain , ils auraient des prétextes qu'on a souvent fait valoir , & des intérêts qu'on n'a jamais négligés.

SI un homme qui accuse les Philosophes de vouloir sapper les fondemens du Trône & de haïr l'autorité , avait peint de couleurs odieuses une recherche des possessions des citoyens , sagement ordonnée par le Souverain ; s'il avait appelé cette recherche *un genre d'Inquisition* a) , *ressemblant à un dénombrement d'esclaves* ; si ce même homme avait osé envenimer , par une ironie insolente & injuste , l'attention que son Roi a donnée à des essais d'Agriculture ; si dissimulant ce qu'il y a de louable dans ces attentions vraiment dignes d'un Monarque , il n'y avait trouvé qu'une occasion de lui dire avec amertume : *Sire , des spéculations* , b) *des machines qu'on vous présente , des essais faits sous vos yeux ne rendront pas nos champs moins incultes ; le Parc de Versailles ne décide point de l'état de nos Campagnes.* Cet homme après avoir insulté de la sorte à l'autorité , ne serait-il pas bien imprudent d'accuser des citoyens paisibles & soumis , de haine pour l'autorité ?

SI un Prince *s'exagère les malheurs de ses peuples* , qui n'ont pas besoin d'être exagérés
pour

a) Dans un Discours imprimé du Sr. le F... de P.....

b) Ibid.

pour être sentis , il ne faut pas dire que ce sentiment de bonté du Monarque *suffit pour adoucir les malheurs de ses sujets* , parce que la bonté des Princes doit être agissante comme celle de la Divinité , & qu'une pareille maxime tendrait à la détourner d'agir ; mais heureusement nos Princes ne se conduisent pas d'après les maximes de l'auteur du discours.

SI un homme dont l'intérêt guide toutes les démarches , veut flatter l'autorité après l'avoir publiquement insultée , il ne doit pas se permettre de passer sans intervalle au dernier degré de la flatterie ; parce que celui qu'il voudroit flatter n'ayant pas oublié l'insulte , verrait trop clairement que le changement dans le ton ne prouve autre chose qu'un changement dans les intérêts.

SI les gens de Lettres sont divisés entre eux , il faut regarder cette division comme une suite de la faiblesse humaine , & ne pas s'en prévaloir pour décrier la Littérature ; mais si ceux qui déchirent les gens de Lettres sont animés du même esprit que l'auteur du discours , si ce déclamateur leur donne lui-même l'exemple de cette fureur , de quel front ose-t-il la reprocher à son siècle ?

SI quelque homme de Lettres s'élève contre ce que la naissance & les dignités ont de *plus éminent* en écrivant une satire personnelle , un Gouvernement modéré le punira en proportionnant la peine à l'injure & en estimant l'injure avec équité ; mais si quelques gens de Lettres fuyent le commerce des Grands ,
s'ils

s'ils ne font pas de vils flatteurs, s'ils jugent l'homme au travers de son rang, s'ils écrivent que tous les hommes sont égaux ; il faudra estimer ces sentimens en eux, ou ne pas les calomnier lorsqu'on ne peut y atteindre.

S'IL ne faut pas afficher dans le Sanctuaire des Lettres l'anathème qui les proscriit, que doit-on dire d'un discours à l'Académie qui n'est qu'une satire des Lettres & de ceux qui les cultivent ?

SI les Bibliothèques formées des ouvrages de notre siècle n'étaient qu'un recueil d'écrits scandaleux, frivoles ou insolens, on pourrait y trouver la prière du Dérisme, le voyage de Provence, &c. & le discours prononcé le 10 Mars à l'Académie Française.

SI l'auteur de ce discours n'était pas fort touché de l'honneur qu'on lui faisait en le recevant dans une Compagnie respectable, il pouvait cependant s'abaisser aux expressions de la reconnaissance que les Corneilles & les Racines ont employées ; il ne devait pas dire à ses confrères pour tout remerciement qu'il a été appelé par leurs suffrages, ou il devait ajouter qu'il les avait déjà demandés sans les obtenir.

SI la mort de M. de Maupertuis a été fort édifiante, il ne faut pas en prendre occasion de décrier la vie de quelques Philosophes qui pourront mourir aussi chrétiennement que lui.

SI Mr. de Maupertuis a désavoué les conséquences qu'on a voulu tirer de ses opinions Métaphysiques sur l'essence de la Matière, & s'il s'est justifié comme il a pû sur le reproche

che d'irréligion , on peut croire qu'il n'avait pas prévu ces conséquences , & qu'il était tout - à - fait revenu des principes qu'on prétend qu'il avait affichés dans sa jeunesse ; mais il ne faut pas donner sa justification comme une Formule que doivent suivre tous ceux qui seront accusés de la sorte : il ne faut pas dire que celui qui croit une Religion révélée croit tout , parce que les Juifs , les Luthériens , les Calvinistes , les Sociniens même croient à la Révélation , prononcent ce mot si décisif , & ont encore beaucoup de choses à croire ; & surtout il ne faut pas communiquer à l'Académie Française cette observation Théologique fautive & déplacée *comme trop importante pour la laisser échaper.*

S I M. de Maupertuis a été accusé de liberté de penser , cet exemple même devait rendre l'auteur du discours plus circonspect dans ses jugemens , & plus retenu à former la même accusation.

S I la Religion n'était pas assez respectée dans quelques écrivains modernes , il faudrait travailler à les convaincre & à les éclairer ; mais il ne faut ni calomnier les gens de Lettres qui la respectent sans la prêcher , ni être la dupe de ceux qui la prêchent sans la respecter.

S I l'auteur du discours prononcé à l'Académie le 10. Mars 1760. n'a pas prévu l'opinion qu'il a donnée de lui à beaucoup d'honnêtes gens , il est bien aveugle ; mais s'il l'a prévue , *illi robur & es triplex.*

E X T R A I T

Des nouvelles à la main de la ville de Montauban en Quercy le 1^{er}. Juillet 1760.

LE Mémoire de Mr. *Le Franc* de Montauban présenté au Roi étant parvenu à Montauban , & chacun étant stupéfait , les parens du Sr. auteur du Mémoire s'assemblèrent , & ayant reconnu que le dit Sr. instruisait familièrement Sa Majesté de ses gestes , dits , & écrits , qu'il parlait au Roi des entretiens amiables que lui Sr. *Le F....* avait eus avec Mr. d'Aguesseau , qu'il aprenait au Roi qu'il avait eu une bibliothèque à Montauban , & de plus , qu'il faisait des vers , ayant remarqué dans ledit écrit plusieurs autres passages qui dénotaient une tête attaquée , ils députèrent en poste un Avocat de ladite ville au Sr. auteur , demeurant pour lors à Paris , & lui enjoignirent de s'informer exactement de sa santé , & d'en faire un rapport juridique. Ledit Avocat accompagné d'un témoin irréprochable , alla à Paris , & se transporta chez le malade : il le trouva debout à la vérité , mais les yeux un peu égarés , & le pouls élevé. Le patient cria d'abord devant les deux députés , *Jeovah Jupiter Seigneur. a)*

Je ne suis qu'un Avocat , répondit le voyageur ; je ne m'appelle point *Jeovah*. Avez-vous

vû

a) Prière du Dérivé composée par ledit Sr.

vû le Roi ? dit le malade : Non, Monsieur , je viens vous voir : Allez dire au Roi de ma part , reprit le Sr. malade , qu'il relise mon mémoire , & portez lui le catalogue de ma bibliothèque. L'Avocat lui conseilla de manger de bons potages , de se baigner & de se coucher de bonne heure. A ces mots le patient eut des convulsions , & dans l'accès il s'écria :

Créateur de tous les Eires ,
 Dans ton amour paternel ,
 Pour nous former tu pénètres
 Dans l'ombre du sein maternel. *b*)

Eh ! Monsieur , dit l'Avocat , pourquoi me citez-vous ces détestables vers , quand je vous parle raison ? Le malade écuma à ce propos , & grinçant les dents , il dit :

Le cruel Amalec tombe *c*)
 Sous le fer de Josué ;
 L'orgueilleux Jabin succombe
 Sous le fer d'Abinoé.
 Issacar a pris les armes :
 Zabulon court aux allarmes.

L'Avocat versa des larmes en voyant l'état lamentable du patient ; il retourna à Montauban faire son rapport juridique , & la famille étant certaine que le malade était *mentis non compos* , fit interdire le Sr. Le F.... de P. jusqu'à ce qu'un bon régime pût rétablir la fanté d'icelui.

SE-

b) Poësies sacrées dudit auteur , pag. 61.

c) Ibid. pag. 87.

SECONDE LETTRE *

D U Q U A K E R.

A M I J E A N - G E O R G E ,

JE t'avais fait une petite correction fraternelle, pour t'engager à réparer tes fautes ; mais tu ne veux que les pallier , & tu les aggraves.

Je t'avais représenté quel excès d'injustice & d'ignorance il y avait à dire que le grand Philosophe *Loke* n'admettait nulle part l'idée positive d'un Dieu ; je t'exhortais à lire les chapitres où il traite de Dieu positivement , dans son admirable ouvrage de l'*Entendement humain* , & dans son *Christianisme raisonnable*.

Tu avais calomnié Mylord *Shaftsburi* , petit-fils du Chancelier de ce nom ; tu avais pris le petit-fils pour le grand-père , & cette bévue était le fruit de ta singulière opinion que les Philosophes étaient aussi des séditieux. Tu devais une réparation autentique à sa famille , à la raison & à l'histoire.

Tes compatriotes m'avaient averti que tu faisais de scandaleux outrages à la mémoire des *Montesquieu* , des *Fontenelle* , & d'autres grands hommes.

Cha-

* La première est imprimée dans le Tome V, 3^e. Part. pag. 311.

Nouv. M^él. III. Part,

O

Chacun riait de te voir citer des Mathématiciens & parler de vers dans ta Pastorale aux gens du Puy en Vélai. Je t'avertis charitablement, & pour réponse tu cries à l'impiété; ne valait-il pas mieux te corriger que de répondre à ton ami par des injures ?

A M I J E A N - G E O R G E ,

Je t'ai charitablement indiqué ton devoir : puisque tu avais la passion de te faire imprimer au Puy en Vélai, il falait enseigner les saintes Ecritures à tes ouailles. Je t'apprenais quels sont les meilleurs commentateurs. Je te disais que si tu voulais entrer dans les détails, tu trouverais chez notre savant Evêque de Rochester, la réfutation de quelques Théologiens qui ont prétendu que le Secrétaire *Saphan* rédigea le Pentateuque sous le Roi *Ostias*; & tu me réponds comme si je t'avais dit que le Secrétaire *Saphan* composa le livre; de bonne foi cela est-il juste ?

Que n'as-tu lû la savante dissertation du Docteur *Sancroft* contre *Newton* & contre *Le Clerc* ? Le premier était un grand homme, le second était un vrai savant; cependant ils ont pû se tromper. *Newton* qui daigna s'amuser quelquefois à marcher dans ces ténèbres de l'antiquité, a voulu prouver que *Samuel* était le véritable auteur du Pentateuque; *Le Clerc* le dit aussi; d'autres l'ont attribué à *Esdras*. Tu aurais rendu service à la Religion & aux Lettres, en approfondissant cette matière. Cela était plus convenable que de parler de *Terrasson* & de

de la Motte , à Messieurs du Puy en Vélai , dans ta Pastorale.

Que n'as-tu lû le profond ouvrage de l'Evêque *Warburton* ? Il t'aurait montré pourquoi Dieu cacha aux anciens Juifs le dogme de l'immortalité de l'ame , & tu ne serais pas réduit à citer *St. Paul* mal à propos ; il t'aurait appris que *St. Paul* , à l'exemple de son Maître , annonçait & constatait une vérité que les premiers Juifs n'avaient pas connue. L'Evangile prouve l'immortalité de l'ame , il prouve que le Dieu de *Jacob* est le Dieu des vivans ; mais il ne dit point que *Moïse* ait annoncé publiquement une vérité réservée à des tems plus sacrés & plus heureux. Ah ! mon frère , tu devais mieux t'instruire , & ne pas priver notre sainte loi du plus grand avantage qu'elle ait sur l'ancienne.

A M I J E A N - G E O R G E ,

Je t'avais appris qu'aucun usage , aucune cérémonie annoncée dans le Pentateuque n'est expressément citée dans aucun livre Hébreu postérieur , qu'on ne trouve aucun verset des cinq livres de *Moïse* répété dans les autres livres ; & là-dessus tu me dis qu'il y a dans le livre des Rois , *Gardez les cérémonies , les préceptes , les ordonnances , selon qu'il est dit dans la loi de Moïse*. Mais ne vois-tu pas que ce n'est pas là une citation ? Autre chose est d'exhorter en général à suivre la Loi , autre chose est de citer précisément les passages de la Loi. Tu vois bien que tu n'entends pas l'état de la question.

Qu'on nous dise chez nous , Soyez fidèles à la loi de la grande charte qui établit vos libertés , cela ne s'appelle pas citer un article particulier de la grande charte. Encor une fois , *Moïse* a écrit ses loix , personne n'en doute ; mais puisque tu voulais prouver ce que nous connaissons tous , il falait le prouver mieux.

A M I J E A N - G E O R G E ,

Que tu avais un beau champ pour manifester la puissance du Seigneur dans les playes d'Egypte , & dans le miraculeux passage de la mer rouge ! Notre Evêque *Stillingsfleet* entend mieux que toi le texte sacré. Tu viens nous dire que *le seul bétail* des Egyptiens mourut de la peste dans la cinquième playe. Les mots Hébreux & Caldaïques répondent précisément à ceux-ci , *tous les animaux* des Egyptiens moururent ; & la Vulgate que tu pouvais suivre , dit expressément , *omnia animantia*. Tous les chevaux périrent donc ; tu as donc tort de dire qu'ils ne furent pas compris dans la mortalité. Mais pour te tirer d'affaire , tu devais lire le Chevalier *Masham* ; il t'aurait appris que les Rois d'Egypte étaient alliés du Roi de Nubie ; & même on prétend que les Nubiens étaient tributaires , & que *Pharaon* put faire venir en diligence de la cavalerie Nubienne pour réparer la perte de la sienne.

Voilà comme un commentateur habile résout les difficultés. Je fais qu'on veut éluder cette solution , & que jamais la cavalerie Nubienne n'aurait pû arriver à tems ; que du fond de la pres-

presqu'ile Méroé frontière de la Nubie , il y a environ onze cent mille pas jusqu'à Memphis , & qu'avant qu'on eût pû rassembler les chevaux en Nubie , & les conduire si loin , on aurait perdu un tems trop considérable ; mais il faut observer aussi que la cavalerie marche plus vite qu'un peuple entier , composé de vieillards , de femmes & d'enfans ; que la multitude des Juifs qui allait à plus de deux millions de personnes , ne pouvait faire de longues traites ; que probablement elle prit un long détour en allant de la terre de Gessen , vis-à-vis du lac Sirbon , & en retournant du lac Sirbon au désert d'Ethan. Quand ils furent dans ce désert , qui est précisément à la pointe de la mer rouge , ils retournèrent par l'Egypte dont ils sortaient ; & il est dit expressément qu'ils firent un long circuit , *Circum duxit per viam deserti*. Ils passèrent donc à la hauteur du grand Caire , d'Héliopolis & de Memphis. Or de Memphis à Baal-Sephon ou Clisma , qui est précisément l'endroit où la mer s'ouvrit pour eux , il y a soixante mille pas. La Sainte Ecriture ne nous dit point combien de tems les Juifs employèrent dans toute cette marche. Ainsi , l'on est bien reçu à supposer que le *Pharaon* d'Egypte eut le tems de faire venir de la cavalerie étrangère.

Je t'ai donné tous les moyens d'acquérir quelque intelligence , tu n'en as suivi aucun , & tu ne m'as pas seulement remercié.

AMI JEAN-GEORGE ,

Je réfléchis avec douleur sur la superbe de

certaines gens ; voilà l'origine des fausses démarches , des mauvais vers , de la prose ampoulée qu'on donne hardiment au public. On veut passer pour bel esprit dans son village & à Paris, & pour y parvenir il n'y a point de sottise qu'on ne fasse. Quand les sottises sont faites , on veut les soutenir par les calomnies ; on perd la charité comme la raison ; on tombe d'abîme en abîme , ainsi que de ridicule en ridicule ; on perd son ame en se faisant moquer de soi. Ah mon frère ! que ne puis-je aider à te convertir , à te rendre modéré & modeste comme tu dois l'être , & à te sauver des siflets dans ce monde, & de la damnation dans l'autre !

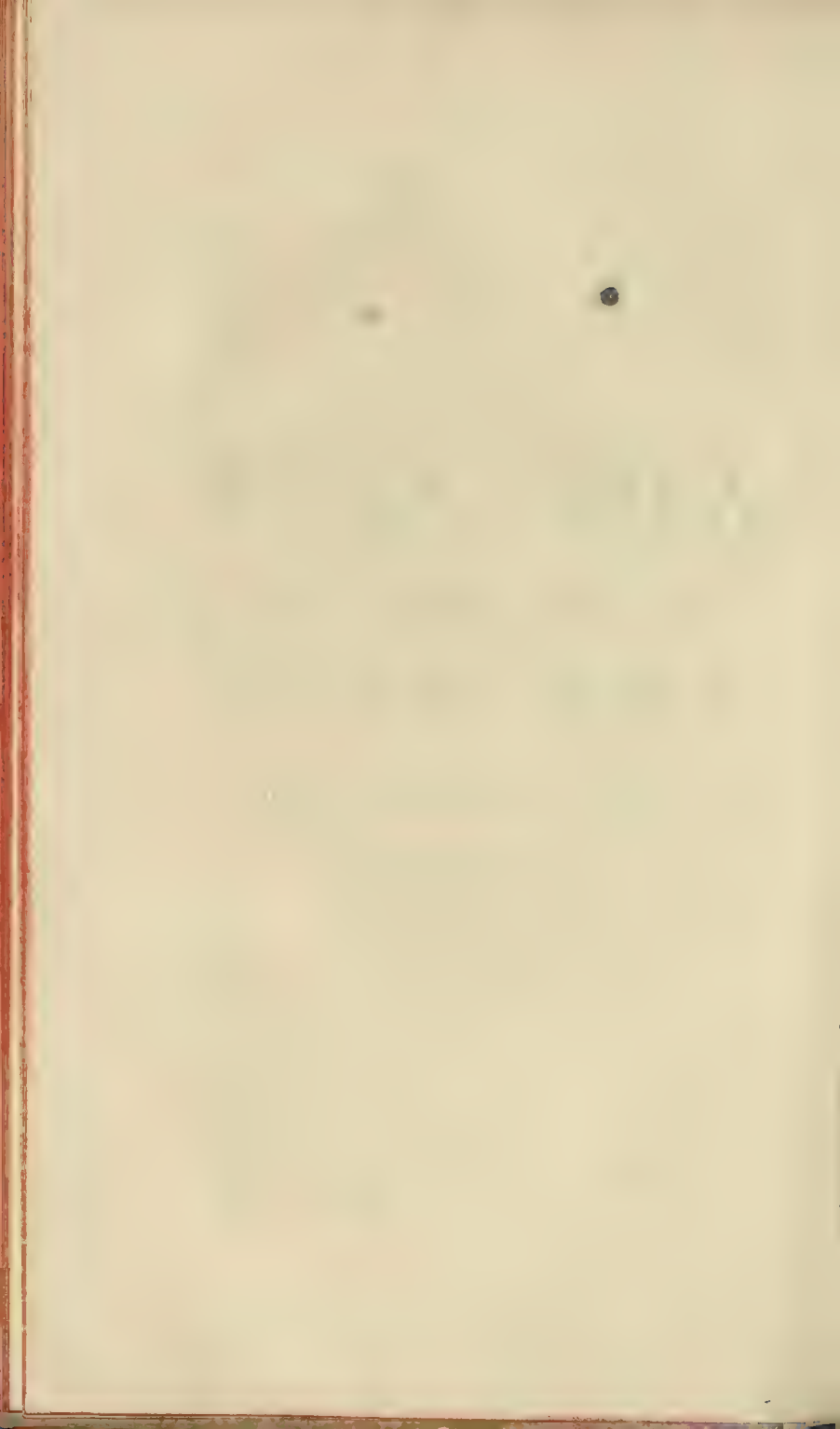
ADIEU JEAN-GEORGE.



ADE

A D É L A Ï D E
DU GUESCLIN,
T R A G É D I E;

Jouée en 1734. & reprise en 1765.



PREFACE DE L'ÉDITEUR.

L'Auteur m'ayant laissé le maître de cette Tragédie, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que d'imprimer la Lettre qu'il écrivit à cette occasion à un de ses amis.

.
.

QUand vous m'aprites, Monsieur, qu'on jouait à Paris une Adélaïde du Guesclin avec quelque succès, j'étais très loin d'imaginer que ce fût la mienne ; & il importe fort peu au public que ce soit la mienne, ou celle d'un autre. Vous savez ce que j'entends par le Public. Ce n'est pas l'Univers, comme nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quelquefois. Le Public, en fait de livres, est composé de quarante ou cinquante personnes si le livre est sérieux, de quatre ou cinq cent lorsqu'il est plaisant, & d'environ onze ou douze cent s'il s'agit d'une pièce de Théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq cent mille âmes qui n'entendent jamais parler de tout cela.

Il y avait plus de trente ans que j'avais hasardé devant ce Public une Adélaïde du Guesclin escortée d'un Duc de Vendôme & d'un Duc de Nemours, qui n'existerent jamais dans l'histoire. Le fonds de la pièce était tiré des Annales de Bretagne,

Et je l'avais ajustée comme j'avais pu au Théâtre sous des noms supposés ; elle fut sifflée dès le premier acte. Les sifflers redoublèrent au second, quand on vit arriver le Duc de Nemours blessé, Et le bras en écharpe. Ce fut bien pis lorsqu'on entendit au cinquième le signal que le Duc de Vendôme avait ordonné ; Et lorsqu'à la fin le Duc de Vendôme disait, Es-tu content, Coucy, plusieurs bons plaisans crièrent, Couffi, couffi.

Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je donnai quelques années après la même Tragédie sous le nom du Duc de Foix, mais je l'affaiblis beaucoup par respect pour le ridicule. Cette pièce devenue plus mauvaise réussit assez, Et j'oubliai entièrement celle qui valait mieux.

Il restait une copie de cette Adélaïde entre les mains des Acteurs de Paris. Ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette defunte Tragédie ; ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, sans y changer un seul mot, Et elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudissemens. Les endroits qui avaient été le plus sifflés ont été ceux qui ont excité le plus de battemens de mains.

Vous me demanderez auquel des deux jugemens je me tiens ? Je vous répondrai ce que dit un Avocat Vénitien aux sérénissimes Sénateurs devant lesquels il plaidait : Il mese passato, disait-il, le vostre Eccellenze hanno giudicato così, e questo mese nella medesima causa hanno giudicato tutto l' contrario, e sempre ben. Vos Excellences, le mois passé, jugèrent de cette façon, Et ce mois-ci, dans la même cause, ils ont jugé tout le contraire, Et toujours à merveille.

Mr.

Mr. Oghières , riche Banquier à Paris , ayant été chargé de faire composer une marche pour un des Régimens de Charles XII. , s'adressa au Musicien Mourette. La marche fut exécutée chez le Banquier , en présence de ses amis , tous grands connaisseurs. La Musique fut trouvée détestable ; Mourette remporta sa marche, & l'inséra dans un Opera qu'il fit jouer. Le Banquier & ses amis allèrent à son Opéra. La marche fut très applaudie. Eh voila ce que nous voulions , disaient-ils à Mourette , que ne nous donniez - vous une pièce dans ce goût -là ? Messieurs , c'est la même.

On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne fait que la même chose est arrivée aux idées innées , à l'émétique , & à l'inoculation , tour à tour sifflés & bien reçus ? Les opinions ont ainsi flotté dans les affaires sérieuses , comme dans les beaux Arts & dans les sciences.

Quod petit spernit , repetit quod nuper omisit.

La vérité & le bon goût n'ont remis leur sceau que dans la main du tems. Cette réflexion doit retenir les Auteurs des Journaux dans les bornes d'une grande circonspection. Ceux qui rendent compte des ouvrages , doivent rarement s'empresser de les juger. Ils ne savent pas si le Public , à la longue , jugera comme eux ; & puisqu'il n'a un sentiment décidé & irrévocable qu'au bout de plusieurs années , que penser de ceux qui jugent de tout sur une lecture précipitée ?

A C T E U R S.

Le Duc de VENDOME.

Le Duc de NEMOURS.

Le Sire de COUCY.

ADELAIDE DU GUESCLIN.

TAISE DANGLURE.

DANGESTE, confident du Duc de Némours.

Un Officier.

Un Garde &c.

La Scène est à Lille.

ADELAIDE

A D É L A Ï D E

DU GUESCLIN,

T R A G É D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Le Sire de COUCY, ADELAÏDE,

COUCY.

Digne sang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui,
Le charme des Français dont il était l'appui,
Souffrez, qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Ecoutez moi. Voyez d'un œil mieux éclairci,
Les desseins, la conduite, & le cœur de Coucy;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

ADELAÏDE.

Je fais quel est Coucy ; sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

COUCY.

C O U C Y.

Sachez que si ma foi dans Lille me ramène ,
 Si du Duc de Vendôme embrassant le parti ,
 Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti ,
 Je n'approuvai jamais la fatale alliance
 Qui l'unit aux Anglais & l'enlève à la France ;
 Mais dans ces tems affreux de discorde & d'horreur ,
 Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
 Non que pour ce héros mon ame prévenue ,
 Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue :
 Je ne m'avengle pas ; je vois avec douleur
 De ses emportemens l'indiscrette chaleur :
 Je vois que de ses sens l'impétueuse yvresse
 L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
 Et ce torrent fougueux que j'arrête avec soin ,
 Trop souvent me l'arrache , & l'emporte trop loin.
 Il est né violent , non moins que magnanime ,
 Tendre , mais emporté , mais capable d'un crime.
 Du sang qui le forma je connais les ardeurs ;
 Toutes les passions font en lui des fureurs :
 Mais il a des vertus qui rachètent ses vices ;
 Et qui saurait , Madame , où placer ses services ;
 S'il ne nous fallait suivre & ne chérir jamais
 Que des cœurs sans faiblesse & des Princes parfaits ?
 Tout mon sang est à lui ; mais enfin cette épée
 Dans celui des Français à regret s'est trempée.
 Le Dauphin généreux

A D E L A Ï D E.

Osez le nommer Roi ;
 Il l'est , il le mérite.

C O U C Y.

Il ne l'est pas pour moi.

Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage ;
Tous mes vœux sont pour lui ; mais l'amitié m'engage.
Mon bras est à Vendôme , & ne peut aujourd'hui
Ni servir , ni traiter , ni changer qu'avec lui.
Le malheur de nos tems , nos discordes sinistres ,
Charle qui s'abandonne à d'indignes Ministres ,
Dans ce cruel parti tout l'a précipité ;
Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
J'ai souvent , de son cœur aigrissant les blessures ,
Révolté sa fierté par des vérités dures :
Vous seule , à votre Roi le pourriez rapeller ,
Madame , & c'est de quoi je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous avant qu'aux murs de Lille ,
Vendôme trop heureux vous donnât cet azile.
Je crus que vous pouviez , aprouvant mon dessein ,
Accepter sans mépris mon hommage & ma main ;
Et que je pus unir , sans une aveugle audace ,
Les lauriers des Guesclins aux lauriers de ma race.
La gloire le voulait , & peut-être l'amour ,
Plus puissant & plus doux , l'ordonnait à son tour.
Mais à de plus beaux nœuds je vous vois destinée ;
La guerre dans Cambrai vous avait amenée ,
Parmi les flots d'un peuple à soi-même livré ,
Sans raison , sans justice , & de sang enyvré.
Un ramas de mutins , troupe indigne de vivre ,
Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.
Vendôme vint , parut , & son heureux secours
Punit leur insolence , & sauva vos beaux jours.

Quel

224 *ADELAÏDE DU GUESCLIN;*

Quel Français, quel mortel eût pû moins entreprendre ?
 Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre ?
 La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur.
 Vendôme vous sauva, Vendôme eut ce bonheur :
 La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire.
 Il a par trop de droits mérité de vous plaire.
 Il est Prince, il est jeune, il est votre vengeur ;
 Ses bienfaits & son nom, tout parle en sa faveur.
 La justice & l'amour vous pressent de vous rendre ;
 Je n'ai rien fait pour vous ; je n'ai rien à prétendre :
 Je me tais Mais sachez que pour vous mériter,
 A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer ;
 Je céderais à peine aux enfans des Rois même ;
 Mais Vendôme est mon Chef, il vous adore, il m'aime ;
 Coucy ni vertueux, ni superbe à demi,
 Aurait bravé le Prince, & cède à son ami.
 Je fais plus ; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
 J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
 Vous montrer votre gloire, & ce que vous devez
 Au héros qui vous sert & par qui vous vivez.
 Je verrai d'un œil sec & d'un cœur sans envie,
 Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
 Je réunis pour vous, mon service & mes vœux,
 Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.
 Voilà mes sentimens ; si je me sacrifie,
 L'amitié me l'ordonne, & surtout la patrie.
 Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
 Si ce Prince est à vous, il est à votre Roi.

ADELAÏDE.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
 Que

Que vous donnez au monde un rare & grand exemple !
 Quoi , ce cœur (je le crois sans feinte & sans détour)
 Connaît l'amitié seule & peut braver l'amour !
 Il faut vous admirer quand on fait vous connaître :
 Vous servez votre ami , vous servirez mon maître.
 Un cœur si généreux doit penser comme moi :
 Tous ceux de votre sang sont l'appui de leur Roi.
 Eh bien , de vos vertus je demande une grace.

C O U C Y.

Vos ordres sont sacrés , que faut-il que je fasse ?

A D E L A I D E.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
 Ce rang dont un grand Prince a daigné me flatter.
 Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore ;
 J'en vois toute la gloire ; & quand je songe encore
 Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour ,
 Il daigna me sauver & l'honneur & le jour ,
 Tout ennemi qu'il est de son Roi légitime ,
 Tout vengeur des Anglais , tout protecteur du crime ,
 Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits ,
 Je crains de l'affliger , Seigneur , & je me tais.
 Mais malgré son service & ma reconnaissance ,
 Il faut par des refus répondre à sa constance.
 Sa passion m'afflige ; il est dur à mon cœur ,
 Pour prix de tant de soins , de causer son malheur.
 A ce Prince , à moi-même , épargnez cet outrage.
 Seigneur , vous pouvez tout sur ce jeune courage.
 Souvent on vous a vû , par vos conseils prudents ,
 Modérer de son cœur les transports turbulens.
 Daignez débarrasser ma vie & ma fortune ,

Nouv. Méth. III. Part.

P

De

226 *ADELAÏDE DU GUESCLIN,*

De ces nœuds trop brillans dont l'éclat m'importune.
De plus fières beautés , de plus dignes apas
Brigueront sa rendteffe où je ne prétens pas.
D'ailleurs , quel apareil , quel tems pour l'hyménée !
Des armes de mon Roi Lille est environnée ;
J'entens de tous côtés les clameurs des soldats ,
Et les sons de la guerre , & les cris du trépas.
La terreur me consume ; & votre Prince ignore
Si Nemours... si son frère hélas respire encore !
Ce frère qu'il aime... ce vertueux Némours.....
On disait que la Parque avait tranché ses jours ,
Que la France en aurait une douleur mortelle !
Seigneur , au sang des Rois il fut toujours fidelle.
S'il est vrai que sa mort... excusez mes ennuis ,
Mon amour pour mes Rois & le trouble où je suis.

C O U C Y.

Vous pouvez l'expliquer au Prince qui vous aime ,
Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même.
Il va venir , Madame , & peut-être vos vœux.....

A D E L A Ï D E.

Ah ! Coucy , prévenez le malheur de tous deux.
Si vous aimez ce Prince , & si dans mes allarmes ,
Avec quelque pitié vous regardez mes larmes ,
Sauvez - le , sauvez - moi de ce triste embarras ,
Daignez tourner ailleurs ses desseins & ses pas.
Pleurante & défolée , empêchez qu'il me voye.

C O U C Y.

Je plains cette douleur , où votre ame est en proie ;
Et loin de la gêner d'un regard curieux ,
Je baisse devant elle un œil respectueux ;

Mais

Mais quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
 Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
 Je ne puis rien de plus. Le Prince est soupçonneux ;
 Je lui serais suspect en expliquant vos vœux.
 Je fais à quel excès irait sa jalousie ,
 Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
 Je vous perdrais peut-être , & mon soin dangereux ,
 Madame , avec un mot ferait trois malheureux.
 Vous , à vos intérêts rendez vous moins contraire ,
 Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.
 Moi , libre entre vous deux , souffrez que dès ce jour ,
 Oubliant à jamais le langage d'amour ,
 Tout entier à la guerre , & maître de mon ame ,
 J'abandonne à leur sort & vos vœux & sa flamme.
 Je crains de l'affliger ; je crains de vous trahir ;
 Et ce n'est qu'aux combats que je le dois servir.
 Laissez moi d'un soldat garder le caractère ,
 Madame ; & puisqu'enfin la France vous est chère ,
 Rendez lui ce héros qui serait son apui :
 Je vous laisse y penser , & je cours près de lui.
 Adieu , Madame.

S C E N E II.

ADELAÏDE , TAISE.

ADELAÏDE.

O U suis-je ? hélas ! tout m'abandonne.
 Némours.... De tous côtés le malheur m'environne ?

P 2

Ciel !

228 *ADELAÏDE DU GUESCLIN,*

Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel séjour ?

T A Ï S E.

Quoi ? du Duc de Vendôme & le choix & l'amour ,
Quoi ? ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
De toutes les beautés dont la France est remplie ,
Ce rang qui touche au Trône , & qu'on met à vos pieds ;
Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

A D E L A Ï D E.

Ici du haut des Cieux , du Guesclin me contemple.
De la fidélité ce héros fut l'exemple.
Je trahirais le sang , qu'il versa pour nos loix ,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos Rois.

T A Ï S E.

Quoi ? dans ces tristes tems de ligues & de haines ,
Qui confondent des droits les bornes incertaines ,
Où le meilleur parti semble encor si douteux ,
Où les enfans des Rois sont divisés entre eux ;
Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs & pour en être aimée ;
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos apas ,
Pour l'intérêt d'un Roi qui ne l'exige pas ?

A D E L A Ï D E (*en pleurant.*)

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

T A Ï S E.

Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes ?
Si Vendôme vous aime , & si par son secours

A D E L A Ï D E.

Laisse là ses bienfaits , & parle de Némours.
N'en as-tu rien appris ? fait-on s'il vit encore ?

T A Ï S E.

T A I S E.

Voilà donc en effet le soin qui vous dévore ;
Madame ?

A D E L A Ï D E.

Il est trop vrai. Je l'avouë , & mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échape , elle éclate , elle se justifie ;
Et si Némours n'est plus , sa mort finit ma vie.

T A I S E.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi ?

A D E L A Ï D E.

Le secret de Némours dépendait-il de moi ?
Nos feux toujours brulans , dans l'ombre du silence ,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
Séparés l'un de l'autre , & sans cesse présens ,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidens ;
Et Vendôme , surtout , ignorant ce mystère ,
Ne fait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris... Mais , ô soins superflus !
Je te parle de lui quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vendôme ignorée !
O tems où de Némours en secret adorée ,
Nous touchions l'un & l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant !
La guerre a tout détruit. Fidèle au Roi son Maître ,
Mon amant me quitta , pour m'oublier peut-être.
Il partit , & mon cœur qui le suivait toujours ,
A vingt peuples armés redemanda Némours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile ;
Je voulus rendre au Roi cette superbe ville ;
Némours à ce dessein devait servir d'apui ;

P 3

L'amour

230 *ADELAÏDE DU GUESCLIN,*

L'amour me conduisait , je faisais tout pour lui.
C'est lui qui d'une fille animant le courage ,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il exposa mes jours pour lui seul réservés ,
Jours tristes ! jours affreux , qu'un autre a conservés !
Ah ! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore ?
Français ! qu'avez - vous fait du héros que j'adore ?
Ses lettres , autrefois chers gages de sa foi ,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tuë ; hélas ! il fait peut - être
Cet amour , qu'à mes yeux son frère a fait paraître.
Tout ce que j'entrevois conspire à m'allarmer ;
Et mon amant est mort , ou cesse de m'aimer !
Et pour comble de maux , je dois tout à son frère !

T A I S E.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère.
Pour vous , pour vôtre amant , redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

A D E L A Ï D E.

C'est lui-même , ô ciel !

T A I S E.

Contraignez vous.

S C E N E I I I.

LE DUC DE VENDOME , ADELAÏDE , TAISE.

LE DUC DE VENDOME.

J'Oublie à vos genoux , charmante Adélaïde ,
Le trouble & les horreurs où mon destin me guide.
Vous

Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons ;
 Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
 La discorde sanglante afflige ici la terre ;
 Vos jours sont entourés des pièges de la guerre.
 J'ignore à quel destin le Ciel veut me livrer ;
 Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer ,
 Cette gloire , sans vous obscure & languissante ,
 Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
 Souffrez que mes lauriers attachés par vos mains
 Ecartent le tonnerre & bravent les destins ;
 Ou si le Ciel jaloux a conjuré ma perte ,
 Souffrez que de nos noms ma tombe au moins couverte,
 Apprenne à l'avenir que Vendôme amoureux
 Expira votre époux & périt trop heureux.

ADELAÏDE.

Tant d'honneurs, tant d'amour servent à me confondre,
 Prince.... Que lui dirai-je ? & comment lui répondre ?
 Ainsi , Seigneur.... Coucy ne vous a point parlé ?

VENDÔME.

Non , Madame.... D'où vient que votre cœur troublé
 Répond en frémissant à ma tendresse extrême ?
 Vous parlez de Coucy quand Vendôme vous aime.

ADELAÏDE.

Prince , s'il était vrai , que ce brave Némours ,
 De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours ,
 Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre ,
 Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre ,
 Au milieu des combats , & près de son tombeau ,
 Pourriez-vous de l'himen allumer le flambeau ?

V E N D O M E.

Ah ! je jure par vous , vous qui m'êtes si chère ,
 Par les doux noms d'amans , par le saint nom de frère ,
 Que ce frère après vous , fut toujours à mes yeux ,
 Le plus cher des mortels , & le plus précieux.
 Lors qu'à mes ennemis sa valeur fut livrée ,
 Ma tendresse en souffrit , sans en être altérée.
 Sa mort m'accablerait des plus horribles coups ;
 Et pour m'en consoler , mon cœur n'aurait que vous.
 Mais on croit trop ici l'aveugle renommée ;
 Son infidèle voix vous a mal informée.
 Si mon frère était mort , doutez-vous que son Roi
 Pour m'apprendre sa perte eût dépêché vers moi ?
 Ceux que le Ciel forma d'une race si pure ,
 Au milieu de la guerre écoutant la nature ,
 Et protecteurs des loix que l'honneur doit dicter ,
 Même en se combattant savent se respecter.
 A sa perte , en un mot , donnons moins de créance.
 Un bruit plus vraisemblable & m'afflige & m'offense.
 On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

A D E L A Ï D E.

Seigneur , il est vivant ?

V E N D O M E.

Je lui pardonne hélas ,
 Qu'au parti de son Roi son intérêt le range ;
 Qu'il le défende ailleurs , & qu'ailleurs il le venge ;
 Qu'il triomphe pour lui ; je le veux , j'y consens ;
 Mais se mêler ici parmi les assiégeans ,
 Me chercher , m'attaquer , moi , son ami , son frère.....

A D E L A Ï D E.

Le Roi le veut , sans doute.

V E N -

VENDÔME.

Ah ! destin trop contraire !

Se pourrait-il qu'un frère élevé dans mon sein ;
Pour mieux servir son Roi , levât sur moi sa main ?
Lui qui devrait plutôt , témoin de cette fête ,
Partager , augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADELAÏDE.

Lui ?

VENDÔME.

C'est trop d'amertume en des momens si doux.
Malheureux par un frère , & fortuné par vous ,
Tout entier à vous seule , & bravant tant d'allarmes ,
Je ne veux voir que vous , mon hymen & vos charmes.
Qu'attendez-vous ? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre , & qui m'est si bien dû.

ADELAÏDE.

Seigneur , de vos bienfaits mon ame est pénétrée.
La mémoire à jamais m'en est chère & sacrée ;
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés ,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur....

VENDÔME.

Comment ! ô ciel ! qui vous arrête ?

ADELAÏDE.

Je dois....



SCÈNE

S C E N E I V.

VENDOME , ADELAÏDE , TAISE , COUCY.

COUCY.

PRince, il est tems, marchez à notre tête.
 Déjà les ennemis sont aux pieds des remparts ;
 Echauffez nos guerriers du feu de vos regards.
 Venez vaincre.

VENDOME.

Ah ! courons : dans l'ardeur qui me presse....
 Quoi vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse ?
 Vous détournez les yeux ! vous tremblez ! & je voi
 Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi ?

COUCY.

Le tems presse.

VENDOME.

Il est tems que Vendôme périsse :
 Il n'est point de Français que l'amour avilisse.
 Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
 Ils courent à la gloire, & je vole au trépas.
 Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
 La mort que je désire est moins barbare qu'elle.

ADELAÏDE.

Ah ! Seigneur, moderez cet injuste couroux ;
 Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
 J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
 Par tous les sentimens qui sont en ma puissance ;
 Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VEN-

VENDOME.

Ah ! que vous savez bien le chemin de mon cœur !
Que vous savez mêler la douceur à l'injure !
Un seul mot m'accablait , un seul mot me rassure.
Content , rempli de vous , j'abandonne ces lieux ,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

SCÈNE V.

ADELAÏDE , TAÏSE.

TAÏSE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADELAÏDE.

Est-il bien vrai ? Nemours ferait-il dans l'armée ?
O discorde fatale ! amour plus dangereux !
Que vous couterez cher à ce cœur malheureux !

Fin du premier acte.



ACTE

A C T E II.**S C E N E P R E M I E R E.****VENDOME , COUCY.****V E N D O M E.**

Nous périssions, sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse ;
C'est vous dont l'esprit ferme & les yeux pénétrants
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Que n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage !
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats ;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

C O U C Y.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout quand vous en ferez maître.
Vous l'avez su régler, & vous avez vaincu.
Ayez dans tous les tems cette utile vertu.
Qui fait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, & je vous ai suivi ;
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi.
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et suivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillans, ce superbe guerrier.

Vous

Vous l'avez pris vous-même , & maître de sa vie ,
 Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

V E N D O M E.

D'où vient donc , cher Coucy , que cet audacieux ,
 Sous son casque fermé , se cachait à mes yeux ?
 D'où vient qu'en le prenant , qu'en saisissant ses armes ;
 J'ai senti , malgré moi , de nouvelles allarmes ?
 Un je ne sai quel trouble en moi s'est élevé ;
 Soit que ce triste amour , dont je suis captivé ,
 Sur mes sens égarés , répandant sa tendresse ,
 Jusqu'au sein des combats , m'ait prêté sa faiblesse ,
 Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
 Par la molle douceur de ses impressions ;
 Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
 Parle encor en secret au cœur qui l'a trahie ;
 Qu'elle condamne encor mes funestes succès ,
 Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français.

C O U C Y.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale ,
 Ces troubles intestins de la Maison Royale ,
 Ces tristes factions céderont au danger
 D'abandonner la France au fils de l'étranger.
 Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie ,
 Que leur joug est pesant , qu'on aime la patrie ,
 Que le sang de Clovis est toujours adoré.
 Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
 Les rameaux divisés & courbés par l'orage ,
 Plus unis & plus beaux , soient notre unique ombrage.
 Nous , Seigneur , n'avons-nous rien à nous reprocher ?
 Le sort au Prince Anglais voulut vous attacher.

De

238 *ADELAIDE DU GUESCLIN,*

De votre sang , du sien la querelle est commune ;
Vous suivez son parti , je suis votre fortune.
Comme vous aux Anglais le destin m'a lié ;
Vous, par le droit du sang , moi , par notre amitié ;
Permettez-moi ce mot.... Eh ! quoi ! votre ame émue....

V E N D O M E.

Ah ! voila ce guerrier qu'on amène à ma vuë.

S C E N E II.

VENDOME , le Duc de NEMOURS , COUCY ,
Soldats , Suite.

V E N D O M E.

IL soupire , il paraît accablé de regrets.

C O U C Y.

Son sang sur son visage a confondu ses traits.
Il est blessé sans doute.

N E M O U R S (*dans le fond du théâtre.*)

Entreprise funeste ,

Qui de ma triste vie arrachera le reste !
Où me conduisez-vous ?

V E N D O M E.

Devant votre vainqueur ,
Qui fait d'un ennemi respecter la valeur.
Venez , ne craignez rien.

N E M O U R S (*se tournant vers son écuyer.*)

Je ne crains que de vivre ;
Sa présence m'accable , & je ne puis poursuivre.
Il ne me connaît plus , & mes sens attendris

V E N -

VENDOME.

Quelle voix , quels accens ont frappé mes esprits ?

NEMOURS (*le regardant.*)

M'as-tu pû méconnaître ?

VENDOME (*l'embrassant.*)

Ah Nemours ! ah mon frère !

NEMOURS.

Ce nom jadis si cher , ce nom me defespère.

Je ne le suis que trop ce frère infortuné ,

Ton ennemi vaincu , ton captif enchainé.

VENDOME.

Tu n'es plus que mon frère. Ah ! moment plein de charmes !

Ah ! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

(*à sa Suite.*)

Avez-vous par vos soins

NEMOURS.

Oui , leurs cruels secours

Ont arrêté mon sang , ont veillé sur mes jours ,

De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDOME.

Ne te détourne point , ne crain point mon reproche.

Mon cœur te fut connu , peux-tu t'en défier ?

Le bonheur de te voir me fait tout oublier.

J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.

Hélas ! que je te plains !

NEMOURS.

Je te plains davantage ,

De haïr ton pays , de trahir sans remords ,

Et le Roi qui t'aimait , & le sang dont tu fors.

VEN-

V E N D O M E.

Arrête : épargne moi l'infâme nom de traître ;
 A cet indigne mot je m'oublirais peut-être.
 Frémi d'empoisonner la joye & les douceurs ,
 Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.
 Dans ce jour malheureux que l'amitié l'emporte.

N E M O U R S.

Quel jour !

V E N D O M E.

Je le bénis.

N E M O U R S.

Il est affreux.

V E N D O M E.

N'importe ;

Tu vis ; je te revois , & je suis trop heureux.
 O Ciel ! de tous côtés vous remplissez mes vœux !

N E M O U R S.

Je te crois. On disait que d'un amour extrême ,
 Violent , effréné , (car c'est ainsi qu'on aime)
 Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

V E N D O M E.

J'aime ; oui , la renommée a pû le publier ;
 Oui , j'aime avec fureur : une telle alliance
 Semblait pour mon bonheur attendre ta présence ;
 Oui , mes ressentimens , mes droits , mes alliés ,
 Gloire , amis , ennemis , je mets tout à ses pieds.

(à un Officier de sa suite.)

Allez , & dites - lui que deux malheureux frères ,
 Jetés par le destin dans des partis contraires ,
 Pour marcher désormais sous le même étendart ,

De

De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(à Nemours.)

Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie ;

Pour me justifier il suffit qu'on la voye.

NEMOURS.

O ciel....elle vous aime!...

VENDOME.

Elle le doit , du moins ;

Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins ;

Il n'en est plus ; je veux que rien ne nous sépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare !

Ecoute ; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter ?

Me connais-tu ? fais-tu ce que j'ose attenter ?

Dans ces funestes lieux fais-tu ce qui m'amène ?

VENDOME.

Oublions ces sujets de discorde & de haine.

S C E N E III.

VENDOME , NEMOURS , ADELAÏDE , COUCY.

VENDOME.

MAdame , vous voyez que du sein du malheur ,
Le Ciel qui nous protège , a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu : je vous aime , & je retrouve un frère ;
Sa présence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADELAÏDE.

Le voici ! malheureuse ! ah ! cache au moins tes pleurs !

Nouv. Mél. III. Part.

Q

NE

242 *ADELAÏDE DU GUESCLIN,*

NEMOURS (entre les bras de son écuyer.)

Adelaïde. ô ciel! ... c'en est fait, je me meurs!

VENDÔME.

Que vois-je! Sa blessure à l'instant s'est rouverte!
Son sang coule.

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte?

VENDÔME.

Ah! mon frère!

NEMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADELAÏDE.

Ciel! ... Nemours!

NEMOURS à Vendôme.

Laisse moi.

VENDÔME.

Je ne te quitte pas.

SCENE IV.

ADELAÏDE, TAÏSE.

ADELAÏDE.

ON l'emporte : il expire : il faut que je le suive.

TAÏSE.

Ah! que cette douleur se taïse & se captive.

Plus vous l'aimez, Madame, & plus il faut songer

Qu'un rival violent....

ADELAÏDE.

Je songe à son danger.

Voilà ce que l'amour, & mon malheur lui coute;

Taïse;

Taïse , c'est pour moi qu'il combattait sans doute ,
C'est moi que dans ces murs il osait secourir ;
Il servait son Monarque , il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de soins ! quel fruit de sa constance !
Hélas ! mon tendre amour accusait son absence.
Je demandais Némours , & le Ciel me le rend.
J'ai revu ce que j'aime , & l'ai revu mourant.
Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vûe.
Ah ! Taïse , est-ce ainsi que je lui suis rendüe ?
Va le trouver ; va , cours auprès de mon amant.

T A Ï S E.

Eh ne craignez - vous pas que tant d'empressement
N'ouvre les yeux jaloux d'un Prince qui vous aime ?
Tremblez de découvrir . . .

A D E L A Ï D E.

J'y volerai moi-même :
D'une autre main , Taïse , il reçoit des secours !
Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours !
Il faut que je le voye , & que de son amante
La faible main s'unisse à sa main défaillante :
Hélas ! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés . . .

T A Ï S E.

Au nom de cet amour , arrêtez , demeurez ;
Reprenez vos esprits.

A D E L A Ï D E.

Rien ne m'en peut distraire.



S C E N E V.

VENDOME, ADELAÏDE, TAISE.

ADELAÏDE.

AH! Prince, en quel état laissez-vous votre frère?

VENDOME.

Madame, par mes mains son sang est arrêté.
Il a repris sa force & sa tranquillité.
Je suis le seul à plaindre, & le seul en allarmes;
Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes;
Et je hais ma victoire & mes prospérités,
Si je n'ai par mes soins vaincu vos cruautés;
Si votre incertitude, allarmant mes tendresses;
Ose encor démentir la foi de vos promesses.

ADELAÏDE.

Je ne vous promis rien. Vous n'avez point ma foi;
Et la reconnaissance est tout ce que je doi.

VENDOME.

Quoi! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage!

ADELAÏDE.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage;
Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû;
Par de justes respects je vous ai répondu.
Vos bienfaits, votre amour, & mon amitié même;
Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême;
Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
Vous vous trompiez: Il faut rompre enfin le silence;

Je

Je vais vous offenser ; je me fais violence.
 Mais réduite à parler , je vous dirai , Seigneur ,
 Que l'amour de mes Rois est gravé dans mon cœur.
 De votre sang au mien je vois la différence ;
 Mais celui dont je fors a coulé pour la France.
 Ce digne Connétable en mon cœur a transmis
 La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
 Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
 L'allié des Anglais , quelque grand qu'il puisse être.
 Voilà les sentimens que son sang m'a tracés ,
 Et s'ils vous font rougir , c'est vous qui m'y forcez.

V E N D O M E .

Je suis , je l'avouerais , surpris de ce langage.
 Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage ,
 Et n'avais pas prévu que le sort en courroux ,
 Pour m'accabler d'affronts dût se servir de vous.
 Vous avez fait , Madame , une secrète étude
 Du mépris , de l'insulte & de l'ingratitude ;
 Et votre cœur , enfin , lent à se déployer ,
 Hardi par ma faiblesse , a paru tout entier.
 Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque ,
 Tant d'amour pour vos Rois , ou tant de politique.
 Mais vous qui m'outragez , me connaissez-vous bien ?
 Vous reste-t-il ici de parti que le mien ?
 Vous qui me devez tout ; vous qui sans ma défense ,
 Auriez de ces Français assouvi la vengeance ;
 De ces mêmes Français à qui vous vous vantez
 De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez !
 Est-ce donc là le prix de vous avoir servie ?

ADELAÏDE.

Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
 Mais, Seigneur, mais, hélas, n'en puis-je disposer?
 Me la conserviez-vous pour la tyranniser?

VENDOME.

Je deviendrai tyran; mais moins que vous, cruelle;
 Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle;
 Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons;
 Je vois mon deshonneur, je vois vos trahisons.
 Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
 Redoutez mon amour, tremblez de ma colère;
 C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
 De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher;
 Et si dans les horreurs du sort qui nous accable,
 De quelque joye encor ma fureur est capable,
 Je la mettrai, perfide, à vous desespérer.

ADELAÏDE.

Non, Seigneur, la raison saura vous éclairer.
 Non, vôtre ame est trop noble, elle est trop élevée,
 Pour oprimer ma vie après l'avoir sauvée.
 Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
 Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
 Sachez que ces bienfaits, vos vertus, vôtre gloire,
 Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
 Je vous plains, vous pardonne & veux vous respecter.
 Je vous ferai rougir de me persécuter;
 Et je conserverai, malgré vôtre menace,
 Une ame sans courroux, sans crainte, & sans audace.

VENDOME.

Arrêtez; Pardonnez aux transports égarés,

Aux

Aux fureurs d'un amant que vous desespérez.
 Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence
 D'une Cour qui me hait embrasse la défense,
 Que vous voulez tous deux m'unir à vôtre Roi ;
 Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
 Vos discours sont les siens. Ah ! parmi tant d'allarmes ,
 Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes ?
 Pour gouverner mon cœur , l'asservir , le changer ,
 Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger ?
 Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

ADELAÏDE.

Je ne vous cache point, que du soin qui me touche,
 A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis ;
 Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
 Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
 Vous les faites couler, que vos mains les essuyent.
 Devenez assez grand pour m'apprendre à domter
 Des feux que mon devoir me force à rejeter.
 Laissez moi toute entière à la reconnaissance.

VENDOME.

Le seul Coucy, sans doute, a votre confiance !
 Mon outrage est connu ; je fais vos sentimens.

ADELAÏDE.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le tems ;
 Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
 Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
 D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui ;
 Imiter sa grande amé, & pensez comme lui.



S C E N E VI.

V E N D O M E (*seul.*)

EH bien, c'en est donc fait ; l'ingrate, la parjure,
 A mes yeux sans rougir étale mon injure :
 De tant de trahisons l'abîme est découvert ;
 Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
 Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
 Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
 Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
 Trésor cherché sans cesse, & jamais obtenu !
 Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
 Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,
 Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
 Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
 Le voilà cet ingrat, qui fier de son parjure,
 Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

S C E N E VII.

V E N D O M E , C O U C Y .

C O U C Y .

PRince, me voilà prêt. Disposez de mon bras...
 Mais d'où nait à mes yeux cet étrange embarras ?
 Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
 Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

V E N D O M E

VENDOME.

Je suis desespéré ! je suis haï , jaloux.

COUCY.

Eh bien , de vos soupçons quel est l'objet , qui ?

VENDOME.

Vous.

Vous , dis-je ; & du refus qui vient de me confondre ,

C'est vous , ingrat ami , qui devez me répondre.

Je fais qu'Adélaïde ici vous a parlé.

En vous nommant à moi , la perfide a tremblé.

Vous affectez sur elle un odieux silence ,

Interprète muet de votre intelligence.

Elle cherche à me fuir , & vous à me quitter.

Je crains tout , je crois tout.

COUCY.

Voulez-vous m'écouter ?

VENDOME.

Je le veux.

COUCY.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?

M'estimez-vous encor , & pourrez-vous me croire ?

VENDOME.

Oui , jusqu'à ce moment je vous crus vertueux ;

Je vous crus mon ami.

COUCY.

Ces titres glorieux

Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne ;

Et vous allez juger si mon ame en est digne.

Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur ,

Avant que de sa vie heureux libérateur ,

Vous eussiez par vos soins , par cet amour sincère ,

Surtout par vos bienfaits , tant de droits de lui plaire.

Moi

250 *ADELAIDE DU GUESCLIN,*

Moi plus foldat que tendre , & dédaignant toujours
 Ce grand art de séduire inventé dans les cours ,
 Ce langage flatteur , & souvent si perfide ,
 Peu fait pour mon esprit , peut-être trop rigide ;
 Je lui parlai d'hymen , & ce nœud respecté ,
 Resserré par l'estime & par l'égalité ,
 Pouvait lui préparer des destins plus propices ,
 Qu'un rang plus élevé , mais sur des précipices.
 Hier avant la nuit je vins dans vos remparts ;
 Tout vôtre cœur parut à mes premiers regards.
 De cet ardent amour la nouvelle semée ,
 Par vos emportemens me fut trop confirmée.
 Je vis de vos chagrins les funestes accès ;
 J'en aprouvai la cause , & j'en blâmai l'excès.
 Aujourd'hui j'ai revû cet objet de vos larmes ;
 D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes.
 Libre & juste auprès d'elle , à vous seul attaché ,
 J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché ;
 J'ai de tous vos bienfaits rapellé la mémoire ,
 L'éclat de votre rang , celui de votre gloire ,
 Sans cacher vos défauts , vantant votre vertu ;
 Et pour vous contre moi , j'ai fait ce que j'ai dû.
 Je m'immole à vous seul , & je me rends justice ;
 Et si ce n'est assez d'un si grand sacrifice ,
 S'il est quelque rival qui vous ose outrager ,
 Tout mon sang est à vous ; & je cours vous venger.

V E N D O M E .

Ah ! généreux ami , qu'il faut que je révère ,
 Oui , le destin dans toi me donne un second frère ;
 Je n'en étais pas digne , il le faut avouer ;

Mon

Mon cœur

C O U C Y.

Aimez moi , Prince , au lieu de me louer ;
 Et si vous me devez quelque reconnaissance ,
 Faites votre bonheur , il est ma récompense.
 Vous voyez quelle ardente & fière inimitié
 Votre frère nourrit contre votre allié.
 Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
 Vous m'avez soupçonné de trop de politique ,
 Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
 Les débris dispersés de l'Empire des Lis.
 Je vous le dis encor au sein de votre gloire ;
 Et vos lauriers brillans cueillis par la victoire ,
 Pourront sur votre front se flétrir désormais ,
 S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
 Tous les Chefs de l'Etat lassés de ces ravages ,
 Cherchent un port tranquille après tant de naufrages ;
 Gardez d'être réduit au hazard dangereux
 De vous voir ou trahir , ou prévenir par eux.
 Passez-les en prudence , aussi-bien qu'en courage.
 De cet heureux moment prenez tout l'avantage ;
 Gouvernez la fortune , & sachez l'affervir ;
 C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir :
 Ses retours sont fréquens , vous devez les connaître.
 Il est beau de donner la paix à votre Maître.
 Son égal aujourd'hui , demain dans l'abandon ,
 Vous vous verrez réduit à demander pardon.
 La gloire vous conduit , que la raison vous guide.

V E N D O M E.

Brave & prudent Coucy , crois-tu qu'Adélaïde

Dans

252 *ADELAIDE DU GUESCLIN,*

Dans son cœur amolli partagerait mes feux ,
Si le même parti nous unissait tous deux ?
Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

C O U C Y.

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire ;
Mais qu'importent pour vous ses vœux & ses desseins ?
Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
Lorsque Philippe - Auguste , aux plaines de Bovines ,
De l'Etat déchiré répara les ruines ,
Quand seul il arrêta dans nos champs inondés ,
De l'Empire Germain les torrens débordés ,
Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?
Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir ?
Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir ?
Aimez , mais en héros qui maîtrise son ame ,
Qui gouverne à la fois ses Etats & sa flamme.
Mon bras contre un rival est prêt à vous servir ;
Je voudrais faire plus , je voudrais vous guérir.
On connaît peu l'amour , on craint trop son amorce ;
C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force ;
C'est nous qui sous son nom troublons notre repos ;
Il est tyran du faible , esclave du héros.
Puisque je l'ai vaincu , puisque je le dédaigne ,
Dans l'ame d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ?
Vos autres ennemis par vous sont abattus ,
Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

V E N D O M E.

Le sort en est jetté , je ferai tout pour elle ;
Il faut bien à la fin desarmer la cruelle ;

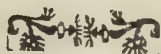
Ses

Ses loix feront mes loix , son Roi fera la mien ;
 Je n'aurai de parti , de maitre que le sien.
 Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie ,
 Avec mes ennemis je me réconcilie ;
 Je lirai dans ses yeux mon sort & mon devoir :
 Mon cœur est enyvré de cet heureux espoir.
 Enfin plus de prétexte à ses refus injustes ;
 Raison , gloire , intérêt , & tous ces droits augustes
 Des Princes de mon sang & de mes Souverains ,
 Sont des liens sacrés resserrés par ses mains.
 Du Roi , puisqu'il le faut , soutenons la couronne ;
 La vertu le conseille , & la beauté l'ordonne.
 Je veux entre ses mains , en ce fortuné jour ,
 Scêler tous les sermens que je fais à l'amour.
 Quant à mes intérêts , que toi seul en décide.

C O U C Y.

Souffrez donc , près du Roi , que mon zèle me guide ;
 Peut-être il eût falu que ce grand changement
 Ne fût dû qu'au héros , & non pas à l'amant ;
 Mais si d'un si grand cœur une femme dispose ,
 L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
 Et mon cœur tout rempli de cet heureux retour ,
 Bénit votre faiblesse , & rend grace à l'amour.

Fin du second acte.



ACTE

A C T E III.

SCENE PREMIERE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

Combat infortuné, destin qui me poursuis !
O mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis !
Ciel ! n'as-tu conservé la trame de ma vie ,
Que pour tant de malheurs , & tant d'ignominie ?
Adélaïde , au moins , pourrai-je la revoir ?

DANGESTE.

Vous la verrez , Seigneur.

NEMOURS.

Ah ! mortel desespoir !

Elle ose me parler , & moi je le souhaite.

DANGESTE.

Seigneur , en quel état vôt're douleur vous jette !
Vos jours sont en péril , & ce sang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté.
Ma blessure est légère , elle m'est insensible ;
Que celle de mon cœur est profonde & terrible !

DANGESTE.

Remerciez les Cieux de ce qu'ils ont permis ,
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères ;
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

N E-

NEMOURS.

Mon frère ! ah ! malheureux !

DANGESTE.

Il vous était lié

Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié.

Que n'éprouvez - vous point de sa main secourable ?

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté ; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi ! pour être engagé dans d'autres intérêts ,

Le haïssez - vous tant ?

NEMOURS.

Je l'aime , & je me hais ;

Et dans les passions de mon ame éperdue ,

La voix de la nature est encor entendüe.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu ,

J'en ai vu quelque tems frémir votre vertu :

Mais le Roi l'ordonnait , & tout vous justifie.

L'entreprise était juste , aussi - bien que hardie.

Je vous ai vû remplir , dans cet affreux combat ,

Tous les devoirs d'un Chef , & tous ceux d'un soldat ;

Et vous avez rendu , par des faits incroyables ,

Votre défaite illustre , & vos fers honorables.

On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non , ma défaite , ami , ne fait point mon malheur.

Du Guefclin , des Français l'amour & le modèle ,

Aux Anglais si terrible , à son Roi si fidèle ,

Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers :

Deux fois sa main puissante a languï dans les fers :

256 *ADELAIDE DU GUESCLIN,*

Il n'en fut que plus grand , plus fier & plus à craindre ;
Et son vainqueur tremblant fut bientôt seul à plaindre.
Du Guesclin , nom sacré , nom toujours précieux !
Quoi , ta coupable nièce évite encor mes yeux !
Ah ! sans doute , elle a dû redouter mes reproches ;
Ainsi donc , cher Dangeſte , elle fuit tes aproches ?
Tu n'as pû lui parler ?

D A N G E S T E.

Seigneur , je vous ai dit

Que bientôt . . .

N E M O U R S.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit ;
Trop chère Adélaïde ! Eh bien quand tu l'as vuë ,
Parle , à mon nom du moins paraissait-elle émuë ?

D A N G E S T E.

Votre sort en ſecret paraissait la toucher ;
Elle versait des pleurs , & voulait les cacher.

N E M O U R S.

Elle pleure & m'outrage ! elle pleure & m'opprime !
Son cœur , je le vois bien , n'est pas né pour le crime.
Pour me ſacrifier elle aura combattu ;
La trahison la gêne , & pèse à ſa vertu ;
Faible ſoulagement à ma fureur jalouſe !
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouſe ?

D A N G E S T E.

S'il s'en vantait lui-même , en pouvez-vous douter ?

N E M O U R S.

Il l'épouſe ! à ma honte elle vient iſulter !
Ah Dieu !



SCENE

SCÈNE II.

ADELAÏDE, NEMOURS.

ADELAÏDE.

LE Ciel vous rend à mon ame attendrie ;
En veillant sur vos jours , il conserva ma vie.
Je vous revois , cher Prince , & mon cœur empressé....
Juste Ciel ! quels regards , & quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre ,
Est d'un cœur généreux ; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras.
Libre dans vos amours , & sans inquiétude ,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude ;
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi ,
S'il peut vous en rester , périssaient avec moi.

ADELAÏDE.

Hélas ! que dites - vous ? Quelle fureur subite ...

NEMOURS.

Non , votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADELAÏDE.

Mon changement ? Némours !

NEMOURS.

A vous seule asservi ,

Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi ;
C'est le sort des amans , & ma honte est commune ;
Mais que vous insultiez vous - même à ma fortune !
Qu'en ces murs où vos yeux ont vû couler mon sang ,

Nouv. Mél. III. Part.

R

Vous

258 *ADELAÏDE DU GUESCLIN,*

Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc !
Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable ,
D'une fausse pitié l'affront insupportable !
Qu'à mes yeux

ADELAÏDE.

Ah ! plutôt donnez moi le trépas.
Immolez votre amante , & ne l'accusez pas.
Mon cœur n'est point armé contre votre colère ,
Cruel , & vos soupçons manquaient à ma misère.
Ah ! Némours , de quels maux nos jours empoisonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez , cruelle , & vous m'abandonnez.

ADELAÏDE.

Je vous pardonne , hélas ! cette fureur extrême ,
Tout jusqu'à vos soupçons ; jugez si je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez ? qui , vous ? Et Vendôme à l'instant
Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend.
Lui-même il m'a vanté sa gloire & sa conquête.
Le barbare ! il m'invite à cette horrible fête.
Que plutôt ...

ADELAÏDE.

Ah ! cruel ! me faut-il employer
Les momens de vous voir à me justifier ?
Votre frère , il est vrai , persécute ma vie ,
Et par un fol amour & par sa jalousie ,
Et par l'emportement dont je crains les effets ,
Et , le dirai - je encor , Seigneur ? par ses bienfaits.
J'atteste ici le ciel témoin de ma conduite
Mais pourquoi l'attester ? Némours , suis - je réduite ,
Pour vous persuader de si vrais sentimens ,

Au

Au secours inutile & honteux des sermens ?
Non, non, vous connaissez le cœur d'Adélaïde ;
C'est vous qui conduisez ce cœur faible & timide.

N É M O U R S.

Mais mon frère vous aime ?

A D E L A Ï D E.

Ah ! n'en redoutez rien.

N É M O U R S.

Il sauva vos beaux jours !

A D E L A Ï D E.

Il sauva votre bien.

Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
Au Roi que nous servons, il promit de me rendre ;
Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
J'ai répondu, Seigneur, à sa flamme funeste,
Par un refus constant, mais tranquille & modeste,
Et mêlé du respect que je devrai toujours
A mon libérateur, au frère de Némours.
Mais mon respect l'enflamme, & mon refus l'irrite.
J'anime en l'évitant l'ardeur de sa poursuite.
Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir :
Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
Qu'il est loin, juste Dieu ! de penser que ma vie,
Que mon ame à la votre est pour jamais unie,
Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
Que mon cœur vous adore, & que vous m'outragez !
Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice,
Lui par sa passion, vous par votre injustice ;
Vous, Némours, vous, ingrat ! que je vois aujourd'hui

260 *ADELAIDE DU GUESCLIN,*

Moins amoureux peut-être , & plus cruel que lui.

N E M O U R S.

C'en est trop.... pardonnez.... voyez mon ame en proye

A l'amour , aux remords , à l'excès de ma joye.

Digne & charmant objet d'amour & de douleur ,

Ce jour infortuné , ce jour fait mon bonheur.

Glorieux , satisfait , dans un sort si contraire ,

Tout captif que je suis , j'ai pitié de mon frère.

Il est le seul à plaindre avec votre courroux ;

Et je suis son vainqueur étant aimé de vous.

S C E N E III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAIDE.

V E N D O M E.

Connaissez donc enfin , jusqu'où va ma tendresse ,
Et tout votre pouvoir , & toute ma faiblesse :
Et vous , mon frère , & vous , soyez ici témoin
Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
Ce que votre amitié , ce que votre prière ,
Les conseils de Coucy , le Roi , la France entière ,
Exigeaient de Vendôme & qu'ils n'obtenaient pas ,
Soumis & subjugué je l'offre à ses apas.
L'amour , qui malgré vous nous a fait l'un pour l'autre ,
Ne me laisse de choix , de parti que le vôtre.
Je prens mes loix de vous ; votre maître est le mien ;
De mon frère , & de moi , soyez l'heureux lien.
Soyez - le de l'Etat , & que ce jour commence
Mon bonheur & le votre , & la paix de la France.
Vous ,

Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
Annoncer à la Cour un si grand changement.
Moi, sans perdre de tems, dans ce jour d'allégresse,
Qui m'a rendu mon Roi, mon frère & ma maîtresse,
D'un bras vraiment Français je vais dans nos remparts,
Sous nos Lys triomphans briser les Léopards.
Soyez libre, partez, & de mes sacrifices
Allez offrir au Roi vos heureuses prémices.
Puisse-je à ses genoux, présenter aujourd'hui
Celle qui m'a domté, qui me ramène à lui,
Qui d'un Prince ennemi fait un sujet fidelle,
Changé par ses regards & vertueux par elle.

(à part.) N E M O U R S.

Il fait ce que je veux, & c'est pour m'accabler !

(à Adélaïde.)

Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

V E N D O M E.

Eh quoi ! vous demeurez interdite & muette !
De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?
Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous.
Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
Ce sang infortuné proscrit par votre haine.

A D E L A Ï D E.

Seigneur, mon cœur est juste ; on ne m'a vû jamais
Mépriser vos bontés, & haïr vos bienfaits ;
Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
Vendôme ait attaché le destin de la France ;
Qu'il n'ait lû son devoir que dans mes faibles yeux ;
Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.

R 3

Vos

262 *ADELAÏDE DU GUESCLIN,*

Vos desseins ont sans doute une source plus pure ;
Vous avcz consulté le devoir , la nature ;
L'amour a peu de part , où doit régner l'honneur.

V E N D O M E .

L'amour seul a tout fait , & c'est là mon malheur ;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte , accusez-moi , n'importe !
Dussai-je vous déplaire & forcer votre cœur ,
L'autel est prêt ; venez.

N E M O U R S .

Vous osez ?

A D E L A Ï D E .

Non , Seigneur.

Avant que je vous cède , & que l'hymen nous lie ,
Aux yeux de votre frère arrachez - moi la vie.
Le sort met entre nous un obstacle éternel.
Je ne puis être à vous.

V E N D O M E .

Nemours.... ingrate... Ah Ciel !

C'en est donc fait.... mais non... mon cœur fait se
contraindre.

Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être , avec moins de détour ,
Dans ces premiers transports étouffer mon amour ;
Et par un prompt aveu , qui m'eût guéri sans doute ,
M'épargner les affronts que ma bonté me coute.
Mais je vous rends justice ; & ces séductions ,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions ,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le faisisse ,
Ce poison préparé des mains de l'artifice ,

Sont

Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain ,
 Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
 Je suis libre par vous. Cet art que je déteste ,
 Cet art qui m'enchaina , brise un joug si funeste ;
 Et je ne prétens pas , indignement épris ,
 Rougir devant mon frère , & souffrir des mépris.
 Montrez moi seulement ce rival qui se cache ;
 Je lui cède avec joye un poison qu'il m'arrache.
 Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir ,
 Perfide ! & c'est ainsi que je dois vous punir.

A D E L A Ï D E.

Je devrais seulement vous quitter & me taire ;
 Mais je suis accusée , & ma gloire m'est chère.
 Votre frère est présent , & mon honneur blessé
 Doit repousser les traits dont il est offensé.
 Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
 Je vous en fais l'aveu , je m'y vois condamnée.
 Oui , j'aime , & je serais indigne devant vous
 De celui que mon cœur s'est promis pour époux ,
 Indigne de l'aimer , si par ma complaisance
 J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
 Vous avez regardé ma liberté , ma foi ,
 Comme un bien de conquête , & qui n'est plus à moi.
 Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense
 Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance :
 Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front ,
 A mes yeux indignés ne sont plus qu'un affront.
 J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
 Mais après ma pitié , n'attirez point ma haine.
 J'ai rejeté vos vœux , que je n'ai point bravés.

264 *ADELAÏDE DU GUESCLIN,*

J'ai voulu votre estime , & vous me la devez.,

V E N D O M E.

Je vous dois ma colère , & sachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc , vous attendiez , pour oser m'accabler ,
Que Némours fût présent , & me vît immoler ?
Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
Allez , je le croirais l'auteur de mon injure ,
Si ... mais il n'a point vû vos funestes apas ;
Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
Nommez donc mon rival : mais gardez-vous de croire
Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre longtems :
Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;
Et ma main sur sa cendre à votre main donnée
Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
Je fais trop qu'on a vû lâchement abusés
Pour des mortels obscurs des Princes méprisés ;
Et mes yeux perceront , dans la foule inconnue ,
Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

N E M O U R S.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

V E N D O M E.

Et pourquoi , vous , mon frère , osez-vous l'excuser ?
Est-il vrai que de vous elle était ignorée ?
Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
Tremblez.

N E M O U R S.

Moi , que je tremble ! Ah ! j'ai trop dévoré
L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
J'ai forcé trop longtems mes transports au silence :

Con-

Connais-moi donc , barbare , & rempli ta vengeance.

Connais un defespoir à tes fureurs égal.

Frape , voilà mon cœur , & voilà ton rival.

V E N D O M E .

Toi , cruel ! toi , Némours ?

N E M O U R S .

Oui , depuis deux années ,

L'amour la plus fecrette a joint nos destinées.

C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher

Le feul bien fur la terre où j'ai pû m'attacher.

Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.

Les maux que j'éprouvais paffaient ta jalousie.

Par tes égaremens juge de mes transports.

Nous puifâmes tous deux dans ce fang dont je fors ,

L'excès des paffions qui dévorent une ame.

La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.

Mon frère eft mon rival , & je l'ai combattu.

J'ai fait taire le fang , peut-être la vertu.

Furieux , aveuglé , plus jaloux que toi-même ,

J'ai couru , j'ai volé , pour t'ôter ce que j'aime ;

Rien ne m'a retenu , ni tes superbes tours ,

Ni le peu de foldats que j'avais pour fecours ,

Ni le lieu , ni le tems , ni furtout ton courage ;

Je n'ai vû que ma flamme , & ton feu qui m'outrage.

L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié.

Sois cruel comme moi , puni-moi fans pitié :

Auffi-bien tu ne peux t'affurer ta conquête ,

Tu ne peux l'époufer qu'aux dépens de ma tête.

A la face des Cieux je lui donne ma foi ;

Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.

Frape ,

266 ADELAÏDE DU GUESCLIN,

Frape , & qu'après ce coup ta cruauté jalouse
Traîne aux pieds des autels ta sœur , & mon épouse.
Frape , dis-je : oses-tu ?

V E N D O M E .

Traître , c'en est assez.

Qu'on l'ôte de mes yeux : soldats , obéïſſez.

A D E L A Ï D E .

(aux soldats.) (à Vendôme.)

Non , demeurez , cruels . . . Ah ! Prince , est-il possible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur !

N E M O U R S .

Vous le prier ? plaignez le plus que moi.
Plaiguez-le : il vous offense , il a trahi son Roi.
Va , je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
Je suis vengé de toi : l'on te hait , & l'on m'aime.

A D E L A Ï D E .

(à Nîmours.) (à Vendôme.)

Ah cher Prince ! . . . Ah ! Seigneur , voyez à vos genoux . . .

V E N D O M E .

(aux soldats.) (à Adélaïde.)

Qu'on m'en réponde , allez : Madame , levez vous.
Vos prières , vos pleurs en faveur d'un parjure ,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais , perfide , croyez que je mourrai vengé.
Adieu : Si vous voyez les effets de ma rage ,
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

A D E L A Ï D E .

Je ne vous quitte pas : Ecoutez-moi , Seigneur.

V E N -

VENDOME.

Eh bien , achevez donc de déchirer mon cœur :
Parlez.

SCÈNE IV.

VENDOME , NEMOURS , ADELAÏDE , COUCY ;
D'ANGESTE , un Officier , Soldats.

COUCY.

J'Allais partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le desordre est partout : vos soldats consternés
Désertent les drapeaux de leurs Chefs étonnés ;
Et pour comble de maux , vers la ville alarmée
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDOME.

Allez , cruelle , allez ; vous ne jouïrez pas
Du fruit de votre haine , & de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(à l'Officier.) (à Coucy.)
Qu'on la garde. Courons. Vous , veillez sur ce traître.

SCÈNE V.

NEMOURS , COUCY.

COUCY.

LE seriez-vous , Seigneur ? auriez-vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes sorti ?

Auriez-

268 *ADELAIDE DU GUESCLIN,*

Auriez-vous violé , par cette lâche injure ,
Et les droits de la guerre , & ceux de la nature ?
Un Prince à cet excès pourrait-il s'oublier ?

N E M O U R S .

Non ; mais suis-je réduit à me justifier ?
Coucy , ce peuple est juste ; il t'apprend à connaître
Que mon frère est rebelle , & que Charle est son maître.

C O U C Y .

Ecoutez : Ce serait le comble de mes vœux ,
De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
Je vois avec regret la France désolée ,
A nos dissensions la nature immolée ,
Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé ,
Menaçant cet Etat par nous-même énervé.
Si vous avez un cœur digne de votre race ,
Faites au bien public servir votre disgrâce.
Rapprochez les partis ; unissez vous à moi ,
Pour calmer votre frère , & fléchir votre Roi ,
Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

N E M O U R S .

Ne vous en flattez pas ; vos soins sont inutiles.
Si la discorde seule avoit armé mon bras ,
Si la guerre & la haine avoient conduit mes pas ,
Vous pourriez espérer de réunir deux frères ,
L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
Un obstacle plus grand s'opose à ce retour.

C O U C Y .

Et quel est-il , Seigneur ?

N E M O U R S .

Ah ! reconnais l'amour ,
Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare ,
Qui

Qui m'a fait téméraire, & qui le rend barbare.

C O U C Y.

Ciel ! faut-il voir ainsi, par des caprices vains ,
 Anéantir le fruit des plus nobles desseins ?
 L'amour subjuguier tout ? ses cruelles faiblesses
 Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ?
 Des frères se haïr , & naître en tous climats
 Des passions des grands le malheur des Etats ?
 Prince , de vos amours laissons là le mystère.
 Je vous plains tous les deux ; mais je fers votre frère.
 Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui ,
 Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
 Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
 Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
 Je vois les passions plus puissantes que moi ;
 Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
 Mon devoir a parlé ; je vous laisse , & j'y vole.
 Soyez mon prisonnier , mais sur votre parole ,
 Elle me suffira.

N E M O U R S.

Je vous la donne.

C O U C Y.

Et moi

Je voudrais de ce pas porter la fienne au Roi ;
 Je voudrais cimenter , dans l'ardeur de lui plaire ,
 Du sang de nos Tyrans une union si chère.
 Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
 Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième acte.

ACTE

A C T E IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMOURS , ADELAÏDE , DANGESTE.

N E M O U R S.

NOn, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense:
 Mon frère teint de sang , enyvré de vengeance ,
 Devenu plus jaloux , plus fier & plus cruel ,
 Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
 Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
 Que pour être témoin de cette horrible fête !
 Et dans le desespoir d'un impuissant courroux ,
 Je ne puis me venger qu'en me privant de vous !
 Partez , Adélaïde.

A D E L A Ï D E.

Il faut que je vous quitte!....

Quoi , vous m'abandonnez ! .. vous ordonnez ma fuite !

N E M O U R S.

Il le faut : chaque instant est un péril fatal ;
 Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
 Remercions le Ciel , dont la bonté propice
 Nous suscite un secours aux bords du précipice.
 Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
 Sa vigilance adroite a séduit des soldats.

(à Dangeſte.)

Dangeſte , ſes malheurs ont droit à tes ſervices ;

Ja

Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices;
Je respecte mon frère, & je ne prétens pas
Conspirer contre lui dans ses propres Etats.
Ecoute seulement la pitié qui te guide;
Ecoute un vrai devoir, & sauve Adélaïde.

A D E L A Ï D E.

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur;
Je détestais ces lieux, j'en sors avec terreur.

N E M O U R S.

Privez moi par pitié d'une si chère vue.
Tantôt à ce départ vous étiez résoluë;
Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever ?

A D E L A Ï D E.

Ah, quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

N E M O U R S.

Prisonnier sur ma foi dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchainé par ma seule promesse,
Que si de cet Etat les Tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre;
Cet ami vous conduit par des détours obscurs,
Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte;
Du Roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
Le tems presse, évitez un ennemi jaloux.

A D E L A Ï D E.

Je vois qu'il faut partir... cher Némours, & sans vous ?

N E M O U R S.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare.

A D E -

ADELAÏDE.

Qui ! moi ? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare ?
 Seigneur , de votre sang l'Anglais est altéré ;
 Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?
 Craindra-t-il d'accorder , dans son courroux funeste ,
 Aux alliés qu'il aime , un rival qu'il déteste ?

NEMOURS.

Il n'oserait.

ADELAÏDE.

Son cœur ne connaît point de frein ;
 Il vous a menacé , menace-t-il en vain ?

NEMOURS.

Il tremblera bientôt ; le Roi vient & nous venge ;
 La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
 Allez. Si vous m'aimez , dérobez vous aux coups
 Des foudres allumés grondans autour de nous ,
 Au tumulte , au carnage , au desordre effroyable ,
 Dans des murs pris d'assaut , malheur inévitable :
 Mais craignez encor plus mon rival furieux ,
 Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
 Je frémis de vous voir encor sous sa puissance ;
 Redoutez son amour autant que sa vengeance ;
 Cédez à mes douleurs ; qu'il vous perde , partez.

ADELAÏDE.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous , je craindrai peu mon frère ;
 Et bientôt mon apui lui devient nécessaire.

ADELAÏDE.

Aussi-bien que mon cœur mes pas vous font soumis.
 Eh bien , vous l'ordonnez , je pars & je frémis !

Je

Je ne fais... mais enfin la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels;
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, & non plus assurée.
Vous, mânes des Bourbons, Princes, Rois mes ayeux;
Du séjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme;
Confirmez mes sermens, ma tendresse & ma flamme;
Adoptez la pour fille, & puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle & de vous !

ADELAÏDE.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes;
Cher époux; cher amant....

NEMOURS.

Quoi, vous versez des larmes !
C'est trop tarder, adieu... Ciel ! quel tumulte affreux !

SCÈNE II.

ADELAÏDE, NEMOURS, VENDOME, Gardes.

VENDOME.

JE l'entends, c'est lui-même : arrête, malheureux;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

NEMOURS.

Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haine & ta fureur;

Nouv. Mél. III, Part.

S

Va

274 *ADELAÏDE DU GUESCLIN,*

Va, ne perds point de tems, le Ciel arme un vengeur.
Tremble, ton Roi s'approche; il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton Maître.

V E N D O M E.

Il pourra te venger, mais non te secourir;
Et ton sang....

A D E L A Ï D E.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.
J'ai tout fait, c'est par moi que ta garde est séduite;
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
Puni ces attentats, & ces crimes si grands,
De sortir d'esclavage, & de fuir ses tyrans:
Mais respecte ton frère, & sa femme, & toi-même;
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable?

V E N D O M E.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
Vous, qui pour leur malheur armiez des mains si chères,
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper;
Je suis prêt à mourir, & prêt à le fraper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor; le tems, le péril presse.
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel;
Voilà ma main, venez; sa grace est à l'autel.

A D E -

A D E L A Ï D E.

Moi, Seigneur ?

V E N D O M E.

C'est assez.

A D E L A Ï D E.

Moi, que je le trahisse !

V E N D O M E.

Arrêtez... répondez....

A D E L A Ï D E.

Je ne puis.

V E N D O M E.

Qu'il périsse.

N E M O U R S.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats ;

Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas ;

Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.

Je mourrai triomphant des coups de ce barbare ;

Et si vous succombiez à son lâche courroux ,

Je n'en mourrais pas moins , mais je mourrais par vous !

V E N D O M E.

Qu'on l'entraîne à la tour : allez : qu'on m'obéisse.

S C E N E I I I.

V E N D O M E , A D E L A I D E.

A D E L A Ï D E.

Vous, cruel ! vous feriez cet affreux sacrifice !

De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir !

Quoi, voulez-vous ? ...

S 2

V E N -

V E N D O M E.

Je veux vous haïr & mourir ;
 Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même ,
 Répandre devant vous tout le sang qui vous aime ,
 Et vous laisser des jours plus cruels mille fois ,
 Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
 Laissez moi : votre vuë augmente mon supplice.

S C E N E I V.

VENDOME, ADELAÏDE, COUCY.

ADELAÏDE à Coucy.

AH ! je n'attends plus rien que de votre justice ,
 Coucy , contre un cruel osez me secourir.

V E N D O M E.

Garde toi de l'entendre , ou tu vas me trahir.

ADELAÏDE.

J'atteste ici le Ciel...

V E N D O M E.

Qu'on l'ôte de ma vuë.

Ami , délivrez moi d'un objet qui me tuë.

ADELAÏDE.

Va , tyran , c'en est trop , va , dans mon desespoir ,
 J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir ;
 J'ai cru , malgré ta rage , à ce point emportée ,
 Qu'une femme du moins en serait respectée.
 L'amour adoucit tout , hors ton barbare cœur ;
 Tigre ! je t'abandonne à toute ta fureur.

Dans

TRAGÉDIE. 271

Dans ton féroce amour, immole tes victimes ;
 Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes ;
 Mais compte encor la tienne : un vengeur va venir ,
 Par ton juste suplice , il va tous nous unir.
 Tombe avec tes remparts ; tombe, & pèris sans gloire ;
 Meurs , & que l'avenir prodigue à ta mémoire ,
 A tes feux , à ton nom justement abhorrés ,
 La haine & le mépris que tu m'as inspirés.

S C E N E V.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Où, cruelle ennemie, & plus que moi farouche ;
 Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche ;
 Que la main de la haine, & que les mêmes coups
 Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(Il tombe dans un fauteuil.)

COUCY.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDOME.

Eh bien, souffriras-tu ma honte & mon outrage ?
 Le tems presse ; veux-tu qu'un rival odieux
 Enlève la perfide & l'épouse à mes yeux ?
 Tu crains de me répondre ! attens-tu que le traître
 Ait soulevé mon peuple, & me livre à son Maître ?

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du Roi

278 *ADELAÏDE DU GUESCLIN.*

Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme reprimée
Vit encor dans les cœurs en secret rallumée.

V E N D O M E.

C'est Némours qui l'allume , il nous a trahi tous.

C O U C Y.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous ;
La fuite en est funeste , & me remplit d'allarmes.
Dans la plaine déjà les Français sont en armes ;
Et vous êtes perdu , si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
Vos dangers sont accrus.

V E N D O M E.

Eh bien , que faut-il faire ?

C O U C Y.

Les prévenir , domter l'amour & la colère.
Ayons encor , mon Prince , en cette extrémité ,
Pour prendre un parti sûr , assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer , ou braver la tempête ;
Quoi que vous décidiez , ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin , par un heureux traité ,
Apaïser avec gloire un Monarque irrité ;
Ne vous rebutez pas. Ordonnez , & j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire :
Mais s'il vous faut combattre , & courir au trépas ,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

V E N D O M E.

Ami , dans le tombeau , laisse-moi seul descendre ;
Vi pour servir ma cause , & pour venger ma cendre ;
Mon destin s'accomplit , & je cours l'achever ;

Qui

TRAGÉDIE:

279

Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
Mais je la veux terrible , & lorsque je succombe ;
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

C O U C Y.

Comment ! de quelle horreur vos sens sont possédés !

V E N D O M E.

Il est dans cette tour , où vous seul commandez ;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

C O U C Y.

De qui me parlez-vous , Seigneur , de votre frère ?

V E N D O M E.

Non ; je parle d'un traître , & d'un lâche ennemi ,
D'un rival qui m'abhorre , & qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

C O U C Y.

Vous leur avez promis de trahir la nature ?

V E N D O M E.

Dès longtems du perfide ils ont proscrit le sang.

C O U C Y.

Et pour leur obéir , vous lui percez le flanc ?

V E N D O M E.

Non , je n'obéis point à leur haine étrangère ;
J'obéis à ma rage , & veux la satisfaire.
Que m'importe l'Etat , & mes vains alliés ?

C O U C Y.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ?
Et vous me chargez , moi , du soin de son supplice !

S 4

VEN

VENDÔME.

Je n'attends pas de vous cette promesse.
 Je suis bien malheureux ! bien digne de pitié !
 Trahi dans mon amour , trahi dans l'amitié !
 Ah ! trop heureux Dauphin , c'est ton sort que j'envie ;
 Ton amitié , du moins , n'a point été trahie ;
 Et Taugui du Châtel , quand tu fus offensé ,
 T'a servi sans scrupule , & n'a pas balancé.
 Allez , Vendôme encor , dans le sort qui le presse ,
 Trouvera des amis qui tiendront leur promesse ;
 D'autres me serviront , & n'allégueront pas
 Cette triste vertu , l'excuse des ingrats.

COUCY (après un long silence.)

Non , j'ai pris mon parti. Soit crime , soit justice ;
 Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
 Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi ,
 Dans de pareils momens , vous éprouviez la foi.
 Quand un ami se perd , il faut qu'on l'avertisse ,
 Il faut qu'on le retienne au bord du précipice ;
 Je l'ai dû , je l'ai fait , malgré votre courroux ;
 Vous y voulez tomber , je m'y jette avec vous ;
 Et vous reconnaîtrez , au succès de mon zèle ,
 Si Coucy vous aimait , & s'il vous fut fidèle.

VENDÔME.

Je revois mon ami — vengeons-nous , vole — attend. —
 Non , va , te dis - je , frappe , & je mourrai content.
 Qu'à l'instant de sa mort , à mon impatience ,
 Le canon des remparts annonce ma vengeance.
 J'irai , je l'apprendrai sans trouble & sans effroi ,

A l'objet odieux qui l'immole par moi.
Allons.

C O U C Y.

En vous rendant ce malheureux service ;
Prince , je vous demande un autre sacrifice.

V E N D O M E.

Parle.

C O U C Y.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux ;
Protecteur insolent , commande sous mes yeux ;
Je ne veux pas servir un Tyran qui nous brave.
Ne puis-je vous venger sans être son esclave ?
Si vous voulez tomber , pourquoi prendre un apui ?
Pour mourir avec vous , ai-je besoin de lui ?
Du sort de ce grand jour laissez moi la conduite.
Ce que je fais pour vous peut-être le mérite ;
Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder ;
Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

V E N D O M E.

Pourvû qu'Adélaïde , au desespoir réduite ,
Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
Pourvû que de l'horreur de ses gémissemens ,
Ma fureur se repaîsse à mes derniers momens ;
Tout le reste est égal , & je te l'abandonne ;
Prépare le combat , agi , dispose , ordonne.
Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend ;
Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
Aux cœurs desespérés , qu'importe un peu de gloire ?
Pérîsse ainsi que moi ma funeste mémoire !
Pérîsse avec mon nom le souvenir fatal

D'une

282 *ADELAIDE DU GUESCLIN;*

D'une indigne maitresse , & d'un lâche rival !

C O U C Y.

Je l'avouë avec vous , une nuit éternelle
Doit couvrir , s'il se peut , une fin si cruelle :
C'était avant ce coup qu'il nous falait mourir :
Mais je tiendrai parole , & je vais vous servir.

Fin du quatrième Acte.



ACTE

A C T E V.

SCÈNE PREMIÈRE.

VENDOME , un Officier , Gardes.

V E N D O M E.

O Ciel ! me faudra-t-il de momens en momens ;
Voir & des trahisons & des soulèvemens ?
Eh bien , de ces mutins l'audace est terrassée ?

L' O F F I C I E R.

Seigneur , ils vous ont vû , leur foule est dispersée.

V E N D O M E.

L'ingrat de tous côtés m'oprimait aujourd'hui ;
Mon malheur est parfait , tous les cœurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle ?

L' O F F I C I E R.

Le glaive a fait couler le sang de l'infidelle.

V E N D O M E.

Ce soldat , qu'en secret vous m'avez amené ,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L' O F F I C I E R.

Oui , Seigneur , & déjà vers la tour il s'avance.

V E N D O M E.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté ;
Il a vû ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise ;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
Vous,

284 ADELAIDE DU GUESCLIN,

Vous , que sur nos remparts on porte nos drapeaux ;
Allez , qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat , un autre vous appelle ;
Ayez la même audace avec le même zèle ;
Imitez votre maître ; & s'il vous faut périr ,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(*seul.*)

Le sang , l'indigne sang qu'a demandé ma rage ,
Sera du moins , pour moi , le signal du carnage.
Un bras vulgaire & sûr va punir mon rival ;
Je vais être servi , j'attends l'heureux signal.
Némours , tu vas périr , mon bonheur se prépare....
Un frère assassiné ! quel bonheur ! ah , barbare !
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis ,
Si ton cœur est content , d'où vient que tu frémis ?
Allons mais quelle voix gémissante & sévère
Crie au fond de mon cœur , arrête , il est ton frère !
Ah ! Prince infortuné , dans ta haine affermi ,
Songe à des droits plus saints ; Némours fut ton ami.
O jours de notre enfance ! ô tendresses passées !
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence & quels épanchemens ,
Nos cœurs se sont appris leurs premiers sentimens !
Que de fois partageant mes naissantes allarmes ,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes !
Et c'est moi qui l'immole ! & cette même main ,
D'un frère que j'aimai , déchirerait le sein !
O passion funeste ! ô douleur qui m'égare !
Non , je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel !

Mais ,

Mais , que dis - je ! Némours est le seul criminel.
 Je reconnais mon sang , mais c'est à sa furie ;
 Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
 Il aime Adélaïde . . . Ah ! trop jaloux transport !
 Il l'aime , est - ce un forfait , qui mérite la mort ?
 Hélas ! malgré le tems , & la guerre & l'absence ;
 Leur tranquille union croissait dans le silence ;
 Ils nourrifsaient en paix leur innocente ardeur ,
 Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
 Mais lui-même il m'attaque , il brave ma colère ,
 Il me trompe , il me hait ; n'importe , il est mon frère !
 Il ne périra point. Nature , je me rends ;
 Je ne veux point marcher sur les pas des Tyrans.
 Je n'ai point entendu le signal homicide ,
 L'organe des forfaits , la voix du parricide ;
 Il en est tems.

SCÈNE II.

VENDOME , l'Officier des Gardes.

VENDOME.

Que l'on sauve Némours ;
 Portez mon ordre , allez , répondez de ses jours.

L'OFFICIER.

Hélas , Seigneur ! j'ai vû , non loin de cette porte ;
 Un corps souillé de sang qu'en secret on emporte ;
 C'est Coucy qui l'ordonne , & je crains que le sort...

VEN-

V E N D O M E.

(*On entend le canon.*)

Quoi , déjà ! Dieu , qu'entens-je ! Ah Ciel ! mon frère est mort !

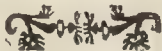
Il est mort , & je vis ! Et la terre entr'ouverte ,
Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte !
Ennemi de l'Etat , factieux , inhumain ,
Frère dénaturé , ravisseur , assassin ,
Voilà quel est Vendôme. Ah ! vérité funeste !
Je vois ce que je suis , & ce que je déteste !
Le voile est déchiré , je m'étais mal connu.
Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
Ah , Némours ! ah , mon frère ! ah , jour de ma ruine !
Je sens que je t'aimais , & mon bras t'assassine ,
Mon frère !

L' O F F I C I E R.

Adélaïde , avec empressement ;
Veut , Seigneur , en secret vous parler un moment.

V E N D O M E.

Chers amis , empêchez que la cruelle avance ;
Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
Mais non. D'un parricide elle doit se venger ;
Dans mon coupable sang sa main doit se plonger ;
Qu'elle entre.... Ah ! je succombe , & ne vis plus qu'à peine !



SCENE

SCÈNE III.

VENDÔME, ADELAÏDE.

ADELAÏDE.

Vous l'emportez, Seigneur, & puisque votre haine
(Comment puis-je autrement appeler en ce jour
Ces affreux sentimens que vous nommez amour ?)
Puis-qu'à ravir ma foi, votre haine obstinée
Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hymenée....
Puisque je suis réduite au déplorable sort
Ou de trahir Némours, ou de hâter sa mort ;
Et que de votre rage & ministre & victime,
Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice & mon crime,
Mon choix est fait, Seigneur, & je me donne à vous.
Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
De Lille, sous ses pas abaissez la barrière ;
Que je ne tremble plus pour des jours si chéris ;
Je trahis mon amant, je le perds à ce prix.
Je vous épargne un crime, & suis votre conquête ;
Commandez, disposez, ma main est toute prête ;
Sachez que cette main que vous tyrannisez,
Punira la faiblesse où vous me réduisez.
Sachez qu'au Temple même, où vous m'allez conduire...
Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
Allons ! Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?
Quoi, votre frère encor n'est point en liberté ?

V E N

VENDOME.

Mon frère ?

ADELAÏDE.

Dieu puissant ! dissipez mes allarmes !

Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes ?

VENDOME.

Vous demandez sa vie. . . .

ADELAÏDE.

A ! qu'est-ce que j'entens !

Vous qui m'aviez promis. . . .

VENDOME.

Madame , il n'est plus tems ;

ADELAÏDE.

Il n'est plus tems ! Némours !

VENDOME.

Il est trop vrai , cruelle !

Oui , vous avez dicté sa sentence mortelle.

Coucy pour nos malheurs a trop sù m'obéir ;

Ah ! revenez à vous , vivez pour me punir ,

Frapez ! que votre main contre moi ranimée

Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée ,

Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.

Oui , j'ai tué mon frère , & l'ai tué pour vous.

Vengez sur un amant coupable , & sanguinaire ,

Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire ;

ADELAÏDE.

Némours est mort ? barbare !

VENDOME.

Oui ; mais c'est de ta main

Que

Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADELAÏDE (*soutenuë par Taïse & presque évanouie.*)

Il est mort !

VENDOME.

Ton reproche...

ADELAÏDE.

Epargne ma misère :

Laisse moi, je n'ai plus de reproche à te faire.

Va, porte ailleurs ton crime, & ton vain repentir.

Je veux encor le voir, l'embrasser, & mourir.

VENDOME.

Ton horreur est trop juste : eh bien, Adelaïde,

Pren ce fer, arme toi, mais contre un parricide ;

Je ne mérite pas de mourir de tes coups,

Que ma main les conduise.

SCÈNE IV.

VENDOME, ADELAÏDE, COUCY.

COUCY.

AH Ciel ! que faites-vous ?

VENDOME.

Laissez moi me punir, & me rendre justice.

ADELAÏDE à Coucy.

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice ?

Nouv. Mél. III. Part.

T.

VEN-

V E N D O M E.

Ministre de mon crime, as-tu pû m'obeïr ?

C O U C Y.

Je vous avais promis , Seigneur , de vous servir.

V E N D O M E.

Malheureux que je suis ! ta sévère rudesse
A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits ,
Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits ?
Tu ne m'as obéï que pour perdre mon frère !

C O U C Y.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère ,
Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain ,
Du soin de vous venger charger une autre main ?

V E N D O M E.

L'amour , le seul amour , de mes sens toujours maître ,
En m'ôtant ma raison , m'eût excusé peut-être :
Mais toi , dont la sagesse , & les réflexions ,
Ont calmé dans ton sein toutes les passions ,
Toi , dont j'avais tant craint l'esprit ferme & rigide ,
Avec tranquillité permettre un parricide !

C O U C Y.

Eh bien , puisque la honte avec le repentir ,
Par qui la vertu parle à qui peut la trahir
D'un si juste remords ont pénétré votre ame ,
Puisque malgré l'excès de votre aveugle flamme ,
Au prix de votre sang , vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver ,

Je

Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre,
Que de vous-même enfin Coucy fait vous défendre.
Connaissez-moi, Madame, & calmez vos douleurs.

(au Duc.)

(à Adelaïde.)

Vous, gardez vos remords; & vous séchez vos pleurs.
Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
Venez, paraîsez, Prince, embrassez votre frère.

SCÈNE V.

VENDOME, ADELAÏDE, NEMOURS,
COUCY.

ADELAÏDE.

Nemours!

VENDOME.

Mon frère!

ADELAÏDE.

Ah Ciel!

VENDOME.

Qui l'aurait pû penser?

NEMOURS (*s'avançant du fond du Théâtre.*)

J'ose encor te revoir, te plaindre & t'embrasser.

VENDOME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADELAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie!

V E N D O M E.

Il la donne à tous trois.

C O U C Y.

Un indigne assassin
 Sur Nemours à mes yeux avait levé la main ;
 J'ai frappé le barbare ; & prévenant encore
 Leurs aveugles fureurs du feu qui vous dévore ;
 J'ai fait donner soudain le signal odieux ,
 Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

V E N D O M E.

Après ce grand exemple , & ce service insigne ;
 Le prix que je t'en dois , c'est de m'en rendre digne.
 Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi ;
 Mes yeux couverts d'un voile & baissés devant toi ,
 Craignent de rencontrer , & les regards d'un frère ,
 Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

N E M O U R S.

Tous deux auprès du Roi , nous voulions te servir.
 Quel est ton dessein ? parle.

V E N D O M E.

De me punir ,
 De nous rendre à tous trois une égale justice ;
 D'expier devant vous , par le plus grand supplice ;
 Le plus grand des forfaits , où la fatalité ,
 L'amour & le courroux m'avaient précipité.
 J'aimais Adélaïde , & ma flamme cruelle ,
 Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
 Coucy fait à quel point j'adorais ses apas ,

Quand

Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas ;
Dévoré , malgré moi , du feu qui me possède ,
Je l'adore encor plus , & mon amour la cède.
Je m'arrache le cœur , je la mets dans tes bras :
Aimez vous : mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS (à ses pieds.)

Moi vous haïr jamais ! Vendôme , mon cher frère !
J'osai vous outrager... vous me servez de père.

ADELAÏDE.

Oui , Seigneur , avec lui j'embrasse vos genoux ;
La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDÔME.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs & ma perte !
Mais vous m'apprenez tous à suivre la vertu.
Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.
(à Nemours.)

Trop fortunés époux , oui , mon ame attendrie
Imite votre exemple , & chérit sa patrie.
Allez apprendre au Roi , pour qui vous combattez ,
Mon crime , mes remords , & vos félicités.
Allez ; ainsi que vous , je vai le reconnaître.
Sur nos remparts soumis amenez votre Maître ,
Il est déjà le mien : nous , allons à ses pieds
Abaïsser sans regret nos fronts humiliés.
J'égalrai pour lui votre intrépide zèle ;
Bon Français , meilleur frère , ami , sujet fidèle ;
Es-tu content , Coucy ?

C O U C Y.

J'ai le prix de mes soins ;
Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du cinquième & dernier acte.



LA
F E M M E
QUI A RAISON,
C O M E D I E
EN TROIS ACTES.

T 4

AVER.

AVERTISSEMENT.

Cette petite Comédie est un impromptu de société, ou plusieurs personnes mirent la main. Elle fit partie d'une petite fête qu'on donna au Roi Stanislas Duc de Lorraine en 1749.

A C T E U R S.

M. DURU.

Mad. DURU.

Le Marquis D'OUTREMONT.

DAMIS, fils de M. Duru.

ERISE, fille de M. Duru.

M. GRIPON, correspondant de M. Duru.

MARTHE, suivante de Mad. Duru.

*La Scène est chez Madame Duru, dans la rue
Thevenot à Paris.*

LA

L A
F E M M E
Q U I A R A I S O N ,
C O M E D I E.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Madame DURU , LE MARQUIS.

Mad. DURU.

MAis , mon très-cher Marquis , comment , en conscience ,

Puis - je accorder ma fille à votre impatience ,
Sans l'aveu d'un époux ? Le cas est inouï.

LE MARQUIS.

Comment ? Avec trois mots , un bon contrat , un oui ;
Rien de plus agréable & rien de plus facile.

A vos commandemens votre fille est docile ;

Vos bontés m'ont permis de lui faire ma cour ;

Elle a quelque indulgence , & moi beaucoup d'amour :

Pour

Pour votre intime ami dès longtems je m'affiche ;
 Je me crois honnête homme , & je suis assez riche.
 Nous vivons fort gaiment , nous vivrons encor mieux ;
 Et nos jours , croyez moi , seront délicieux.

Mad. D U R U.

D'accord , mais mon mari ?

L E M A R Q U I S.

Votre mari m'assomme.
 Quel besoin avons-nous de conseils d'un tel homme ?

Mad. D U R U.

Quoi ! pendant son absence ? . . .

L E M A R Q U I S.

Ah ! les absens ont tort.
 Absent depuis douze ans , c'est comme à-peu-près mort.
 Si dans le fond de l'Inde il prétend être en vie ,
 C'est pour vous amasser , avec sa laderie ,
 Un bien que vous savez dépenser noblement ,
 Je consens qu'à ce prix il soit encor vivant ;
 Mais je le tiens pour mort aussi-tôt qu'il s'avise
 De vouloir disposer de la charmante Erise.
 Celle qui la forma doit en prendre le soin ;
 Et l'on n'arrange pas les filles de si loin.
 Pardonnez . . .

Mad. D U R U.

Je suis bonne , & vous devez connaître
 Que pour Monsieur Duru , mon Seigneur & mon Maître,
 Je n'ai pas un amour aveugle & violent.
 Je l'aime... comme il faut... pas trop fort... sensément ;
 Mais je lui dois respect & quelque obéissance.

L E

L E M A R Q U I S.

Eh! mon Dieu, point du tout; vous vous moquez, je pense.
Qui, vous? vous, du respect pour un Monsieur Duru?
Fort bien. Nous vous verrions, si nous l'en avions cru,
Dans un habit de serge, en un second étage,
Tenir, sans domestique, un fort plaisant ménage.
Vous êtes Demoiselle; & quand l'adversité,
Malgré votre mérite & votre qualité,
Avec Monsieur Duru vous fit en biens commune,
Alors qu'il commençait à bâtir sa fortune,
C'était à ce Monsieur faire beaucoup d'honneur;
Et vous aviez, je crois, un peu trop de douceur,
De souffrir qu'il joignit avec rude manière
A vos tendres apas sa personne grossière.
Voulez - vous pas encor aller sacrifier
Votre charmante Erise au fils d'un usurier?
De ce Monsieur Gripon, son très-digne compère?
Monsieur Duru, je pense, a voulu cette affaire:
Il l'avait fort à cœur, & par respect pour lui,
Vous devriez, ma foi, la conclurre aujourd'hui.

M a d. D U R U.

Ne plaïsantez pas tant, il m'en écrit encore,
Et de son plein pouvoir dans sa lettre il m'honore.

L E M A R Q U I S.

Eh! de ce plein pouvoir que ne vous servez-vous,
Pour faire un heureux choix d'un plus honnête époux?

M a d. D U R U.

Hélas! à vos desirs je voudrais condescendre;
Ce serait mon bonheur de vous avoir pour gendre:
J'avais, dans cette idée, écrit plus d'une fois;

J'ai prié mon mari de laisser à mon choix
 Cet établissement de deux enfans que j'aime.
 Monsieur Gripon me cause une frayeur extrême ;
 Mais , tout Gripon qu'il est , il le faut ménager ,
 Ecrire encor dans l'Inde , examiner , songer.

LE MARQUIS.

Oui , voilà des raisons , des mesures commodes ;
 Envoyer publier des bans aux Antipodes ,
 Pour avoir dans trois ans un refus clair & net,
 De votre cher mari je ne suis pas le fait.
 Du seul nom de Marquis sa grosse ame étonnée ,
 Croirait voir sa maison au pillage donnée.
 Il aime fort l'argent , il connaît peu l'amour.
 Au nom du cher objet qui de vous tient le jour ,
 De la vive amitié qui m'attache à sa mère ,
 De cet amour ardent qu'elle voit sans colère ,
 Daignez former , Madame , un si tendre lien ;
 Ordonnez mon bonheur , j'ose dire le sien.
 Qu'à jamais à vos pieds je passe ici ma vie.

Mad. DURU.

Oh ça , vous aimez donc ma fille à la folie ?

LE MARQUIS.

Si je l'adore , ô Ciel ! Pour croître mon bonheur ,
 Je compte à votre fils donner aussi ma sœur.
 Vous aurez quatre enfans , qui d'une ame soumise ,
 D'un cœur toujours à vous...



SCENE

S C E N E II.

Mad. DURU , LE MARQUIS , ERISE.

LE MARQUIS.

AH! venez, belle Erise;

Fléchissez votre mère, & daignez la toucher;
Je ne la connais plus, c'est un cœur de rocher.

Mad. DURU.

Quel rocher! Vous voyez un homme ici, ma fille;
Qui veut obstinément être de la famille.
Il est pressant; je crains que l'ardeur de ce feu;
Le rendant importun, ne vous déplaie un peu.

ERISE.

Oh! non, ne craignez rien; s'il n'a pu vous déplaire;
Croyez que contre lui je n'ai point de colère:
J'aime à vous obéir. Comment ne pas vouloir
Ce que vous commandez, ce qui fait mon devoir,
Ce qui de mon respect est la preuve si claire?

Mad. DURU.

Je ne commande point.

ERISE.

Pardonnez moi, ma mère;
Vous l'avez commandé; mon cœur en est témoin.

LE MARQUIS.

De me justifier elle-même prend soin.

Nous sommes deux ici contre vous. Ah! Madame,
Soyez sensible aux feux d'une si pure flamme;
Vous l'avez allumée, & vous ne voudrez point

Voir

Voir mourir sans s'unir ce que vous avez joint.

(à Erise.)

Parlez donc , aidez moi. Qu'avez-vous à sourire ?

ERISE.

Mais vous parlez si bien que je n'ai rien à dire ;

J'aurais peur d'être trop de votre sentiment,

Et j'en ai dit , me semble , assez honnêtement.

Mad. DURU.

Je vois , mes chers enfans , qu'il est fort nécessaire

De conclurre au plutôt cette importante affaire.

C'est pitié de vous voir ainsi sécher tous deux ;

Et mon bonheur dépend du succès de vos vœux.

Mais mon mari !

LE MARQUIS.

Toujours son mari ! sa faiblesse

De cet épouvantail s'inquiète sans cesse.

ERISE.

Il est mon père.

S C E N E III.

Madame DURU , LE MARQUIS , ERISE , DAMIS.

DAMIS.

AH ah ! l'on parle donc ici

D'hyménée & d'amour ? Je veux m'y joindre aussi.

Votre bonté pour moi ne s'est point démentie ;

Ma mère me mettra , je crois , de la partie.

Monsieur a la bonté de m'accorder sa sœur ;

Je

Je compte absolument jouir de cet honneur ,
Non point par vanité , mais par tendresse pure ;
Je l'aime éperdument , & mon cœur vous conjure
De voir avec pitié ma vive passion.
Voyez-vous , je suis homme à perdre la raison ;
Enfin , c'est un parti qu'on ne peut plus combattre.
Une nôce après tout suffira pour nous quatre.
Il n'est pas trop commun de savoir en un jour
Rendre deux cœurs heureux par les mains de l'amour.
Mais faire quatre heureux par un seul coup de plume ,
Par un seul mot , ma mère , & contre la coutume ,
C'est un plaisir divin qui n'appartient qu'à vous ,
Et vous ferez , ma mère , heureuse autant que nous.

L E M A R Q U I S.

Je réponds de ma sœur , je réponds de moi-même ;
Mais Madame balance , & c'est en vain qu'on aime.

E R I S E.

Ah ! vous êtes si bonne ! auriez-vous la rigueur
De maltraiter un fils si cher à votre cœur ?
Son amour est si vrai , si pur , si raisonnable !
Vous l'aimez , voulez-vous le rendre misérable ?

D A M I S.

Désespérerez-vous par tant de cruautés ,
Une fille toujours souple à vos volontés ?
Elle aime tout de bon , & je me persuade
Que le moindre refus va la rendre malade.

E R I S E.

Je connais bien mon frère , & j'ai lu dans son cœur :
Un refus le ferait expirer de douleur.
Pour moi , j'obéirai sans réplique à ma mère.

D A M I S.

D A M I S.

Je parle pour ma sœur.

E R I S E.

Je parle pour mon frère;

L E M A R Q U I S.

Moi , je parle pour tous.

Mad. D U R U.

Ecoutez donc tous trois.

Vos amours sont charmans,& vos goûts sont mon choix ;
 Je sens combien m'honore une telle alliance ;
 Mon cœur à vos plaisirs se livre par avance.
 Nous serons tous contens , ou bien je ne pourrai :
 J'ai donné ma parole , & je vous la tiendrai.

DAMIS , ERISE , LE MARQUIS , *ensemble.*
 Ah!

Mad. D U R U.

Mais...

L E M A R Q U I S.

Toujours des mais ? vous allez encor dire ,
 Mais mon mari.

Mad. D U R U.

Sans doute.

E R I S E.

Ah ! quel coups !

D A M I S.

Quel martyre !

Mad. D U R U.

Oh ! laissez-moi parler. Vous saurez , mes enfans ,
 Que quand on m'épousa j'avais près de quinze ans.
 Je dois tout aux bons soins de votre honoré père :
 Sa fortune déjà commençait à se faire ;
 Il eut l'art d'amasser & de garder du bien

En

En travaillant beaucoup & ne dépensant rien.
 Il me recommanda, quand il quitta la France ;
 De fuir toujours le monde , & sur-tout la dépense.
 J'ai dépensé beaucoup à vous bien élever ;
 Malgré moi le beau monde est venu me trouver.
 Au fond d'un galetas il reléguait ma vie ,
 Et plus honnêtement je me suis établie.
 Il voulait que son fils , en bonnet , en rabat ,
 Trainât dans le Palais la robe d'Avocat :
 Au Régiment du Roi je le fis Capitaine.
 Il prétend aujourd'hui , sous peine de sa haine ,
 Que de Monsieur Gripon , & la fille & le fils ,
 Par un beau mariage avec nous soient unis.
 Je l'empêcherai bien , j'y suis fort résolue.

D A M I S.

Et nous aussi.

Mad. D U R U.

Je crains quelque déconvenue,
 Je crains de mon mari le courroux véhément.

L E M A R Q U I S.

Ne craignez rien de loin.

Mad. D U R U.

Son cher Correspondant ;
 Maître Isaac Gripon , d'une ame fort rebourse ,
 Ferme depuis un an les cordons de sa bourse.

D A M I S.

Il vous en reste assez.

Mad. D U R U.

Oui , mais j'ai consulté.

L E M A R Q U I S.

Hélas ! consultez nous.

Nouv. Mél. III. Part.

V

Mad.

Mad. DURU.

Sur la validité

D'une telle démarche ; & l'on dit qu'à votre âge
On ne peut sûrement contracter mariage
Contre la volonté d'un propre père.

DAMIS.

Non,

Lorsque ce propre père, étant dans la maison,
Sur son droit de présence obstinément se fonde :
Mais quand ce propre père est dans un bout du monde,
On peut à l'autre bout se marier sans lui.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce qu'il faut faire, & quand ? Dès aujourd'hui.

SCENE IV.

Mad. DURU, le Marquis, ERISE, DAMIS,
MARTHE.

MARTHE.

Voilà Monsieur Gripon qui veut forcer la porte ;
Il vient pour un grand cas , dit-il , qui vous importe.
Ce sont ses propres mots , faut-il qu'il entre ?

Mad. DURU.

Hélas !

Il le faut bien souffrir. Voyons quel est ce cas.



SCENE

S C E N E V.

Mad. DURU, le Marquis, ERISE, DAMIS,
M. GRIPON, MARTHE.

Mad. DURU.
SI tard, Monsieur Gripon ! quel sujet vous attire ?

M. GRIPON.
Un bon sujet.

Mad. DURU.
Comment ?

M. GRIPON.

Je m'en vais vous le dire.

DAMIS.

Quelque présent de l'Inde ?

M. GRIPON.

Oh ! vraiment oui. Voici

L'ordre de votre père, & je le porte ici.

Ma fille est votre bru, mon fils est votre gendre ;

Ils le feront du moins, & sans beaucoup attendre.

Lisez.

(Il lui donne une lettre.)

Mad. DURU.

L'ordre est très-net, que faire ?

M. GRIPON.

A votre chef

Obéir sans réplique, & tout bâcler en bref.

Il reviendra bientôt ; & même, par avance,

Son Commis vient régler des comptes d'importance.

J'ai peu de tems à perdre ; ayez la charité

De dépêcher la chose avec célérité.

V z

Mad.

Mad. DURU.

La proposition, mes enfans, doit vous plaire.
Comment la trouvez-vous ?

DAMIS, ERISE *ensemble*.

Tout comme vous, ma mère.

LE MARQUIS *à Mr. Gripon*.

De nos communs desirs il faut presser l'effet.
Ah ! que de cet hymen mon cœur est satisfait !

M. GRIPON.

Que ça vous satisfasse, ou que ça vous déplaîse,
Ça doit importer peu.

LE MARQUIS.

Je ne me sens pas d'aise.

M. GRIPON.

Pourquoi tant d'aise ?

LE MARQUIS.

Mais... j'ai cette affaire à cœur.

M. GRIPON.

Vous, à cœur mon affaire ?

LE MARQUIS.

Oui, je suis serviteur

De votre ami Duru, de toute la famille,
De Madame sa femme, & surtout de sa fille.
Cet hymen est si cher, si précieux pour moi !..
Je suis le bon ami du logis.

M. GRIPON.

Par ma foi,

Ces amis du logis sont de mauvais augure.
Madame, sans amis, hâtons-nous de conclure.

ERISE.

Quoi, si-tôt ?

Mad,

Mad. D U R U.

Sans donner le tems de consulter,
De voir ma bru, mon gendre, & sans les présenter ?
C'est pouffer avec nous vivement votre pointe.

M. G R I P O N.

Pour se bien marier il faut que la conjointe
N'ait jamais entrevû son conjoint.

Mad. D U R U.

Oui, d'accord,
On s'en aime bien mieux ; mais je voudrais d'abord,
Moi, mère, & qui dois voir le parti qu'il faut prendre,
Embrasser votre fille & voir un peu mon gendre.

M. G R I P O N.

Vous les voyez en moi, corps pour corps, trait pour trait,
Et ma fille Phlipotte est en tout mon portrait.

Mad. D U R U.

Les aimables enfans !

D A M I S.

Oh ! Monsieur, je vous jure
Qu'on ne sentit jamais une flamme plus pure.

M. G R I P O N.

Pour ma Phlipotte ?

D A M I S.

Hélas ! pour cet objet vainqueur
Qui règne sur mes sens, & m'a donné son cœur.

M. G R I P O N.

On ne t'a rien donné, je ne puis te comprendre ;
Ma fille, ainsi que moi, n'a point l'ame si tendre.

(à Erise.)

Et vous, qui souriez, vous ne me dites rien ?

V 3

ERISE.

E R I S E.

Je dis la même chose, & je vous promets bien
De placer les devoirs, les plaisirs de ma vie,
A plaire au tendre amant à qui mon cœur me lie.

M. G R I P O N.

Il n'est point tendre amant, vous répondez fort mal.

L E M A R Q U I S.

Je vous jure qu'il l'est.

M. G R I P O N.

Oh ! quel original !

L'ami de la maison, mêlez-vous, je vous prie ;
Un peu moins de la fête & des gens qu'on marie.

Le Marquis lui fait de grandes révérences.

(à Mad. Duru.)

Oh, çà, j'ai réussi dans ma commission.
Je vois pour votre époux votre soumission ;
Il ne faut à présent qu'un peu de signature.
J'amènerai demain le Futur, la Future.
Vous aurez des enfans, souples, respectueux,
Grands ménagers, enfin on sera content d'eux.
Il est vrai qu'ils n'ont pas les grands airs du beau monde.

Mad. D U R U.

C'est une bagatelle, & mon espoir se fonde
Sur les leçons d'un père, & sur leurs sentimens,
Qui valent cent fois mieux que ces dehors charmans.

D A M I S.

J'aime déjà leur grace & simple & naturelle.

E R I S E.

Leur bon sens dont leur père est le parfait modèle.

L E M A R Q U I S.

Je leur crois bien du goût.

M. G R I-

M. G R I P O N.

Ils n'ont rien de cela.

Que diable ici fait-on de ce beau Monsieur là ?

(à *Mad. Duru.*)

A demain donc , Madame ; une nôce frugale

Préparera fans bruit l'union conjugale.

Il est tard , & le soir jamais nous ne sortons.

D A M I S.

Eh ! que faites-vous donc vers le soir ?

M. G R I P O N.

Nous dormons.

On se lève avant jour ; ainsi fait votre père.

Imitez-le dans tout pour vivre heureux sur terre.

Soyez sobre , attentif à placer votre argent ;

Ne donnez jamais rien , & prêtez rarement.

Demain de grand matin , je reviendrai , Madame.

Mad. D U R U.

Pas si matin.

L E M A R Q U I S.

Allez , vous nous ravissez l'ame.

M. G R I P O N.

Cet homme me déplaît. Dès demain je prétens

Que l'ami du logis déniche de céans.

Adieu.

MARTHE (*l'arrêtant par le bras.*)

Monsieur , un mot.

M. G R I P O N.

Eh quoi ?

M A R T H E.

Sans vous déplaire ,

Peut-on vous proposer une excellente affaire !

V 4

M. G R I-

312 *LA FEMME QUI A RAISON,*

M. G R I P O N.

Proposez.

M A R T H E.

Vous donnez aux enfans du logis
Phlipotte votre fille , & Phlipot votre fils ?

M. G R I P O N.

Oui.

M A R T H E.

L'on donne une dot en pareille aventure ?

M. G R I P O N.

Pas touûjours.

M A R T H E.

Vous pourriez , & je vous en conjure ,
Partager par moitié vos généreux présens.

M. G R I P O N.

Comment ?

M A R T H E.

Payez la dot , & gardez vos enfans.

M. G R I P O N (*à Mad. Duru.*)

Madame , il nous faudra chasser cette donzelle ;
Et l'ami du logis ne me plait pas plus qu'elle.

(*Il s'en va , & tout le monde lui fait la révérence.*)

S C E N E VI.

Mad. DURU , ERISE , DAMIS , le Marquis ,
M A R T H E.

M A R T H E.

EH bien ! vous laissez-vous tous les quatre effrayer
Par le malheureux cas de ce maître usurier ?

D A M I S.

D A M I S.

Madame , vous voyez qu'il est indispensable
De prévenir soudain ce marché détestable.

L E M A R Q U I S.

Contre nos ennemis formons vite un traité ,
Qui mette pour jamais nos droits en sûreté.
Madame , on vous y force , & tout vous autorise ,
Et c'est le sentiment de la charmante Erise.

E R I S E.

Jé me flatte toujours d'être de votre avis.

D A M I S.

Hélas ! de vos bienfaits mon cœur s'est tout promis.
Il faut que le vilain , qui tous nous inquiète ,
En revenant demain trouve la nôce faite.

Mad. D U R U.

Mais...

L E M A R Q U I S.

Les mais à présent deviennent superflus.
Résolvez-vous , Madame , ou nous sommes perdus.

Mad. D U R U.

Le péril est pressant , & je suis bonne mère ;
Mais... à qui pourrons-nous recourir ?

M A R T H E.

Au Notaire ,

A la nôce , à l'hymen. Je prends sur moi le soin
D'amener à l'instant le Notaire du coin ,
D'ordonner le souper , de mander la musique :
S'il est quelqu'autre usage admis dans la pratique ,
Je ne m'en mêle pas.

D A M I S.

Elle a grande raison.

Et

314 *LA FEMME QUI A RAISON* ,

Et je veux que demain Maître Isaac Gripon
Trouve en venant ici peu de choses à faire.

ERISE.

J'admire vos conseils & celui de mon frère.

Mad. DURU.

C'est votre avis à tous ?

DAMIS , ERISE , LE MARQUIS , *ensemble.*

Oui , ma mère.

Mad. DURU.

Fort bien.

Je peux vous assurer que c'est aussi le mien.

Fin du premier acte.



ACTE

A C T E II.

SCENE PREMIERE.

M. GRIPON, DAMIS.

M. GRIPON.

Comment ! dans ce logis est-on fou , mon garçon ?
Quel tapage a-t-on fait la nuit dans la maison ?
Quoi , deux tables encor impudemment dressées !
Des débris d'un festin , des chaises renversées ,
Des laquais étendus ronflans sur le plancher ;
Et quatre violons , qui ne pouvant marcher ,
S'en vont en fredonnant à tâtons dans la rue !
N'es-tu pas tout honteux ?

D A M I S.

Non ; mon ame est émue
D'un sentiment si doux , d'un si charmant plaisir ,
Que devant vous encor je n'en saurais rougir.

M. GRIPON.

D'un sentiment si doux ! que diable veux-tu dire ?

D A M I S.

Je dis que notre hymen à la famille inspire
Un délire de joye , un transport inouï.
A peine hier au soir sortites-vous d'ici ,
Que livrés par avance au lien qui nous presse ,
Après un long souper , la joye & la tendresse ,
Préparant à l'envi le lien conjugal ,

Nous

316 *LA FEMME QUI A RAISON ,*

Nous avons cette nuit ici donné le bal.

M. G R I P O N.

Voilà trop de fracas avec trop de dépense.

Je n'aime point qu'on ait du plaisir par avance.

Cette vie à ton père à coup sûr déplaîra.

Et que feras-tu donc quand on te mariera ?

D A M I S.

Ah ! si vous connaissiez cette ardeur vive & pure ,

Ces traits , ces feux sacrés , l'ame de la nature ,

Cette délicatesse & ces ravissmens ,

Qui ne sont bien connus que des heureux Amans !

Si vous saviez . . .

M. G R I P O N.

Je fais que je ne puis comprendre

Rien de ce que tu dis.

D A M I S.

Votre cœur n'est point tendre.

Vous ignorez les feux dont je suis consumé.

Mon cher Monsieur Gripon , vous n'avez point aimé.

M. G R I P O N.

Sifait , fifait.

D A M I S.

Comment ? Vous aussi , vous ?

M. G R I P O N.

Moi-même.

D A M I S.

Vous concevez donc bien l'empôrtement extrême ,

Les douceurs . . .

M. G R I P O N.

Et oui , oui , j'ai fait , à ma façon ,

L'amour un jour ou deux à Madame Gripon :

Mais cela n'était pas comme ta belle flamme ,

Ni

Ni tes discours de fou que tu tiens sur ta femme.

D A M I S.

Je le crois bien ; enfin , vous me le pardonnez ?

M. G R I P O N.

Oui dà , quand les contrats seront faits & signés.

Allons , avec ta mère il faut que je m'abouche ;

Finissons tout.

D A M I S.

Ma mère en ce moment se couche.

M. G R I P O N.

Quoi ? Ta mère ?

D A M I S.

Aprouvant le goût qui nous conduit ;

Elle a dans notre bal dansé toute la nuit.

M. G R I P O N.

Ta mère est folle.

D A M I S.

Non , elle est très-respectable ;

Magnifique , avec goût , douce , tendre , adorable.

M. G R I P O N.

Ecoute ; il faut ici te parler clairement.

Nous attendons ton père , il viendra promptement ;

Et déjà son Commis arrive en diligence ,

Pour régler sa recette ainsi que la dépense.

Il sera très-fâché du train qu'on fait ici ;

Et tu comprends fort bien que je le suis aussi.

C'est dans un autre esprit que Philipotte est nourrie ;

Elle a trente-sept ans , fille honnête , accomplie ,

Qui , seule avec mon fils , compose ma maison ,

L'été sans éventail , & l'hiver sans manchon ;

Blanchit , repasse , coud , compte comme Barème ,

Et

318 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Et fait manquer de tout aussi-bien que moi-même.
Prends exemple sur elle , afin de vivre heureux.
Je reviendrai ce soir vous marier tous deux.
Tu parais bon enfant . & ma fille est bien née.
Mais , croi moi , ta cervelle est un peu mal tournée.
Il faut que la maison soit sur un autre pié.
Di moi. Ce grand flandrin , qui m'a tant ennuyé ,
Qui toujours de côté me fait la révérence ,
Vient - il ici souvent ?

D A M I S.

Oh ! fort souvent.

M. G R I P O N.

Je pense

Que pour cause il est bon qu'il n'y revienne plus.

D A M I S.

Nous suivrons sur cela vos ordres absolus.

M. G R I P O N.

C'est très-bien dit. Mon gendre a du bon , & j'espère
Moriginer bientôt cette tête légère ;
Mais sur-tout plus de bal : je ne prétends plus voir
Changer la nuit en jour , & le matin en soir.

D A M I S.

Ne craignez rien.

M. G R I P O N.

Eh bien , où vas - tu ?

D A M I S.

Satisfaire

Le plus doux des devoirs & l'ardeur la plus chère.

M. G R I P O N.

Il brûle pour Phlipotte.

D A M I S.

Après avoir dansé ,

Plein

Plein des traits amoureux dont mon cœur est blessé,
Je vais, Monsieur, je vais... me coucher... Je me flatte
Que ma passion vive, autant que délicate,
Me fera peu dormir en ce fortuné jour,
Et je ferai long-tems éveillé par l'amour.

(Il l'embrasse.)

- S C E N E II.

M. G R I P O N *seul.*

LEs Romans l'ont gâté, sa tête est attaquée;
Il veut incognito rentrer dans sa maison.
Quel profit à cela! quel projet sans raison!
Ce n'est qu'en fait d'argent que j'aime le mystère;
Mais je fais ce qu'il veut; ma foi, c'est son affaire.
Mari qui veut surprendre est souvent fort surpris,
Et... mais voici Monsieur qui vient dans son logis.

S C E N E III.

M. D U R U , M. G R I P O N .

M. D U R U .

QUelle réception! après douze ans d'absence!
Comme tout se corrompt, comme tout change en France!

M. G R I P O N .

Bon jour, compère.

M. D U R U .

M. DURU.

O Ciel !

M. GRIPON.

Il ne me répond point.

Il rêve.

M. DURU.

Quoi ! ma femme infidelle à ce point !

A quel horrible luxe elle s'est emportée !
Cette maison , je crois , du Diable est habitée ;
Et j'y mettrais le feu sans les dépens maudits
Qu'à brûler les maisons il en coûte à Paris.

M. GRIPON.

Il parle long-tems seul , c'est signe de démençe.

M. DURU.

Je l'ai bien mérité par ma sotte imprudence.
A votre femme un mois confiez votre bien ,
Au bout de trente jours vous ne trouverez rien.
Je m'étais noblement privé du nécessaire :
M'en voilà bien payé , que résoudre , que faire ?
Je suis assassiné , confondu , ruiné.

M. GRIPON.

Bon jour , compère. Eh bien , vous avez terminé
Assez heureusement un assez long voyage.
Je vous trouve un peu vieux.

M. DURU.

Je vous dis que j'enrage.

M. GRIPON.

Oui , je le crois , il est fort triste de vieillir ;
On a bien moins de tems pour pouvoir s'enrichir.

M. DURU.

Plus d'honneur , plus de règle , & les loix violées !..

M. GRIPON.

M. G R I P O N.

Je n'ai violé rien , les choses sont réglées.
J'ai pour vous dans mes mains, en beaux & bons papiers,
Trois cent deux mille francs, dix-huit sols neuf deniers.
Revenez - vous bien riche ?

M. D U R U.

Oui.

M. G R I P O N.

Moquez-vous du monde.

M. D U R U.

Oh ! j'ai le cœur navré d'une douleur profonde.
J'apporte un million tout au plus ; le voilà.

(Il montre son porte - feuille.)

Je suis outré , perdu.

M. G R I P O N.

Quoi ! n'est - ce que cela ?

Il faut se consoler.

M. D U R U.

Ma femme me ruine.

Vous voyez quel logis & quel train. La coquine ! ..

M. G R I P O N.

Sois le maître chez toi , mets - la dans un Couvent.

M. D U R U.

Je n'y manquerai pas. Je trouve en arrivant
Des laquais de six pieds , tous yvres de la veille ;
Un portier à moustache , armé d'une bouteille ,
Qui , me voyant passer , m'invite en bégayant ,
A venir déjeuner dans son appartement.

M. G R I P O N.

Chasse tous ces coquins.

Nouv. Mél. III. Part.

X

M. D U R U.

322 *LA FEMME QUI A RAISON,*

M. DURU.

C'est ce que je veux faire.

M. GRIPON.

C'est un profit tout clair. Tous ces gens-là , compère ;
Sont nos vrais ennemis , dévorent notre bien ;
Et pour vivre à son aise , il faut vivre de rien.

M. DURU.

Ils m'auront ruiné ; cela me perce l'ame.
Me conseillerais-tu de surprendre ma femme ?

M. GRIPON.

Tout comme tu voudras.

M. DURU.

Me conseillerais-tu
D'attendre encor un peu , de rester inconnu ?

M. GRIPON.

Selon ta fantaisie.

M. DURU.

Ah , le maudit ménage !
Comment a-t-on reçu l'offre du mariage ?

M. GRIPON.

Oh ! fort bien : sur ce point nous ferons tous contens ;
On aime avec transport déjà mes deux enfans.

M. DURU.

Passe. On n'a donc point eu de peine à satisfaire
A mes ordres précis ?

M. GRIPON.

De la peine ? au contraire ;
Ils ont avec plaisir conclu soudainement.
Ton fils a pour ma fille un amour véhément ;
Et ta fille déjà brûle , sur ma parole ,
Pour mon petit Gripon.

M. DU-

M. D U R U.

Du moins cela console.

Nous mettrons ordre au reste.

M. G R I P O N.

Oh ! tout est résolu ;

Et cet après-midi l'hymen sera conclu.

M. D U R U.

Mais , ma femme ?

M. G R I P O N.

Oh parbleu , ta femme est ton affaire !

Je te donne une bru charmante & ménagère :

J'ai toujours à ton fils destiné ce bijou ;

Et nous les marierons sans leur donner un sou.

M. D U R U.

Fort bien.

M. G R I P O N.

L'argent corrompt la jeunesse volage :

Point d'argent : c'est un point capital en ménage.

M. D U R U.

Mais ma femme ?

M. G R I P O N.

Fais-en tout ce qu'il te plaira :

M. D U R U.

Je voudrais voir un peu comme on me recevra ,

Quel air aura ma femme.

M. G R I P O N.

Et pourquoi ? que t'importe ?

M. D U R U.

Voir... là... si la nature est au moins assez forte ,

Si le sang parle assez dans ma fille & mon fils ,

Pour reconnaître en moi le maître du logis.

X 2

M. GRI-

M. GRIPON.

Quand tu te nommeras , tu te feras connaître.
 Est-ce que le sang parle ? Et ne dois-tu pas être
 Honnêtement content , quand , pour comble de biens ,
 Tes dociles enfans vont épouser les miens ?
 Adieu ; j'ai quelque dette active & d'importance ,
 Qui devers le midi demande ma présence ;
 Et je reviens , compère , après un court dîner ,
 Moi , ma fille & mon fils , pour conclure & figurer.

SCENE IV.

M. DURU *seul*.

LES affaires vont bien ; quant à ce mariage ,
 J'en suis fort satisfait ; mais quant à mon ménage ;
 C'est un scandale affreux , & qui me pousse à bout.
 Il faut tout observer , découvrir tout , voir tout.

(*On sonne.*)

J'entends une sonnette & du bruit ; on appelle.

SCENE V.

M. DURU, MARTHE à la porte.

M. DURU.

OH ! quelle est cette jeune & belle Demoiselle ,
 Qui va vers cette porte ? Elle a l'air bien coquet.
 Est-ce ma fille ? Mais . . . j'en ai peur ; en effet ,
 Elle

Elle est bien faite au moins , passablement jolie ,
Et cela fait plaisir. Ecoutez , je vous prie ;
Où courez-vous si vite , aimable & chère enfant ?

M A R T H E.

Je vais chez ma maîtresse , en son appartement.

M. D U R U.

Quoi ! vous êtes suivante ? Et de qui , ma mignonne ?

M A R T H E.

De Madame Duru.

M. D U R U *à part.*

Je veux de la friponne

Tirer quelque parti , m'instruire , si je puis.

Ecoutez.

M A R T H E.

Quoi , Monsieur ?

M. D U R U.

Savez-vous qui je suis ?

M A R T H E.

Non ; mais je vois assez ce que vous pouvez être.

M. D U R U.

Je suis l'intime ami de Monsieur votre Maître ,
Et de Monsieur Gripon. Je peux très-aisément
Vous faire ici du bien , même en argent comptant.

M A R T H E.

Vous me ferez plaisir. Mais , Monsieur , le tems presse ;
Et voici le moment de coucher ma maîtresse.

M. D U R U.

Se coucher quand il est neuf heures du matin ?

M A R T H E.

Oui , Monsieur.

M. D U R U.

Quelle vie & quel horrible train !

M A R T H E.

C'est un train fort honnête. Après souper on joue ;
Après le jeu l'on danse , & puis on dort.

M. D U R U.

J'avoue

Que vous me surprenez : je ne m'attendais pas
Que Madame Duru fit un si beau fracas.

M A R T H E.

Quoi ! cela vous surprend , vous bon-homme , à votre
âge ?

Mais rien n'est plus commun. Madame fait usage
Des grands biens amassés par son ladre mari ;
Et quand on tient maison , chacun en use ainsi.

M. D U R U.

Mignonne , ces discours me font peine à comprendre.
Qu'est - ce tenir maison ?

M A R T H E.

Faut-il tout vous apprendre !

D'où diable venez - vous ?

M. D U R U.

D'un peu loin.

M A R T H E.

Je le voi.

Vous me paraissez neuf , quoi qu'antique.

M. D U R U.

Ma foi ,

Tout est neuf à mes yeux. Ma petite Maitresse ,
Vous tenez donc maison ?

M A R T H E.

Oui.

M. D U R U.

Mais de quelle espèce ?

Et

Et dans cette maison que fait-on, s'il vous plaît ?

M A R T H E.

De quoi vous mêlez-vous ?

M. D U R U.

J'y prends quelque intérêt.

M A R T H E.

Vous, Monsieur ?

M. D U R U.

Oui, moi-même. Il faut que je hazarde

Un peu d'or de ma poche avec cette égrillarde ;

Ce n'est pas sans regret ; mais essayons enfin.

Monsieur Duru vous fait ce présent par ma main.

M A R T H E.

Grand merci.

M. D U R U.

Méritez un tel effort, ma belle ;

C'est à vous de montrer l'excès de votre zèle

Pour le patron d'ici, le bon Monsieur Duru,

Que, par malheur pour vous, vous n'avez jamais vu.

Quelqu'Amant, entre nous, a, pendant son absence,

Produit tous ces excès avec cette dépense !

M A R T H E.

Quelque Amant ! vous osez attaquer notre honneur ?

Quelque Amant ! A ce trait, qui blesse ma pudeur,

Je ne fais qui me tient, que mes mains appliquées

Ne soient sur votre face avec cinq doigts marquées.

Quelque Amant, dites-vous ?

M. D U R U.

Eh ! pardon.

M A R T H E.

Aprenez

Que ce n'est pas à vous à fourrer votre nez

X 4

Dans

328 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Dans ce que fait Madame.

M. DURU.

Eh ! mais. . .

MARTHE.

Elle est trop bonne ,

Trop sage , trop honnête , & trop douce personne ;
Et vous êtes un sot avec vos questions.

(*On sonne.*)

J'y vais. . . Un impudent , un rodeur de maisons.

(*On sonne.*)

Tout-à-l'heure. . . Un benêt qui pense que les filles
Iront lui confier les secrets des familles !

(*On sonne.*)

Eh ! j'y cours. . . Un vieux fou que la main que voilà

(*On sonne.*)

Devroit punir cent fois. . . L'on y va , l'on y va.

S C E N E VI.

M. DURU *seul.*

JE ne fais si je dois en croire sa colère ;
Tout ici m'est suspect ; & sur ce grand mystère
Les femmes ont juré de ne parler jamais ;
On n'en peut rien tirer par force ou par bienfaits ;
Et toutes se liguant pour nous en faire accroire ,
S'entendent contre nous comme larrons en foire.
Non , je n'entrerai point ; je veux examiner
Jusqu'où du bon chemin l'on peut se détourner.
Que vois-je ? Un beau Monsieur sortant de chez ma femme !
Ah ! voilà comme on tient maison !

SCENE

S C E N E V I I.

M. DURU, LE MARQUIS *sortant de l'appartement de Madame Duru en lui parlant tout haut.*

LE MARQUIS.

ADieu, Madame:

Ah ! que je suis heureux !

M. DURU.

Et beaucoup trop. J'en tien.

LE MARQUIS.

Adieu , jusqu'à ce soir.

M. DURU.

Ce soir encor ? Fort bien.

Comme de la maison je vois ici deux maîtres ,
L'un des deux pourrait bien sortir par les fenêtres ;
On ne me connaît pas ; gardons nous d'éclater.

LE MARQUIS.

Quelqu'un parle , je crois.

M. DURU.

Je n'en saurais douter.

Volets fermés , au lit ; rendez-vous ; porte close ;
La suivante à mon nez complice de la chose !

LE MARQUIS.

Quel est cette homme-là qui jure entre ses dents ?

M. DURU.

Mon fait est net & clair.

LE MARQUIS.

Il paraît hors de sens.

M.

M. DURU.

J'aurais mieux fait , ma foi , de rester à Surate ;
Avec tout mon argent. Ah traître ! ah scélérate !

LE MARQUIS.

Qu'avez-vous donc , Monsieur , qui parlez seul ainsi ?

M. DURU.

Mais j'étais étonné que vous fussiez ici.

LE MARQUIS.

Et pourquoi , mon ami ?

M. DURU.

Monsieur Duru , peut-être ,
Ne ferait pas content de vous y voir paraître.

LE MARQUIS.

Lui mécontent de moi ? Qui vous a dit cela ?

M. DURU.

Des gens bien informés. Ce Monsieur Duru - là ,
Chez qui vous avez pris des façons si commodes ;
Le connaissez - vous ?

LE MARQUIS.

Non : il est aux Antipodes ,
Dans les Indes , je crois , coufu d'or & d'argent.

M. DURU.

Mais vous connaissez fort Madame ?

LE MARQUIS.

Aparemment :

Sa bonté m'est toujourns précieuse & nouvelle ,
Et je fais mon bonheur de vivre ici près d'elle.
Si vous avez besoin de sa protection ,
Parlez , j'ai du crédit , je crois , dans la maison.

M. DURU.

Je le vois... De Monsieur je suis l'homme d'affaires.

LE

L E M A R Q U I S.

Ma foi , de ces gens - là je ne me mêle guères.
Soyez le bien venu ; prenez sur-tout le soin
D'apporter quelqu'argent dont nous avons besoin.
Bon soir.

M. D U R U *à part.*

J'enfermerai dans peu ma chère femme.

(*Au Marquis.*)

Que l'Enfer.... Mais, Monsieur, qui'gouvernez Madame;
La chambre de sa fille est-elle près d'ici ?

L E M A R Q U I S.

Tout auprès , & j'y vais. Oui , l'ami , la voici.

(*Il entre chez Erise & ferme la porte.*)

M. D U R U.

Cet homme est nécessaire à toute ma famille :
Il sort de chez ma femme , & s'en va chez ma fille.
Je n'y puis plus tenir , & je succombe enfin.
Justice ! je suis mort.

S C E N E V I I I.

M. D U R U , le Marquis *revenant avec* E R I S E.

E R I S E.

E H ! mon Dieu , quel lutin ,
Quand on va se coucher , tempête à cette porte ?
Qui peut crier ainsi de cette étrange sorte ?

L E M A R Q U I S.

Faites donc moins de bruit : je vous ai déjà dit ,
Qu'a-

322 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Qu'après qu'on a dansé l'on va se mettre au lit.
Jurez plus bas tout seul.

M. DURU.

Je ne peux plus rien dire.
Je suffoque.

ERISE.

Quoi donc ?

M. DURU.

Est-ce un rêve , un délire ?
Je vengerai l'affront fait avec tant d'éclat.
Juste Ciel ! & comment son frère l'Avocat
Peut-il souffrir céans cette honte inouïe ,
Sans plaider ?

ERISE.

Quel est donc cet homme, je vous prie ?

LE MARQUIS.

Je ne fais ; il paraît qu'il est extravagant ;
Votre père , dit-il , l'a pris pour son Agent.

ERISE.

D'où vient que cet Agent fait tant de tintamarre ?

LE MARQUIS.

Ma foi , je n'en fais rien : cet homme est si bizarre !

ERISE.

Est-ce que mon mari , Monsieur , vous a fâché ?

M. DURU.

Son mari ! .. J'en suis quitte encor à bon marché.
C'est - là votre mari ?

ERISE.

Sans doute , c'est lui-même.

M. DURU.

Lui , le fils de Gripon ?

ERISE.

ERISE.

C'est mon mari, que j'aime.

A mon père, Monsieur, lorsque vous écrirez,
Peignez - lui bien les nœuds dont nous sommes ferrés.

M. DURU.

Que la fièvre le ferre !

LE MARQUIS.

Ah ! daigner condescendre !..

M. DURU.

Maître Isaac Gripon m'avait bien fait entendre
Qu'à votre mariage on pensait en effet ;
Mais il ne m'a pas dit que tout cela fût fait.

LE MARQUIS.

Eh bien, je vous en fais la confidence entière.

M. DURU.

Mariés ?

ERISE.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

De quand ?

LE MARQUIS.

La nuit dernière.

M. DURU *regardant le Marquis.*

Votre époux, je l'avoue, est un fort beau garçon ;
Mais il ne m'a point l'air d'être fils de Gripon.

LE MARQUIS.

Monsieur fait qu'en la vie il est fort ordinaire
De voir beaucoup d'enfans tenir peu de leur père.
Par exemple, le fils de ce Monsieur Duru
En est tout différent, n'en a rien.

M. DURU.

Qui l'eût cru ?

Serait-

Serait-il point aussi marié lui ?

ERISE.

Sans doute.

M. DURU.

Lui ?

LE MARQUIS.

Ma sœur dans ses bras en ce moment - ci goûte
Les premières douceurs du conjugal lien.

M. DURU.

Votre sœur ?

LE MARQUIS.

Oui, Monsieur.

M. DURU.

Je n'y conçois plus rien.

Le compère Gripon m'eût dit cette nouvelle.

LE MARQUIS.

Il regarde cela comme une bagatelle.

C'est un homme occupé toujours du denier dix ;

Noyé dans le calcul, fort distrait.

M. DURU.

Mais jadis

Il avoit l'esprit net.

LE MARQUIS.

Les grands travaux & l'âge

Altèrent la mémoire ainsi que le visage.

M. DURU.

Ce double mariage est donc fait ?

ERISE.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Je vous en donne ici ma parole d'honneur.

N'avez-vous donc pas vu les débris de la nôce ?

M. DURU.

Vous m'avez tous bien l'air d'aimer le fruit précoce ;
D'an-

D'anticiper l'hymen qu'on avait projeté.

L E M A R Q U I S.

Ne nous soupçonnez pas de cette indignité ,
Cela ferait criant.

M. D U R U.

Oh ! la faute est légère.

Pourvu qu'on n'ait pas fait une trop forte chère ,
Que la nôce n'ait pas horriblement coûté ,
On peut vous pardonner cette vivacité.
Vous paraîsez d'ailleurs un homme assez aimable.

E R I S E.

Oh ! très-fort.

M. D U R U.

Votre sœur est-elle aussi passable ?

L E M A R Q U I S.

Elle vaut cent fois mieux.

M. D U R U.

Si la chose est ainsi ,

Monsieur Duru pourroit excuser tout ceci.
Je vais enfin parler à sa mère , & pour cause...

E R I S E.

Ah ! gardez vous en bien , Monsieur ; elle repose.
Elle est trop fatiguée ; elle a pris tant de soins...

M. D U R U.

Je m'en vais donc parler à son fils.

E R I S E.

Encor moins.

L E M A R Q U I S.

Il est trop occupé.

M. D U R U.

L'aventure est fort bonne.

Ainsi , dans ce logis , je ne peux voir personne ?

L E

336 *LA FEMME QUI A RAISON,*

LE MARQUIS.

Il est de certains cas ou des hommes de sens
Se garderont toujours d'interrompre les gens.
Vous voilà bien au fait ; je vais avec Madame ,
Me rendre aux doux transports de la plus pure flamme :
Ecrivez à son père un détail si charmant.

ERISE.

Marquez-lui mon respect & mon contentement.

M. DURU.

Et son contentement ! Je ne fais si ce père
Doit être aussi content d'une si prompte affaire :
Quelle éveillée !

LE MARQUIS.

Adieu. Revenez vers le soir ,

Et foupez avec nous.

ERISE.

Bon jour , jusqu'au revoir.

LE MARQUIS.

Serviteur.

ERISE.

Toute à vous.

SCENE IX.

M. DURU , MARTHE.

M. DURU seul.

MAis Gripon le compère
S'est bien pressé , sans moi , de finir cette affaire.
Quelle fureur de nôce a saisi tous nos gens ?

Tous

Tous quatre à s'arranger font un peu diligens.
De tant d'événemens j'ai la vue ébahie.
J'arrive ; & tout le monde à l'instant se marie.
Il reste en vérité , pour compléter ceci ,
Que ma femme à quelqu'un soit mariée aussi.
Entrons , sans plus tarder. Ma femme ! hola , qu'on
m'ouvre.

(Il heurte.)

Ouvrez , vous dis-je , il faut qu'enfin tout se découvre.

M A R T H E *derrière la porte.*

Paix , paix , l'on n'entre point.

M. D U R U.

Oh ! ton Maître entrera ;

Suivante impertinente , & l'on m'obéira.

Fin du second acte.



A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

M. DURU *seul.*

J'AI beau fraper , crier , courir dans ce logis ;
 De ma femme à mon gendre , & du gendre à mon fils ;
 On répond en ronflant. Les valets , les servantes ,
 Ont tout barricadé. Ces manœuvres plaisantes
 Me déplaisent beaucoup. Ces quatre extravagans ;
 Si vite mariés , sont au lit trop long-tems.
 Et ma femme , ma femme ! oh ! je perds patience.
 Ouvrez , morbleu.

S C E N E II.

M. DURU , M. GRIPON , *tenant le contrat &
 une écritoire à la main.*

M. GRIPON.

J'E viens signer notre alliance ;

M. DURU.

Comment signer !

M. GRIPON.

Sans doute , & vous l'avez voulu.

Il faut conclurre tout.

M. Du-

M. D U R U.

Tout est assez conclu.

Vous radottez.

M. G R I P O N.

Je viens pour consommer la chose;

M. D U R U.

La chose est consommée.

M. G R I P O N.

Oh ! oui : je me propose

De produire au grand jour ma Philipotte & Philipor.

Ils viennent.

M. D U R U.

Quels discours !

M. G R I P O N.

Tout est prêt en un mot !

M. D U R U.

Morbleu , vous vous moquez ; tout est fait.

M. G R I P O N.

Çà , compère ,

Votre femme est instruite , & prépare l'affaire.

M. D U R U.

Je n'ai point vû ma femme ; elle dort , & mon fils

Dort avec votre fille ; & mon gendre au logis

Avec ma fille dort , & tout dort. Quelle rage

Vous a fait cette nuit presser ce mariage ?

M. G R I P O N.

Es-tu devenu fou ?

M. D U R U.

Quoi ! mon fils ne tient pas

A présent dans son lit Philipotte & ses apas ?

Les nûces , cette nuit , n'auraient pas été faites ?

M. G R I P O N.

Ma fille a cette nuit repassé ses cornettes ;

Y 2

Elle .

Elle s'habille en hâte ; & mon fils son cadet ;
Pour épargner les fraix , met le contrat au net.

M. DURU.

Juste Ciel ! quoi ! ton fils n'est pas avec ma fille ?

M. GRIPON.

Non , sans doute.

M. DURU.

Le Diable est donc dans ma famille :

M. GRIPON.

Je le crois.

M. DURU.

Ah ! fripons ! femme indigne du jour ;
Vous payerez bien cher ce détestable tour !
Lâches , vous apprendrez que c'est moi qui suis maître.
Aprofondissons tout ; je prétends tout connaître.
Fai descendre mon fils ; va , compère , di-lui
Qu'un ami de son père arrivé d'aujourd'hui ,
Vient lui parler d'affaire , & ne saurait attendre.

M. GRIPON.

Je vais te l'amener. Il faut punir mon gendre.
Il faut un Commissaire , il faut verbaliser ,
Il faut venger Philipotte.

M. DURU.

Eh ! cours sans tant jaser.

M. GRIPON *revenant*.

Cela pourra coûter quelqu'argent , mais n'importe.

M. DURU.

Eh ! va donc.

M. GRIPON *revenant*.

Il faudra faire amener main forte :

M. DURU.

Va , te dis-je.

M. GRI-

M. G R I P O N.

J'y cours.

S C E N E I I I.M. D U R U *seul.*

O Voyage cruel!

O pouvoir marital , & pouvoir paternel !

O luxe ! maudit luxe ! invention du Diable !

C'est toi qui corromps tout, perds tout, monstre exécrable!

Ma femme , mes enfans , de toi sont infectés.

J'entrevois là dessous un tas d'iniquités ,

Un amas de noirceurs , & surtout de dépenses ,

Qui me glacent le sang & redoublent mes tranfes.]

Epouse , fille , fils , m'ont tous perdu d'honneur ;

Je ne fais si je dois en mourir de douleur ;

Et quoique de me pendre il me prenne une envie ,

L'argent qu'on a gagné fait qu'on aime la vie.

Ah ! j'aperçois , je crois , mon traître d'Avocat.

Quel habit ! pourquoi donc n'a-t-il point de rabat ?

S C E N E I V.

M. D U R U , M. G R I P O N , D A M I S.

D A M I S à M. Gripon.

Q uel est cet homme ? Il a l'air bien atrabilaire.

Y 3

M. CRI-

M. GRIPON.

C'est le meilleur ami qu'ait Monsieur votre père!

DAMIS.

Prête-t-il de l'argent?

M. GRIPON.

En aucune façon,

Car il en a beaucoup.

M. DURU.

Répondez, beau garçon;

Etes-vous Avocat?

DAMIS.

Point du tout.

M. DURU.

Ah! le traître!

Etes-vous marié?

DAMIS.

J'ai le bonheur de l'être.

M. DURU.

Et votre sœur?

DAMIS.

Aussi. Nous avons cette nuit

Goûté d'un double hymen le tendre & premier fruit;

M. GRIPON.

Mariés!

M. DURU.

Scélérat!

M. GRIPON.

A qui donc?

DAMIS.

A ma femme.

M. GRIPON.

A ma Philipotte?

DAMIS.

Non.

M. Du

M. D U R U.

Je me sens percer l'ame.

Quelle est - elle ? En un mot , vite , répondez - moi.

D A M I S.

Vous êtes curieux & poli , je le voi.

M. D U R U.

Je veux savoir de vous celle qui , par surprise ,
Pour braver votre père , ici s'impatronise.

D A M I S.

Quelle est ma femme ?

M. D U R U.

Oui , oui.

D A M I S.

C'est la sœur de celui
A qui ma propre sœur est unie aujourd'hui.

M. G R I P O N.

Quel galimatias !

D A M I S.

La chose est toute claire.

Vous savez , cher Gripon , qu'un ordre de mon père
Enjoignait à ma mère , en termes très précis ,
D'établir au plutôt & sa fille , & son fils.

M. D U R U.

Eh bien , traître ?

D A M I S.

A cet ordre elle s'est asservie ;
Non pas absolument , mais du moins en partie.
Il veut un prompt hymen , il s'est fait promptement.
Il est vrai qu'on n'a pas conclu précisément
Avec ceux que sa lettre a nommé par sa clause ;
Mais le plus fort est fait , le reste est peu de chose.

344 *LA FEMME QUI A RAISON ,*

Le Marquis d'Outremont , l'un de nos bons amis ,
Est un homme . . .

M. G R I P O N .

Ah ! c'est là cet ami du logis.
On s'est moqué de nous ; je m'en doutais , compère.

M. D U R U .

Allons , faites venir vite le Commissaire ,
Vingt Huissiers.

D A M I S .

Et qui donc êtes-vous , s'il vous plaît ,
Qui daignez prendre à nous un si grand intérêt ?
Cher ami de mon père , apprenez que peut-être ,
Sans mon respect pour lui , cette large fenêtre
Serait votre chemin pour vuider la maison.
Dénichez de chez moi.

M. D U R U .

Comment , maître fripon ;
Toi me chasser d'ici ! Toi scélérat , faussaire ,
Aigrefin , débauché , l'opprobre de ton père !
Qui n'es point Avocat !



SCENE

S C E N E V. & dernière.

Mad. DURU , *sortant d'un côté avec MARTHE ; le*
Marquis , *sortant de l'autre avec ERISE ;* M. DURU ,
M. GRIPON , DAMIS.

Mad. D U R U *dans le fond.*

Mon carrosse est-il prêt ?
D'où vient donc tout ce bruit ?

LE M A R Q U I S.

Ah ! je vois ce que c'est.

M A R T H E.

C'est mon questionneur.

LE M A R Q U I S.

Oui, c'est ce vieux visage ;
Qui semblait si surpris de notre mariage.

Mad. D U R U.

Qui donc ?

LE M A R Q U I S.

De votre époux il dir qu'il est Agent.

M. D U R U *en colère se retournant.*

Oui, c'est moi.

M A R T H E.

Cet Agent paraît peu patient.

Mad. D U R U *avançant.*

Ah, que vois-je ! quels traits ! c'est lui-même, & mon
ame....

M. D U -

346 LA FEMME QUI A RAISON,

M. DURU.

Voilà donc à la fin ma coquine de femme !
Oh ! comme elle est changée ! elle n'a plus, ma foi ;
De quoi raccommoder ses fautes près de moi.

Mad. DURU.

Quoi ! c'est vous, mon mari, mon cher époux ? ...

DAMIS, ERISE, le MARQUIS, *ensemble.*

Mon père !

Mad. DURU.

Daignez jeter. Monsieur, un regard moins sévère
Sur moi, sur mes enfans, qui sont à vos genoux.

LE MARQUIS.

Oh ! pardon ; j'ignorais que vous fussiez chez vous.

M. DURU.

Ce matin....

LE MARQUIS.

Excusez, j'en suis honteux dans l'ame.

MARTHE.

Et qui vous aurait cru le mari de Madame ?

DAMIS.

A vos pieds....

M. DURU.

Fils indigne, apostat du Barreau ;
Malheureux marié, qui fais ici le beau,
Fripon, c'est donc ainsi que ton père lui-même
S'est vu reçu de toi ? C'est ainsi que l'on m'aime.

M. GRIPON.

C'est la force du sang.

DAMIS.

Je ne suis pas devin.

Mad.

Mad. D U R U.

Pourquoi tant de courroux dans notre heureux destin ?
Vous retrouvez ici toute votre famille ;
Un gendre , un fils bien-né , votre épouse , une fille.
Que voulez-vous de plus ? Faut-il après douze ans ,
Voir d'un œil de travers sa femme & ses enfans ?

M. D U R U.

Vous n'êtes point ma femme ; elle était ménagère ;
Elle cousait , filait , faisait très-maigre chère ;
Et n'eût point à mon bien porté le coup mortel ,
Par la main d'un filou , nommé Maître-d'hôtel ;
N'eût point joué , n'eût point ruiné ma famille ,
Ni d'un maudit Marquis enforcé ma fille ;
N'aurait pas à mon fils fait perdre son latin ,
Et fait d'un Avocat un pimpant aigrefin.
Perfide , voilà donc la belle récompense
D'un travail de douze ans & de ma confiance.
Des soupers dans la nuit , à midi petit jour !
Auprès de votre lit un oisif de la Cour !
Et portant en public le honteux étalage
Du rouge enluminé qui peint votre visage !
C'est ainsi qu'à profit vous placiez mon argent ?
Allons , de cet Hôtel qu'on déniche à l'instant ;
Et qu'on aille m'attendre à son second étage.

D A M I S.

Quel père !

L E M A R Q U I S.

Quel beau - père !

E R I S E.

Eh ! bon Dieu quel langage !

Mad,

348 *LA FEMME QUI A RAISON,*

Mad. D U R U.

Je puis avoir des torts , vous quelques préjugés.
 Modérez-vous de grace , écoutez & jugez.
 Alors que la misère à tous deux fut commune ,
 Je me fis des vertus propres à ma fortune ;
 D'élever vos enfans je pris sur moi les soins ;
 Je me refusai tout pour leur laisser , du moins ,
 Une éducation qui tint lieu d'héritage.
 Quand vous eûtes acquis , dans votre heureux voyage ,
 Un peu de bien commis à ma fidélité ,
 J'en fus placer le fonds , il est en sûreté.

M. D U R U.

Oui !

Mad. D U R U.

Votre bien s'accrut ; il servit , en partie ,
 A nous donner à tous une plus douce vie.
 Je voulus dans la Robe élever votre fils ;
 Il n'y parut pas propre , & je changeai d'avis :
 Il fallait cultiver , non forcer la nature.
 Il est né valeureux , vif , mais plein de droiture.
 J'ai fait , à ses talens habile à me plier ,
 D'un mauvais Avocat , un très - bon Officier.
 Avantageusement j'ai marié ma fille :
 La paix & les plaisirs régnent dans ma famille ;
 Nous avons des amis : des Seigneurs sans fracas ,
 Sans vanité , sans airs , & qui n'empruntent pas ,
 Souvent chez nous gaiment & passent la soirée.
 La chère est délicate & toujours modérée.
 Le jeu n'est pas trop fort ; & jamais nos plaisirs
 Ne nous ont , grace au Ciel , causé de repentirs.

De

De mon premier état je soutins l'indigence ;
Avec le même esprit j'use de l'abondance.
On doit compte au public de l'usage du bien ,
Et qui l'ensevelit est mauvais citoyen ;
Il fait tort à l'Etat , il s'en fait à soi-même.
Faut-il , sur son comptoir , l'œil trouble & le teint blême ;
Manquer du nécessaire , auprès d'un coffre-fort ,
Pour avoir de quoi vivre un jour après sa mort ?
Ah ! vivez avec nous dans une honnête aisance.
Le prix de nos travaux est dans la jouissance.
Faites votre bonheur en remplissant nos vœux.
Être riche n'est rien : le tout est d'être heureux.

M. D U R U.

Le beau sermon du luxe & de l'intempérance !
Gripon , je souffrirais que pendant mon absence
On dispose de tout , de mes biens , de mon fils ,
De ma fille !

Mad. D U R U.

Monsieur , je vous en écrivis.
Cette union est sage , & doit vous le paraître.
Vos enfans sont heureux , leur père devrait l'être.

M. D U R U.

Non ; je serais outré d'être heureux malgré moi.
C'est être heureux en soi de souffrir que chez soi ,
Femme , fils , gendre , fille ainsi se réjouissent.

Mad. D U R U.

Ah ! qu'à cette union tous vos vœux applaudissent !

M. D U R U.

Non , non , non , non ; il faut être maître chez soi.

Mad.

MAD. DURU.

Vous le ferez toujours.

ERISE.

Ah ! disposez de moi.

MAD. DURU.

Nous sommes à vos pieds.

DAMIS.

Tout ici doit vous plaire,

Serez-vous inflexible ?

MAD. DURU.

Ah ! mon époux !

DAMIS, ERISE, *ensemble.*

Mon père !

M. DURU.

Gripon , m'attendrirai-je ?

M. GRIPON.

Ecoutez , entre nous

Ça demande du tems.

MARTHE.

Vîte , attendrissez-vous :

Tous ces gens-là , Monsieur , s'aiment à la folie ;

Croyez-moi , mettez vous aussi de la partie.

Personne n'attendait que vous vinssiez ici.

La maison va fort bien , vous voilà , restez-y.

Soyez gai comme nous , ou que Dieu vous renvoie.

Nous vous promettons tous de vous tenir en joie.

Rien n'est plus douloureux , comme plus inhumain ,

Que

Que de gronder tout seul des plaisirs du prochain.

M. D U R U.

L'impertinente ! Eh bien , qu'en penses-tu , compère ?

M. G R I P O N.

J'ai le cœur un peu dur ; mais après tout que faire ?
La chose est sans remède , & ma Philipotte aura
Cent Avocats pour un si-tôt qu'elle voudra.

Mad. D U R U.

Eh bien , vous rendez-vous ?

M. D U R U.

Çà , mes enfans , ma femme ;
Je n'ai pas , dans le fond , une si vilaine ame.
Mes enfans sont pourvus. Et puisque de son bien ;
Alors que l'on est mort , on ne peut garder rien ,
Il faut en dépenser un peu pendant sa vie ;
Mais ne manger pas tout , Madame , je vous prie ;

Mad. D U R U.

Ne craignez rien , vivez , possédez , jouissez...

M. D U R U.

Dix fois cent mille francs par vous sont-ils placés ?

Mad. D U R U.

En contrats , en effets de la meilleure sorte.

M. D U R U.

En voici donc autant qu'avec moi je rapporte.

(Il veut lui donner son porte-feuille , & le remet dans
sa poche.)

Mad.

Mad. D U R U.

Rapportez-nous un cœur doux , tendre , généreux ,
Voilà les millions qui sont chers à nos vœux.

M. D U R U.

Allons donc ; je vois bien qu'il faut , avec constance ;
Prendre enfin mon bonheur du moins en patience.

Fin du troisième & dernier acte.



PIÉCES FUGITIVES.

DE L'IMAGINATION.

C'Est le pouvoir que chaque être sensible sent en soi , de se représenter dans son cerveau les choses sensibles. Cette faculté est dépendante de la mémoire. On voit des hommes , des animaux , des jardins : ces perceptions entrent par les sens ; la mémoire les retient ; l'*Imagination* les compose. Voilà pourquoi les anciens Grecs appellèrent les Muses filles de Mémoire.

Il est très essentiel de remarquer que ces facultés de recevoir des idées , de les retenir , de les composer , est au rang des choses dont nous ne pouvons rendre aucune raison. Ces ressorts invisibles de notre être sont dans la main de la nature , & non de la nôtre.

Peut-être ce don de DIEU , l'*Imagination* , est-il le seul instrument avec lequel nous composions des idées , & même les plus métaphysiques.

Vous prononcez le mot de *triangle* ; mais vous ne prononcez qu'un son , si vous ne vous représentez pas l'image d'un triangle quelconque. Vous n'avez certainement eu l'idée d'un triangle que parce que vous en avez vû , si vous avez des yeux , ou touché , si vous êtes aveugle. Vous ne pouvez penser au triangle en général , si votre imagination ne se figure , au moins confusément , quelque triangle particulier. Vous calculez , mais

Nouv. Mél. III. Part.

Z il

il faut que vous vous représentiez des unités redoublées, sans quoi il n'y a que votre main qui opère.

Vous prononcez les termes abstraits, *grandeur*, *vérité*, *justice*, *fini*, *infini*; mais ce mot *grandeur* est-il autre chose qu'un mouvement de votre langue qui frappe l'air si vous n'avez pas l'image de quelque grandeur? Que veulent dire ces mots, *vérité*, *mensonge*, si vous n'avez pas aperçu par vos sens, que telle chose qu'on vous avait dit existait en effet, & que telle autre n'existait pas? Et de cette expérience ne composez-vous pas l'idée générale de vérité & de mensonge? Et quand on vous demande ce que vous entendez par ces mots, pouvez-vous vous empêcher de vous figurer quelque image sensible, qui vous fait souvenir qu'on vous a dit quelquefois ce qui était, & fort souvent ce qui n'était point?

Avez-vous la notion de *juste* & d'*injuste* autrement que par des actions qui vous ont paru telles? Vous avez commencé dans votre enfance par apprendre à lire sous un maître. Vous aviez envie de bien épeller, & vous avez mal épellé: votre maître vous a battu; cela vous a paru très-injuste. Vous avez vu le salaire refusé à un ouvrier, & cent autres choses pareilles. L'idée abstraite du juste & de l'injuste est-elle autre chose que ces faits confusément mêlés dans votre imagination?

Le *fini* est-il dans votre esprit autre chose que l'image de quelque mesure bornée? L'*infini* est-il autre chose que l'image de cette même me-

mesure que vous prolongez sans trouver fin ? Toutes ces opérations ne font-elles pas dans vous à peu près de la même manière que vous lisez un livre ? Vous y lisez les choses , & vous ne vous occupez pas des caractères de l'alphabet, sans lesquels pourtant vous n'auriez aucune notion de ces choses : faites-y un moment d'attention , & alors vous apercevrez ces caractères sur lesquels glissait votre vuë. Ainsi tous vos raisonnemens , toutes vos connoissances sont fondées sur des images tracées dans votre cerveau. Vous ne vous en apercevez pas ; mais arrêtez vous un moment pour y songer ; & alors vous voyez que ces images sont la base de toutes vos notions. C'est au lecteur à peser cette idée , à l'étendre , à la rectifier.

Le célèbre *Adisson* dans ses onze essais sur l'imagination , dont il a enrichi les feuilles du *Spectateur* , dit d'abord *que le sens de la vuë est celui qui fournit seul les idées à l'imagination.* Cependant il faut avouer que les autres sens y contribuent aussi. Un aveugle né entend dans son imagination l'harmonie qui ne frappe plus son oreille ; il est à table en songe ; les objets qui ont résisté ou cédé à ses mains, font encore le même effet dans sa tête. Il est vrai que le sens de la vuë fournit seul les images ; & comme c'est une espèce de *toucher* qui s'étend jusqu'aux étoiles , son immense étendue enrichit plus l'imagination que tous les autres sens ensemble.

Il y a deux sortes d'imagination ; l'une qui consiste à retenir une simple impression des ob-

jets ; l'autre qui arrange ces images reçues , & les combine en mille manières. La première a été apellée *imagination passive* , la seconde *active*. La passive ne va pas beaucoup au delà de la mémoire ; elle est commune aux hommes & aux animaux. De là vient que le chasseur & son chien poursuivent également des bêtes dans leurs rêves , qu'ils entendent également le bruit des cors, que l'un crie , & l'autre jappe en dormant. Les hommes & les bêtes font alors plus que se ressouvenir , car les songes ne font jamais des images fidèles. Cette espee d'imagination compose les objets , mais ce n'est point en elle l'entendement qui agit , c'est la mémoire qui se méprend.

Cette imagination passive n'a certainement besoin du secours de notre volonté , ni dans le sommeil , ni dans la veille ; elle se peint malgré nous ce que nos yeux ont vû , elle entend ce que nous avons entendu , & touche ce que nous avons touché ; elle y ajoute , elle en diminue. C'est un sens intérieur qui agit nécessairement. Aussi rien n'est-il plus commun que d'entendre dire , *on n'est pas le maitre de son imagination*.

C'est ici qu'on doit s'étonner & se convaincre de son peu de pouvoir. D'où vient qu'on fait quelquefois en songe des discours suivis & éloquens , des vers meilleurs qu'on n'en ferait sur le même sujet étant éveillé ? que l'on résoud même des problèmes de Mathématiques ? Voilà certainement des idées très combinées qui ne dépendent de nous en aucune manière. Or s'il est incontestable que des idées suivies se forment dans nous , malgré nous , pendant notre sommeil ,
qui

qui nous assurera qu'elles ne sont pas produites de même dans la veuille ? Est-il un homme qui prévoye l'idée qu'il aura dans une minute ? Ne parait-il pas qu'elles nous sont données comme les mouvemens de nos fibres ? Et si le Pere *Mallebranche* s'en était tenu à dire que toutes les idées sont données de DIEU, aurait-on pu le combattre ?

Cette faculté passive indépendante de la réflexion , est la source de nos passions , & de nos erreurs ; loin de dépendre de la volonté , elle la détermine , elle nous pousse vers les objets qu'elle peint , ou nous en détourne , selon la manière dont elle les représente. L'image d'un danger inspire la crainte ; celle d'un bien donne des desirs violens ; elle seule produit l'entousiasme de gloire , de parti , de fanatisme ; c'est elle qui répandit tant de maladies de l'esprit , en faisant imaginer à des cervelles faibles fortement frappées que leurs corps étaient changés en d'autres corps ; c'est elle qui persuada à tant d'hommes qu'ils étaient obsédés , ou enforcélés , & qu'ils allaient effectivement au sabat , parce qu'on leur disait qu'ils y allaient. Cette espèce d'imagination servile , partage ordinaire du peuple ignorant , a été l'instrument dont l'imagination forte de certains hommes s'est servie pour dominer. C'est encore cette imagination passive des cerveaux aisés à ébranler , qui fait quelquefois passer dans les enfans les marques évidentes de l'impression qu'une mère a reçue : les exemples en sont innombrables ; & celui qui écrit cet article en a vu de si frappans , qu'il démentirait ses yeux

s'il en doutait. Cet effet de l'imagination n'est guères explicable ; mais aucune autre opération de la nature ne l'est davantage. On ne conçoit pas mieux comment nous avons des perceptions, comment nous les retenons, comment nous les arrangeons. Il y a l'infini entre nous & les ressorts de notre être.

L'imagination active est celle qui joint la réflexion, la combinaison à la mémoire. Elle rapproche plusieurs objets distans ; elle sépare ceux qui se mêlent, les compose & les change ; elle semble créer quand elle ne fait qu'arranger ; car il n'est pas donné à l'homme de se faire des idées, il ne peut que les modifier.

Cette imagination active est donc au fonds une faculté aussi indépendante de nous que l'imagination passive ; & une preuve qu'elle ne dépend pas de nous, c'est que si vous proposez à cent personnes également ignorantes, d'imaginer telle machine nouvelle, il y en aura quatre-vingt-dix-neuf qui n'imagineront rien malgré leurs efforts. Si le centième imagine quelque chose, n'est-il pas évident que c'est un don particulier qu'il a reçu ? c'est ce don que l'on appelle génie, c'est là qu'on a reconnu quelque chose d'inspiré & de divin.

Ce don de la nature est *imagination d'invention* dans les arts, dans l'ordonnance d'un tableau, dans celle d'un poëme. Elle ne peut exister sans la mémoire ; mais elle s'en sert comme d'un instrument avec lequel elle fait tous ses ouvrages.

Après avoir vu qu'on soulevait avec un bâton
une

une grosse pierre que la main ne pouvait remuer, l'*imagination* active inventa les leviers, & ensuite les forces mouvantes composées, qui ne sont que des leviers déguisés; il faut se peindre d'abord dans l'esprit les machines & leurs effets pour les exécuter.

Ce n'est pas cette sorte d'*imagination* que le vulgaire appelle, ainsi que la mémoire, l'*ennemie du jugement*. Au contraire, elle ne peut agir qu'avec un jugement profond. Elle combine sans cesse ses tableaux, elle corrige ses erreurs, elle élève tous ses édifices avec ordre. Il y a une *imagination* étonnante dans la Mathématique pratique; & *Archimède* avait au moins autant d'*imagination* qu'*Homère*. C'est par elle qu'un Poète crée ses personnages, leur donne des caractères, des passions, invente sa fable, en présente l'exposition, en redouble le nœud, en prépare le dénouement; travail qui demande encor le jugement le plus profond, & en même tems le plus fin.

Il faut un très grand art dans toutes ces *imaginations d'invention*, & même dans les romans. Ceux qui en manquent sont méprisés des esprits bien faits. Un jugement toujours sain règne dans les fables d'*Esopé*; elles seront toujours les délices des nations. Il y a plus d'*imagination* dans les contes des Fées; mais ces *imaginations* fantastiques, dépourvues d'ordre & de bon sens, ne peuvent être estimées; on les lit par faiblesse, & on les condamne par raison.

La seconde partie de l'*imagination active*, est celle de détail; & c'est elle qu'on appelle commu-

nément *imagination* dans le monde. C'est elle qui fait le charme de la conversation ; car elle présente sans cesse à l'esprit ce que les hommes aiment le mieux , des objets nouveaux. Elle peint vivement ce que les esprits froids dessinent à peine. Elle emploie les circonstances les plus frappantes ; elle allègue des exemples ; & quand ce talent se montre avec la sobriété qui convient à tous les talens , il se concilie l'empire de la société. L'homme est tellement machine , que le vin donne quelquefois cette *imagination* que l'ivresse anéantit ; il y a là de quoi s'humilier , mais de quoi admirer. Comment se peut-il faire qu'un peu d'une certaine liqueur qui empêchera de faire un calcul , donnera des idées brillantes ?

C'est surtout dans la poésie que cette *imagination* de détail & d'expression doit régner. Elle est ailleurs agréable , mais là elle est nécessaire. Presque tout est image dans *Homère* , dans *Virgile* , dans *Horace* , sans même qu'on s'en aperçoive. La tragédie demande moins d'images , moins d'expressions pittoresques , de grandes métaphores , d'allégories , que le poème épique , ou l'ode : mais la plupart de ces beautés bien ménagées , font dans la tragédie un effet admirable. Un homme qui sans être poète , ose donner une tragédie , fait dire à *Hippolyte* :

Depuis que je vous vois , j'abandonne la chasse.

Mais *Hippolyte* , que le vrai poète fait parler , dit ,

Mon arc , mes javelots , mon char , tout m'importune.

Ces

Ces *imaginations* ne doivent jamais être forcées , ampoulées , gigantesques. *Ptolémée* parlant dans un Conseil d'une bataille qu'il n'a pas vue , & qui s'est donnée loin de chez lui , ne doit point peindre

- » Des montagnes de morts , privés d'honneurs^{és} suprêmes ,
- » Que la nature force à se venger eux-mêmes ,
- » Et dont les troncs pourris exhalent dans les vents
- » De quoi faire la guerre au reste des vivans.

Une Princesse ne doit point dire à un Empereur ,

- » La vapeur de mon sang ira grossir la foudre ,
- » Que Dieu tient déjà prête à te réduire en poudre.

On sent assez que la vraie douleur ne s'amuse point à une métaphore si recherchée.

Il n'y a que trop d'exemples de ce défaut : on les pardonne aux grands poètes ; ils servent à rendre les autres ridicules.

L'imagination active qui fait les poètes , leur donne l'entousiasme , c'est-à-dire , selon le mot Grec , cette émotion interne , qui agite en effet l'esprit , & qui transforme l'auteur dans le personnage qu'il fait parler ; car c'est là l'entousiasme : il consiste dans l'émotion & dans les images : alors l'auteur dit précisément les mêmes choses que dirait la personne qu'il introduit.

Je le vis , je rougis , je pâlis à sa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue ;
Mes yeux ne voyaient plus , je ne pouvais parler.

L'Imagination alors ardente & sage , n'entasse point

point de figures incohérentes ; elle ne dit point , par exemple , pour exprimer un homme épais de corps & d'esprit :

Qu'il est flanqué de chair , gabionné de lard ;

Et que la nature

En maçonnant les remparts de son ame ,
Songea plutôt au foureau qu'à la lame.

Il y a de l'Imagination dans ces vers ; mais elle est grossière , elle est déréglée , elle est fautive : l'image de *remparts* ne peut s'allier avec celle de *foureau* ; c'est comme si on disait qu'un vaisseau est entré dans le port à bride abattue.

On permet moins l'imagination dans l'éloquence que dans la poésie. La raison en est sensible. Le discours ordinaire doit moins s'écarter des idées communes. L'Orateur parle la langue de tout le monde : Le Poète parle une langue extraordinaire & plus relevée : Le Poète a pour base de son ouvrage la fiction ; aussi l'imagination est l'essence de son art ; elle n'est que l'accessoire dans l'Orateur.

Certains traits d'*imagination* ont ajouté , dit-on , de grandes beautés à la peinture. On cite surtout cet artifice avec lequel un Peintre mit un voile sur la tête d'*Agamemnon* dans le sacrifice d'*Iphigénie* ; artifice cependant bien moins beau que si le Peintre avait eu le secret de faire voir sur le visage d'*Agamemnon* le combat de la douleur d'un père , de l'autorité d'un Monarque , & du respect pour ses Dieux ; comme *Rubens* a eu l'art de peindre dans les regards & dans l'atti-

l'attitude de *Marie de Médicis*, la douleur de l'enfantement, la joye d'avoir un fils, & la complaisance dont elle envisage cet enfant.

En général *les imaginations* des Peintres, quand elles ne sont qu'ingénieuses, sont plus d'honneur à l'esprit de l'Artiste qu'elles ne contribuent aux beautés de l'art. Toutes les compositions allégoriques ne valent pas la belle exécution de la main qui fait le prix des tableaux.

Dans tous les arts la belle *imagination* est toujours naturelle : la fausse est celle qui assemble des objets incompatibles : la bizarre peint des objets qui n'ont ni analogie, ni allégorie, ni vraisemblance ; comme des Esprits qui se jettent à la tête dans leurs combats des montagnes chargées d'arbres, qui tirent du canon dans le ciel, qui font une chaussée dans le cahos ; *Lucifer* qui se transforme en crapaud ; un Ange coupé en deux par un coup de canon, & dont les deux parties se rejoignent incontinent, &c. . . L'*imagination* forte approfondit les objets ; la faible les effleure ; la douce se repose dans les peintures agréables ; l'ardente entasse images sur images ; la sage est celle qui emploie avec choix tous ces différens caractères, mais qui admet très rarement le bizarre, & rejette toujours le faux.

Si la mémoire nourrie & exercée est la source de toute *imagination*, cette même mémoire surchargée la fait périr. Ainsi celui qui s'est rempli la tête de noms & de dattes, n'a pas le magasin qu'il faut pour composer des images. Les hommes occupés de calculs ou d'affaires épineuses, ont d'ordinaire l'*imagination* stérile.

Quand

Quand elle est trop ardente, trop tumultueuse, elle peut dégénérer en démence; mais on a remarqué que cette maladie des organes du cerveau est bien plus souvent le partage de ces *imaginationes passives*, bornées à recevoir la profonde empreinte des objets, que de ces *imaginationes actives & laborieuses* qui rassemblent & combinent des idées; car cette *imagination* active a toujours besoin du jugement, l'autre en est indépendante.

Il n'est peut-être pas inutile d'ajouter à cet essai, que par ces mots, *perception*, *mémoire*, *imagination*, *jugement*, on n'entend point des organes distincts, dont l'un a le don de sentir, l'autre se ressouvient, un troisième imagine, un quatrième juge. Les hommes sont plus portés qu'on ne pense, à croire que ce sont des facultés différentes, & séparées. C'est cependant le même Etre qui fait toutes ces opérations, que nous ne connaissons que par leurs effets, sans pouvoir rien connaître de cet Etre.



R E S C R I T
D E L' E M P E R E U R
D E L A C H I N E ,

A l' occasion du projet de paix perpétuelle.

Nous l'Empereur de la Chine , nous sommes fait représenter dans notre Conseil d'Etat , les mille & une brochures qu'on débite journellement dans le renommé Village de Paris pour l'instruction de l'Univers. Nous avons remarqué avec une satisfaction Impériale, qu'on imprime plus de pensées, ou façons de pensées , ou expressions sans pensées , dans le dit Village , situé sur le petit ruisseau de la Seine , contenant environ cinq cent mille plaisans , ou gens voulant l'être , que l'on ne fabrique de porcelaines dans notre Bourg de King-tzin sur le fleuve jaune , lequel Bourg possède le double d'habitans , lesquels ne sont pas la moitié si plaisans que ceux de Paris.

Nous avons lu attentivement la brochure de notre ami *Jean Jaques* , citoyen de Genève , lequel *Jean Jaques* a extrait un projet de paix perpétuelle du Bonze *St. Pierre* , lequel Bonze *St. Pierre* l'avait extrait d'un Clerc du Mandarin Marquis de *Rosny* , Duc de *Sully* , excellent œconome , lequel l'avait extrait du creux de son cerveau.

Nous

Nous avons été sensiblement affligés de voir que dans ledit extrait rédigé par notre amé *Jean Jaques*, où l'on expose les moyens faciles de donner à l'Europe une paix perpétuelle, on avait oublié le reste de l'*Univers*, qu'il faut toujours avoir en vûe dans toutes ses brochures, nous avons connu que la Monarchie de France qui est la première des Monarchies, l'Anarchie d'Allemagne qui est la première des Anarchies, l'Espagne, l'Angleterre, la Pologne, la Suède, qui sont (suivant leurs Historiens) chacune en son genre, la première Puissance de l'*Univers*, sont toutes requises d'accéder au traité de *Jean Jaques*. Nous avons été édifiés de voir que notre chère cousine l'Impératrice de toute Russie était pareillement requise de fournir son contingent. Mais grande a été notre surprise Impériale, quand nous avons en vain cherché notre nom dans la liste. Nous avons jugé qu'étant si proches voisins de notre chère cousine, nous devons être nommés avec elle; que le Grand-Turc voisin de la Hongrie & de Naples, le Roi de Perse voisin du Grand-Turc, le Grand-Mogol voisin du Roi de Perse, ont pareillement les mêmes droits, & que ce serait faire au Japon une injustice criante, de l'oublier dans la confédération générale.

Nous avons pensé de nous-mêmes, après l'avis de notre Conseil, que si le Grand-Turc attaquait la Hongrie, si la Diète Européane, ou Européenne, ne se trouvait pas alors en argent comptant; si tandis que la Reine de Hon-

Hongrie s'oposerait au Turc vers Belgrade , le Roi de Prusse marchait à Vienne ; si les Russes pendant ce tems-là attaquaient la Silésie ; si les Français se jetaient alors sur les Pays-Bas , l'Angleterre sur la France , le Roi de Sardaigne sur l'Italie , l'Espagne sur les Maures , ou les Maures sur l'Espagne ; ces petites combinaisons pourraient déranger la paix perpétuelle.

Notre accession étant donc d'une nécessité absolue , nous avons résolu de coopérer de toutes nos forces au bien général , qui est évidemment le but de tout Empereur , comme de tout faiseur de brochures.

A cet effet , ayant remarqué qu'on avait oublié de nommer la Ville dans laquelle les Plénipotentiaires de l'Univers doivent s'assembler , nous avons résolu d'en bâtir une sans délai. Nous nous sommes fait représenter le plan d'un Ingénieur de Sa Majesté le Roi de Narfingue , lequel proposa il y a quelques années de creuser un trou jusqu'au centre de la terre pour y faire des expériences de Physique , notre intention étant de perfectionner cette idée , nous ferons percer le Globe de part en part. Et comme les Philosophes les plus éminents du village de Paris sur le ruisseau dit la Seine , croient *que le noyau du Globe est de verre* , qu'ils l'ont écrit , & qu'ils ne l'auraient jamais écrit s'ils n'en avaient été sûrs , notre Ville de la Diète de l'Univers fera toute de cristal , & recevra continuellement le jour par un bout ou par un autre ; de sorte que la conduite des Plénipotentiaires sera toujours éclairée.

Pour

368 RESCRIT DE L'EMPEREUR

Pour mieux affermir l'ouvrage de la paix perpétuelle , nous aboucherons ensemble dans notre Ville transparente notre St. Père le grand Lama , notre St. Pere le grand Dairi , notre St. Père le Muphti , & notre St. Père le Pape , qui feront tous aisément d'accord moyennant les exhortations de quelques jésuites Portugais. Nous terminerons tout d'un temps les anciens procès de la justice ecclésiastique & de la séculière , du fisc & du peuple , des nobles & des roturiers , de l'épée & de la robe , des maîtres & des valets , des maris & des femmes , des auteurs & des lecteurs.

Nos Plénipotentiaires enjoindront à tous les Souverains de n'avoir jamais aucune querelle, sous peine d'une brochure de *Jean Jaques* pour la première fois , & du ban de l'Univers pour la seconde.

Nous prions la République de Genève & celle de St. Marin , de nommer conjointement avec nous le Sieur *Jean Jaques* pour premier Président de la Diète , attendu que ledit Sieur ayant déjà jugé les Rois & les Républiques sans en être prié , il les jugera tout aussi bien quand il fera à la tête de la Chambre ; & notre avis est qu'il soit payé régulièrement de ses honoraires sur le produit net des actions des Fermes , des billets de loterie , & de ceux de la Compagnie des Indes de Paris , qui font les meilleurs effets de l'Univers. Priant le Tien qu'il ait en sa sainte garde ledit *Jean Jaques* , comme aussi le Sr. *Volmar* , la Demoiselle *Julie* & son faux germe.

Donné à Pékin , le premier du mois de Hi han ,
l'an 1898436500. de la fondation de notre Monarchie.

DE

D E
PIERRE LE GRAND,
ET DE
JEAN-JAQUES ROUSSEAU.

„ **L** E Czar *Pierre* n'avait pas le vrai génie,
„ celui qui crée & fait tout de rien. Quel-
„ ques-unes des choses qu'il fit étaient bien , la
„ plupart étaient déplacées. Il a vû que son peu-
„ ple était barbare , il n'a point vû qu'il n'était
„ pas mûr pour la police ; il l'a voulu civiliser,
„ quand il ne falait que l'aguerrir. Il a d'abord
„ voulu faire des Allemands, des Anglais, quand
„ il falait commencer par faire des Russes ; il a
„ empêché ses sujets de jamais devenir ce qu'ils
„ pourraient être , en leur persuadant qu'ils
„ étaient ce qu'ils ne sont pas. C'est ainsi qu'un
„ précepteur Français forme son élève pour bril-
„ ler un moment dans son enfance , & puis n'è-
„ tre jamais rien. L'Empire de Russie voudra
„ subjuguier l'Europe , & sera subjugué lui-mê-
„ me. Les Tartares ses sujets ou ses voisins de-
„ viendront ses maîtres & les nôtres ; cette
„ révolution me parait infaillible ; tous les Rois
„ de l'Europe travaillent de concert à l'accélérer.

Ces paroles sont tirées d'une brochure inti-
tulée, *le Contrat social*, ou *insocial*, du peu socia-
ble *Jean Jaques Rousseau*. Il n'est pas étonnant
Nouv. Mél. III. Part. A a qu'a-

qu'ayant fait des miracles à Venise, il ait fait des prophéties sur Moscou; mais comme il fait bien que le bon tems des miracles & des prophéties est passé, il doit croire que sa prédiction contre la Russie n'est pas aussi infailible qu'elle lui a paru dans son premier accès. Il est doux d'annoncer la chute des grands Empires, cela nous console de notre petitesse. Ce sera un beau gain pour la Philosophie, quand nous verrons incessamment les Tartares Nogais, qui peuvent, je crois, mettre jusqu'à douze mille hommes en campagne, venir subjuguier la Russie, l'Allemagne, l'Italie & la France. Mais je me flatte que l'Empereur de la Chine ne le souffrira pas; il a déjà accédé à la paix perpétuelle; & comme il n'a plus de Jésuites chez lui, il ne troublera point l'Europe. *Jean Jaques*, qui a, comme on croit, le vrai génie, trouve que *Pierre le Grand* ne l'avait pas.

Un Seigneur Russe, homme de beaucoup d'esprit, qui s'amuse quelquefois à lire des brochures, se souvint, en lisant celle-ci, de quelques vers de *Molière*, & les cita fort à propos.

Il semble à trois gredins, dans leur petit cerveau,
Que pour être imprimés & reliés en veau,
Les voilà dans l'Etat d'importantes personnes,
Qu'avec leur plume ils font le destin des Couronnes.

Les Russes, dit *Jean Jaques*, ne seront jamais policés. J'en ai vû du moins de très polis, & qui avaient l'esprit juste, fin, agréable, cultivé, & même conséquent, ce que *Jean Jaques* trouvera fort extraordinaire.

Comme

Comme il est très galant , il ne manquera pas de dire qu'ils se sont formés à la Cour de l'Impératrice *Catherine* , que son exemple a influé sur eux , mais que cela n'empêche pas qu'il n'ait raison , & que bientôt cet Empire sera détruit.

Ce petit bon homme nous assure dans un de ses modestes ouvrages , qu'on doit lui dresser une statue. Ce ne sera probablement ni à Moscou , ni à Pétersbourg , qu'on s'empressera de sculpter *Jean Jaques*.

Je voudrais en général , que lorsqu'on juge les nations du haut de son grenier , qu'on fût plus honnête & plus circonspect. Tout pauvre Diable peut dire ce qu'il lui plaît des Athéniens , des Romains & des anciens Perses. Il peut se tromper impunément sur le Tribunat , sur les Comices , sur la Dictature. Il peut gouverner en idée deux ou trois mille lieues de pays , tandis qu'il est incapable de gouverner sa servante. Il peut dans un roman recevoir un baiser acre de sa *Julie* , & conseiller à un Prince d'épouser la fille d'un bourreau. Il y a des sottises sans conséquence ; il y en a d'autres qui peuvent avoir des suites fâcheuses.

Les fous de Cour étaient fort sésés ; ils n'insultaient par leurs bouffonneries que les faibles , & respectaient les puissans ; les fous de village sont aujourd'hui plus hardis.

On répondra que *Diogène* & l'*Arétin* ont été tolérés ; d'accord : mais une mouche ayant vû un jour une hirondelle , qui en volant emportait des toiles d'araignées , en voulut faire autant ; elle y fut prise.

DE LA LIBERTÉ⁷

D'IMPRIMER.

MAis quel mal peut faire à la Russie la prédiction de *Jean Jaques* ? Aucun ; il lui sera permis de l'expliquer dans un sens mystique , typique , allégorique , selon l'usage. Les nations qui détruiront les Russes , ce seront les Belles-lettres , les Mathématiques , l'esprit de société , la politesse , qui dégradent l'homme , & pervertissent sa nature.

On a imprimé cinq à six mille brochures en Hollande contre *Louis XIV.* Aucune n'a contribué à lui faire perdre les batailles de *Blenheim* , de *Turin* & de *Ramillies*.

En général il est de droit naturel de se servir de sa plume , comme de sa langue , à ses périls , risques , & fortunes. Je connais beaucoup de livres qui ont ennuié , je n'en connais point qui ait fait de mal réel. Des Théologiens , ou de prétendus politiques , crient : „ La Religion est dé-
 „ truite , le Gouvernement est perdu , si vous
 „ imprimez certaines vérités ou certains para-
 „ doxes. Ne vous avisez jamais de penser , qu'a-
 „ près en avoir demandé la licence à un moi-
 „ ne ou à un commis. Il est contre le bon
 „ ordre qu'un homme pense par soi-même.
 „ *Homère* , *Platon* , *Cicéron* , *Virgile* , *Pline* ,
 „ *Horace* , n'ont jamais rien publié qu'avec
 „ l'a-

„ l'approbation des Docteurs de Sorbonne & de la
 „ Sainte Inquisition.

„ Voyez dans quelle décadence horrible la
 „ liberté de la presse a fait tomber l'Angleterre
 „ & la Hollande. Il est vrai qu'elles embras-
 „ sent le commerce du monde entier , & que
 „ l'Angleterre est victorieuse sur mer & sur
 „ terre , mais ce n'est qu'une fausse grandeur ,
 „ une fausse opulence ; elles marchent à grands
 „ pas à leur ruine. Un peuple éclairé ne peut
 „ subsister.

On ne peut raisonner plus juste , mes amis ;
 mais voyons , s'il vous plait , quel Etat a été
 perdu par un livre. Le plus dangereux , le plus
 pernicieux de tous est celui de *Spinoza*. Non
 seulement en qualité de Juif il attaque le nou-
 veau Testament , mais en qualité de savant il
 ruine l'ancien ; son système d'athéisme est mieux
 lié , mieux raisonné mille fois que ceux de *Strat-
 on* & d'*Epicure*. On a besoin de la plus profonde
 sagacité pour répondre aux argumens par les-
 quels il tâche de prouver qu'une substance n'en
 peut former une autre.

Je déteste comme vous son livre , que j'entends
 peut-être mieux que vous , & auquel vous avez
 très mal répondu ; mais avez-vous vu que ce
 livre ait changé la face du Monde ? Y a-t-il quel-
 que prédicant qui ait perdu un florin de sa pen-
 sion par le débit des œuvres de *Spinoza* ? Y a-
 t-il un Evêque dont les rentes ayent diminué ? Au
 contraire , leur revenu a doublé depuis ce temps-
 là ; tout le mal s'est réduit à un petit nombre

de lecteurs paisibles , qui ont examiné les argumens de *Spinoza* dans leur cabinet , & qui ont écrit pour ou contre des ouvrages très peu connus.

Vous-mêmes , vous êtes assez peu conséquens pour avoir fait imprimer *ad usum Delphini* , l'athéisme de *Lucrece* (comme on vous l'a déjà reproché) , & nul trouble , nul scandale n'en est arrivé ; aussi laissa-t-on vivre en paix *Spinoza* en Hollande , comme on avait laissé *Lucrece* en repos à Rome.

Mais parait-il parmi vous quelque livre nouveau dont les idées choquent un peu les vôtres (supposé que vous ayez des idées) , ou dont l'auteur soit d'un parti contraire à votre faction , ou qui pis est , dont l'auteur ne soit d'aucun parti ? alors vous criez au feu ; c'est un bruit , un scandale , un vacarme universel dans votre petit coin de terre. Voilà un homme abominable , qui a imprimé que si nous n'avions point de mains , nous ne pourrions faire des bas ni des fouliers ; quel blasphème ! Les dévotes crient , les Docteurs fourrés s'assemblent , les allarmes se multiplient de collège en collège , de maison en maison ; des corps entiers sont en mouvement , & pourquoi ? pour cinq ou six pages dont il n'est plus question au bout de trois mois. Un livre vous déplaît-il ? refutez-le ; vous ennuie-t-il ? ne le lisez pas.

Oh , me dites-vous , les livres de *Luther* & de *Calvin* ont détruit la Religion Romaine dans la moitié de l'Europe. Que ne dites-vous aussi
que

que les livres du Patriarche *Photius* ont détruit cette Religion Romaine en Asie , en Afrique , en Grèce & en Russie ?

Vous vous trompez bien lourdement quand vous pensez que vous avez été ruinés par des livres. L'Empire de Russie a deux mille lieues d'étendue , & il n'y a pas six hommes qui soient au fait des points controversés entre l'Eglise Grecque & la Latine. Si le moine *Luther* , si le chanoine *Jean Chauvin* , si le curé *Zuingle* s'étaient contentés d'écrire , Rome subjugueraient encor tous les Etats qu'elle a perdus ; mais ces gens-là & leurs adhérents couraient de ville en ville , de maison en maison , ameutaient des femmes , étaient soutenus par des Princes. La Furie qui agitait *Amate* , & qui la fouettait comme un sabot , à ce que dit *Virgile* , n'était pas plus turbulente. Sachez qu'un Capucin enthousiaste , factieux , ignorant , souple , véhément , émissaire de quelque ambitieux , prêchant , confessant , communiant , cabalant , aura plutôt bouleversé une province que cent auteurs ne l'auront éclairée. Ce n'est pas l'Alcoran qui fit réussir *Mahomet* ; ce fut *Mahomet* qui fit le succès de l'Alcoran.

Non , Rome n'a point été vaincue par des livres , elle l'a été pour avoir révolté l'Europe par ses rapines , par la vente publique des indulgences , pour avoir insulté aux hommes , pour avoir voulu les gouverner comme des animaux domestiques , pour avoir abusé de son pouvoir à un tel excès , qu'il est étonnant qu'il

lui soit resté un seul village. *Henri VIII*, *Elisabeth*, le Duc de Saxe, le Landgrave de Hesse, les Princes d'Orange, les *Condés*, les *Colignis* ont tout fait, & les livres rien. Les trompettes n'ont jamais gagné de bataille, & n'ont fait tomber de murs que ceux de Jérigo.

Vous craignez les livres comme certaines bourgades ont craint les violons. Laissez lire, & laissez danser; ces deux amusemens ne feront jamais de mal au monde.



L E T T R E

DE M. DE VOLTAIRE,

De l'Académie Française ,

A M. L'ABBÉ D'OLIVET,

Chancelier de la même Académie.

Au Château de Ferney, 20. Août 1761.

VOUS m'aviez donné, mon cher Chancelier, le conseil de ne commenter que les Pièces de *Corneille* qui sont restées au Théâtre. Vous vouliez me soulager ainsi d'une partie de mon fardeau, & j'y avais consenti, moins par paresse, que par le desir de satisfaire plutôt le Public; mais j'ai vu que dans la retraite j'avais plus de tems qu'on ne pense; & ayant déjà commenté toutes les Pièces de *Corneille* qu'on représente, je me vois en état de faire quelques notes utiles sur les autres.

Il y a plusieurs anecdotes curieuses, qu'il est agréable de savoir. Il y a plus d'une remarque à faire sur la langue. Je trouve, par exemple, plusieurs mots qui ont vieilli parmi nous, qui sont même entièrement oubliés, & dont nos voisins les Anglais se servent heureusement. Ils ont

ont un terme pour signifier cette plaisanterie ; ce vrai comique , cette gayeté , cette urbanité , ces faillies qui échappent à un homme sans qu'il s'en doute ; & ils rendent cette idée par le mot *humeur* , *humour* , qu'ils prononcent *yumor* ; & ils croient qu'ils ont seuls cette *humeur* , que les autres nations n'ont point de terme pour exprimer ce caractère d'esprit. Cependant c'est un ancien mot de notre Langue , employé en ce sens dans plusieurs comédies de *Corneille*. Au reste , quand je dis que cette *humeur* est une espèce d'urbanité , je parle à un homme instruit , qui fait que nous avons appliqué mal à propos le mot d'urbanité à la politesse , & qu'*urbanitas* signifioit à Rome précisément ce qu'*humour* signifie chez les Anglais. C'est en ce sens qu'*Horace* dit , *Frontis ad urbana descendit premia* , & jamais ce mot n'est employé autrement dans cette satire que nous avons sous le nom de *Pétrone* , & que tant d'hommes sans goût ont prise pour l'ouvrage d'un Consul *Petronius*.

Le mot *partie* se trouve encore dans les comédies de *Corneille* pour *esprit*. Cet homme a *des parties*. C'est ce que les Anglais appellent *parts*. Ce terme était excellent ; car c'est le propre de l'homme de n'avoir que des parties ; on a une sorte d'esprit , une sorte de talent ; mais on ne les a pas tous. Le mot *esprit* est trop vague ; & quand on vous dit , cet homme a *de l'esprit* , vous avez raison de demander duquel.

Que d'expressions nous manquent aujourd'hui , qui étaient énergiques du tems de *Corneille* , & que de pertes nous avons faites , soit
par

par pure négligence , soit par trop de délicatesse ! On assignait , on *apointait* un tems , un rendez-vous ; celui qui , dans le moment marqué , arrivait au lieu convenu , & qui n'y trouvait pas son *prometteur* , était *désappointé*. Nous n'avons aucun mot pour exprimer aujourd'hui cette situation d'un homme qui tient sa parole , & à qui on en manque.

Qu'on arrive aux portes d'une ville fermée , on est , quoi ? nous n'avons plus de mot pour exprimer cette situation : nous disions autrefois *forclos* ; ce mot très expressif n'est demeuré qu'au barreau. Les *affres* de la mort , les *angoisses* d'un cœur *navré* n'ont point été remplacés.

Nous avons renoncé à des expressions absolument nécessaires , dont les Anglais se sont heureusement enrichis. Une rue , un chemin sans issue , s'exprimait si bien par *non-passe* , *impasse* , que les Anglais ont imité ; & nous sommes réduits au mot bas & impertinent de *cul-de-sac* , qui revient si souvent , & qui deshonne la langue Française.

Je ne finirais point sur cet article , si je voulais sur-tout entrer ici dans le détail des phrases heureuses que nous avons prises des Italiens , & que nous avons abandonnées. Ce n'est pas d'ailleurs que notre Langue ne soit abondante & énergique ; mais elle pourrait l'être bien davantage. Ce qui nous a ôté une partie de nos richesses , c'est cette multitude de livres frivoles , dans lesquels on ne trouve que le style de la conversation , & un vain ramas de phrases usées & d'expressions impropres. C'est cette mal-

380 LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

malheureuse abondance qui nous apauvrit.

Je passe à un article plus important , qui me détermine à commenter jusqu'à *Pertharite*. C'est que dans ces ruines on trouve des trésors cachés. Qui croirait , par exemple , que le germe de *Pyrrhus* & d'*Andromaque* est dans *Pertharite* ? Qui croirait que *Racine* en ait pris les sentimens , les vers même ? Rien n'est pourtant plus vrai ; rien n'est plus palpable. Un *Grimoald* dans *Corneille* menace une *Rodelinde* de faire périr son fils au berceau , si elle ne l'épouse.

Son sort est en vos mains : aimer ou dédaigner
Le va faire périr , ou le faire régner.

Pyrrhus dit précisément dans la même situation,

Je vous le dis , il faut , ou périr ou régner.

Grimoald dans *Corneille* veut punir sur ce fils innocent , la dureté d'un cœur si peu reconnaissant.

Pyrrhus dit dans *Racine* :

Le fils me répondra des mépris de la mère.

Rodelinde dit à *Grimoald* :

Comte , penfes-y bien , & pour m'avoir aimée
N'imprime point de tache à tant de renommée ,
Ne croi que ta vertu , laisse-la seule agir ,
De peur qu'un tel effort ne te donne à rougir.
On publierait de toi que le cœur d'une femme ,
Plus que ta propre gloire , aurait touché ton ame.

On dirait qu'un Héros si grand , si renommé ,
Ne ferait qu'un Tyran , s'il n'avait point aimé.

Andromaque dit à *Pyrrhus* :

Seigneur , que faites-vous , & que dira la Grèce ?
Faut-il qu'un si grand cœur montre tant de faiblesse ?
Et qu'un dessein si beau , si grand , si généreux ,
Passe pour le transport d'un esprit amoureux ?
Non , non , d'un ennemi respecter la misère ,
Sauver des malheureux , rendre un fils à sa mère ,
De cent peuples pour lui combattre la rigueur ,
Sans lui faire payer son salut de mon cœur ,
Malgré moi , s'il le faut , lui donner un azile ,
Seigneur , voilà des soins dignes du fils d'Achille :

L'imitation est visible ; la ressemblance est entière. Il y a bien plus , & je vais vous étonner. Tout le fonds des scènes d'*Oreste* & d'*Hermione* est pris d'un *Garibald* & d'une *Edvige* , personnages inconnus de cette malheureuse pièce inconnue. Quand il n'y aurait que ces noms barbares , ils eussent suffi pour faire tomber *Pertharite* ; & c'est à quoi *Boileau* fait allusion quand il dit ,

Qui de tant de Héros va choisir Childebrand.

Mais *Garibald* , tout *Garibald* qu'il est , ne laisse pas de jouer avec son *Edvige* absolument le même rôle qu'*Oreste* avec *Hermione*. *Edvige* aime encore *Grimoald* , comme *Hermione* aime *Pyrrhus* : elle veut que *Garibald* la venge d'un traître qui la quitte pour *Rodelinde*. *Hermione* veut

382 LETTRE DE M. DE VOLTAIRE

veut qu'*Oreste* la venge de *Pyrrhus*, qui la quitte pour *Andromaque*.

E D V I G E.

Pour gagner mon amour il faut servir ma haine.

H E R M I O N E.

Vengez moi, je crois tout.

G A R I B A L D.

Le pouvez-vous, Madame, & savez-vous vos forces?
Savez-vous de l'amour quelles sont les amorces?
Savez-vous ce qu'il peut, & qu'un visage aimé
Est toujours trop aimable à ce qu'il a charmé?
Non, vous vous abusez, votre cœur vous abuse, &c.

O R E S T E.

Et vous le haïssez! Avouez-le, Madame,
L'amour n'est pas un feu qu'on renferme en une ame.
Tout nous trahit, la voix, le silence, les yeux,
Et les feux mal couverts n'en éclatent que mieux.

Ces idées que le génie de *Corneille* avait jettées au hazard, sans en profiter, le goût de *Racine* les a recueillies, & les a mises en œuvre; il a tiré de l'or en cette occasion de *stercore* *Enni*.

Corneille ne consultait personne, & *Racine* consultait *Boileau*; ainsi l'un tomba toujours depuis *Héraclius*, & l'autre s'éleva continuellement.

On croit assez communément que *Racine* amollit & avilit même le Théâtre par ces décl-

clarations d'amour , qui ne font que trop en possession de notre Scène. Mais la vérité me force d'avouer que *Corneille* en usait ainsi avant lui , & que *Rotrou* n'y manquait pas avant *Corneille*.

Il n'y a aucune de leurs Pièces qui ne soit fondée en partie sur cette passion : la seule différence est qu'ils ne l'ont jamais bien traitée , qu'ils n'ont jamais parlé au cœur , qu'ils n'ont jamais attendri : l'amour n'a été touchant que dans les scènes du *Cid* , imitées de *Guillain de Castro* , & *Corneille* a mis de l'amour jusques dans le sujet terrible d'*Œdipe*.

Vous savez que j'olai traiter ce sujet , il y a quarante-sept ans. J'ai encore la lettre de M. *Dacier* , à qui je montrai le troisième acte imité de *Sophocle*. Il m'exhorte dans cette lettre de 1714. à introduire les chœurs , & à ne point parler d'amour dans un sujet où cette passion est si impertinente. Je suivis son conseil ; je lus l'esquissé de la pièce aux Comédiens. Ils me forcèrent à retrancher une partie des chœurs , & à mettre au moins quelque souvenir d'amour dans *Philoctète* , afin , disaient-ils , qu'on pardonnât l'insipidité de *Jocaste* & d'*Oedipe* en faveur des sentimens de *Philoctète*.

Le peu de chœurs même que je laissai ne furent point exécutés. Tel était le détestable goût de ce tems-là. On représenta , quelque tems après , *Athalie* , ce chef-d'œuvre du Théâtre. La Nation dut apprendre que la Scène pouvaît se passer d'un genre qui dégénere quelquefois en Idile & en Eglogue. Mais comme *Athalie* était
sou-

soutenue par le patétique de la Religion , on s'imagina qu'il falait toujours de l'amour dans les sujets profanes.

Enfin , *Mérope* , & en dernier lieu *Oreste* , ont ouvert les yeux du Public. Je suis persuadé que l'auteur d'*Electre* pense comme moi , & que jamais il n'eût mis deux intrigues d'amour dans le plus sublime & le plus effrayant sujet de l'antiquité , s'il n'y avait été forcé par la malheureuse habitude qu'on s'était faite de tout défigurer par ces intrigues puériles , étrangères au sujet : on en sentait le ridicule , & on l'exigeait dans les auteurs.

Les étrangers se moquaient de nous , mais nous n'en savions rien. Nous pensions qu'une femme ne pouvait paraître sur la scène sans dire *j'aime* , en cent façons & en vers chargés d'épithètes & de chevilles. On n'entendait que *ma flamme* , & *mon ame* ; *mes feux* , & *mes vœux* ; *mon cœur* , & *mon vainqueur*. Je reviens à *Corneille* , qui s'est élevé au-dessus de ces petitesse , dans ses belles scènes des *Horaces* , de *Cinna* , de *Pompée* , &c. Je reviens à vous dire que toutes ses Pièces pourront fournir quelques anecdotes & quelques réflexions intéressantes.

Ne vous effrayez pas si tous ces Commentaires produisent autant de volumes que votre *Cicéron*. Engagez l'Académie à me continuer ses bontés , ses leçons , & sur-tout donnez - lui l'exemple.



ANECDOTE SINGULIERE

Sur le Père FOUQUET , ci-devant Jésuite.

Ce morceau est inséré en partie dans les Lettres Juives.

EN 1723. Le Père *Fouquet* Jésuite revint en France de la Chine où il avait passé vingt-cinq ans. Des disputes de Religion l'avaient brouillé avec ses confrères. Il avait porté à la Chine un Evangile différent du leur , & raportait en Europe des mémoires contre eux. Deux Lettrés de la Chine avaient fait le voyage avec lui. L'un de ces Lettrés était mort sur le vaisseau ; l'autre vint à Paris avec le Pere *Fouquet*. Ce Jésuite devait amener son Lettré à Rome , comme un témoin de la conduite de ces bons Pères à la Chine. La chose était secrète.

Fouquet & son Lettré logeaient à la maison professé rue St. Antoine à Paris. Les révérends Pères furent avertis des intentions de leur confrère. Le P. *Fouquet* fut aussi incontinent les desseins des révérends Pères ; il ne perdit pas un moment , & partit la nuit en poste pour Rome.

Les révérends Pères eurent le crédit de faire courir après lui. On n'attrapa que le Lettré. Ce

Nouv. Méth. III. Part.

B b pau-

pauvre garçon ne savait pas un mot de Français. Les bons Pères allèrent trouver le Cardinal *Du Bois*, qui alors avait besoin d'eux. Ils dirent au Cardinal qu'ils avaient parmi eux un jeune homme qui était devenu fou, & qu'il fallait l'enfermer.

Le Cardinal qui par intérêt eût dû le protéger sur cette seule accusation, donna sur le champ une lettre de cachet, la chose du monde dont un Ministre est quelquefois le plus libéral.

Le Lieutenant de Police vint prendre ce fou qu'on lui indiqua; il trouva un homme qui faisait des révérences autrement qu'à la Française, qui parlait comme en chantant, & qui avait l'air tout étonné. Il le plaignit beaucoup d'être tombé en démence, le fit lier, & l'envoya à Charenton, où il fut fouetté, comme l'Abbé *Des Fontaines*, deux fois par semaine.

Le Lettré Chinois ne comprenait rien à cette manière de recevoir les étrangers. Il n'avait passé que deux ou trois jours; il trouvait les mœurs des Français assez étranges; il vécut deux ans au pain & à l'eau entre des fous & des Pères correcteurs. Il crut que la nation Française était composée de ces deux espèces, dont l'une dansait, tandis que l'autre fouettait l'espèce dansante.

Enfin au bout de deux ans le Ministère changea; on nomma un nouveau Lieutenant de Police. Ce Magistrat commença son administration par aller visiter les prisons. Il vit les fous de Charenton. Après qu'il se fut entretenu avec eux,

eux , il demanda s'il ne restait plus personne à voir. On lui dit qu'il y avait encor un pauvre malheureux , mais qu'il parlait une langue que personne n'entendait.

Un Jésuite qui accompagnait le Magistrat , dit que c'était la folie de cet homme de ne jamais répondre en Français , qu'on n'en tirerait rien , & qu'il conseillait qu'on ne se donnât pas la peine de le faire venir.

Le Ministre insista. Le malheureux fut amené ; il se jeta aux genoux du Lieutenant de Police. Il envoya chercher les interprètes du Roi ; on lui parla Espagnol , Latin , Grec , Anglais , il disait toujours *Kanton* , *Kanton*. Le Jésuite assura qu'il était possédé.

Le Magistrat qui avait entendu dire autrefois , qu'il y a une province de la Chine apellée *Kanton* , s'imagina que cet homme en était peut-être. On fit venir un interprète des Missions étrangères qui écorchait le Chinois ; tout fut reconnu ; le Magistrat ne fut que faire , & le Jésuite que dire. Mr. le Duc de *Bourbon* était alors premier Ministre ; on lui conta la chose ; il fit donner de l'argent & des habits au Chinois , & on le renvoya dans son pays , dont on ne croit pas que beaucoup de Lettrés viennent jamais nous voir.

Il eût été plus politique de le garder & de le bien traiter , que de l'envoyer donner à la Chine la plus mauvaise opinion de la France.



A V I S

A l'Auteur du Journal de Gottingue.

QUand un Journaliste veut rendre compte d'un ouvrage , il doit d'abord en saisir l'esprit. Quand il le critique , il doit avoir raison. Le Journaliste de Gottingue a oublié entièrement ces deux devoirs , & il se trompe sans exception sur tout ce qu'il dit.

Il se trompe quand il dit que l'auteur du siècle de *Louis XIV.* devait parler de *Tillotson* en parlant de *Bourdalone*. Il ne songe pas qu'il ne s'agit que des écrivains de France.

Il se trompe quand il dit que le Baron *des Coutures* ne méritait pas d'être cité. Sa traduction de *Lucrece* est la meilleure qu'on ait en France.

Il se trompe quand il dit que *Desmarets* n'était qu'un traducteur. L'Abbé *Reignier Desmarets* a traduit à la vérité *Anacréon* en vers Italiens avec succès , ce qui est un très grand mérite ; mais il a fait des vers Français qu'on fait par cœur ; & il était excellent Grammairien.

Il se trompe quand il dit que *Bernier* n'était pas Médecin du grand Mogol , & qu'il le croit précepteur du fils d'un Aga. Un Mahométan Indien ne donne point pour précepteur à son fils un Chrétien de France qui parle mal Indien. Mais on ne demande guères à un Médecin de quelle Religion il est. *Bernier* était Médecin de
l'Em-

L'Empereur *Shac-Géan*, comme on peut le voir dès la page 9 de ses voyages, édition d'Amsterdam. Voilà pourtant ce que le Journaliste appelle une faute grossière.

Il se trompe quand il dit que le Journal des savans de Paris n'est pas le premier qu'on ait fait en Europe.

Il se trompe en oposant les Transactions philosophiques. Ces transactions ne sont point un examen des ouvrages nouveaux de tous les auteurs, comme le Journal des savans; c'est une entreprise toute différente.

Il se trompe quand il croit qu'il y a eu une bonne Pharmacopée universelle avant celle de *Lenery*.

Il se trompe quand il dit que le *Moreri* n'est pas le premier Dictionnaire Français historique qui concerne les faits. C'est même le premier en toute langue: ceux des *Ltiennes* n'étant qu'une courte nomenclature pour l'intelligence des anciens auteurs.

Il se trompe, & fait pis que se tromper, quand il traite de menteur le Père *Daniel*, qui ne passe pas pour un historien assez profond & assez hardi, mais qui passe pour un historien très-véridique. Le Père *Daniel* a erré quelquefois, mais il n'est pas permis de l'appeler un menteur.

Il se trompe quand il croit les contes badins de la *Fontaine* plus dangereux que la seconde églogue de *Virgile*, ou que certaines satires d'*Horace*, ou qu'*Ovide*, ou que *Pétrone*. Il n'a pas senti que la gaieté n'est pas ce qui inspire

la volupté. La *Fontaine* est plaisant , *Ovide* est voluptueux , *Pétrone* est débauché.

Il se trompe quand il reproche à l'auteur du *Siècle de Louis XIV* , d'avoir dit qu'il vaut mieux recevoir cent bulles erronées , que d'exciter des divisions. Voici le passage du *Siècle*. *Il vaut mieux recevoir cent bulles erronées , que de mettre cent villes en cendre*. Quiconque aura une maison dans une de ces cent villes , pensera ainsi ; permis à ceux qui n'ont point de maison , de brûler celles des autres pour une bulle.

Il se trompe quand il croit que dans le *Siècle* on immole les Jansenistes aux Jésuites. On n'a certainement point pris de parti entre ces Messieurs. On y dit que *Quesnel* était un opiniâtre , que le Jésuite le *Tellier* Conseiller de *Louis XIV*. était un méchant homme. L'auteur du *Siècle* n'est ni Janseniste ni Moliniste.

Il se trompe quand il dit que les Français firent des campagnes malheureuses en Bohême , lorsque *Louis XV*. fut à la tête de ses armées. *Louis XV*. depuis la fin de 1743. n'envoya pas en Bohême un seul régiment.

Il se trompe quand il reproche à l'auteur du *Siècle* d'avoir dit que les Allemands ne se mettent jamais en campagne qu'au mois d'Août. Jamais l'auteur du *Siècle* n'a répété cette ancienne sottise.

Il se trompe quand il avance que les Papes n'ont jamais rendu *Castro & Ronciglione*. Ils en sont possesseurs , oui ; mais cela prouve-t-il qu'ils ne l'aient jamais cédé ? *Alexandre VII*. fut forcé de le rendre pour cent mille écus Romains , en 1664.

Il se trompe quand il dit que l'Encyclopédie n'est pas un ouvrage très-utile , & quand il conclut qu'il ne vaut rien , de ce qu'il a été critiqué & persécuté dans sa naissance par des ennemis intéressés. Il devait conclurre tout le contraire.

Il faudrait tâcher de ne se pas tromper sur tous les points , quand on critique un ouvrage.

L'Auteur du *Siècle de Louis XIV.* n'a vu aucune des éditions qui ont été faites en France , en Angleterre & en Hollande. Il lui est tombé entre les mains une petite feuille volante , dans laquelle on relève plusieurs fautes de l'édition de la Haye , & on en rend l'auteur responsable. Il y a , ce me semble , un peu d'injustice dans ce procédé. Ce n'est pas à lui qu'il faut s'en prendre si on a imprimé *pigeri* pour *gigeri* , *Burignac* pour *Daubignac* , & si les éditeurs sont tombés dans d'autres méprises. On ne trouvera pas ces fautes dans l'édition de Genève corrigée par l'auteur même. Ceux qui se hâtent de faire ces critiques devraient y apporter plus d'équité & plus d'attention. Par exemple , on reproche à l'auteur d'avoir dit que le grand *Condé* mourut à Chantilli en 1680. Cela n'est pas vrai ; l'auteur place cette mort en 1686 , non pas à Chantilli , mais à Fontainebleau.

On lui reproche d'avoir mis en 1700. la mort de *Jacques* second , Roi d'Angleterre. Cela n'est pas vrai , il dit que c'est en 1701. On lui

392 AVIS A L'AUTEUR DU JOURNAL &c.

reproche d'avoir placé la mort de Madame , la premiere femme du frere de *Louis XIV.* en 1672. Cela n'est pas vrai , il la place au mois de Juin 1670.

On lui reproche d'avoir fait naître Madame *Dacier* en 1615. Cela n'est pas vrai ; il a placé sa naissance en 1651.

Au reste il est difficile que dans un catalogue de plus de trois cent artistes , on ne se soit trompé sur quelques noms obscurs & sur quelques dates. Un errata suffit pour ces bagatelles. Il ne faut pas juger d'un grand bâtiment par quelques pavés qu'un maçon subalterne aura mal arrangés dans la cour.



L E T T R E

D E M R. D E V.

A U

R O I S T A N I S L A S .

Aux Délices le 15. Août 1760.

S I R E ,

J E n'ai jamais que des graces à rendre à V. M. Je ne vous ai connu que par vos bienfaits , qui vous ont mérité vôtre beau titre. Vous instruisez le monde , vous l'embellissez , vous le soulagez , vous donnez des préceptes & des exemples. J'ai tâché de profiter de loin des uns & des autres autant que j'ai pû. Il faut que chacun fasse à proportion autant de bien que V. M. en a fait dans ses Etats : elle a bâti de belles Eglises Royales ; j'édifie des Eglises de village. *Diogène* remuait son tonneau , quand les Athéniens construisaient des flottes. Si vous soulagez mille malheureux , il faut que nous autres petits nous en soulagions dix. Le devoir des Princes , & des particuliers , est de faire chacun dans son état tout le bien qu'il peut faire. Le dernier livre de V. M. que le cher frère *Ménon* m'a envoyé de votre part , est un nouveau ser-

service que V. M. rend au genre humain : si jamais il se trouve quelque Athée dans le monde (ce que je ne crois pas) , vôtres livres confondra l'absurdité de cet homme. Les Philosophes de ce siècle ont heureusement prévenu les soins de V. M. Elle bénit DIEU , sans doute , de ce que depuis *Descartes & Newton* il ne se trouve plus d'Athée. V. M. réfute très bien ceux qui croyaient autrefois que le hazard pouvait avoir contribué à la formation de ce Monde : Elle voit sans doute avec un plaisir extrême qu'il n'y a aucun Philosophe de nos jours , qui ne regarde le hazard comme un mot vuide de sens. Plus la Physique a fait de progrès , plus nous avons trouvé par-tout la main du Tout-puissant.

Il n'y a point d'homme plus pénétré de respect pour la Divinité que les Philosophes de nos jours. La Philosophie ne s'en tient pas à une adoration stérile , elle influe sur les mœurs. Il n'y a point en France de meilleurs citoyens que les Philosophes ; ils aiment l'Etat , & le Monarque ; ils sont soumis aux loix ; ils donnent l'exemple de l'attachement , & de l'obéissance ; ils condamnent , ils couvrent d'opprobres ces factions pédantesques & furieuses également ennemies de l'autorité Royale , & du repos des sujets ; il n'est aucun d'eux qui ne contribuât avec joye de la moitié de son revenu au soutien du Royaume : c'est à vous , Sire , à les féconder de votre autorité , & de votre éloquence ; continuez à faire voir au Monde que les hommes ne peuvent être heureux , que quand les Philosophes sont Rois , & quand ils ont beaucoup de
sujets

Sujets Philosophes encouragés de votre voix puissante , la voix de ces Citoyens qui n'enseignent dans leurs écrits & dans leurs discours que l'amour de DIEU , du Monarque , & de l'Etat ; confondez ces hommes insensés , livrés à la faction , ceux qui commencent à accuser d'athéisme quiconque n'est pas de leur avis sur des choses indifférentes.

Le Docteur *Lange* dit que les Jésuites sont Athées , parce qu'ils ne trouvent point la Cour de Pékin idolâtre. Le frère *Hardouin* Jésuite dit , que les *Pascal* , les *Arnauld* , les *Nicole* sont Athées , parce qu'ils n'étaient pas Molinistes. Frère *Berthier* soupçonne d'Athéisme l'auteur de l'Histoire générale , parce que l'auteur de cette histoire ne convient pas que des Nestoriens conduits par des nuées bleues soient venus du pays de Jacin dans le 7^{me} siècle , faire bâtir des églises Nestoriennes à la Chine : Frère *Berthier* devrait savoir que des nuées bleues ne conduisent personne à Pékin , & qu'il ne faut pas mêler des contes bleux à nos vérités sacrées.

Un Gentilhomme Bréton ayant fait , il y a quelques années , des recherches sur la ville de Paris , les Auteurs d'un Journal qu'ils appellent *Chrétien* , comme si les autres Journaux étaient faits par des Turcs , l'ont accusé d'irréligion au sujet de la rue Tireboudin , & de la rue Trouffevache ; & le Bréton a été obligé de faire assigner son accusateur au Châtelet.

Les Rois méprisent toutes ces petites querelles ; ils font le bien général , tandis que leurs sujets animés les uns contre les autres font les
 maux

396 LETTRE AU ROI, STANISLAS.

maux particuliers. Un Prince Roi , tel que vous , Sire , n'est ni Janseniste , ni Moliniste , ni anti-encyclopédiste ; il n'est d'aucune faction : il ne prend parti ni pour ni contre un Dictionnaire : il rend la raison respectable , & toutes les factions ridicules : il tâche de rendre les Jésuites utiles en Lorraine , quand ils sont chassés du Portugal : il donne douze mille livres de rente , une belle maison , une bonne cave , à notre cher frère *Ménou* , afin qu'il fasse du bien : il fait que la vertu & la Religion consistent dans les bonnes mœurs , & non pas dans les disputes : il se fait bénir , & les calomniateurs se font détester.

Je me souviendrai toujours , Sire , avec la plus tendre , & la plus respectueuse reconnaissance , des jours heureux que j'ai passés dans vos palais ; je me souviendrai que vous daigniez faire le charme de la société , comme vous faisiez la félicité de vos peuples ; & que si c'était un bonheur de dépendre de vous , c'en était un plus grand de vous approcher.

Je souhaite à V. M. que votre vie utile au Monde s'étende au-delà des bornes ordinaires. *Aureng-Zeb* , & *Mulay-Ismaël* ont vécu l'un & l'autre au-delà de cent-cinq ans : si DIEU accorde de si longs jours à des Princes infidèles , que ne fera-t-il point pour *Stanislas* le bienfaisant ? Je suis avec un profond respect &c.



R E P O N S E

*A une jolie petite Pièce intitulée Les Torts,
dans laquelle on disait que si Jean Cal-
vin avait eu tort de faire bruler Mi-
chel Servet , on avait tort de le dire
dans un territoire Calviniste.*

* *

N On, je n'ai point tort d'oser dire
Ce que pensent les gens de bien ;
Et le sage qui ne craint rien ,
A le beau droit de tout écrire.

* *

J'ai quarante ans bravé l'empire
Des lâches tirans des esprits ;
Et dans votre petit pays ,
J'aurais grand tort de me dédire.

* *

Je fais que souvent le malin
A caché sa queue & sa griffe ,
Sous la Tiare d'un Pontife ,
Et sous le manteau de Calvin.

* *

Je n'ai point tort quand je déteste
Ces assassins religieux ,

Em-

398 REPONSE A UNE JOLIE PIECE &c.

Employant le fer & les feux
Pour servir le Père céleste.

* *

Oui , jusqu'au dernier de mes jours
Mon ame sera fière & tendre :
J'oserai gémir sur la cendre
Et des *Servets* & des *Dubourgs*.

* *

De cette horrible frénésie
A la fin le tems est passé ;
Le fanatisme est éclipse ,
Mais il reste l'hypocrisie.

* *

Farceurs à manteaux étriqués ,
Petits Sicophantes d'Eglise ,
Prédicans à Sermons croqués ,
Ai-je tort quand je vous méprise ?



A M A D E M O I S E L L E
C L A I R O N .

LE sublime en tout genre est le don le plus rare ;
C'est là le vrai phénix ; & sagement avare
La nature a prévu qu'en nos faibles esprits
Le beau , s'il est commun , doit perdre de son prix.
La médiocrité couvre la terre entière ;
Les mortels ont à peine une faible lumière ,
Quelques vertus sans force , & des talens bornés.
S'il est quelques esprits par le Ciel destinés
A s'ouvrir des chemins inconnus au vulgaire ,
A franchir des beaux arts la limite ordinaire ,
La nature est alors prodigue en ses présens ,
Elle égale dans eux les vertus aux talens.
Le souffle du génie , & ses fécondes flammes ,
N'ont jamais descendu que dans de nobles ames ;
Il faut qu'on en soit digne ; & le cœur épuré
Est le seul aliment de ce flambeau sacré.
Un esprit corrompu ne fut jamais sublime.

Toi , que forma Vénus , & que Minerve anime ,
Toi , qui ressuscitas sous mes rustiques toits ,
L'Electre de Sophocle aux accens de ta voix ,
(Non l'Electre Française à la mode soumise ,
Pour le galant Itys si galamment éprise ;)
Toi , qui peins la nature en osant l'embellir ,
Souveraine d'un art que tu fus annoblir ,

Toi ,

Toi, dont un geste, un mot, m'attendrit & m'enflamme;
 Si j'aime tes talens, je respecte ton ame.
 L'amitié, la grandeur, la fermeté, la foi, *a*)
 Les vertus que tu peins je les retrouve en toi;
 Elles sont dans ton cœur; la vertu que j'encense
 N'est pas des voluptés la sévère abstinence.
 L'amour, ce don du Ciel, digne de son auteur,
 Des malheureux humains est le consolateur.
 Lui-même il fut un Dieu dans les siècles antiques,
 On en fait un démon chez nos vils fanatiques:
 Très désintéressé sur ce péché charmant,
 J'en parle en Philosophe, & non pas en amant.
 Une femme sensible, & que l'amour engage,
 Quand elle est honnête homme, à mes yeux est un sage.
 Que ce conteur heureux qui plaisamment chanta *b*)
 Le démon Belphegor, & Madame Honesta,
 L'Esopé des Français, le maître de la fable,
 Ait de la Champmélé vanté la voix aimable,
 Ses accens amoureux & ses sons affêtés,
 Echo des fades airs que Lambert a notés *c*):

Tu

a) La foi, en poésie, signifie la bonne foi.

b) La Fontaine, dans son prologue de Belphegor, dédié à Mlle. Champmélé, fameuse actrice pour son tems. La déclamation était alors une espèce de chant. La Mothe a fait des stances pour Mlle. Duclos, dans lesquelles il la loue d'imiter la Champmélé, & ni l'une ni l'autre ne devaient être imitées. On est tombé depuis dans un autre

défaut beaucoup plus grand, c'est un familier excessif & ridicule, qui donne à un héros le ton d'un bourgeois. Le naturel dans la tragédie doit toujours se ressentir de la grandeur du sujet, & ne s'avilir jamais par la familiarité. Baron, qui avait un jeu si naturel & si vrai, ne tomba jamais dans cette bassesse.

c) Lambert, auteur de quelques airs insipides, très célèbres avant Lully.

Tu n'étais pas alors ; on ne pouvait connaître
Cet art qui n'est qu'à toi, cet art que tu fais naître.

Corneille, des Romains peintre majestueux,
T'aurait vue aussi noble, aussi Romaine qu'eux.
Le Ciel pour échauffer les glaces de mon âge,
Le Ciel me réservait ce flatteur avantage.
Je ne suis point surpris qu'un fort capricieux
Ait pû mêler quelque ombre à tes jours glorieux.
L'ame qui fait penser n'en est point étonnée,
Elle s'en affermit loin d'être consternée ;
C'est le creuset du sage ; & son or altéré
En renaît plus brillant, en sort plus épuré.
En tout tems, en tous lieux, le public est injuste ;
Horace s'en plaignait sous l'Empire d'Auguste.
La malice, l'orgueil, un indigne désir
D'abaisser des talens qui font nôtre plaisir,
De flétrir les beaux arts qui consolent la vie ;
Voilà le cœur de l'homme ; il est né pour l'envie :
A l'Eglise, au barreau, dans les camps, dans les cours,
Il est, il fut ingrat, & le sera toujours.

Du siècle que j'ai vû tu fais quelle est la gloire ;
Ce siècle des talens vivra dans la mémoire.
Mais vois à quels dégouts le sort abandonna
L'auteur d'Iphigénie, & celui de Cinna,
Ce qu'essuia Quinault, ce que souffrit Molière,
Fénelon dans l'exil terminant sa carrière,
Arnaud qui dut jouir du destin le plus beau,
Arnaud manquant d'asyle, & même de tombeau.
De l'âge où nous vivons que pouvons-nous attendre ?
La lumière, il est vrai, commence à se répandre ;

402 A MADEMOISELLE CLAIRO.

Avec moins de talens on est plus éclairé ;
Mais le goût s'est perdu , l'esprit s'est égaré.
Ce siècle ridicule est celui des brochures ,
Des chansons , des extraits , & sur-tout des injures ;
La barbarie approche ; Apollon indigné
Quitte les bords heureux où ses loix ont régné ;
Et fuyant à regret son parterre & ses loges ,
Melpomène avec toi fuit chez les Allobroges.



FRAGMENT *

D'une Lettre écrite par Mr. de VOLTAIRE à un Membre de l'Académie de Berlin.

à Potsdam 15. Avril 1752.

.....

„ JE réponds à toutes vos questions. La plu-
 „ part des anecdotes sur Mlle. *Lenclos* sont
 „ vraies , mais plusieurs sont fausses. L'article
 „ de son testament dont vous me parlez n'est
 „ point un roman ; elle me laissa deux mille
 „ francs ; j'étais enfant ; j'avais fait quelques
 „ mauvais vers qu'on disait bons pour mon
 „ âge. L'Abbé de *Châteauneuf* , frère de celui
 Cc 2 „ que

* Ce Fragment avait été oublié à sa place dans la dernière édition des Œuvres de Mr. De V..... On a crû devoir le restituer ici.

„ que vous avez vû Ambassadeur à la Haye,
 „ m'avait mené chez elle, & je lui avais plu je
 „ ne fais comment. C'est ce même Abbé de
 „ *Châteauneuf* qui avait fini son histoire amou-
 „ reuse; c'est lui à qui cette célèbre vieille
 „ fit la plaisanterie de donner ses tristes fa-
 „ veurs, à l'âge de soixante & dix ans. Vous
 „ devez être persuadé que les lettres qui cou-
 „ rent, ou plutôt qui ne courent plus sous
 „ son nom, sont au rang des *Mensonges im-*
 „ *primés*. Il est vrai qu'elle m'exhorta à faire
 „ des vers; elle aurait dû plutôt m'exhorter à
 „ n'en pas faire. C'est un métier trop dange-
 „ reux, & la misérable fumée de la réputation
 „ fait trop d'ennemis & empoisonne trop la vie.
 „ La carrière de *Ninon* qui ne fit point de vers,
 „ & qui eut & donna longtems beaucoup de
 „ plaisir, est assurément préférable à la mienne.
 „ On pouvait se passer d'écrire en forme sa
 „ vie, mais du moins on a observé la bienséan-
 „ ce de ne l'écrire que longtems après sa mort.
 „ Les Biographes qui ont écrit ma prétendue
 „ histoire, dont vous me parlez, se sont un
 „ peu pressés & me font trop d'honneur. Il n'y
 „ a pas un mot de véritable dans tout ce que
 „ ces Messieurs ont écrit. Les uns ont dit d'a-
 „ près l'équitable & véridique Abbé des *Fon-*
 „ *taines*, que je ressemblois à *Virgile* par ma
 „ naissance, & que je pouvais dire aparemment
 „ comme lui,

„ O fortunatos nimium sua si bona norint
 „ Agricolas !

Je

„ Je pense sur cela comme *Virgile*, & tout me
 „ paraît fort égal. Mais le hazard a fait que je
 „ ne suis pas né dans le pays des *Eglogues* &
 „ des *Bucoliques*. Dans une autre vie qu'on
 „ s'est avisé de faire encor de moi comme si
 „ j'étais mort, on me dit fils d'un porte-clefs du
 „ Parlement de Paris. Il n'y a point de tel em-
 „ ploi au Parlement. Mais qu'importe? On ajou-
 „ te une belle aventure d'un carosse avec l'é-
 „ pouse de Mr. le Duc de *Richelieu* dans le tems
 „ qu'il était veuf. Tous les autres contes sont
 „ dans ce goût, & j'aime autant les amours du
 „ Révérend Père de la *Chaise* avec Mlle. du
 „ *Trou*. On ne peut empêcher les barbouilleurs
 „ de papier d'écrire des sottises, les libraires
 „ Hollandais de les vendre, & les laquais de
 „ les lire.

„ L'article du journal des savans dont il est
 „ question, n'est point dans le journal de Pa-
 „ ris; il est dans celui qu'on falsifie à Amster-
 „ dam, & se trouve sous l'année 1750. *Le Par-*
 „ *lement a condamné*, dit ce journal, *l'histoire*
 „ *de Louis XI. de Mr. du Clos, successeur de*
 „ *Mr. de Voltaire dans la place d'Historiographe*
 „ *de France, à cause de ce passage : La dévotion*
 „ *fut de tout tems l'asile des Reines sans pouvoir.*
 „ Ce sont deux calomnies. Le Parlement ne
 „ s'est point avisé de condamner ce livre, &
 „ le Parlement ne se mêle point du tout d'exa-
 „ miner si une Reine est dévote ou non. On
 „ ajoute une troisième calomnie, c'est que je suis
 „ *exilé de France, & réfugié en Prusse*. Quand
 „ cela serait, il me semble que ce ne serait pas

„ une de ces vérités instructives qui sont du
 „ ressort du journal des savans. Le fait est que
 „ le Roi de Prusse, qui m'honore de ses bon-
 „ tés depuis quinze ans, m'a fait venir auprès
 „ de lui, qu'il a fait demander au Roi mon
 „ Maître par son Envoyé que je pussè rester
 „ à sa Cour en qualité de son Chambellan,
 „ que j'y resterais tant que je pourai lui être de
 „ quelque utilité dans son goût pour les belles-
 „ lettres, & que ma mauvaise santé & mon âge
 „ me permettront de profiter de ses lumières
 „ & de ses bontés; que le Roi mon Maître en
 „ me cédant à lui, m'a daigné accorder une
 „ pension, & m'a conservé la charge de Gen-
 „ tilhomme ordinaire de sa chambre. J'en de-
 „ mande pardon aux calomniateurs & à ceux
 „ qui se mêlent d'être jaloux; mais la chose est
 „ ainsi. Je n'y puis que faire; & j'ajoute qu'un
 „ homme de lettres serait bien indigne de l'être
 „ s'il était entêté de ces honneurs, & s'il
 „ n'était pas toujours aussi prêt à les quitter,
 „ que reconnaissant envers ceux qui l'en ont
 „ comble. Je n'ai point sacrifié ma liberté au
 „ Roi de Prusse, & je la préférerai toujours à
 „ tous les Rois.

„ Je vous envoie un exemplaire de l'édition
 „ que l'on a faite à Paris de mes œuvres bon-
 „ nes ou mauvaises. C'est de toutes la plus pas-
 „ sable; il y a pourtant bien des fautes. Une
 „ des plus grandes est d'y avoir inséré quatre
 „ chapitres du Siècle de *Louis XIV.* qui est im-
 „ primé aujourd'hui séparément. C'est un dou-
 „ ble emploi; & il est bien vrai, surtout en
 „ fait

„ fait de livres , qu'il ne faut pas multiplier les
 „ êtres sans nécessité. C'est par cette raison que
 „ je me donnerai bien de garde de vous en-
 „ voyer les petites pièces fugitives que vous
 „ me demandez. Tous ces vers de société ne
 „ sont bons que pour les sociétés seules & pour
 „ les seuls momens où ils ont été faits. Il est
 „ ridicule d'en faire confidence au public. De
 „ quoi s'est avisé ce compilateur des lettres de
 „ la Reine *Christine* , de grossir son énorme re-
 „ cueil d'une lettre que j'écrivis il y a quelques
 „ années à la Reine de Suède d'aujourd'hui ?
 „ Comment a-t-il eu cette lettre ? comment a-t-il
 „ pu en estropier les vers au point où il l'a
 „ fait ? Le public n'avait pas plus à faire de
 „ ces vers que de la plupart des lettres inuti-
 „ les de la Chancellerie de la Reine *Christine*.
 „ Il est vrai qu'en écrivant à la Reine *Ulrique*
 „ avec cette liberté que ses bontés & la poésie
 „ permettent , je feignais que *Christine* m'avait
 „ aparû , & je disais :

„ A sa jupe courte & légère ,
 „ A son pourpoint , à son collet ,
 „ Au chapeau garni d'un plumet ,
 „ Au ruban ponceau qui pendait
 „ Et par devant & par derrière ,
 „ A sa mine galante & fière
 „ D'Amazone & d'avanturière ,
 „ A ce nez de Consul Romain ,
 „ A ce front altier d'Héroïne ,
 „ A ce grand œil tendre & hautain ;

408 FRAGM. D'UNE LETTRE DE M. DE VOLT.

„ Moins beau que le vôtre & moins fin ,
 „ Soudain je reconnus Christine ,
 „ Christine des arts le maintien ,
 „ Christine qui céda pour rien
 „ Et son Royaume & vôtre Eglise ,
 „ Qui connut tout & ne crut rien ,
 „ Que le Saint Père canonise ,
 „ Que damne le Luthérien ,
 „ Et que la gloire immortalise.

„ Voilà , Monsieur , le morceau de cette let-
 „ tre , que le compilateur a falsifié. Ne vous
 „ fiez point à ces mains lourdes qui fanent
 „ les fleurs qu'elles touchent : mais comptez que
 „ la plupart de toutes ces petites pièces sont
 „ des fleurs éphémères qui ne durent pas plus
 „ que les nouveaux sonnets d'Italie & nos bou-
 „ quets pour *Iris*. On n'a que trop recueilli de
 „ ces bagatelles passagères dans toutes les mi-
 „ sérables éditions qu'on a données de moi , &
 „ auxquelles DIEU merci je n'ai aucune part.
 „ Soyez persuadé que de même qu'on ne doit
 „ pas écrire tout ce que les Rois ont fait , mais
 „ seulement ce qu'ils ont fait de digne de la
 „ postérité ; de même on ne doit imprimer d'un
 „ auteur que ce qu'il a écrit de digne d'être lû.
 „ Avec cette règle honnête il y aurait moins de
 „ livres & plus de goût dans le public. J'espè-
 „ re que la nouvelle édition qu'on a faite à
 „ Dresde sera meilleure que toutes les précé-
 „ dentes. Ce sera pour moi une consolation ,
 „ dans le regret que j'ai d'avoir trop écrit.

„ J'au-

„ J'aurais voulu supprimer beaucoup de cho-
 „ ses qui échappent à l'esprit dans la jeunesse ,
 „ & que la raison condamne dans un âge avan-
 „ cé. Je voudrais même pouvoir supprimer les
 „ vers contre *Rousseau* , qui se trouvent dans
 „ l'épître sur la calomnie , parce que je n'aime
 „ à faire de vers contre personne , que *Rousseau*
 „ a été malheureux , & qu'en bien des choses
 „ il a fait honneur à la Littérature Française.
 „ Mais il me réduisit malgré moi à la nécessi-
 „ té de répondre à ses outrages par des véri-
 „ tés dures. Il attaqua presque tous les gens de
 „ lettres de son tems qui avaient de la réputa-
 „ tion : ses satires n'étaient pas , comme celles
 „ de *Boileau* , des critiques de mauvais ouvra-
 „ ges , mais des injures personnelles & atroces.
 „ Les termes de *bélitre* , de *maroufle* , de *louve* ,
 „ de *chien* , deshonnorent ses épîtres , dans lesquel-
 „ les il ne parle que de ses querelles. Ces basses
 „ grossièretés révoltent tout Lecteur honnête
 „ homme , & font voir que la jalousie rongait
 „ son cœur du fiel le plus acre & le plus noir.
 „ Voici les deux volumes intitulés le *porte-feuil-*
 „ *le*. Ce n'est qu'un recueil de mauvaises pièces
 „ dont la plupart ne font point de *Rousseau*. Il
 „ n'y a que la rage de gagner quelques florins
 „ qui ait pu faire publier cette rapsodie. La co-
 „ médie de l'*Hypocondre* est de lui ; & c'est apa-
 „ remment pour décrier *Rousseau* qu'on a im-
 „ primé cette sottise. Il avait voulu à la vérité
 „ la faire jouer à Paris ; mais les Comédiens
 „ n'ayant osé s'en charger , il n'osa jamais l'im-
 „ primer. On ne doit pas tirer de l'oubli de
 „ mau-

410 FRAGM. D'UNE LETTRE DE M. DE VOLT.

„ mauvais ouvrages que l'auteur y a condamnés.
„ Vous serez plus fâché de voir dans ce re-
„ cueil une lettre sur la mort de *la Motte*, où
„ l'on outrage la mémoire de cet Académicien
„ distingué, l'accusant des manœuvres les plus
„ lâches, & lui reprochant jusqu'à la petite for-
„ tune que son mérite lui avait acquise. Cela
„ indigne à la fois & contre l'auteur & contre
„ l'éditeur.

„ Ceux qui ont fait imprimer le recueil des
„ lettres de *Rousseau* devaient pour son hon-
„ neur les supprimer à jamais. Elles sont dé-
„ pourvues d'esprit & très souvent de vérité.
„ Elles se contredisent : il dit le pour & le con-
„ tre : il loue & il déchire les mêmes personnes :
„ il parle de DIEU à des gens qui lui donnent
„ de l'argent, & il envoie des satires à *Brossette*
„ qui ne lui donne rien.

„ La véritable cause de sa dernière disgrâce
„ chez le Prince *Eugène*, puisque vous la vou-
„ lez savoir, vient d'une ode intitulée *la Pa-*
„ *linodie*, qui n'est pas assurément son meilleur
„ ouvrage. Cette petite ode était contre un
„ Maréchal de France Ministre d'Etat, * qui
„ avait été autrefois son protecteur. Ce Minis-
„ tre mariait alors une de ses filles au fils du
„ Maréchal de *Villars*. Celui-ci informé de l'in-
„ sulte que faisait *Rousseau* au beau-père de son
„ fils, ne dédaigna pas de l'en faire punir, tou-
„ te méprisable qu'elle était. Il en écrivit au
„ Prince *Eugène*, & ce Prince retrancha à *Rousseau*
„ la

* Le Maréchal de *Noailles*.

„ la pension qu'il avait la générosité de lui fai-
 „ re encore, quoiqu'il crût avoir sujet d'être mé-
 „ content de lui, dans l'affaire qui fit passer le
 „ Comte de *Bonneval* en Turquie. Madame la
 „ Maréchale de *Villars*, dont je serais forcé d'at-
 „ tester le témoignage s'il en était besoin, peut
 „ dire si je ne tâchai pas d'arrêter les plaintes
 „ de Mr. le Maréchal, & si elle-même ne m'im-
 „ posa pas silence en me disant que *Rousseau* ne
 „ méritait point de grace. Voilà des faits, Mon-
 „ sieur, & des faits authentiques. Cependant
 „ *Rousseau* crut toujours que j'avais engagé Mr.
 „ le Maréchal de *Villars* à écrire contre lui au
 „ Prince *Eugène*.

„ Si je ne fus pas la cause de sa digrace au-
 „ près de ce Prince, je vous avoue que je fus
 „ cause malgré moi qu'il fut chassé de la mai-
 „ son de Monsieur le Duc d'*Arenberg*. Il pré-
 „ tendit dans sa mauvaise humeur que je l'a-
 „ vais accusé auprès de ce Prince d'être en ef-
 „ fet l'auteur des couplets pour lesquels il avait
 „ été banni de France. Il eut l'imprudence de
 „ faire imprimer dans un journal de *du Sauzet*
 „ cette imposture. Je me sentis obligé pour
 „ toute explication d'envoyer le journal à Mr.
 „ le Duc d'*Arenberg*, qui chassa *Rousseau* sur
 „ ce seul exposé. Voilà, pour le dire en pas-
 „ sant, ce qu'a produit la détestable & hon-
 „ teuse licence qu'on a prise trop longtems en
 „ Hollande d'insérer des libelles dans des jour-
 „ naux, & de déshonorer par ces turpitudes un
 „ travail littéraire imaginé en France pour avan-
 „ cer les progrès de l'esprit humain. Ce fut ce
 „ libelle

412 FRAGM. D'UNE LETTRE DE M. DE VOLT.

„ libelle qui rendit les dernières années de *Rouss-*
 „ *seau* bien malheureuses. La presse, il le faut
 „ avouer, est devenue un des fléaux de la socié-
 „ té, & un brigandage intolérable.

„ Au reste, Monsieur, je vous l'avouerai har-
 „ diment, quoique je ne me fusse jamais ou-
 „ vert à Mr. le Duc d'*Arenberg* sur ce que je
 „ pensais des couplets infâmes, & de la subor-
 „ nation de témoins, qui attirèrent à *Roussseau*
 „ l'arrêt dont il fut flétri en France, cependant
 „ j'ai toujours cru qu'il était coupable. Il sa-
 „ vait que je pensais ainsi; & c'était une des
 „ grandes sources de sa haine; mais je ne pou-
 „ vais avoir une autre opinion. J'étais instruit
 „ plus que personne; la mère du petit malheu-
 „ reux qui fut séduit pour déposer contre *Sau-*
 „ *rin* servait chez mon père; c'est ce que vous
 „ trouverez dans le *factum* fait en forme judi-
 „ ciaire par l'Avocat du Cornet en faveur de
 „ *Saurin*. J'interrogeai cette femme, & même
 „ plusieurs années après le procès criminel. Elle
 „ me dit toujours que DIEU avait puni son
 „ fils, pour avoir fait un faux serment & pour
 „ avoir accusé un homme innocent; & il faut re-
 „ marquer que ce garçon ne fut condamné qu'au
 „ bannissement, en faveur de son âge & de la
 „ faiblesse de son esprit. Je n'entre point dans
 „ le détail des autres preuves; vous devez pré-
 „ sumer qu'il est bien difficile que deux Tri-
 „ bunaux aient unanimement condamné un
 „ homme dont le crime n'eût pas paru avéré.
 „ Si vous voulez après cette réflexion songer
 „ quelle bile noire dominait *Roussseau*, si vous
 „ „ vou-

„ voulez vous souvenir qu'il avait fait contre
 „ le Directeur de l'Opéra , contre *Berlin* , con-
 „ tre *Pecour* & d'autres , des couplets entière-
 „ ment semblables à ceux pour lesquels il fut
 „ condamné ; si vous observez que tous ceux
 „ qui étaient attaqués dans ces couplets abo-
 „ minables , étaient ses ennemis & les amis de
 „ *Saurin* ; votre conviction fera aussi entière que
 „ celle des Juges. Enfin quand il s'agit de flé-
 „ trir ou le Parlement ou *Rousseau* , il est clair
 „ qu'après tout ce que je viens de vous dire il
 „ n'y a pas à balancer.

„ C'est à cet horrible précipice que le con-
 „ duisirent l'envie & la haine dont il était dé-
 „ voré. Songez-y bien , Monsieur ; la jalousie ,
 „ quand elle est furieuse , produit plus de crimes
 „ que l'intérêt & l'ambition.

„ Ce qui vous a fait suspendre votre juge-
 „ ment , c'est la dévotion dont *Rousseau* vou-
 „ lut couvrir sur la fin de sa vie de si grands
 „ égaremens & de si grands malheurs. Mais
 „ lorsqu'il fit un voyage clandestin à Paris
 „ dans ses derniers jours , & lorsqu'il sollici-
 „ tait sa grace , il ne put s'empêcher de faire
 „ des vers satiriques , bien moins bons à la vé-
 „ rité que ses premiers ouvrages , mais non
 „ moins distillans l'amertume & l'injure. Que
 „ voulez-vous que je vous dise ? La *Brinvilliers*
 „ était dévote , & allait à confesse après avoir
 „ empoisonné son père ; & elle empoisonnait son
 „ frère après la confession. Tout cela est horri-
 „ ble. Mais après les excès où j'ai vû l'envie
 „ s'emporter , après les impostures atroces que
 „ je

414 FRAGM. D'UNE LETTRE DE M. DE VOLT.

„ je l'ai vû répandre , après les manœuvres que
„ je lui ai vû faire , je ne suis plus surpris de
„ rien à mon âge. Adieu , Monsieur. Vous
„ trouverez dans ce paquet des lettres de Mr.
„ *de la Rivière*. Je l'ai connu autrefois : il avait
„ un esprit aimable ; mais il n'a bien écrit que
„ contre son beau-père. C'est encor là une
„ affaire bien odieuse du côté de *Bussi-Rabutin*.
„ Le *factum* de *la Rivière* vaut mieux que les
„ sept tomes de *Bussi* ; mais il ne falait pas im-
„ primer ses lettres &c.



LETTRE

L E T T R E

A. M R. T H O M A S.

Septembre 1765.

Cette Lettre a été imprimée dans les Journaux toute tronquée ; nous avons l'original entre nos mains.

JE n'ai reçu qu'aujourd'hui , Monsieur , le présent dont vous m'avez honoré , & la lettre charmante dont vous l'accompagnez. La mort de notre Résident , chez qui le paquet est resté longtems , a retardé mon plaisir , & je me hâte de vous témoigner ma reconnaissance. Vous ne savez pas combien je vous suis redevable. Ce n'est point là un discours Académique ; c'est un excellent ouvrage d'Eloquence & de Philosophie. Autrefois nous donnions pour sujet du prix des textes faits pour le Séminaire de *St. Sulpice* ; aujourd'hui les sujets sont dignes de vous. Il est plaisant qu'à la suite d'un écrit si sublime , il se trouve une aprobation de deux Docteurs : elle ne peut nuire pourtant à votre ouvrage , il est admirable malgré leur suffrage.

On ne lit plus *Descartes* ; mais on lira son éloge , qui est en même tems le vôtre. Ah , Monsieur,

sieur, que vous y montrez une belle ame, & un esprit éclairé ! Quel morceau que l'histoire de la persécution du nommé *Voet* contre *Descartes* ! Vous avez employé & fortifié les crayons de *Demosthene* pour peindre un coquin absurde qui ose poursuivre un grand homme. Vous m'avez fait un vrai plaisir de ne pas oublier le petit Conseiller de Province qui méprisait le Philosophe son frère. Tout votre ouvrage m'enchanté d'un bout à l'autre, & je vais le relire dès que j'aurai dicté ma lettre ; car l'état où je suis me permet rarement d'écrire. Vous avez parfaitement séparé le génie de *Descartes* de ses chimères, & vous avez habilement montré combien l'auteur même des tourbillons était un homme supérieur.

On m'a dit que vous faites un poème épique sur le Czar *Pierre*. Vous êtes fait pour célébrer les grands hommes ; c'est à vous à peindre vos confrères. Je m'imagine qu'il y aura une Philosophie sublime dans votre poème. Le siècle est monté à ce ton là, & vous n'y avez pas peu contribué.

Vous faites dans votre éloge de *Descartes* un éloge de la solitude qui m'a bien touché. Plût à Dieu que vous voulussiez partager la mienne, & y vivre avec moi comme un frère que l'Eloquence, la Poesie, & la Philosophie m'ont donné ! J'ai dans ma masure un ami, qui est, comme moi, votre admirateur, & avec qui je voudrais passer le reste de ma vie ; c'est Mr. *Damilaville*, qu'un malheureux emploi de finance rapelle à Paris. Il vous dira quelle obligation je vous aurais

rais si vous daigniez venir tenir sa place. Il est vrai que dans l'été nous avons un peu de monde, & même des spectacles; mais je n'en suis pas moins solitaire. Vous travailleriez avec le plus grand loisir : vous feriez renaître ces tems que nos petits maîtres regardent comme des fables, où les talens & la Philosophie réunissaient des amis sous le même toit. J'ai bien peur que ma proposition ne soit aussi qu'une fable; mais enfin il ne tient qu'à vous d'en faire la vérité la plus consolante pour votre serviteur, pour votre admirateur, &, permettez-moi de le dire, pour votre ami,

V.....



E X T R A I T

*D'une Lettre à Madame de Pompadour,
alors Madame d'Etiole , en 1745.*



SIncère & tendre Pompadour ,
Car je peux vous donner d'avance
Ce nom qui rime avec l'amour ,
Et qui fera bientôt le plus beau nom de France.
Ce Tokai dont vôtre Excellence
Dans Etiole me régala ,
N'a-t-il pas quelque ressemblance
Avec le Roi qui le donna ?
Il est comme lui sans mélange ,
Il unit comme lui la force & la douceur ,
Plait aux yeux , enchante le cœur ,
Fait du bien , & jamais ne change.



Le vin que m'aporta l'Ambassadeur manchot
du Roi de P..... (qui n'est pas manchot)
derrière son tombereau d'Allemagne , qu'il apel-
lait carosse , n'apporte pas du Tokai que vous
m'avez fait boire. Il n'est pas juste que le vin
d'un Roi du Nord soit meilleur que celui d'un
Roi de France , surtout depuis que le Roi de
P....

EXTRAIT D'UNE LETTRE &c. 419

P..... a mis de l'eau dans son vin par sa paix de Breslau.

Du Fréni a dit dans une chanson, que les Rois ne se faisaient la guerre que parce qu'ils ne buvaient jamais ensemble; il se trompe, *François premier* avait soupé avec *Charles-Quint*, & vous savez ce qui s'ensuivit. Vous retrouverez en remontant plus haut, qu'*Auguste* avait fait cent soupers avec *Antoine*. Non, Madame, ce n'est pas le souper qui fait l'amitié &c.



A P O L O G I E
D E L A F A B L E.

Savante Antiquité , beauté toujours nouvelle ,
Monumens du génie , heureuses fictions ,
 Environnez - moi des rayons
 De vôtre lumière immortelle :
Vous savez animer l'air , la terre & les mers ;
 Vous embellissez l'univers.
Cet arbre à tête longue , aux rameaux toujours verts ;
 C'est Atis aimé de Cibèle ;
La précocce Hiacinte est le tendre mignon
Que sur ces prés fleuris caressait Apollon.
Flore avec le Zéphire ont peint ces jeunes roses
 De l'éclat de leur vermillon.
Des baisers de Pomone on voit dans ce vallon
Les fleurs de mes pêchers nouvellement écloses.
Ces montagnes , ces bois qui bordent l'horison
 Sont couverts de métamorphoses.
Ce cerf aux pieds légers est le jeune Actéon.
L'ennemi des troupeaux est le Roi Lycaon.
Du chantre de la nuit j'entends la voix touchante ;
 C'est la fille de Pandion ,
 C'est Philomèle gémissante.
Si le Soleil se couche , il dort avec Thétis.
Si je vois de Vénus la planète brillante ,
C'est Vénus que je vois dans les bras d'Adonis.

Ce

Ce pôle me présente Andromède & Persée ;
 Leurs amours immortels échauffent de leurs feux
 Les éternels frimats de la Zône glacée ;
 Tout l'Olimpe est peuplé de héros amoureux.
 Admirables tableaux ! séduisante magie !
 Qu'Hésiode me plait dans sa théologie ,
 Quand il me peint l'amour débrouillant le cahos ,
 S'élançant dans les airs & planant sur les flots !
 Vantez-vous maintenant , bienheureux légendaires ,
 Le porc de Saint Antoine & le chien de Saint Roc ,
 Vos reliques , vos scapulaires ,
 Et la guimpe d'Ursule , & la crasse du froc ;
 Mettez la Fleur des Saints à côté d'un Homère :
 Il ment, mais en grand homme ; il ment , mais il fait plaisir.
 Sotte ment vous avez menti ,
 Par lui l'esprit humain s'éclaire ,
 Et si l'on vous croyait , il serait abruti.
 On chérira toujours les erreurs de la Grèce ,
 Toùjours Ovide charmera.
 Si nos peuples nouveaux sont Chrétiens à la Messe ,
 Ils sont Payens à l'Opéra.
 L'almanach est Payen : nous comptons nos journées
 Par le seul nom des Dieux que Rome avait connus ;
 C'est Mars & Jupiter , c'est Saturne & Vénus ,
 Qui président au tems , qui font nos destinées.
 Ce mélange est impur , on a tort ; mais enfin
 Nous ressemblons assez à l'Abbé Pellegrin ,
 Le matin Catholique , & le soir idolâtre ,
Déjeunant de l'autel , & soupant du théâtre.



R E P O N S E

A M. le Ch. de B

CROYEZ qu'un vieillard cacochime ,
Chargé de soixante & douze ans ,
Doit mettre , s'il a quelque sens ,
Son ame & son corps au régime.

Dieu fit la douce illusion
Pour les heureux sous du bel âge ,
Pour les vieux sous l'ambition ,
Et la retraite pour le sage.

Vous me direz qu'Anacréon ,
Que Chaulieu même & Saint Aulaire ,
Tiraient encor quelque chanson
De leur cervelle octogénaire.

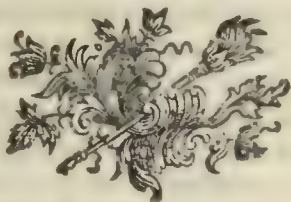
Mais ces exemples sont trompeurs :
Et quand les derniers jours d'Autonne
Laissent éclore quelques fleurs ,
On ne leur voit point les couleurs
Et l'éclat que le Printemps donne.
Les bergères & les pasteurs
N'en forment point une couronne.

La Parque de ses vilains doigts ,
Marquait d'un sept avec un trois ,
La tête froide & peu pensante
Du Fleuri qui donna des loix

A nôtre France languissante.
Il porta le sceptre des Rois ,
Et le garda jusqu'à nonante.

Régner est un amusement
Pour un vieillard triste & pesant ,
De toute autre chose incapable ;
Mais vieux bel esprit , vieux amant ,
Vieux chanteur est insupportable.

C'est à vous , ô jeune Boufflers ,
A vous donc nôtre Suisse admire
Les crayons , la prose & les vers ,
Et les petits contes pour rire ;
C'est à vous de chanter Thémire ,
Et de briller dans un festin ,
Animé du triple délire
Des vers , de l'amour & du vin.



*Sur ce qu'on m'a écrit que pendant la
maladie du Dauphin plusieurs Citoyens
de Paris s'étaient mis à genoux un
cierge à la main devant la Statue éques-
tre de HENRI IV.*

Intrepide Soldat , vrai Chevalier , grand homme ,
Bon Roi , fidèle ami , tendre & loyal amant ,
Toi que l'Europe a plaint d'avoir fléchi sous Rome ,
Sans qu'on osât blâmer ce triste abaissement ;
Henri , tous les Français adorent ta mémoire ,
Ton nom devient plus cher & plus grand chaque jour ,
Et peut-être autrefois , quand j'ai chanté ta gloire ,
Je n'ai point dans les cœurs affaibli tant d'amour.
Un des beaux rejettons de ta race chérie ,
Des marches de ton trône au tombeau descendu ,
Te porte en expirant les vœux de ta patrie ,
Et les gémissemens de ton peuple éperdu.

Lorsque la mort sur lui levait sa faux tranchante ,
On vit de Citoyens une foule tremblante
Entourer ta statue & la baigner de pleurs ;
C'était là leur autel ; & dans tous nos malheurs
On t'implore aujourd'hui comme un Dieu tutélaire.
La fille qui nâquit aux chaumes de Nanterre ,
Pieusement célèbre en des tems ténébreux ,
A vû sans s'allarmer qu'on t'adressât des vœux ;
Elle-même avec nous t'eût rendu cet hommage ,
Tu l'as trop mérité ; c'est toi , c'est ton courage

Qui

HENRI IV. ET LE DAUPHIN. 425

Qui préside à l'Etat rafermi par tes mains :
Ce n'est qu'en t'imitant qu'on a des jours prospères,
C'est l'encens qu'on te doit : les Grecs & les Romains
Invoquaient des héros , & non pas des bergères.

O si de mes deserts où j'achève mes jours ,
Je m'étais fait entendre au fond du sombre Empire ,
Si comme au tems d'Orphée un enfant de la lire ,
De l'ordre des destins interrompait le cours ,
Si ma voix ! mais tout cède à leur arrêt suprême ;
Ni nos chants , ni nos cris , ni l'art & ses secours ,
Les offrandes , les vœux , les autels , ni toi-même ,
Rien ne suspend la mort. Ce monde illimité
Est l'esclave éternel de la fatalité.

A d'immuables loix Dieu soumit la nature.

Sur ces monts entassés séjour de la froidure ,
Au creux de ces rochers , dans ces gouffres affreux ,
Je vois des animaux maigres , pâles , hideux ,
Demi nuds , affamés , courbés sous l'infortune ;
Ils sont hommes pourtant ; notre mère commune
A daigné prodiguer des soins aussi puissans ,
A paître de ses mains leur substance mortelle ,
Et le grossier instinct qui dirige leurs sens ,
Qu'à former les vainqueurs de Pharsale & d'Arbelle.
Au livre des destins tous leurs jours sont comptés ;
Les tiens l'étaient aussi. Ces dures vérités
Epouvantent le lâche & consolent le sage.
Tout est égal au monde ; un mourant n'a point d'âge :
Le Dauphin le disait au sein de la grandeur ,
Au printems de sa vie , au comble du bonheur ;
Il l'a dit en mourant , de sa voix affaiblie ,

426 SUR FEU MGR. LE DAUPHIN[†]

A son Fils , à son Père , à la Cour attendrie.
O toi , triste témoin de son dernier moment ,
Qui lis de sa vertu ce faible monument ,
Ne me demande point ce qui fonda sa gloire ,
Quels funestes exploits assurent sa mémoire ,
Quels peuples malheureux on le vit conquérir ,
Ce qu'il fit sur la terre.... il s'aprit à mourir.



TABLE

DES ARTICLES

contenus dans cette troisième Partie.

L ettre sur Mlle. de Lenclos.	page 5.
Lettre civile & honnête , à l'Auteur malhonnête de la Critique de l'Histoire universelle de Mr. de V***. qui n'a jamais fait d'Histoire universelle. Le tout au sujet de Maho- met.	15.
Des Payens & des Sous-Fermiers.	29.
Pot pourri.	33.
Fragment sur l'antiquité du dogme de l'immorta- lité de l'ame.	55.
Défense de Milord Bollingbroke , par le Docteur Good Naturd'Well Wisher , Chapelain du Comte de Chesterfield.	61.
Sermon du Rabin Akib , prononcé à Smyrne le 20. Novemb. 1761. Trad. de l'Hébreu. 72.	
Des mauvaises actions consacrées ou excusées. 84.	
Des Sectes.	87.
Du Philosophe.	88.
Les	

<i>Les Ignorances.</i>	pag. 90.
<i>Les Vœux.</i>	95.
<i>Galimatias dramatique.</i>	99.
<i>L'Education des filles.</i>	103.
<i>Des Médecins.</i>	107.
<i>Des Avocats.</i>	111.
<i>Des Théologiens.</i>	114.
<i>Des Poètes.</i>	116.
<i>Du Timée de Platon, & de quelques autres choses.</i>	121.
<i>Questions sur Platon, & sur quelques autres bagatelles.</i>	129.
<i>Précis de la Philosophie ancienne.</i>	132.
<i>Conversation de Lucien, d'Erasmus & de Rabelais dans les Champs Elisés.</i>	138.
<i>De la soumission des femmes à leurs maris.</i>	147.
<i>Il faut se conformer au tems.</i>	153.
<i>De l'horrible danger de la lecture.</i>	159.
<i>Des Arrêts de mort.</i>	162.
<i>De la Frivolité.</i>	165.
<i>Les Anciens & les Modernes, ou la Toilette de Madame de Pompadour.</i>	168.
<i>Diälogue du Chapon & de la Poularde.</i>	179.
<i>De l'utilité de l'Histoire.</i>	187.
<i>Lettre de Mr. le Marquis Dargence, Brigadier des armées du Roi.</i>	190.
	<i>Lettre</i>

DES ARTICLES. 429

<i>Lettre de Mr. de Voltaire à Mr. le Marquis</i>	
<i>Dargenge.</i>	pag. 195.
<i>Avertissement.</i>	197.
<i>Les Quand.</i>	199.
<i>Les Si.</i>	202.
<i>Extrait des Nouvelles à la main de la ville de</i>	
<i>Montauban.</i>	207.
<i>Seconde Lettre du Quaker.</i>	209.
ADELAIDE DU GUESCLIN, tragédie.	215.
LA FEMME QUI A RAISON, comédie,	295.
Pièces fugitives.	
<i>De l'Imagination.</i>	353.
<i>Rescrit de l'Empereur de la Chine, à l'occasion</i>	
<i>d'un projet de paix perpétuelle.</i>	365.
<i>De Pierre le Grand, &c de J. Jaques Rouf-</i>	
<i>seau.</i>	369.
<i>De la liberté d'imprimer.</i>	372.
<i>Lettre de Mr. de Voltaire à Mr. l'Abbé</i>	
<i>d'Olivet.</i>	377.
<i>Anecdote singulière sur le P. Fouquet, ci-de-</i>	
<i>vant Jésuite.</i>	385.
<i>Avis à l'Auteur du Journal de Gottingue.</i>	388.
<i>Lettre de Mr. de Voltaire au Roi Stanislas.</i>	
	393.
<i>Réponse à une jolie petite Pièce intitulée Les</i>	
<i>torts, dans laquelle on disait que si Jean</i>	
<i>Cal-</i>	

430 TABLE DES ARTICLES.

<i>Calvin avait eu tort de faire bruler Michel Servet , on avait tort de le dire dans un territoire Calviniste. . . .</i>	<i>pag. 397.</i>
<i>A Mlle. Clairon , Epitre. . . .</i>	<i>399.</i>
<i>Fragment d'une Lettre écrite par Mr. de Voltaire à un Membre de l'Académie de Berlin.</i>	<i>403.</i>
<i>Lettre à Mr. Thomas.</i>	<i>415.</i>
<i>Extrait d'une Lettre à Madame de Pompadour , alors Madame d'Etiole , en 1745. . .</i>	<i>418.</i>
<i>Apologie de la Fable.</i>	<i>420.</i>
<i>Réponse à M. le Ch. de B..... . .</i>	<i>422.</i>
<i>Sur ce qu'on a écrit à l'Auteur, que pendant la maladie du Dauphin plusieurs Citoyens de Paris s'étaient mis à genoux un cierge à la main devant la Statue équestre de HENRI IV. . .</i>	<i>424.</i>

Fin de la Table.

